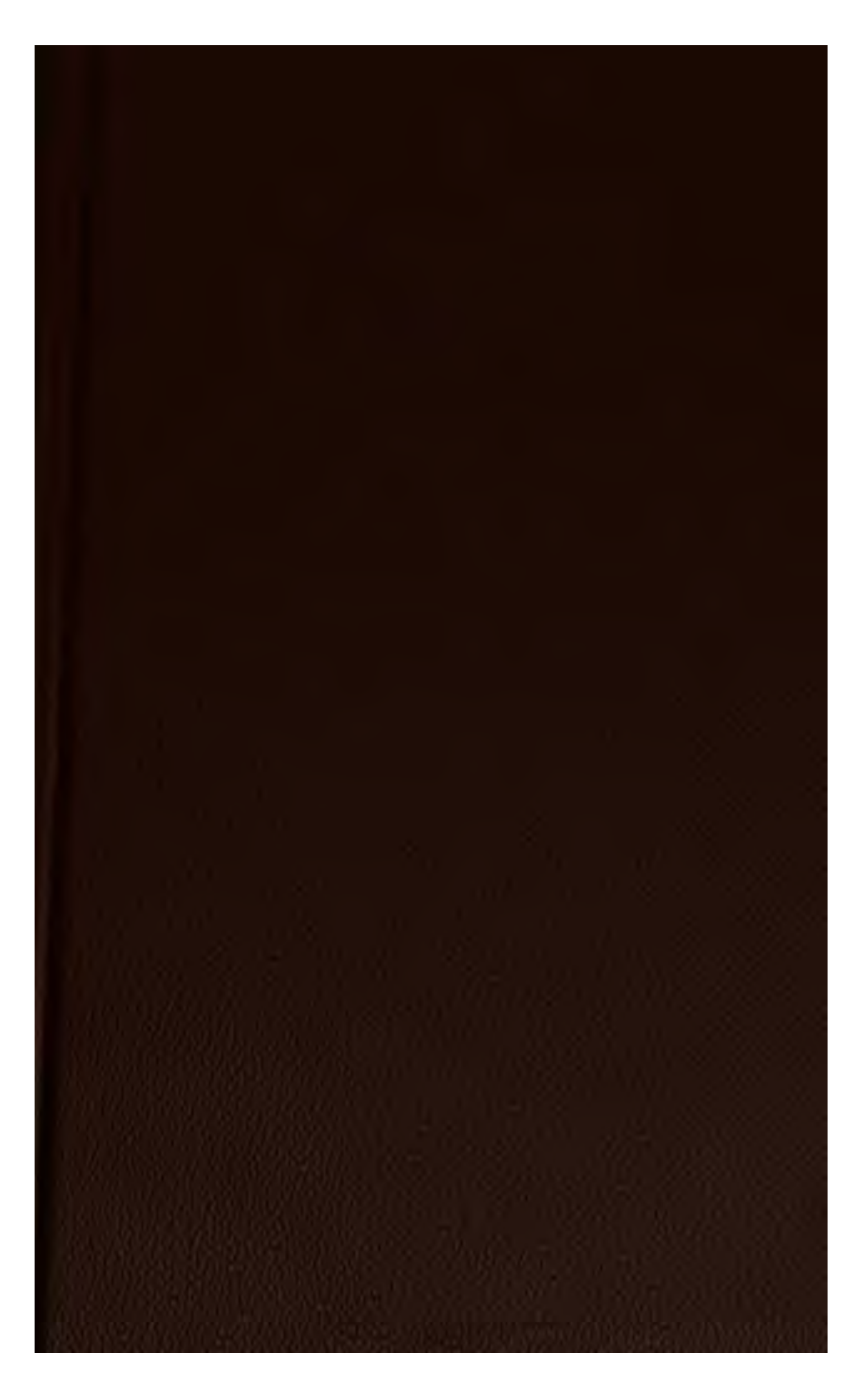



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



YU-KIAO-LI

OU

LES DEUX COUSINES

I

TRADUCTIONS PRINCIPALES

DE M. STANISLAS JULIEN

P'ing-chan-ling-yen, ou *les Deux jeunes Filles lettrées;* roman chinois. 2 vol. in-12.

Les Avadânâs, *contes et apologues indiens,* traduits du sanscrit en chinois et du chinois en français, suivis de fables, de poésies et de nouvelles chinoises. 3 vol. in-16.

Histoire et fabrication de la porcelaine. In-8°, fig.

Voyages des pèlerins bouddhistes :

Histoire de la vie de Hiouen-thsang, et de ses voyages dans l'Inde entre les années 629 et 645. In-8°.

Mémoires sur les contrées occidentales, par Hiouen-thsang, traduits du sanscrit en chinois et du chinois en français.

Tome I, de LXXVIII et 493 pages, avec une carte de l'Asie centrale. Grand in-8°.

Tome II, de XIX et 576 pages, avec un mémoire analytique de la carte de l'Asie centrale (par M. Vivien de Saint-Martin), et une carte japonaise de l'Asie centrale et de l'Inde ancienne. Grand in-8°.

Meng-tseu ou **Mencius** (philosophe chinois du quatrième siècle avant Jésus-Christ), en chinois et en latin. 2 vol. in-8°.

Hoeï-lan-ki, ou l'*Histoire du Cercle de craie,* drame en prose et en vers, traduit du chinois. In-8°.

Tchao-chi-kou-eul, ou l'*Orphelin de la Chine,* drame en prose et en vers, traduit du chinois. In-8°.

Pe-che-thsing-ki, *Blanche et Bleue,* ou *les Deux Couleuvres fées;* roman traduit du chinois. In-8°.

Khan-ing-pien. *Le livre des Récompenses et des Peines:* en chinois et en français, accompagné de quatre cents légendes. In-8°.

Résumé des principaux traités chinois sur *la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie;* traduit du chinois. In-8°, fig.

Lao-tseu-tao-te-king. *Le livre de la Voie et de la Vertu,* de Lao-tseu, philosophe chinois du sixième siècle avant Jésus-Christ, traduit en français et publié avec le texte chinois, et un commentaire perpétuel. In-8°.

Sous presse. — Deux ouvrages élémentaires, en chinois et en français (le livre des mille mots et le livre des phrases de trois mots).

En préparation. — **Dictionnaire chinois-français,** grand-in-8°. — **Dictionnaire français-chinois,** grand in-8°.

PARIS. — TYP. PILLET FILS AÎNÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

玉嬌梨

YU KIAO LI

LES

DEUX COUSINES

ROMAN CHINOIS

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE D'UN COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE ET HISTORIQUE

PAR STANISLAS JULIEN

MEMBRE DE L'INSTITUT, PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE CHINOISE,
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME I

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1864



A SON EXCELLENCE

MONSIEUR GEORGES KOWALEWSKI

SÉNATEUR

ANCIEN DIRECTEUR DU DÉPARTEMENT ASIATIQUE

ET DE LA MISSION IMPÉRIALE RUSSE DE PÉ-KING

HOMMAGE RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT

DU TRADUCTEUR

STANISLAS JULIEN.

PRÉFACE

M. Abel Rémusat, qui a eu l'honneur de fonder en France, au commencement de 1816, l'enseignement de la langue chinoise, et auquel j'ai succédé le 6 août 1832, a publié, il y a trente-sept ans, sous le titre des *Deux Cousines*, le roman chinois *Yu-kiao-li*[1]. Grâce au nom de cet habile orientaliste, et peut-être aussi à cause de la situation singulière, mais

1. Dans le roman *Yu-kiao-li*, il y a en réalité *trois cousines*, savoir : Mademoiselle Pé ou Hong-yu, mademoiselle Wou-yen (t. I, p. 137), et mademoiselle Lou, surnommée Meng-li ; mais le titre primitif du livre est tellement gravé dans l'esprit public, qu'il m'a été impossible de dire : *Les trois cousines*. Du reste les mots *Yu-kiao-li*, qui n'avaient pas été bien compris jusqu'ici, ne rappelent que deux personnes, savoir : *Yu*, abréviation de *Hong-yu* (fille de Pé-kong), et *Li* (abréviation de Lou-meng-li). *Kiao* (beau, belle, beauté), que le premier traducteur prenait pour l'épithète de Yu (la belle *Yu*), n'est autre chose que l'abréviation de *Wou-kiao* (sans beauté) (t. I, p. 138), nom que Ou, l'académicien, avait donné à sa nièce Hong-yu, pour la soustraire, pendant l'ambassade de son père, aux poursuites d'un prétendant sot et digne de mépris.

Voici le sens développé du titre : Mademoiselle *Hong-yu* (jaspe rouge), surnommée *Wou-kiao* (sans beauté), et mademoiselle Lou, surnommée *Meng-li* (rêver-poires), parce que sa mère avait rêvé de ces fruits peu de temps avant de la mettre au monde.

parfaitement honorable en Chine, de deux jeunes filles qui, d'un commun accord, et sans éprouver la moindre jalousie, épousent le même homme, cet ouvrage s'est répandu en Europe avec une rapidité prodigieuse, et a produit dans le monde littéraire une sensation si durable, que les *Deux Cousines* sont encore présentes à la mémoire de tous ceux de nos contemporains qui ont lu leur histoire en 1826.

La génération qui a paru depuis trente-sept ans, verra dans la présente traduction un ouvrage entièrement neuf, et peut-être le lira-t-elle avec le même intérêt et le même plaisir qu'y trouvait la société élégante et polie pour qui l'auteur chinois l'a composé vers le milieu du quinzième siècle.

M. Abel Rémusat a fait précéder sa traduction d'une préface extrêmement étendue, écrite avec un talent d'observation, un esprit de critique et une élégance de style que j'essayerais en vain d'égaler. J'aime mieux, dans l'intérêt des lecteurs, lui emprunter quelques pages où il caractérise, avec une habileté remarquable, les objets qui forment le fond ordinaire des romans chinois, et expose les considérations particulières qui obligent souvent les Chinois à épouser le même jour ou successivement deux femmes, sans qu'on puisse les accuser de violer les lois ni de blesser les principes qui sont les fondements de la morale publique.

« Pour les Chinois [1], la promotion ou le mariage sont les deux idées dominantes dans la vie civile comme dans le domaine de l'imagination. Il n'y a pas chez eux de démarche réelle ou supposée qui ne tende à l'un de ces grands objets, et plus souvent à tous les deux. Un homme au-dessus du commun est perpétuellement occupé ou de s'élever dans les concours, de se marier pour avoir des enfants, ou d'établir ses fils aussitôt qu'ils ont vu le jour. Cette disposition, si nécessaire à bien connaître, si l'on veut apprécier les motifs qui dirigent les Chinois, m'obligera d'entrer dans quelques détails.

« Le mariage est en tous lieux, quoiqu'on en ait pu dire, la plus grave des affaires sérieuses; mais il n'y a pas de peuple chez qui l'on y songe d'aussi bonne heure et avec autant de suite que chez les Chinois. C'est qu'indépendamment des motifs généraux qui leur font considérer l'union conjugale comme l'origine et la base de tous les rapports sociaux, ils s'en sont fait de tout particuliers pour désirer de ne pas mourir sans postérité... Il n'est pas un Chinois qui supportât sans horreur la pensée d'être privé des honneurs funèbres, de ceux surtout qui doivent, à différentes époques de l'année, être adressés à une tablette où son nom est inscrit, par son fils ou son

1. Préface, p. 33.

petit-fils. La perspective d'un tel avantage tient lieu de tout à un Chinois, et ce préjugé, que nous avons quelque peine à concevoir, est l'un des plus puissants mobiles de leur conduite. De là leur aversion profonde pour le célibat, et la commisération qu'ils portent à ceux qui meurent sans descendants mâles. On a vu des condamnés obtenir, comme une faveur signalée, que leurs femmes eussent accès dans leur prison, fermer les yeux sur les apprêts de leur supplice, et mourir ensuite avec joie, dans l'espoir de laisser après eux des héritiers de leur nom. La sévérité des lois n'allait pas jusqu'à leur refuser cette satisfaction. On doit remarquer que des fils seuls, succédant au nom de famille de leur père, peuvent pratiquer en son honneur les cérémonies dont il s'agit, et que les filles, qui changent de nom en se mariant dans une autre maison, ne comptent pour rien à cet égard. Ce sont donc des fils qu'il faut avoir, ou naturellement, ou par adoption; car, pourvu qu'on porte le même nom, on a qualité pour s'acquitter de ce devoir sacré. On n'entendrait ni les romans ni les drames chinois, si l'on n'était prévenu de cet usage. On ne comprendrait rien aux lamentations des personnages qui se voient condamnés à mourir sans postérité mâle, ni aux moyens, quelquefois un peu singuliers, auxquels on a recours pour éviter une calamité aussi affreuse. Un des plus na-

turels est de se marier de bonne heure ; un autre est d'épouser plusieurs femmes, et cette double ressource est rarement négligée par l'auteur quand il approche de son dénoûment.

« On voit maintenant pourquoi le mariage est si constamment présent à la pensée des Chinois de toutes les conditions. L'autre objet dont j'ai parlé est particulier à la classe des lettrés ; mais comme cette classe renferme à la Chine tout ce qu'il y a d'hommes distingués, qui s'élèvent au-dessus du vulgaire, et qui tiennent un rang dans la société, les allusions qui se rapportent à l'avancement sont aussi très-communes dans les ouvrages d'imagination. Tous les Chinois, sans distinction de naissance, sont admis aux examens, annuellement, dans leur pays natal, et tous les trois ans, dans une des grandes villes de leur province. Ceux qui y ont obtenu le premier grade littéraire, sont désignés par les missionnaires sous le nom de bacheliers ; ils peuvent se présenter au concours pour le grade supérieur que nous appelons la licence, dans la capitale de la province ; et ensuite, pour le grade le plus élevé, que nos auteurs ont nommé doctorat, dans la capitale même de l'empire, et pour ainsi dire sous les yeux du souverain. Tous ces concours ouvrent la route des charges et même des grandes dignités, et celui qui s'y distingue est à peu près sûr de son avancement et de sa for-

tune; car, à cette extrémité de notre continent, c'est un point établi par la loi, que le talent doit obtenir les places, et que les emplois sont la juste récompense du mérite. Voilà pourquoi tous les jeunes gens qui ont appris à lire, sont sans cesse occupés de concours. Ils s'y préparent à l'envi par de longues études. L'époque en est annoncée longtemps d'avance, et les mesures prises à cette occasion par le gouvernement, excitent l'attention universelle. On se porte en foule en ces lieux où l'on fait assaut de science et d'habileté, comme anciennement chez nous aux thèses de la Sorbonne et de l'Université. Ils sont tout à la fois le temple de la gloire et de la fortune. Le résultat du concours est proclamé avec pompe et devient le sujet de toutes les conversations. Il en est alors de la littérature et des ouvrages d'esprit, comme ici d'opinions politiques en un temps d'élection. Un grand nombre d'expressions, du langage le plus familier comme du style le plus noble, offrent des allusions à ces pacifiques combats; et l'idée des examens est si profondément enracinée dans la tête des Chinois, qu'il y a une nouvelle où l'on voit un magistrat promettre deux belles personnes qu'il est chargé de marier, non au plus brave et au plus vertueux, mais au plus savant, à celui qui expliquera le mieux les auteurs classiques. De même, dans le roman qu'on va lire, un tendre père met sa

fille au concours, comme on pourrait y mettre une chaire, dans la vue d'assurer le bonheur de cette fille chérie et sa propre satisfaction.

«Des habitudes si singulières, des manières de voir si éloignées de toutes les idées auxquelles nous sommes accoutumés, assurent aux compositions qui en portent l'empreinte, un caractère dont rien ne saurait tenir lieu, celui de l'originalité. C'est en cela qu'elles sont véritablement inimitables. On voudrait tirer des relations des voyageurs et des mémoires historiques, les matériaux d'un ouvrage semblable, qu'on ne parviendrait jamais à satisfaire un véritable connaisseur. Ces honnêtes faussaires du siècle dernier, qui ont composé tant de *Contes chinois*, de *Lettres chinoises*, d'*Histoires chinoises*, s'épuisaient vainement à forger des noms bizarres et à combiner des aventures extraordinaires. Il leur était impossible de se placer au véritable point de vue, soit pour peindre les mœurs de la Chine, soit pour observer les coutumes de l'Europe. Tous ces prétendus Chinois, qu'on faisait voyager, observer, décrire, étaient aussi bien Français, aussi peu asiatiques que l'Usbeck des *Lettres persanes;* le génie des auteurs faisait seul la différence. Un véritable natif de la Chine, venu à Londres il y a quelques années, a écrit en vers une relation de ce qui l'avait frappé dans la capitale de la Grande-Bretagne. Croit-on qu'il y ait déposé des

vues profondes ou des épigrammes piquantes sur les priviléges des deux chambres, la réforme parlementaire ou l'émancipation des catholiques? Il a remarqué que les Anglais, au printemps et à l'automne, se recommandaient les uns aux autres de rentrer de bonne heure, de peur de s'égarer au milieu des brouillards; que les maisons de Londres étaient si hautes, qu'on pouvait, du toit, *cueillir les étoiles;* que les hommes et les femmes se promenaient ensemble dans les champs pour y ramasser des fleurs; qu'ils se mariaient selon leur choix; qu'ils s'aiment et se respectent, et qu'il n'y a pas chez eux de secondes femmes. Voilà des observations naïves, puériles, si l'on veut; mais un homme du pays ne s'en fût jamais avisé, parce qu'on cesse d'être frappé de ce qui est ordinaire autour de soi, et qu'on n'aperçoit plus les apparences des choses quand on en connaît la réalité. Il y a de même des particularités que les romans chinois ne nous apprennent pas, justement parce qu'elles sont trop familières à leurs auteurs. Mais celles-là ne sont pas d'une haute importance, et nos voyageurs n'auront pas manqué de les recueillir. Ce qu'ils auraient eu de la peine à entrevoir, ce qu'il leur était interdit d'approfondir, doit se trouver, et se trouve en effet, *dans les véritables romans chinois;* et avec tant de désir de connaître la Chine, il est surprenant qu'on n'ait pas encore puisé

plus abondamment à une source où l'instruction se présente sous les formes qu'on recherche à présent, avec les dehors de la frivolité. . . . .

« L'opinion de deux missionnaires instruits, Prémare et l'évêque de Rosalie, recommandait particulièrement le roman intitulé *Yu-kiao-li*, sous le rapport de la pureté du style, de la grâce et de la politesse qui le caractérisent comme composition littéraire. En le parcourant, j'y ai trouvé une fable simple et bien conçue, des développements agréables, des caractères habilement présentés dès l'abord, et constamment soutenus jnsqu'à la fin. On pourrait désirer dans cette histoire qu'il y fût un peu moins question de vers, d'improvisations et de poésie descriptive. Mais ce défaut est inhérent aux aventures qu'on attribue aux lettrés; et puisque les lettrés sont l'élite de la nation chinoise, c'est surtout leur esprit et leur caractère, leur manière de parler et d'agir, qu'on doit désirer de voir décrits dans un tableau d'après nature. D'autres romans abondent en détails militaires, ou roulent principalement sur la vie des couvents, les tracasseries ou les désordres du gynécée. Les épisodes du nôtre sont d'une nature plus élégante et plus pacifique. C'est l'idéal de la société du pays; ce sont les amusements de la bonne compagnie qu'on y trouve représentés; on y reconnaît déjà l'empreinte de ces institutions qui ont fait la

principale occupation d'une nation savante et policée; et c'est uniquement à la civilisation chinoise qu'il faut s'en prendre, si les scènes qu'elle fait naître n'ont pas cette teinte sombre et vigoureuse qui frappe dans les tableaux empruntés à l'histoire des guerres civiles ou des querelles de religion.

« Un autre défaut que les lecteurs, habitués au grand fracas des romans modernes, pourront relever dans celui-ci, c'est son extrême simplicité, ce sont ses formes, pour ainsi dire classiques. Rien de forcé dans l'expression des sentiments, point de complication dans les incidents, nulle recherche dans la combinaison des aventures qui sont telles, pour la plupart, qu'on pourrait croire qu'elles sont véritablement arrivées comme on les raconte. Il n'est question ici, ni de ces vengeances atroces, heureusement assez rares dans le monde, ni de ces actes d'un dévoûment sublime, lesquels n'y sont pas non plus très-communs. On n'y verra ni les rencontres imprévues de l'abbé Prévost, ni les apparitions de madame Radcliffe, ni les oubliettes de *Kenilworth*. Il ne meurt pas une seule personne dans tout le roman; et quoiqu'à la conclusion, les personnages vertueux reçoivent leur récompense, les acteurs vicieux n'y sont point punis : disposition bien contraire à la moralité romanesque, et qui, de la part de l'auteur, est sans doute un sacrifice fait à la vraisemblance. C'est beau-

coup si l'on réussit à plaire, à intéresser, à se faire lire jusqu'au bout avec des moyens si simples, des ressorts si peu compliqués, et des ressources si bornées. La fantasmagorie de l'école moderne a seule le droit d'aspirer à de plus brillants résultats. Mais quand on songe que cette histoire est bien antérieure aux modèles que notre âge a produits, et que les personnages dont la vie y est retracée ont été contemporains de Charles VII et de Louis XI, on se sent quelque estime pour des littérateurs capables de concevoir des compositions si régulières, de revêtir leurs observations morales de formes si vives et si ingénieuses, de saisir des nuances si délicates, de décrire avec succès des habitudes si raffinées et un état de civilisation si avancé, en en reportant le tableau à une époque qui n'avait produit chez nous que d'ignobles fabliaux, ou des contes absurdes remplis d'un merveilleux stupide. La finesse des uns, la grossièreté des autres, forment un contraste assez piquant, et l'on voit qu'au quinzième siècle l'Europe n'aurait pu soutenir avec la Chine le parallèle dont les résultats l'enorgueillissent au dix-neuvième.

«Il n'est qu'un point où le génie de l'Asie laisse apercevoir son infériorité, et c'est par malheur un point essentiel, puisqu'il tient au fond même du roman, qu'il est indiqué dès le titre, et qu'il constitue le dénoûment. L'idée qu'on y découvre s'est présen-

tée à quelques Orientaux, et Goëthe, dans sa jeunesse, en a fait le sujet de son drame de *Stella*; mais contenu par la rigueur des mœurs européennes, il s'est borné à quelques indications, en s'abstenant de développements qui auraient pu devenir choquants, et le *Wir sind dein*, nous sommes (toutes deux) à toi, de la fin, est le seul mot un peu hasardé de cette singulière composition. Ici, au contraire, des sentiments qui n'ont rien que de légitime, prennent un libre essor sous l'influence des habitudes nationales et des idées du pays, sans blesser aucunement la pudeur et la bienséance. Le héros, puisqu'il faut le dire, étend aux *Deux Cousines* des vœux et des sentiments qui sont regardés chez nous comme exclusifs de leur nature. Il devient épris de l'une sans cesser d'adorer l'autre. Deux femmes vertueuses se partagent les affections d'un homme délicat, et celui-ci ne croit pas manquer d'amour pour deux objets qui en sont également dignes. La double union à laquelle il aspire est aussi le but où tendent les vues secrètes des *Deux Cousines*, et si elle ne s'effectuait pas, on voit qu'il manquerait quelque chose à leur bonheur. Toutes deux se défendent de l'accusation de jalousie, comme on se justifierait ailleurs d'un penchant condamnable ou d'une inclination illégitime. Non-seulement la découverte qu'elles font d'un attachement porté sur le même objet, n'altère

en rien leur bonne intelligence; mais c'est pour elles un motif de plus de s'estimer et de se chérir. Où l'on trouverait en Europe un sujet de discorde et de désespoir, d'aimables Chinoises voient l'effet de la plus heureuse sympathie et le gage d'une félicité parfaite. On est véritablement transporté dans un autre monde. Il faut aller à la Chine pour voir la bigamie justifiée par le sentiment, et la plus exigeante des passions se prêter aux partages et aux accommodements, sans rien perdre de sa force et de sa vivacité.

« L'union de trois personnes liées par une douce conformité de penchants, de qualités, d'humeurs, forme aux yeux des Chinois le comble de la béatitude terrestre, une sorte de bonheur idéal que le ciel réserve à ses favoris, comme la récompense du talent et de la vertu. Et, je crois, ce qui choquera davantage ici, c'est de voir la conduite des principaux personnages exposée comme le résultat naturel d'un système moral. On a en Europe une aversion si profonde pour la polygamie, que je ne sais si l'on n'en supporterait pas plutôt la pratique que la théorie. Telle qu'elle existe chez les musulmans, elle trouverait peut-être plus d'indulgence. Mais les motifs purement platoniques et intellectuels de notre héros, ne seront goûtés de personne, et je crains pour lui, jusqu'à sa délicatesse même. Un homme qui aime

deux femmes à la fois est une sorte de monstre qu'on n'a jamais vu qu'au fond de l'Asie, et dont l'espèce est tout à fait inconnue dans l'Occident. Deux passions simultanées ne sauraient se supporter : elles seraient successives qu'on aurait de la peine à les admettre dans un roman.

« Au reste, les auteurs chinois, écrivant dans un pays où l'on pense autrement que nous sur cet article, s'arrangent fréquemment pour assurer à leurs héros cette double félicité que les mœurs autorisent; et c'est la terminaison la plus satisfaisante dont ils aient pu s'aviser, comme nous en jugeons par diverses compositions où elle se reproduit. A Dieu ne plaise que j'imite ici ce théologien de Leipsick, que la population de Stockholm voulut mettre en pièces parce qu'il avait célébré le triomphe de la polygamie. Mais à considérer la chose en romancier, plutôt qu'en moraliste ou en philosophe, contentons-nous d'observer quelles ressources un écrivain peut tirer d'un pareil système; il lui fournit le moyen de contenter tout le monde à la fin du récit, sans recourir à ces maladies de langueur, à ces consomptions funestes, tristes effets d'une passion malheureuse et inutilement combattue, et seul recours de nos écrivains, quand, de compte fait, il se trouve une héroïne de trop qui les embarrasse au moment de la conclusion, et à qui la délicatesse ne permet ni de

vivre, ni de changer. Le procédé chinois aurait épargné bien des larmes à Corinne, à la Clémentine de Richardson, et sauvé de vifs regrets à l'indécis Oswald, et peut-être au vertueux Grandisson lui-même. »

Constamment préoccupé de l'idée de contribuer, suivant la mesure de mes forces, aux progrès des personnes qui étudient la langue chinoise, j'ai voulu faire pour l'intelligence du style vulgaire (*Kouan-hoa*), ce que j'avais fait en 1826 pour celle du style antique (*Kou-wen*), en imprimant, avec le texte chinois, une traduction latine de Meng-tseu [1], philosophe chinois du quatrième siècle avant Jésus-Christ, laquelle, depuis cette époque, n'a pas cessé d'être entre les mains des orientalistes et des missionnaires de toutes les nations.

Au moment où le vaste empire de la Chine commençait à s'ouvrir d'une manière définitive aux entreprises des Européens, frappé de l'absence de secours littéraires qui pussent permettre aux jeunes gens d'étudier sans maître la langue moderne, j'ai publié, en 1860, la traduction française du roman chinois *P'ing-chan-ling-yen* (les deux jeunes filles

1. Meng-tseu vel Mencium, inter sinenses philosophos, ingenio, doctrina nominisque claritate, Confucio proximum, edidit, latina interpretatione ad versionem tartaricam utramque recensita et perpetuo commentario e sinicis deprompto illustravit Stanislaus Julien. (2 vol. in-8o.)

lettrées) qui a reçu en France et à l'étranger l'accueil le plus favorable. Je poursuis encore le même but en donnant aujourd'hui une nouvelle traduction du roman des *Deux Cousines*, qui, sous sa première forme, est épuisé depuis plus de trente ans, et qui, comme je l'ai dit en commençant, est complétement inconnu à la génération qui a surgi depuis 1826. C'est donc pour elle un ouvrage entièrement neuf; mais cette seconde traduction aura pour les jeunes sinologues à qui je la destine spécialement, un caractère plus frappant de nouveauté, s'ils la comparent à la première, qui permet, il est vrai, aux gens du monde de suivre les aventures qui y sont racontées, mais avec le secours de laquelle les étudiants seraient dans l'impossibilité de comprendre à fond l'original.

En effet, M. Abel Rémusat lui-même s'exprime ainsi (Préface, 167) à l'occasion d'une chanson que nous allons donner sous sa forme ancienne et nouvelle : « *Il a fallu se borner à remplacer ces vers par* « *des lignes de prose*, où l'on trouvera que le vide de « la pensée n'est nullement racheté par le mérite de « l'expression. Je suis même bien loin d'affirmer « que le sens y soit toujours rendu. J'y ai renoncé « sciemment en quelques circonstances, parce qu'il « aurait fallu tout un *alinéa* pour le développer. Je « puis l'avoir méconnu dans d'autres occasions, où

« le fil des idées se dérobait sous les fleurs de l'ima-
« gination chinoise.

« Pour le moment, il me suffit d'avoir averti « les lecteurs QUI VOUDRAIENT SE SERVIR DE MA TRA-« DUCTION POUR APPRENDRE LE CHINOIS. »

Ainsi, M. Abel Rémusat, par un excès de conscience très-honorable, défendait aux étudiants *de se servir de sa traduction pour apprendre le chinois'* C'est assez dire à quel point il la croyait libre et peu secourable pour l'intelligence du texte.

Dans le premier chapitre, on voit mademoiselle Pé composer secrètement pour son père, sur les reines-marguerites, une pièce de vers, qui commence sa réputation et amène de graves événements.

VERS SUR LES REINES-MARGUERITES.

PREMIÈRE TRADUCTION. (Tom. I, p. 121.)	NOUVELLE TRADUCTION. (Tom. I, p. 36, 37 [1].)
1. Agréable mélange de pourpre et de blanc, d'incarnat et d'or.	1. Leurs nuances violettes, blanches, rouges et jaunes, sont d'une extrême fraîcheur.
2. Quel être divin vous produit au retour de l'automne?	2. Transportées ici en automne, on les dirait animées d'un souffle de vie.
3. Sous ces treillis que vous ornez, on s'attendait à voir de graves lettrés,	3. Mettez votre plaisir à chercher au bas des haies *les grands lettrés* [2].
4. Et c'est une jeune beauté qu'on aperçoit devant sa jalousie.	4. N'allez pas vous tourner vers les treillis de bambou pour voir de *jolies femmes* [3].

1. Voyez les notes de notre traduction.
2. Nom poétique des reines-marguerites.
3. Plus haut, l'auteur du roman avait comparé les reines marguerites à de jolies femmes, et leur avait prêté des sentiments, comme à des êtres animés.

5. Le repos, la liberté, objet de nos vœux dans tous les temps.

5. Vivant au milieu du siècle, calme et libre d'esprit, le sage est plein des idées des anciens.

6. La fraicheur, qui m'entoure ici, me transporte dans un autre univers.

6. Il se dégage de la foule, et à son air impassible et froid, on le prendrait pour un homme de l'autre monde.

7. C'est peu du loisir que me laissent les affaires publiques pour goûter vos douceurs;

8. Que ne puis-je passer les jours sur ma couche imprégnée de parfums?

7. Ne dites pas que la porte du magistrat est close et que son bureau est désert.

8. Pendant vingt jours, la tête de son lit sera embaumée par les plus doux parfums.

Voici un autre exemple. C'est une épigraphe en vers qui précède le deuxième chapitre, et où l'on chercherait en vain les idées de l'auteur.

PREMIÈRE TRADUCTION.

(Tom. I, p. 128.)

1. Croyez-en les rapports d'un père, le jeune homme ira à tout.

2. Mais au moindre examen, le vide de la tête se montrera.

....

3. Un brillant tissu se joint volontiers à une riche étoffe.

TRADUCTION NOUVELLE.

1. P'ing-kiun[1] adressa une communication secrète[2] à Teng-tou[3].

2. Dans le monde, on est obligé de flatter les autres[4].

....

3. L'union volontaire de deux époux est comme l'assemblage de deux pièces de soie brodées.

1. P'ing-li, surnommé P'ing-kiun, vivait sous la dynastie des Han. C'était un magistrat juste et intègre. Il ressemblait à P'ing-ye-wang; les employés et le peuple ne cessaient de faire son éloge. (Annales des Han, biographie de P'ing-li, le même que P'ing-kiun.)

2. Allusion à la lettre par laquelle Wang-koue-mou recommande à Yang, le devin Liao-te-ming (p. 130).

3. Teng-tou était un ministre de Siang-wang, roi de Thsou. Un jour qu'il était assis à côté de ce prince, il dénigra le poëte Song-yu. Celui-ci composa une pièce de vers intitulée: *Teng-tou-hao-se-fou* (vers sur Teng-tou qui aime la volupté). Teng-tou avait une femme fort laide qu'il aimait passionnément. Cette pièce satirique se trouve au livre XIX du célèbre recueil intitulé: *Wen-siouen.*

4. Allusion aux compliments exagérés que le devin Liao-te-ming adresse à Pé-kong (p. 142).

4. La dissimulation peut seule associer la perfection et les défauts.	4. Pour les unir malgré eux, il faudrait dénaturer leurs sentiments[1].
5. La dissimulation n'obtint jamais de succès constant.	5. Ne perdez pas votre peine[2], ne vous abandonnez jamais à de vaines pensées.
6. Ne comptez jamais que sur le mérite et les agréments réels.	6. Laissez le talent se marier avec la beauté.

Pour ne point surcharger cette préface de citations, j'engagerai les personnes qui possèdent *Les deux Cousines* de 1826, à comparer dans les deux traductions :

1° L'*Éloge du poirier à fleurs rouges*[3]; 2° *le départ de la grue et le retour de l'hirondelle*[4]; 3° *les couturières*, *la peseuse*, etc.[5]; 4° *le battement des mains* et *les soupirs de la vieille fille*[6]; 5° l'avant-dernière pièce du chapitre xx[7].

Il est un genre de beauté littéraire d'un intérêt majeur au point de vue chinois, qui a disparu presque partout dans la première traduction, savoir : les allusions historiques dont les auteurs ornent les romans, les nouvelles, les pièces de théâtre, etc., tant pour faire briller leur érudition que pour mettre

1. En chinois: *Kou-pou-kou*, ce que le dictionnaire *Thsing-han-wen-haï* explique par « rendre rond un vase carré. » Cette locution est passée en proverbe pour dire : « Changer le caractère, la nature d'une personne ou d'une chose. »
2. En chinois : *Mou-tso-khong* (8975-11, 628-7275), ne percez pas le vide.
3. Rémusat, t. II, p. 137-140; Julien, t. I, p. 296-300.
4. Rémusat, t. III, p. 10-11; Julien, t. I, p. 338-339.
5. Rémusat, t. III, p. 136-137; Julien, t. II, p. 94-96.
6. Rémusat, t. IV, p. 36-39; Julien, t. II, p. 190-193.
7. Rémusat, t. IV, p. 231; Julien, t. II, p. 336.

à l'épreuve celle de leurs lecteurs. Pour comprendre les mots, les noms propres qui rappellent des faits relatifs à l'histoire, à la fable, à la mythologie, on consulterait en vain les dictionnaires chinois qui sont à l'usage des Européens.

Le Yu-kiao-li est rempli de ces allusions savantes, et la partie la plus longue et la plus difficile de ma tâche a été de les reconnaître et de trouver les faits historiques propres à en faire sentir le but et la portée. Je me contenterai d'en citer deux.

Li-thaï-pé, le plus célèbre poëte de la Chine, était surnommé *Tsing-lien*, le Nénuphar bleu. On lit (tome II, page 51) : « Après avoir bu une cruche de vin, dit Pé-kong, un poëte composa jadis cent pièces de vers ; c'est ce qu'on a dit jadis à la louange de *Li-Tsing-lien*[1]. »

M. Rémusat traduit (tome III, page 89) : « Une urne de vin inspire cent pièces de poésie, et *la coupe du nénuphar bleu est la source des beaux vers.* »

La même erreur se retrouve à la page 6 du tome III.

Wen-kiun, femme que l'on cite souvent à cause de son aventure galante avec le poëte Sse-ma-Siang-jou[2], a disparu sous le nom de : *Prince des lettres*,

1. C'est-à-dire à Li-thaï-pé, surnommé Tsing-lien (le Nénuphar bleu).

2. Voyez tome II, page 106, n. 2, et 119, n. 1.

parce que le nom propre ***Wen-kiun***, qui ne devait pas être traduit en français, a été remplacé par sa signification littérale (*wen*, lettres, littérature, et *kiun*, prince).

Voici le passage (tome III, page 159) : « Aussi le *prince des lettres*, quand deux personnes *se sont vues et se conviennent*, ne défend-il pas de passer par dessus les rites *pour arriver à un heureux résultat.* »

Il fallait traduire : « Voilà pourquoi, après avoir vu Siang-jou, la belle Wen-kiun ne craignit pas de passer par dessus les rites. Elle avait bien ses raisons[1]. » (Tome II, page 109.)

Nous ferons observer, en outre, que le nom propre du poëte avec qui s'enfuit la belle Wen-kiun, savoir le nom de *Siang-jou*, qui devait rester sous sa forme phonétique, a été rendu par : « *Quand deux personnes se sont vues et se conviennent,* » parce que Siang signifie *mutuellement*, et jou, *comme.* Voilà le danger de traduire les noms propres chinois, au lieu d'en conserver purement et simplement les sons.

En Europe, les allusions à l'histoire, à la fable, à la mythologie, sont pour les sinologues une pierre d'achoppement qui, s'ils ne sont pas armés de toutes pièces, les arrêtent tout court, comme elles ont ar-

1. Ces cinq derniers mots, qui répondent à *Liang-yeou-i* (8803-4028-115), ont été rendus par : *Arriver à un heureux résultat.*

rêté cent fois le premier traducteur du Yu-kiao-li. En Chine, au contraire, on peut les découvrir, sans grand mérite, il est vrai, avec le secours d'habiles lettrés qu'aucune difficulté ne saurait arrêter. Cette précieuse ressource a manqué à M. Rémusat, ainsi qu'à moi; mais j'ai eu de plus que lui une riche collection de livres chinois sans lesquels je n'aurais pu traduire et surtout annoter le P'ing-chan-ling-yen (les deux jeunes filles lettrées), ni le Yu-kiao-li. J'ai eu, en outre, car je ne veux point m'attribuer un mérite exagéré, deux versions mandchou, l'une incomplète des deux derniers chapitres, l'autre parfaitement complète[1]. Je regrette d'ajouter que ces versions sont loin d'avoir la perfection de celles des livres classiques et canoniques.

Elles offrent, la première surtout, de nombreuses lacunes : les noms de dignités sont restés sous leur forme chinoise; les vers, qui coupent souvent le texte, ont été constamment omis, ainsi que les portraits flatteurs ou satiriques de certains personnages; les pièces de vers, qui occupent une place impor-

1. Je dois la communication de la première à l'obligeante amitié de S. Ex. M. Georges Kowalewski, ancien directeur du département asiatique de Saint-Pétersbourg, et celle de la seconde à la bienveillance de S. Ex. M. le ministre de l'intruction publique, que sollicitèrent en ma faveur M. Nicolas de Khanikoff, son correspondant à Paris, et M. Vesselowski, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

tante dans l'ouvrage, sont rarement traduites d'une manière littérale. Quelquefois elles sont abrégées, comme le cinquième et le septième couplet de la chanson *Sur lè poirier à fleurs rouges*; d'autres fois, elles sont omises, comme les deux pièces du commencement du quatrième chapitre (pages 139-141) et l'avant-dernière du vingtième chapitre. Ces traductions, qui sont en général assez libres, rendent par des *à peu près* les principales difficultés et ne sont pas exemptes de contre-sens. Ainsi, dans la chanson du *Pugilat*, lorsque le poëte dit : « Elles luttent ensemble et se frappent l'une l'autre au-dessous de la balançoire, » (*Thsieou-thsien*, 12,099-12-119[1]), on lit dans la seconde version mandchou : « Mutuellement luttant, frappant, elles vont jusqu'à *mille* fois ou mille coups[2]. »

Cette erreur est venue de ce que souvent le mot chinois *Thsieou-thsien* (balançoire) s'écrit seulement avec deux groupes phonétiques, qui, traduits littéralement, signifient *automne-mille* (7125-995). Le traducteur mandchou, qui ignorait que ces deux mots ont perdu leur signification habituelle pour figurer

1. Ces numéros, ainsi que tous ceux qui se trouvent dans les notes, se rapportent au Dictionnaire chinois du P. Basile de Glémona, appelé à tort Dictionnaire de Guignes. Ils n'intéressent que les sinologues, et sont destinés à y faire trouver la figure des mots chinois cités en lettres romaines.

2. Iskhounde temcheme forime, mingga dchergi de isinambi.

des sons, a laissé le mot *thsieou* (vulgo *automne*), et a rendu *thsien* par *mille*, s'imaginant que les jeunes filles, qui se livrent au pugilat, vont jusqu'à se donner *mille* coups de poings.

Dans le chapitre XX, fol. 8, Sou-yeou-pé dit : « Si je tenais une pareille conduite, je serais digne du dernier mépris ; mot à mot : un chien ou une truie ne mangeraient pas mes restes (les restes de mon repas).

Le traducteur mandchou a écrit : « Je n'atteindrais pas un chien ou une truie, » c'est-à-dire, je serais au-dessous d'un chien ou d'une truie[1].

Dans le chapitre XVII, page 249, Tchang-koueï-jou dit à Sou-yeou-pé : « Quoique je fusse à deux pas de vous, je me croyais aussi éloigné de votre personne que le ciel l'est de la terre. »

On lit en mandchou : « Quoiqu'il n'y eût entre nous que l'intervalle d'un *tch'i* (pied chinois), j'étais semblable à un homme enveloppé de nuages et de brouillards[2]. »

Je pourrais citer des centaines de passages où, dans les deux versions mandchou, les plus graves difficultés ont été éludées ou bien ont échappé à l'intelligence du traducteur. Ces défauts nombreux,

1. Indakhôn oulgiyan de isirakô.
2. Damou emou tchhi i sinden de tefi,
Toukhi talmair dalibôukha adali okho.

que j'ai dû signaler, ne m'empêchent point de reconnaître hautement que les deux traductions mandchou m'ont été fort utiles. J'ai même l'intention d'en faire une copie, rectifiée par la comparaison de l'une et de l'autre, et de la publier avec un vocabulaire de tous les mots, qui, joint à ma traduction française, en donnera l'intelligence, et facilitera d'une manière remarquable la lecture de tous les textes mandchou.

Les grands recueils lexicographiques P'eï-wen-yun-fou (en 106 livres) et P'ing-tseu-louï-pien (en 240 livres), ainsi que les versions mandchou précitées, ont manqué totalement à M. Abel Rémusat, et l'absence de ce précieux secours excuse jusqu'à un certain point les graves et nombreux défauts qui déparent sa traduction, au point que, dans le chapitre II, qui est, il est vrai, l'un des plus difficiles, j'ai relevé par écrit plus de cent cinquante passages, où un étudiant se verrait dans l'impossibilité de retrouver le vrai sens du texte original.

Je dois ajouter cependant que les grands recueils mentionnés plus haut ne sont point de vrais dictionnaires. On n'y trouve que des citations tronquées, qui, en dehors des textes qui les ont fournies, présentent souvent les plus grandes difficultés. De sorte qu'on pourrait être un sinologue d'une certaine force, sans se trouver capable d'y puiser, au premier

coup d'œil, les éclaircissements dont on a besoin.

Quant aux versions mandchou, le secours qu'on en peut tirer est toujours subordonné à la connaissance plus ou moins grande qu'on a déjà du chinois. Il faut absolument posséder les deux langues au même degré pour qu'elles se prêtent une mutuelle lumière.

Pour édifier le lecteur sur les difficultés littéraires dont j'ai parlé au sujet des allusions historiques, et montrer en même temps tout ce qu'il faut d'érudition pour comprendre à fond, même en Chine, un roman comme le nôtre, je vais citer un grand nombre de locutions dont je dirai le sens en abrégé, et que l'on trouvera, dans les notes de ma traduction, expliquées par autant de traits historiques, ou par des détails empruntés à la littérature, aux usages et aux mœurs.

Une feuille rouge, rappelle l'idée de mariage (tome I, page 296, note 3).

Composer comme Tou-me, c'est faire des vers incorrects et irréguliers (I, 228, 1).

Avoir un talent de sept pas, c'est avoir le talent d'improviser des vers, comme Tsao-tseu-kien qui, sur l'ordre d'un empereur, improvisa un poëme après avoir fait sept pas en marchant (I, 270, 1).

Abaisser le noir (montrer ses prunelles noires), c'est faire à quelqu'un accueil bienveillant. Le contraire est : montrer le blanc de ses yeux, pour dire regarder de travers, ou avec des yeux irrités (I, 343, 2).

Tenir le couteau pour quelqu'un, c'est écrire, composer à sa place (I, 41, 1).

Le luth est brisé, c'est-à-dire l'épouse est morte (II, 292, 1).

Les cordes sont brisées, même sens (II, 252, 1).

Rattacher les cordes (de la guitare), c'est se remarier (II, 252, 1).

Chercher les fleurs, s'informer des saules : fréquenter les maisons de plaisir (I, 192, 1).

Suspendre son bonnet au bas de la forêt, donner sa démission (I, 111, 4).

Retourner à l'ancienne forêt, retourner dans son pays natal (I, 111, 4).

Avoir un boisseau de fiel, être très-hardi, avoir beaucoup d'audace (I, 267, 4).

Recevoir le miroir de jade, recevoir un présent de noces (I, 118, 2).

Voir le ciel ou *les taches d'un léopard à travers un tube de bambou,* avoir un esprit borné (II, 227, 2).

Le feu du rhinocéros, un esprit qui pénètre tout (I, 314, 3).

Tenir dans sa bouche et lier, montrer sa reconnaissance (II, 13, 1).

Connaître Khing, avoir l'honneur de connaître un homme éminent (II, 25, 3).

Descendre un lit ou *un siége,* admettre quelqu'un dans sa société (II, 173, 2).

Montrer sa laideur, montrer à quelqu'un une composition en prose ou en vers (II, 86, 2).

Ajouter à la martre une queue de chien, faire de méchants vers après une personne qui en a fait d'excellents (I, 267, 3).

Venir en portant des verges, venir présenter ses excuses (II, 148, 3).

Se frotter les yeux (en regardant), faire à quelqu'un un accueil bienveillant (II, 63, 2).

Être comme Lieou et Youen, ne plus retrouver une personne qui est devenue invisible (I, 211, 1).

Prendre Lieou pour Youen, confondre une personne avec une autre (II, 171, 2).

Franchir la porte des dragons, fréquenter un homme illustre, et acquérir, par cette fréquentation, l'estime du public (I, 49, 1 et II, 25, 4).

Ne pas oser manier la hache à la porte de Pan, ne pas oser faire des vers sous les yeux d'un habile lettré (I, 271, 1).

Un homme du pays de Pa, un homme ignorant, barbare (I, 306, 2).

Un homme à qui l'on jette des fruits, un homme d'une grande beauté (I, 146, 3).

Avoir la beauté de Pan-'an, avoir une beauté séduisante (II, 106, 1)

Avoir le tact de Pé-lo, connaître les hommes au premier coup d'œil (II, 43, 1).

Être comparable à Tao-yun, avoir un esprit précoce (en parlant d'une fille) (II, 291, 1).

Un cheval qui fait mille li en un jour, un lettré qui ira loin.

Un lit oriental, un gendre (I, 345,2. Il y a une longue et curieuse histoire qui explique toutes les locutions où il est question du *lit oriental*.) (I, 345, 2, II, 19, 2 et 245 2).

Tuer le cerf, remporter la victoire (II, 194, 2).

Poursuivre le cerf, disputer la victoire (II, 44, 4).

Être chien ou *cheval*, se dévouer à quelqu'un dans une

autre existence, sous la forme d'un chien ou d'un cheval (II, 13, 1).

Rejeter quelqu'un comme un chien de paille, c'est-à-dire comme un objet inutile ou digne de mépris (II, 132, 4).

Chercher un cerf sous les broussailles, chercher une chose qui n'existe pas (II, 210, 2).

Un Tseu-iu ou *un Hou-yeou;* une personne fictive, imaginaire (II, 125, 2).

Commencer par Wei, choisir un homme de mérite (II, 43, 1).

Être comme Weï-kiaï, être doué d'une rare beauté (I, 146, 2, et 171, 1).

Parcourir l'étang du phénix, être secrétaire du palais (I, 56, 1).

Faire connaître le foie et le fiel, faire connaître ses sentiments intimes (II, 127, 1).

Le dieu déchu, le nénuphar bleu, le poëte Li-thaï-pé (I, 156, 4).

Voir la salle de jade et le cheval de bronze; on dit aussi : *monter sur le cheval de bronze de la salle de jade*, être admis dans l'académie du Han-lin (I, 62, 2).

L'emporter sur Si-chi et Mao-thsiang, l'emporter sur les plus belles femmes de l'antiquité (I, 165, 2, et 223, 1).

Une petite étoile (Siao-sing), une femme de second rang, une concubine (II, 134, 2).

Promettre l'alliance de Tchou et de Tch'in, promettre une fille en mariage (II, 240, 1 et 324, 2).

Le petit magicien devant le grand magicien, un homme sans talent qui ne pourrait lutter contre un grand lettré (II, 42, 3).

Entrer au milieu des mûriers et des ormes, approcher de sa fin, être au bord de sa tombe (I, 194, 1).

Être un hôte d'Occident, être un précepteur particulier (II, 64, 1).

Avaler la rivière de l'Ouest, avoir une avidité, une ambition insatiables (II, 35, 2).

Un talent qui lève une paille, un homme de talent qui compose des vers aussi facilement qu'on lève une paille (II, 138, 1).

Avoir l'air des prisonniers de Thsou, avoir l'air découragé, abattu (I, 122, 1).

Les fleurs des roseaux de la lune, des choses fictives, imaginaires (II, 177, 2).

Tenir la serviette et le peigne, remplir les devoirs d'une épouse (II, 199, 3).

Avoir, en fait de talent, huit dixièmes de boisseau, posséder presque autant de talent que tous les lettrés de l'empire (I, 270, 1).

Faire du vent d'automne, soutirer de l'argent à quelqu'un (II, 226, 1).

Avoir un cœur (un esprit) semblable à la corne du rhinocéros, avoir une pénétration extrardinaire (II, 112, 1).

Tirer le fil de soie rouge, choisir une épouse (I, 300, 3).

Imiter la chanson de la neige et celle du doux printemps, imiter les plus beaux morceaux de poésie (II, 188, 2).

Lo, le dragon des lettrés, et Siun, la cigogne qui chante. On leur compare, par emphase, les hommes d'un rare talent, comme lorsque nous comparons Bossuet à un aigle et Virgile à un cygne (II, 43, 5).

Juger les chevaux en dehors du sexe et de la couleur, ne pas s'arrêter aux apparences pour juger les hommes (II, 350, 1).

Voyager parmi les immortels, n'être plus du monde, avoir quitté la vie (II, 348, 1).

Concevoir les doutes de la source des pêchers, regarder quelqu'un comme un être imaginaire, introuvable (II, 334, 1).

Voir la vapeur violette des immortels, prévoir l'arrivée d'un homme illustre, avoir l'honneur de le voir (II, 326, 1).

Tenir le manche de la cognée, faire les premières ouvertures de mariage.(I, 99, 1 et 172, 1; II, 12, 1).

Faire couper (*tso-fa*), c'est-à-dire *faire l'action de couper* (un manche de cognée); même sens que *tenir le manche de la cognée* (I, 172, 1; II, 328, 1 [1]).

Avoir la beauté de Kouan-tsiu, avoir la beauté de la princesse Thaï-ssé dont le livre des vers fait l'éloge (liv. I, od. I). Voyez tome II, 323, 1.

Lune-matin-un temps, juger les vertus ou les vices de ses contemporains (II, 320, 2).

Je m'arrête pour ne point fatiguer l'attention du lecteur. Je crois d'ailleurs avoir cité assez d'exemples pour montrer les difficultés extraordinaires que présentaient les allusions du *Yu-kiao-li*, difficultés que je crois avoir surmontées à force de recherches et de persévérance, et dont la solution se faisait encore attendre. Mais il ne s'agissait pas seulement de saisir les allusions et de trouver les traits historiques qui peuvent en donner la clef, il fallait encore comprendre, dans le style courant, plus de deux mille passages difficiles où le premier traducteur avait échoué.

1. Tome I, 172, 1, au lieu de : « Il faut une branche d'arbre pour faire un *manche de cognée*, » lisez : Il faut une *cognée* pour couper un manche (de cognée).

J'ai fait tous mes efforts pour rendre ma traduction aussi fidèle que possible, et mettre les étudiants, à qui surtout je la destine, en état de comprendre comme moi toute la phraséologie de l'original. Je suis loin cependant de croire mon travail exempt d'erreurs. Les éditions que nous possédons à Paris sont incorrectes dans une multitude d'endroits, et l'on ne peut les corriger qu'imparfaitement en les comparant entre elles. Il faudrait pour cela résider en Chine et consulter d'habiles lettrés qui, au premier coup-d'œil, peuvent tout comprendre et tout expliquer. Leur secours inappréciable, qui fait à la fois disparaître les obstacles littéraires et le mérite de la difficulté vaincue, m'a constamment manqué depuis quarante ans. J'espère que cette considération me servira d'excuse auprès des juges compétens; et, s'il arrivait qu'un sinologue européen, vivant au milieu des maîtres chinois, qu'on appelle *sien-seng*, songeât à faire une troisième traduction des *Deux Cousines*, j'aime à croire que, se mettant par la pensée à ma place, et se figurant les difficultés énormes qu'il aurait lui-même rencontrées, il me tiendrait compte de mes efforts, et regarderait avec indulgence les fautes qui ont pu m'échapper.

STANISLAS JULIEN.

YU-KIAO-LI

OU

LES DEUX COUSINES

CHAPITRE PREMIER

UNE JEUNE FILLE DE TALENT COMPOSE DES VERS POUR SON PÈRE

Sous le règne de l'empereur Tching-tong[1], vivait un docteur qui était président du bureau des cérémonies; son nom de famille était Pé, son nom d'enfance Hiouen, et son nom honorifique Thaï-youen. Il était originaire de Kin-ling (Nan-king). Wang-tchin[2]

1. L'expression Tching-tong, qui signifie la Somme de la droite voie, est le nom de la période du règne d'un empereur de la dynastie des Ming, nommé après sa mort Ing-tsong, lequel a occupé le trône depuis 1436 jusqu'en 1449. C'est, en même temps, le nom qu'il portait pendant sa vie, ainsi que le montrent les mots *Tching-tong-pé-cheou*, Tching-tong alla chasser dans le nord (p. 5, note 1).

2. L'eunuque Wang-tchin était à la tête du conseil de régence sous l'empereur Tching-tong; il éloigna des emplois tous les hommes bien intentionnés, et les remplaça par ses créatures. Voyez Mailla, *Histoire de la Chine*, t. X, p. 204.

s'étant emparé du pouvoir, il quitta sa charge et s'en revint (dans son pays natal). Pé n'avait ni frères aînés ni frères cadets, mais seulement une sœur cadette qui était allée au loin, après avoir épousé un nommé Lou, commissaire en second dans la province de Chan-tong, de sorte qu'il se vit obligé de vivre dans la solitude et l'isolement. Pé était un homme grave et d'humeur tranquille. Comme il avait peu de désirs, il ne recherchait ni la renommée ni la fortune, et ne se souciait point de faire sa cour aux grands. La poésie et le vin étaient son seul plaisir[1]. C'est pourquoi, dégoûté des tracas qui naissent, en ville, des relations de société, il s'était retiré à la campagne, à soixante ou soixante-dix li[2] de Kin-ling, dans un village appelé Kin-chi. Ce village était, de tous côtés, environné de montagnes verdoyantes; tout autour serpentait un ruisseau limpide, coulant de l'ouest à l'est, qui était bordé sur ses deux rives de saules et de pêchers; on y goûtait tous les agréments des montagnes et des eaux. Quoiqu'il y eût dans ce village plus de mille familles, si l'on eût voulu compter les hommes riches et nobles, on aurait dû placer à leur tête Pé-kong[3], le président du bureau

1. En Chine, le goût du vin est inséparable des habitudes poétiques. Li-thaï-pé fut à la fois le poëte le plus célèbre et le plus grand buveur de son siècle. Sa réputation n'en a pas plus souffert que celle d'Anacréon et d'Horace, qui associaient ensemble le goût du vin et celui de la poésie.

2. C'est-à-dire six ou sept de nos lieues.

3. Kong est un terme qui répond à monsieur avec une nuance de respect. Nous le rendrons quelquefois par *seigneur*.

des cérémonies. Pé-kong avait une haute charge et une maison opulente; ses talents et son instruction étaient l'espoir de l'administration, De plus, il jouissait d'une grande renommée. Son unique regret était d'avoir passé la quarantaine sans avoir eu de fils pour lui succéder. Il avait entretenu plusieurs femmes de second rang, et, chose étrange, quoiqu'il les eût gardées près de lui de trois à cinq ans, il n'en avait pas eu le moindre fils[1]; mais dès qu'il les avait congédiées et mariées, en moins d'un an, chacune d'elles mettait au monde un fils. Pé-kong en gémissait sans cesse, et croyant voir là un arrêt du sort, dès ce moment il cessa d'acheter des femmes de second rang. Madame Ou, sa noble femme, allait de tous côtés implorer les dieux, adorer le Bouddha, brûler des parfums et faire des vœux. Enfin, à l'âge de quarante-quatre ans, elle mit au monde une fille. Ce même jour, un peu avant sa naissance, Pé avait vu en songe un dieu qui lui donnait un beau morceau de jade d'un rouge aussi éclatant que le soleil. Il prit de là son nom d'enfance et l'appela *Hong-yu* (Jade rouge).

Comme Pé-kong et sa femme étaient arrivés à un âge avancé sans avoir eu de fils, quoiqu'il leur fût né une fille[2], ils furent ravis de joie et conçurent pour elle

1. Mot à mot : Il n'y avait pas eu un cheveu, une ombre, un son.

2. Les Chinois mariés désirent surtout avoir des garçons, parce que, d'après les rites, eux seuls ont le droit d'offrir des sacrifices funèbres sur la tombe de leurs parents, et que s'ils n'avaient que des filles, ils se trouveraient privés de la satisfaction la plus douce

la plus vive affection. Or Hong-yu était née avec une beauté peu commune; ses sourcils étaient comme les (feuilles des) peupliers de printemps[1], et ses yeux aussi purs que les eaux d'automne. En outre, elle était si intelligente, qu'à l'âge de huit à neuf ans elle avait déjà appris la couture et la broderie, et n'avait point de rivale dans tous les ouvrages de son sexe. Mais, à onze ans, elle eut le malheur de perdre sa mère. Dès ce moment, chaque jour elle venait lire et écrire sous les yeux de son père. Cette jeune fille était en vérité un charmant composé des plus pures vapeurs des montagnes et des rivières[2]; en la formant, le Ciel et la Terre et (les deux principes) In et Yang[3] n'avaient pas manqué leur but. Hong-yu était douée à la fois d'une beauté accomplie et d'une rare intelligence, de sorte qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans elle connaissait les caractèr[4]es et était capable de composer des pièces de wen-

qu'ils puissent recevoir après leur mort. De sorte que ce qui chez nous fait souvent le bonheur d'une famille, est ordinairement considéré par eux comme un malheur.

1. C'est-à-dire étaient minces et effilés comme ces feuilles.

2. Les romanciers chinois ne manquent jamais de s'exprimer ainsi lorsqu'ils dépeignent une jeune personne douée de talents et de beauté.

3. Les Chinois admettent deux principes : l'un mâle, l'autre femelle, qui en s'unissant ont formé, dès l'origine, et continuent à former tous les êtres animés et inanimés qui remplissent l'univers.

4. En Europe, la connaissance des caractères de l'écriture demande un temps fort court ; mais en Chine, où chaque idée s'exprime par un signe particulier, la connaissance des caractères suppose la connaissance, non des 42,000 signes du dictionnaire impérial de Khang-hi, mais au moins de ceux qui entrent dans la plupart

tchang (style élégant). Finalement, c'était déjà une espèce de docteur parmi son sexe.

Comme Pé-kong était passionné pour le vin et la poésie, il ne passait pas un jour sans composer des vers. C'est pourquoi mademoiselle Hong-yu excellait surtout en poésie et en chansons. Ordinairement, lorsque Pé-kong était libre chez lui, après avoir composé une pièce de vers, il engageait Hong-yu à en faire une sur les mêmes rimes, et celle-ci, après l'avoir achevée, la corrigeait et la polissait avec son père.

Pé-kong, possédant une fille d'un tel mérite, ne songeait plus à avoir un fils. Son unique désir était de choisir un gendre aussi distingué par le talent que par la figure, pour l'unir avec elle. Mais ce n'était pas chose facile que de le trouver tout de suite; il se vit donc obligé de temporiser, de sorte que sa fille avait atteint l'âge de seize ans et n'était pas encore mariée.

Au moment où l'on y pensait le moins[1], l'empereur

des livres chinois, et dont le nombre est au moins de quatre à cinq mille. Pour apprendre les formes, les sons et les sens divers d'un si grand nombre de signes, il faut étudier longtemps et avoir autant d'intelligence que de mémoire.

1. Littéralement: « Tout à coup, un jour, le gouvernement éprouva le malheur de Thou-mou. L'empereur Tching-tong étant allé chasser dans le nord, Khing-thai monta sur le trône. »

Après les mots *pé-cheou* (chasser dans le nord), une note ajoute que l'empereur Tching-tong fut fait prisonnier et amené dans le nord.

Thou-mou est le nom d'un pays où les Chinois furent battus par les Tartares, dont le chef, *Ye-sien*, s'était avancé jusque-là dans ses

Tching-tong, étant allé chasser dans le nord, éprouva un malheur à Thou-mou. L'empereur King-thaï monta sur le trône, fit subir à Wang-tchin la peine de ses crimes, et remit en place les anciens officiers du gouvernement. Comme Pé-kong était un de ces anciens officiers, le ministère du personnel, après une délibération solennelle, le présenta pour être, comme par le passé, président du bureau des cérémonies. En moins d'un jour, le décret impérial fut rendu, et la nouvelle de sa nomination arriva bientôt à Kin-ling.

Au fond, Pé-kong ne désirait point d'entrer en charge, mais comme il n'avait pas encore réussi à marier Hong-yu, il se dit en lui-même : « Si je veux choisir un gendre distingué, j'imagine que dans ce seul village, dans cette seule ville, le nombre des hommes[1] est fort borné ; pourrait-on les comparer à la

incursions au midi de la Chine. L'auteur du roman, qui écrivait sans doute en 1450, époque où la Chine venait d'être humiliée par une déplorable défaite, s'est cru obligé de parler avec une extrême réserve, et s'est contenté de dire que l'empereur Tching-tong, étant allé chasser dans le nord, éprouva un malheur (euphémisme pour défaite et captivité), et que son frère King-thaï, appelé après sa mort King-tsong, monta sur le trône. Ce n'était point une partie de chasse, une excursion sans conséquence, mais une grande expédition contre les Tartares, entreprise d'après les conseils téméraires de l'eunuque Wang-tchin. L'armée chinoise, composée de cinq cent mille soldats, fut complétement battue, et perdit plus de cent mille hommes et un nombre immense de chevaux. L'empereur lui-même fut fait prisonnier et emmené en Tartarie. (Voyez Mailla, *Histoire de la Chine*, t. X, p. 211.)

1. Il y a en chinois *jin-thsaï*, expression qui signifie quelquefois « le talent de l'homme, » en mandchou, *niyalmai erdemou*. Mais

capitale, qui est le rendez-vous des lettrés de tout l'empire? Puis-je craindre de n'y pas trouver un gendre distingué? Pourquoi ne pas prendre ce prétexte pour y faire une excursion? Si le mariage de ma fille est dans les desseins du ciel et que je trouve un excellent gendre, je pourrai me reposer sur lui comme sur un demi-fils. »

Sa résolution étant arrêtée, il se garda bien de refuser. Il choisit sur-le-champ un jour heureux, puis il emmena Hong-yu et se dirigea avec elle vers la capitale pour se rendre à son poste. Dès qu'il fut arrivé à la capitale, il alla se présenter à l'empereur. Une fois entré en fonctions, il chercha une maison particulière et s'y établit. La charge de président du bureau des cérémonies était une place tranquille et peu occupée. Ajoutez à cela que Pé-kong, malgré sa droiture et son amour de la justice, était d'un caractère mou et nonchalant, et n'aimait pas à se mêler d'affaires. Lors même que le gouvernement avait une affaire d'une importance majeure, et avait ordonné aux neuf membres du bureau des cérémonies d'en délibérer, il suffisait que deux bureaux[1] et le ministère compétent

comme *thsaï* (*vulgo* talent) perd sa signification dans *nou-thsaï*, un esclave, *i-piao jin-thsaï*, un homme de belle mine (Wells Williams, *Diction. du dialecte de Canton*), il me paraît plus exact de rendre ici *jin-thsaï* par « hommes. »

1. Ces deux bureaux s'appelaient Kho et Tao. J'en ai trouvé les noms dans le chap. II, fol. 15 du texte. Le premier recevait les dépêches du palais approuvées par l'empereur, les distribuait aux différents ministères et en surveillait l'exécution.

donnassent leur avis. Le président s'en occupait pour la forme et n'avait qu'à approuver. On voit qu'il ne trouvait pas là de quoi se tourmenter l'esprit.

Chaque jour, après avoir terminé les affaires de sa charge, il ne s'occupait plus qu'à boire et à faire des vers. Au bout de quelques mois, il se mit à fréquenter les fleurs et les saules[1] avec une compagnie de collègues et d'amis, qui avaient comme lui le goût du vin et des vers.

On était alors au milieu de la neuvième lune. Pé-kong ayant reçu d'un de ses disciples douze pots de reines-marguerites, les avait rangés au bas de sa bibliothèque. On y remarquait la *crête de coq violette*[2], la *favorite Yang enivrée*, et la *plume de cigogne argentée*. Tous ces vases contenaient des fleurs de petite espèce, qui avaient un parfum exquis et un air d'abandon, et dont

Le second était une branche du ministère de la justice qui s'occupait des affaires du dehors, et avait dans ses attributions le contrôle des magasins de l'État. (*Thsing-wen-kien*, liv. XX, fol. 9.)

1. *Les fleurs et les saules*, expression figurée pour dire les maisons des courtisanes, les maisons de plaisir.

2. Ces dénominations pittoresques ressemblent beaucoup à celles que les botanistes d'Europe donnent à certaines fleurs remarquables par leur couleur ou leur parfum. Yang-feï, ou Yang-koueï-feï, avait été la favorite de l'empereur Hiouen-tsong, de la dynastie des Thang, lequel régna depuis l'an 713 jusqu'en 755. Le poëte Wang-koueï a donné aussi à la fleur *lan* (Epidendrum) le nom de *Tsouï-yang-feï*, la favorite Yang, enivrée. (*Fen-louï-tseu-kin*, liv. LIII, fol. 34.)

— Le nom de *crête de coq* a été donné également à la fleur de l'arbre appelé en sanscrit *Paláça* (Butea frondosa). (*Fen-louï-tseu-kin*, liv. LIV, fol. 68.)

l'ombre légère couvrait les jalousies de bambou. Elles ne le cédaient point à douze[1] jolies femmes rangées ensemble[2]. Pé-kong était charmé de ces fleurs et les aimait avec passion. Chaque jour, en buvant, il prenait plaisir à les regarder.

Ce jour-là, comme il était justement occupé à composer des vers en contemplant les fleurs, soudain on lui annonça la visite de Ou, l'académicien, et de Sou, le moniteur impérial[3]. Or cet Ou, l'académicien, était son beau-frère; son nom d'enfance était Koueï et son nom honorifique Choui-'an. Il était du même pays que Pé-kong. C'était un homme plein de zèle pour la jus-

1. Littéralement: en quoi étaient-elles inférieures à douze aiguilles de tête, d'or? L'expression *kin-tch'aï* (aiguille de tête d'or) se prend ici au figuré pour une belle femme dont la chevelure est ornée d'une aiguille d'or. Il n'est pas rare de voir les écrivains chinois comparer une belle fleur à une belle femme. Le poëte Li-kang dit en parlant du lotus rouge : L'eau azurée est comme un miroir où se reflète l'image de son vêtement rouge. On dirait la charmante *Si-chi* (la femme la plus renommée pour sa beauté) qui s'approche d'un ruisseau limpide pour laver du crêpe. (*Fen-louï-tseu-kin*, liv. LIV, fol. 24.) Qui n'aimerait la fleur du Mou-tan (*Pæonia Mou-tan*)? dit le poëte Sin-i. Elle efface par son éclat tout ce qu'il y a de beau au monde; en la voyant, on dirait une jeune déesse qui sort de la riviève Lo. (*Fen-louï-tseu-kin*, liv. LIII, fol. 66.)

2. Il y a en chinois *P'ing* (paravent), mais ici ce mot me paraît synonyme de *p'ing* (ensemble), pour lequel il se prend quelquefois (suivant le dictionnaire *King-tsi-tsouan-kou*, liv. XXIV *b*, fol. 9), à cause de l'identité du groupe phonétique.

3. Le fonctionnaire de ce nom avait pour devoir de fournir à l'empereur des renseignements et des avis. Il avait même le droit de lui adresser des représentations et des reproches. La charge qu'il remplissait était pleine de difficultés et de périls.

tice. Sou, le moniteur impérial, s'appelait Youen de son nom d'enfance; son nom honorifique était Fang-hoeï. Quoiqu'il eût obtenu le grade de docteur comme étant du Ho-nan, il était originaire de Kin-ling[1]; de plus, il avait été nommé docteur en même temps que Pé-kong, et, en outre, le goût des vers et du vin avait établi entre eux des rapports continuels. Par suite de ces circonstances, ils s'étaient liés tous trois de la plus étroite amitié. Chaque jour, lorsque les affaires du gouvernement leur laissaient du loisir, c'était à qui chercherait l'autre. A peine Pé-kong eut-il appris que ces deux messieurs venaient lui rendre visite, qu'il sortit à la hâte pour aller les recevoir. Comme ils avaient tous trois l'habitude de se voir et étaient intimement unis de cœur et d'esprit, ils ne firent point de cérémonies. Dès que Pé-kong les eut aperçus : « Messieurs, leur dit-il en riant, ces deux derniers jours mes reines-marguerites se sont épanouies dans toute leur beauté; pourquoi n'êtes-vous pas venus une seule fois pour les voir?

— Avant-hier, répondit Ou, l'académicien, le seigneur Li ayant été nommé directeur des études au collége de Nan-king, je lui ai offert le repas du départ, et je n'ai pas eu un moment de loisir. Hier, je voulais aller voir vos fleurs, mais soudain, au moment où je quittais le seuil de la porte, je me trouvai face à face avec le vieux Yang, cet être repoussant[2], qui te-

1. Ce nom désigne aujourd'hui la ville de Nan-king.
2. En chinois : *Ye-wou* (un être dégoûtant).

nait une pièce d'anniversaire, et voulut absolument me la faire corriger de suite, afin d'aller célébrer la naissance de la noble épouse de Chi, le général en chef de la province. De cette façon j'ai encore perdu un jour. Ce matin, voyant que le temps était beau, de peur de laisser passer l'époque des fleurs, j'ai donné rendez-vous à M. Sou, et nous sommes venus sans invitation.

— Pour moi, dit Sou, le moniteur impérial, ces jours derniers j'aurais bien voulu venir, mais comme j'avais dans mon bureau une masse d'affaires, je me suis vu obligé de manquer ce beau jour. »

Tout en parlant, ils se hâtèrent de passer dans le salon. Après les salutations mutuelles, ils changèrent d'habits[1]. Pé-kong leur offrit d'abord le thé, puis il les invita à entrer dans la bibliothèque pour voir les reines-marguerites, qui, les unes d'un jaune foncé, les autres d'un violet pâle, étaient régulièrement disposées dans les deux coins (de la bibliothèque); on aurait dit deux rangées de jolies femmes. Ou, l'académicien, et Sou, le moniteur impérial, ne pouvaient se lasser de louer et d'exalter ces belles fleurs. Après qu'ils les eurent admirées tous trois pendant quelques instants, Pé-kong ordonna aux domestiques de servir du vin afin de boire tous ensemble.

Ils avaient déjà bu quelques tasses, lorsque Ou, l'académicien, prit la parole : « Ces fleurs, dit-il, sont

1. C'est-à-dire ils quittèrent leurs habits de cérémonie.

belles, mais sans agréments recherchés; elles sont gracieuses, mais elles n'ont rien qui fascine. Quoiqu'elles se distinguent par la fraîcheur et l'éclat de leurs couleurs rouges ou jaunes, violettes ou blanches, au bout du compte, elles ont, jusqu'à un certain point, une tournure agreste et un air calme et indifférent; de sorte qu'elles vous inspirent un sentiment d'affection et de respect. Elles sont absolument comme vous, messieurs, et votre serviteur. Quoique nous ayons ici une charge à remplir, et que chaque jour nous mettions notre plaisir dans la poésie et le vin, nous ne différons guère des êtres qui vivent au sein des bois[1]; mais nous ne ressemblons pas le moins du monde à ces magistrats vulgaires de l'espèce du vieux Yang, qui chaque jour vont faire la cour au pouvoir, dans l'unique espérance de s'avancer et d'obtenir une charge; ils ne pourraient échapper aux railleries de ces fleurs[2].

— Quoi que vous en disiez, repartit Pé-kong en riant, je crains bien que ces individus[3] ne se moquent de vous et de moi, et ne disent qu'incapables de remplir notre charge, nous n'aimons qu'à passer des jours entiers dans cette froide société, en compagnie des plantes et des arbres.

1. Allusion aux reines-marguerites, que l'auteur a comparées, dans la pièce de vers composée par mademoiselle Hong-yu, à des sages éminents qui vivent dans la retraite.

2. On a vu page 9, ligne 2, que les reines-marguerites ont été comparées à de jolies femmes, et c'est pour cela que Ou, l'académicien, leur prête des sentiments et des passions.

3. Les magistrats vulgaires dont on vient de parler.

— S'ils se moquaient de nous, dit en riant Sou, le moniteur impérial, ils auraient parfaitement raison, et, en les tournant en ridicule, nous avons eu grand tort.

— Et comment avons-nous eu tort de nous moquer d'eux? demanda Ou, l'académicien.

— Cette capitale, répondit Sou, le moniteur impérial, est le champ de la fortune et de la réputation. Ces hommes-là, qui courent avec ardeur après la réputation et la fortune, sont bien dans leur rôle. Mais vous et moi, nous ne recherchons ni la fortune ni les honneurs; ajoutez à cela que M. Pé et moi, nous n'avons point de fils qui puisse nous succéder. Qu'avons-nous besoin de rester honteusement ici, au risque de nous attirer les railleries du public?

— Vous avez bien raison, dit Pé-kong, en poussant un soupir; est-ce que je ne le sais pas moi-même? Seulement chacun de nous a des vues différentes. C'est pourquoi, si je reste ici avec une sorte de passion, ce n'est point que je ne puisse planter là ce bonnet de crêpe noir [1].

— Je trouve, dit Sou, le moniteur impérial, que la salle de jade [2] de M. Ou et la charge paisible de M. Pé [3]

1. C'est-à-dire donner ma démission. C'était le bonnet propre à sa charge. On peut voir, dans le roman des *Deux jeunes filles lettrées*, t. I, p. 13, l'énumération de neuf sortes de bonnets de cérémonie qui désignent chacun une charge particulière.

2. L'Académie. Voyez dans le chapitre suivant, p. 67, note 3, l'origine de cette locution.

3. Pé-kong était président du bureau des cérémonies.

sont des emplois commodes et pleins de loisir [1]. Là, on peut regarder son bureau comme sa maison, et se livrer au plaisir de la poésie et du vin. Mais moi, qui remplis le ministère de la parole [2], au milieu des affaires de ce temps, tantôt je voudrais ouvrir la bouche et ne puis parler; tantôt je voudrais fermer la bouche et ne puis me taire. C'est vraiment une position difficile. J'attends que le nouvel empereur [3] ait été solennellement proclamé, pour demander une mission au dehors et m'échapper d'ici; je serai alors au comble de mes vœux.

— Je veux, dit Ou, l'académicien, vous citer deux vers d'un poëte de la dynastie des Thang [4], qui viennent très-à-propos :

Si vous cherchez la reine-marguerite qui croit au pied des haies,
C'est au sein des montagnes que vous la trouverez.

On dirait que ces vers ont été justement composés pour confirmer le raisonnement que vient de faire le seigneur Sou. Puisque nous aimons tous deux à admirer les fleurs et à boire, nous devrions naturellement quitter notre charge et nous retirer au sein des montagnes. C'est très-juste, c'est très-juste.

Ils continuèrent tous trois tantôt à causer en riant,

1. Littéralement : Des charges oisives, des administrations peu occupées.

2. La charge de moniteur impérial. (Voyez p. 9, note 3.)

3. L'empereur Khing-thaï, frère de Tching-tong, qui était prisonnier au camp des Tartares.

4. Cette dynastie a régné depuis l'an 618 jusqu'en 904.

tantôt à boire du vin. Peu à peu, la conversation les mit dans un rapport intime de sentiments et de pensées; puis leur verve poétique vint à s'échauffer. Alors Pé-kong ordonna aux domestiques d'apporter des pinceaux et des encriers, et, sans sortir de table, il distribua des rimes à Ou, l'académicien, et à Sou, le moniteur impérial, pour qu'ils fissent des vers (avec lui) en l'honneur des reines-marguerites. Mais au moment où ils allaient tous trois manier le pinceau, soudain les domestiques vinrent leur annoncer la visite du seigneur Yang, le moniteur impérial.

Cette nouvelle fut loin de les charmer; Pé-kong ne put s'empêcher de gronder les domestiques.

« Imbéciles! leur dit-il, vous saviez que j'étais à boire avec messieurs Ou et Sou; il fallait répondre tout de suite que je n'y étais pas.

— Seigneur, répondirent-ils, nous avons bien dit que vous étiez sorti pour faire des visites. Mais les gens du seigneur Yang nous répliquèrent que leur maître étant allé demander le seigneur Sou dans sa maison, on lui avait appris qu'il était ici à boire. Voilà pourquoi il est venu le chercher ici. D'ailleurs, comme il avait vu devant votre porte les chaises et les chevaux de ces deux messieurs, il nous a été impossible de le renvoyer. »

Comme Pé-kong était enfoncé dans ses idées poétiques et se tenait immobile, il vit un autre domestique qui accourait précipitamment en annonçant que le seigneur Yang avait déjà franchi la porte et était entré

dans le salon. Pé-kong fut obligé de se lever, et sans prendre le temps de changer de bonnet et de ceinture, il alla le recevoir en négligé. Or ce Yang, le moniteur impérial, s'appelait Yang-thing-tcháo; son nom honorifique était Tseu-hien. Il était originaire de Kien-tchang-fou, dans la province du Kiang-si. Il avait obtenu le grade de docteur en même temps que Pé-kong. C'était un homme d'une conversation commune et grossière. Extérieurement, il aimait à se lier avec le premier venu; intérieurement, il était plein de convoitise et d'envie. De plus, il apportait des procédés violents dans l'exercice de ses fonctions, de sorte qu'il s'attirait constamment la haine du public. Ce jour-là, dès qu'il fut entré dans le salon, il se tourna vers Pé-kong, et l'interpellant à haute voix : « Monsieur mon frère aîné [1], lui dit-il, vous êtes un aimable homme! Nous sommes tous des amis, des camarades; pourquoi vous montrer si affectueux pour les uns et si indifférent pour les autres? Parce que vous avez ici de belles fleurs, vous avez engagé MM. Ou et Sou à venir les admirer. Comment ne pas avoir adressé à votre frère cadet (à moi) un seul mot d'invitation? Est-ce que je ne suis pas votre ancien condisciple et votre ami?

1. Ici les expressions de *frère cadet*, *frère aîné*, n'ont aucun rapport avec l'âge ni la parenté des personnes qui parlent ensemble: la première est un terme d'humilité, de déférence; la seconde est un terme de respect. Lorsqu'on s'adresse à un homme même plus jeune que soi, la politesse veut qu'on l'appelle *frère aîné* (nien-hiong), et que, par contre, on se désigne soi-même par les mots de *frère cadet* (ti), ou petit *frère cadet* (siao-ti).

— Au fond, dit Pé-kong, j'aurais dû vous inviter à venir voir les fleurs, mais j'ai craint que vous ne fussiez surchargé d'affaires dans votre noble bureau, et que vous ne pussiez trouver un moment de loisir pour vous livrer à cette paisible occupation. J'ajouterai même que le seigneur Sou et M. Ou, mon parent, sont venus par hasard se réunir avec moi en petit comité; ce n'est pas moi qui les ai invités. Maintenant, monsieur, veuillez ôter votre manteau. »

Yang, le moniteur impérial, détacha son habit de cérémonie, fit un salut, et sans attendre le thé, il entra sur-le-champ dans la bibliothèque. Ce que voyant Ou, l'académicien, et Sou, le moniteur impérial, ils furent obligés de se lever et d'aller au-devant de lui. « Seigneur Yang, lui dirent-ils ensemble, qui vous a inspiré l'heureuse idée de venir aujourd'hui [1] ? »

Yang, le moniteur impérial, fit d'abord un salut à son collègue. « Monsieur, lui dit-il, vous méritez encore moins [2] le nom d'homme. Dans ce lieu plein de charmes, comment êtes-vous venu, en cachette de moi, pour en jouir tout seul? C'est très-inconvenant, très-inconvenant. » Ensuite il fit la révérence à Ou, l'académicien, et lui dit, en le remerciant : « Grâce au

1. Nous savons déjà qu'ils étaient loin d'être charmés de sa visite (voyez page 15, ligne 12), mais la politesse et l'étiquette chinoise voulaient qu'ils parussent lui en avoir de l'obligation.

2. Mot à mot : Vous — bien plus — n'êtes pas un homme, c'est-à-dire, vous méritez encore moins le nom d'homme que M. Pé, qui ne m'a pas invité.

talent littéraire avec lequel vous avez poli ma composition, on peut dire que vous avez changé le fer en or. Ce matin, je l'ai présentée à S. Exc. Chi, le commandant en chef de la province, qui en a été enchanté, et m'a montré deux fois plus d'estime et de respect qu'auparavant.

— Si Chi, le commandant en chef, a été enchanté, dit en riant Ou, l'académicien, c'est qu'il a été touché des sentiments élevés de Votre Seigneurie et de ses riches présents; ce n'est certainement pas pour ces quelques phrases de wen-tchang (style élégant).

— Dans notre humble bureau, repartit Yang, le moniteur impérial, l'usage veut que nous nous bornions aux pièces d'anniversaire; pour des présents, on n'en fait d'aucune sorte.

— Monsieur, dit en riant Sou, le moniteur impérial, je suis venu voir les fleurs à votre insu, et vous m'en avez fait un crime. C'est comme lorsque vous fréquentez les salons des grands pour célébrer l'anniversaire de leurs nobles dames, en me laissant tout à fait de côté; vous vous gardez bien d'en parler. »

A ces mots, toute la société éclata de rire. Pé-kong ordonna aux domestiques d'apporter une tasse de plus et une paire de bâtonnets [1]; puis, cédant le pas à ses trois hôtes, il les invita à s'asseoir et se mettre à table. Après avoir vidé deux tasses de vin, Yang, le moniteur impérial, dit à Sou, son collègue : « Si j'ai célébré

1. Petits bâtons dont les Chinois se servent fort adroitement en guise de fourchette, pour porter à la bouche les mets qu'on leur sert toujours coupés menu.

aujourd'hui l'anniversaire de la noble dame de Chi, le commandant en chef de la province, quoique je l'aie fait à votre insu, c'était une marque de respect dont je ne pouvais me dispenser; ce n'était certainement pas en vue d'avancement ou de récompense. Il y a encore une affaire pour laquelle je suis venu tout exprès vous consulter. Si vous daignez me donner un coup d'épaule, je vous réponds que vous en tirerez un grand avantage.

— De quelle affaire s'agit-il, et quel avantage y voyez-vous? demanda Sou, en riant; je vous prie de vouloir bien m'en instruire.

— La noble favorite Wang, répondit-il, vient d'être élevée, par un décret, au rang d'impératrice. Le commandant en chef, Wang-thsiouen, a vu là une occasion pour profiter de son alliance avec la famille impériale. Ayant entendu dire, ces jours derniers, qu'à vingt li de la ville, il y avait une pièce de terre très-fertile appartenant à un homme du peuple, il en eut une terrible envie, et, aussitôt, il ordonna aux gens de sa maison d'aller s'en emparer. Aujourd'hui, cette affaire a causé beaucoup de rumeur dans notre bureau. Tous mes collègues voulaient faire un rapport contre lui. Ce fut le seigneur Tchou qui prit l'initiative.

« Le commandant en chef, Wang, ayant eu vent de ce projet, en fut un peu effrayé. Aujourd'hui, il a envoyé quelqu'un pour me prier de servir ses intérêts. Je songe que, dans notre bureau, tout le monde aime à jaser; seulement, le seigneur Tchou a une certaine dose de

caractère, et il sait agir avec énergie, sans s'inquiéter des précédents ni des suites. Je lui en ai parlé plusieurs fois d'un ton amical, mais il n'a pas voulu m'entendre. Je sais qu'il est très-lié avec vous, et qu'il suit avec confiance tous vos conseils. Si vous aviez la bonté de lui dire un mot et d'arrêter [1] cette affaire, il va sans dire que S. Exc. Wang, le commandant en chef, vous en aurait une profonde reconnaissance, et ne se contenterait pas de vains remercîments. D'un autre côté, comme vous et moi nous remplissons ici une charge, nous ne devons jamais nous montrer hostiles à un homme de sa sorte [2]; ajoutez à cela que nous n'avons rien à y perdre [3]. J'ignore ce que vous en pensez.»

En entendant ces paroles, Sou, le moniteur impérial, éprouva secrètement un sensible déplaisir. C'est pourquoi, prenant un air sévère : « S'il s'agit, dit-il, de présenter un rapport contre Wang-thsiouen, qui se fonde sur son alliance avec la famille impériale pour s'emparer injustement des champs des hommes du peuple, quand le seigneur Tchou ne le dénoncerait pas, ce serait notre devoir, à vous comme à moi, de le faire. Pourquoi vou-

1. C'est-à-dire d'empêcher qu'on ne présente un rapport contre Wang-thsiouen. Au lieu de *tchi* 止, *arrêter*, une édition porte tching 正, *arranger* (cette affaire). On voit que la différence ne tient qu'à un trait.

2. Il veut dire, que pour conserver tous deux leur charge, ils doivent ménager un tel homme et ne pas se le mettre à dos.

3. Littéralement : Nous ne perdrons pas le moindre capital (locution empruntée au langage du commerce).

driez-vous servir ses intérêts ? On ne manquerait pas de dire que vous flattez un peu trop le pouvoir. »

Yang, le moniteur impérial, jugeant au langage et à l'air de son collègue qu'il n'était pas homme à lui complaire, il resta court et ne dit mot.

« Je m'imaginais, dit Pé-kong en riant, que M. Yang était venu tout exprès pour voir les reines-marguerites; mais, au contraire, c'était pour parler en faveur de Wang-thsiouen. De cette façon, il n'aurait pas dû se formaliser de ce que je ne suis pas allé l'inviter à venir voir les fleurs.

— Dans ce beau jour et devant ce charmant spectacle, reprit Ou, l'académicien, nous n'avons autre chose à faire que de boire et composer des vers. Si, à la vue des fleurs, on parle des affaires de la cour, c'est de la dernière inconvenance. Il faut que le seigneur Yang soit puni d'une grande tasse de vin, pour avoir offensé le dieu des fleurs. »

Après avoir reçu une réprimande assez dure de Sou, son collègue, Yang, le moniteur impérial, s'était déjà senti tout honteux; mais quand il eut vu Ou, l'académicien, ainsi que Pé-kong, rire à ses dépens et lui lancer de piquantes railleries, il fut complétement décontenancé, et il lui fallut faire un effort sur lui-même pour ouvrir la bouche : « Si, par hasard, dit-il, j'ai touché ce sujet, c'est que M. Sou l'a abordé le premier; c'était vraiment sans intention. Pourquoi voulez-vous tout de suite me punir d'une tasse de vin?

— Pour cela, dit Pé-kong, il faut absolument qu'on

vous punisse. » Sur-le-champ, il ordonna aux domestiques de remplir une grande tasse de rhinocéros[1], et l'offrit à Yang, le moniteur impérial.

« Eh bien! dit Yang, après avoir pris la tasse de vin, j'ai reçu ma punition; mais si, désormais, quelqu'un s'avise de parler des affaires de la cour, je ne le ménagerai pas.

— Cela va sans dire,» repartit Ou, l'académicien.

Après avoir vidé sa tasse, Yang, le moniteur impérial, voyant sur la table des pinceaux et des encriers : « Messieurs, dit-il, puisque vous êtes tous trois en verve pour composer des vers, que ne daignez-vous me donner des leçons[2]?

— Tout à l'heure, répondit Ou, l'académicien, nous avions bien cette intention, mais nous n'avons pas encore commencé d'écrire.

— Si vous n'avez pas encore commencé, dit Yang, le moniteur impérial, il ne faut pas que ma présence arrête l'essor de votre esprit. Veuillez, je vous prie, verser avec profusion des perles et des pierres précieuses[3]. Pendant ce temps-là, je boirai pour vous tenir compagnie. Qu'en pensez-vous?

1. C'est-à-dire en corne de rhinocéros.

2. Comme s'il disait : Hâtez-vous de faire des vers que je lirai pour mon instruction. L'expression *kien-kiao* (daignez m'instruire est une locution polie, familière aux personnes qui engagent quelqu'un à écrire devant elles des vers ou du *wen-tchang* (style élégant). On la rencontre vingt fois dans le roman des *Deux jeunes filles lettrées*.

3. C'est-à-dire composer des vers élégants.

— Puisque M. Yang est si bien disposé, dit Pé-kong, que ne fait-il avec nous une pièce de vers pour conserver le souvenir de cette occupation passagère?

— Il est évident, s'écria Yang, le moniteur impérial, que le seigneur Pé veut me mettre à bout, car s'il s'agit de huit vers de sept syllabes, le fait est que je ne pourrai jamais me tirer d'affaire.

— Monsieur, dit Pé-kong en riant, vous savez faire de longues pièces d'éloquence pour célébrer l'anniversaire des personnes puissantes et louer leurs mérites et leurs vertus; d'où vient que vous ne pouvez faire huit vers de sept syllabes, qui ne renferment guère que quelques dizaines de caractères? C'est, à ce que j'imagine, parce que vous savez parfaitement que ces reines-marguerites ne procurent ni avancement ni récompenses.

En entendant ces mots : « Il faut, dit Yang avec colère, que le seigneur Pé soit puni de dix tasses. Pour avoir parlé des affaires du gouvernement, j'avais mérité d'être puni d'une tasse de vin. C'est le cas de M. Pé; après ce qu'il vient de dire, croit-il que je le tiendrai quitte [1]? »

Sur-le-champ, il ordonna aux domestiques de remplir une grande tasse de rhinocéros et la présenta à Pé-kong.

« Citer une pièce d'anniversaire, dit Ou, l'académicien, ce n'est pas parler des affaires du gouvernement.

1. Littéralement : Est-ce que tout de suite c'est fini, ce sera fini?

— Les pièces d'anniversaire, reprit Sou en riant, sont ce qu'elles sont[1], mais elles ont une liaison intime avec les affaires du gouvernement. Si elles n'avaient pas une liaison intime avec les affaires du gouvernement, le seigneur Yang n'en aurait pas fait. Il faut que M. Pé soit puni à son tour. »

Pé-kong se mit à rire; puis, prenant la tasse, il la vida d'un trait. « J'ai subi ma punition, dit-il; si l'on veut faire des vers, il faut distribuer les rimes et composer ensemble. Ceux qui ne composeront pas ou qui n'achèveront pas leurs vers, seront punis de dix grandes tasses.

— Ce que vous dites est parfaitement juste, s'écria Ou, l'académicien.

— Messieurs[2], dit Yang, n'allez pas abuser de votre talent supérieur pour vous moquer de moi. Dernièrement (permettez-moi une comparaison), le gouvernement voulut charger quelqu'un d'aller au-devant de l'empereur et de le ramener[3]; mais il ne se trouva personne qui eût le courage de partir. Pour cela, c'était, je l'avoue, une affaire difficile. Mais si l'on veut mettre à bout les gens en les obligeant seulement à faire des vers et à boire du vin, c'est tout à fait sans conséquence.

1. Littéralement: Quoique les pièces d'anniversaire soient des pièces d'anniversaire.

2. En chinois: *Eul-hiong* (mes deux frères aînés), terme de respect. Voyez p. 16, note 1.

3. Il s'agit de l'empereur Tching-tong, qui était prisonnier en Tartarie. (Voyez p. 5, note 1.)

— Voilà encore M. Yang qui parle des affaires du gouvernement, reprit Sou, le moniteur impérial; faut-il le punir ou non? »

Quand Pé-Kong eut vu le langage bas et ignoble[1] de Yang, soudain il se sentit remué jusqu'au fond de l'âme par la fidélité et le devoir; et ne pouvant se contenir: « Monsieur Yang, s'écria-t-il, dans les paroles que vous venez de prononcer, il n'y a pas un mot qui sente l'homme d'honneur[2]. Vous et moi, parce que nous remplissons ici une charge, nous sommes tous deux les officiers et comme les enfants de l'empereur; qu'il nous envoie de l'est à l'ouest, du midi au nord, nous sommes uniquement les serviteurs de Sa Majesté. Comment avez-vous pu dire qu'il ne s'est pas trouvé un seul homme qui osât partir? Si l'empereur lançait un décret d'un pied de long, ordonnant nettement à quelqu'un de partir, quel est l'homme qui oserait donner des excuses pour ne point se mettre en route? Si ce que vous dites était fondé, à quoi bon l'empereur prodiguerait-il chaque jour, aux fonctionnaires publics, de gros salaires et d'énormes revenus?

— Ces mots de *fidélité* et de *devoir*, repartit Yang en riant d'un air froid, tous les hommes savent les prononcer; mais je crains qu'à l'heure du danger, ils ne puissent s'empêcher de trembler des mains et de chanceler des jambes.

1. Littéralement: Dégoûtant à entendre.

2. Mot à mot: Il n'y a pas un cheveu de l'air d'un homme honorable.

— Quiconque tremble et chancelle au moment du danger, s'écria Pé-kong, est un sot et un lâche. »

Ou, l'académicien, et Soü, le moniteur impérial, voyant à leur discussion que, loin de s'entendre amicalement, ils ne songeaient qu'à se harceler l'un l'autre: « Il a été convenu d'avance, dirent-ils ensemble, qu'il n'était pas permis de parler des affaires du gouvernement; et comme tous deux vous avez enfreint sciemment cette défense, nous allons doubler la dose et vous punir l'un et l'autre de deux grandes tasses. »

En conséquence, ils ordonnèrent aux domestiques de verser à chacun d'eux une tasse de vin. Mais Yang, le moniteur impérial, voulut encore faire des difficultés et disputer. Pé-kong en fut secrètement contrarié. Il prit sa tasse de vin, et sans attendre Yang, il la vida tout d'une haleine. Ensuite, il pria les domestiques de lui remplir encore sa tasse. Il la reprit et l'acheva en plusieurs gorgées. « Pour avoir eu la langue trop longue, dit-il, j'ai mérité d'être puni de deux tasses. Les voilà bues complétement. Quant aux deux tasses imposées à M. Yang, qu'il les boive ou non, je n'oserais pas le presser.

— Monsieur, dit Yang en riant, à quoi bon vous fâcher ainsi? Je n'ai plus de raison pour ne pas boire; et quand j'aurai bu, je veux encore que vous me donniez des leçons de poésie élégante [1].

1. C'est-à-dire, je désire que vous composiez de beaux vers qui me serviront de modèle.

— Puisque vous êtes disposé à faire des vers, lui dit Ou, l'académicien, dépêchez-vous de vider votre tasse.

— Messieurs, dit Yang, après avoir pris de suite ses deux tasses, j'ai bu jusqu'à la dernière goutte. Si vous êtes disposés à faire des vers, veuillez me donner tout de suite un sujet, et me permettre d'y songer à mon aise.

— Il n'est pas nécessaire, dit Ou l'académicien, de chercher bien loin un sujet[1]; faisons l'éloge des reines-marguerites, ce sera charmant!

— Aujourd'hui, dit Pé-kong, je n'aurais pas de plaisir à faire des vers. Si vous êtes tous trois en verve, veuillez, messieurs, composer seuls; je ne suis pas de la partie. »

En entendant ces mots, Yang, le moniteur impérial, s'emporta avec bruit. « Monsieur Pé, s'écria-t-il, c'est trop se moquer des gens. Tout à l'heure, comme je ne voulais pas faire des vers, vous m'avez dit qu'il me fallait absolument composer avec vous, et que, si je ne composais pas, vous me puniriez de dix grandes tasses. Et, lorsque je consens à composer, vous dites encore que vous ne composerez pas. C'est évidemment vous moquer (c'est donner à entendre); que je ne suis pas un poëte, et que vous dédaignez de composer des vers avec moi. Quoique je n'aie pas de talent, comme j'ai eu aussi l'honneur[2] d'être porté avec vous sur la liste des

1. Littéralement : Un autre sujet, un sujet différent.

2. En chinois : « Pour ma confusion, j'ai été sur la même liste, ou je suis honteux d'avoir été, etc. » Dans certaines circonstances, une fausse modestie ou un respect exagéré font dire aux Chinois le con-

docteurs ; quand je ferais, sans rime ni raison, quelques vers gauches et informes, il ne s'ensuit pas que je vous déshonorerais. Aujourd'hui, je veux absolument que vous composiez ; si vous ne composez pas, vous aurez violé vous-même votre propre loi, et, dans ce cas, je serai obligé de vous punir au double, de vingt tasses. Quand vous devriez en mourir, j'entends que vous les buviez toutes.

— Si vous voulez, dit Pé-kong, que je boive du vin pour ma punition, je ne demande pas mieux ; mais si vous exigez que je fasse des vers, décidément je n'en viendrai pas à bout.

— Si vous ne demandez pas mieux que de boire, reprit Yang, je vous tiens quitte[1]. » Il ordonna aussitôt à un domestique de remplir une grande tasse de rhinocéros. Sou, le moniteur impérial et Ou, l'académicien, voulaient faire des remontrances à Yang[2], mais Pé-kong saisit la tasse et la vida en deux ou trois fois ; puis Yang la fit remplir encore.

— Monsieur, dit Ou, l'académicien, Pé-thaï-youen n'ayant pas voulu faire des vers, vous l'avez puni d'une tasse de vin ; sa dette est payée.

traire de ce qu'ils pensent. Ainsi pour dire « vous m'avez fait l'honneur de venir chez moi ; » ils disent : Vous vous êtes déshonoré en venant chez moi : *Jo-lin-'ou-kia.* « J'ai l'honneur d'être intimement lié avec vous, » se dit : Je suis honteux, confus de l'amitié que vous avez pour moi (*thien-tsaï-siang-hao*).

1. Littéralement : Pour cela (c'est-à-dire faire des vers), tout de suite — c'est fini.

2. Pour qu'il cessât de tourmenter Pé-kong.

— Je n'en puis rien rabattre, reprit Yang; je veux absolument qu'il boive les vingt tasses.

— Boire du vin à la vue des fleurs, dit Pé-kong, c'est tout mon plaisir; est-ce que cela vous regarde? Pourquoi, monsieur, me presser si fort? » A ces mots, il saisit la tasse de vin, et quoiqu'elle fut très-grande, il l'avala tout entière.

— Que ce soit ou non votre plaisir, et que cela me regarde ou non, dit Yang en riant, c'est le moindre de mes soucis. Pour que je vous tienne quitte, vous n'avez qu'à boire vos vingt tasses. »

Il ordonna aux domestiques de lui verser encore du vin, et Pé-kong en avala de suite quatre ou cinq tasses. Comme il les avait bues trop vite, dans un moment de colère [1], soudain les fumées du vin lui montèrent au cerveau, de sorte qu'il avait quelque peine à rester dans son assiette. Ne pouvant résister aux instances de Yang, qui était à ses côtés et ne cessait de le presser, il but encore une tasse de vin; mais, dès ce moment, il ne put se tenir assis. Il se leva promptement, et alla dormir sur un lit de repos qui se trouvait derrière un paravent. Ce que voyant Yang, loin de lâcher prise, il voulut quitter la table et l'arracher de de son lit. Mais Sou, le moniteur impérial, le saisit par le bras et l'arrêta : « M. Pé, dit-il, a bu beaucoup trop

1. Littéralement : Comme c'était du vin de colère, et qu'il l'avait bu trop vite, sans qu'il s'en aperçût, en un moment, il (le vin) lui monta au cœur.

vite; vous l'avez déjà puni de cinq ou six tasses; c'est bien assez. Attendez qu'il ait fait un somme.

— Comme il s'est obstiné à me tenir tête, dit Yang, je ne lui ferai pas grâce de cette tasse.

— Si vous voulez le punir encore, reprit Ou, l'académicien, attendez au moins que nous ayons tous deux achevé nos vers. Lorsque ni vous ni moi n'avons encore composé, pourquoi vous acharnez-vous à le punir?

— Cette observation est parfaitement juste, » dit Sou, le moniteur impérial.

Yang, dès lors, ne bougea plus. « Messieurs, dit-il, je me rends à votre avis; seulement, quand nous aurons fini nos vers, je saurai bien le faire boire encore [1]. Mais s'il s'avisait de prétexter l'ivresse pour ne plus boire de vin, je l'en arroserais de la tête aux pieds. »

A ces mots, ils se partagèrent tous trois le papier et les pinceaux. Nous les laisserons pour le moment composer des vers en face des fleurs. On peut dire à cette occasion :

Si l'on a le goût du vin, on boit avec des intimes;
Lorsqu'on aime les vers, on en compose en société;
Mais quand ce n'est pas avec d'anciens amis,
On ne fait que détruire le charme des vers et du vin.

Or, depuis la mort de sa noble dame, Pé-kong avait cessé d'entretenir près de lui des femmes de second rang. C'était Hong-yu, sa fille, qui gouvernait toutes

1. Littéralement : Je n'ai pas peur qu'il ne boive pas.

les affaires de l'intérieur, et même lorsqu'il survenait quelque affaire du dehors, Pé-kong voulait toujours en conférer avec sa fille. Ce jour-là, un domestique avait appris tout de suite à mademoiselle Pé la querelle que son père avait eue avec Yang, pour s'exciter l'un l'autre à faire des vers.

A cette nouvelle, mademoiselle Pé, qui savait que Yang était un homme déloyal, eut peur que son père, avec son caractère ferme et entier, ne l'eût rudoyé vertement et ne s'attirât quelque malheur. « Maintenant, demanda-t-elle au domestique, mon père fait-il encore des vers ou refuse-t-il d'en faire?

— Sa Seigneurie, répondit le domestique, s'étant obstinée à ne pas faire des vers, Yang, le moniteur impérial, l'a forcée de boire cinq à six grandes tasses de vin, et comme monsieur votre père les avait prises dans un moment de colère, il est maintenant étourdi par le vin, et dort sur un lit de repos.

— Dites-moi, demanda-t-elle, si M. Yang, ainsi que le seigneur Sou et mon oncle, sont encore occupés à boire ou à faire des vers?

— Ils font tous trois des vers, répondit le domestique. M. Yang attend qu'il ait fini les siens pour tirer monsieur votre père de son lit, le faire lever et le noyer encore dans le vin.

— Mon père, dit Hong-yu, est-il vraiment ivre, ou fait-il semblant de l'être?

— Sa Seigneurie, répondit le domestique, ayant bu quelques tasses dans un moment de colère, elle n'est

pas plongée dans l'ivresse, mais elle en a une certaine dose. »

Hong-yu réfléchit un instant « Puisque mon père est (un peu) ivre, dit-elle, allez chercher furtivement le papier où est le sujet des vers qui lui a été distribué, et apportez-le-moi pour que je le voie. »

Le domestique, docile à ses ordres, courut de suite vers la table, et, sans que la compagnie s'en aperçût, il prit une feuille de papier à fleurs où était écrit le sujet, et vint le remettre à Hong-yu. Celle-ci, y ayant jeté les yeux, vit que le sujet était l'éloge des reines-marguerites. Elle ordonna aussitôt à Yen-sou, sa servante, d'apporter un pinceau et un encrier; puis, laissant courir sa main, elle écrivit une pièce de vers de sept syllabes. On peut dire à cette occasion :

Des nuages noirs, chargés de pluie, arrivent en un instant [1];
Le démon du poignet poursuit des dragons [2] qui s'envolent en un instant.
Elle n'a pas eu besoin de compter les lignes [3], ni d'aller jusqu'à sept pas [4];

1. Allusion à l'encre que le pinceau répand sur le papier.

2. Les romanciers et les poëtes ont coutume de comparer à des dragons volants les traits rapides de l'écriture cursive appelée *thsao-tseu*. Nous ferons remarquer que les Chinois tiennent le pinceau droit et le manient par le mouvement du poignet.

3. Mot à mot : De compter les *tiges* et sept pas. Les tiges désignent les colonnes d'écriture tracées verticalement.

4. Allusion au poëte Tsao-tseu-kien qui vivait sous la dynastie des Wei (entre les années 220-227 de Jésus-Christ), et qui, sur l'ordre

Les filets noirs[1] se sont remplis en un clin d'œil de perles et de pierres précieuses[2].

Mademoiselle Hong-yu ayant fini les vers, écrivit deux lignes en petits caractères sur une carte de visite, et remit le tout au domestique en ajoutant ses instructions: « Prenez, dit-elle, ces vers et ce billet; portez-les secrètement près du lit de mon père et attendez. Quand Sa Seigneurie sera sortie de l'ivresse, vous les lui remettrez de suite, en prenant garde de les laisser voir à M. Yang. »

Le domestique promit d'obéir et se rendit promptement dans la bibliothèque. Il vit que Ou, l'académicien, tenait son pinceau et se préparait à écrire; Sou, le moniteur impérial, avait les yeux fixés sur les fleurs et se creusait vainement le cerveau[3]; mais Yang, son collègue, sans prendre la peine d'écrire ou de réfléchir,

de l'empereur, qui était jaloux de son talent et voulait le faire périr, réussit à composer un poëme sur la conquête du royaume de Cho, *après avoir fait sept pas.*

On compare ordinairement, à Tsao-tseu-kien, les poëtes qui ont le talent de l'improvisation. Ici notre auteur veut dire que Hong-yu n'eut pas besoin de *faire sept pas* pour composer une pièce de vers en l'honneur des reines-marguerites, c'est-à-dire qu'elle les fit à l'instant même.

1. En chinois *ou-sse* (les soies noires). Les filets noirs qui, dans les livres chinois, séparent ordinairement les colonnes d'écriture, sont poétiquement appelées des *soies noires.* (Cf. *Youen-kien-louï-han*, liv. CCCXXXV, fol. 35)

2. Expression poétique qui désigne ici les vers élégants de Hong-yu.

3. Littéralement : Fouillait ses entrailles desséchées.

se contentait de tenir une tasse de vin en marmottant entre ses dents.

Le domestique se rendit en toute hâte auprès du lit de Pé-kong et attendit son réveil.

Pé-kong était au fond un solide buveur, mais comme il avait vidé plusieurs tasses de suite dans un moment de colère, il avait eu un soupçon d'ivresse[1], cependant un léger sommeil avait dissipé les fumées du vin. Au bout de quelque temps, se voyant revenir à lui, il demanda à boire du thé. Le domestique en prit aussitôt une tasse et la lui présenta. Pé-kong se leva sur son séant, reçut la tasse et en but deux gorgées. Soudain, le domestique lui remit secrètement les vers et le billet de sa fille. Il prit d'abord le billet, et, au premier coup d'œil, il aperçut deux lignes de petits caractères dont voici le sens : *La capitale est un séjour dangereux. Prenez garde que le goût des vers et du vin ne vous attire quelque malheur.*

Après avoir fini de lire, Pé-kong remua secrètement la tête; puis il ouvrit la feuille de papier et vit que c'étaient des vers sur les reines-marguerites que sa fille avait faits pour lui. Il comprit aussitôt son intention, et après avoir fini de boire le thé, il se leva sur-le-champ et alla reprendre sa place à table.

Sou, le moniteur impérial, l'ayant aperçu : « Voilà M. Pé dégrisé, s'écria-t-il; à merveille! à merveille!

— Messieurs, dit Pé-kong, pour m'être un peu eni-

1. Mot à mot : Quelque idée d'ivresse.

vré, j'ai manqué de vous tenir compagnie. Avez-vous tous trois achevé vos vers?

— Monsieur, dit Yang, vous avez eu l'adresse de vous excuser sur l'ivresse, mais il vous manque encore quatorze tasses. Attendez seulement que j'aie fini mes vers; je ne vous ferai pas grâce d'une seule tasse. »

Ou, l'académicien, se tourna alors vers Pé-kong : « Cher monsieur, lui dit-il, vous avez une rare facilité à écrire; comme vous ne vous ressentez plus des fumées du vin, pourquoi ne pas laisser courir un moment votre pinceau? Non-seulement vous échapperez à la punition, mais on ne sait pas encore quel est celui qui tuera le cerf[1].

—Mes vers sont déjà faits, répondit Pé-kong en riant; seulement, comme M. Yang est ici, si je vous présentais ma détestable composition[2], je ne pourrais échapper aux railleries d'un si grand juge.

— Monsieur Pé, dit Yang, n'allez pas vous moquer de ce que je vais vous dire. Quoique vous ayez une grande facilité, vous ne pouvez composer avec une si merveilleuse promptitude. Si vous avez, en effet, achevé vos vers, je veux boire dix tasses; mais si vous

1. *Tuer le cerf*, c'est avoir l'avantage. Comme s'il disait, pour encourager : « Qui sait si ce n'est pas vous qui ferez la meilleure pièce de vers et remporterez la victoire?

2. Littéralement : Si je montrais ma laideur, c'est-à-dire quelque chose propre à me faire honte. L'expression *hien-tcheou*, offrir, montrer sa laideur, est familière aux lettrés chinois qui, par une ausse modestie, déprécient eux-mêmes leurs compositions en vers ou en prose qu'ils croient excellentes.

ne les avez pas encore faits, direz-vous que vous ne vous êtes pas moqué de moi ? Outre les quatorze tasses, je veux vous en faire boire encore trois pour vous punir; et si vous refusez de boire, dès ce moment je romps avec vous.

— Lorsque je ne veux pas faire des vers, dit Pé-kong en riant, je n'en fais pas; mais si je veux en faire, je les fais à l'instant même. Comment m'abaisserais-je à mentir ? » Soudain il tira (de sa manche) la pièce de vers et la fit voir à ses trois hôtes. Sou, le moniteur impérial, la prit en main et s'écria : « Le seigneur Pé a réellement composé ses vers, s'écria-t-il; c'est merveilleux ! c'est merveilleux ! »

Ou, l'académicien, et Yang, le moniteur impérial, s'approchèrent ensemble pour regarder. Voici ce qu'ils lurent :

Leurs nuances violettes, blanches, rouges et jaunes sont d'une extrême fraîcheur.

Transportées ici en automne, elles ont plus de force et de vigueur.

Mettez votre plaisir à chercher au bas des haies les grands lettrés [1];

1. Les Chinois personnifient souvent les fleurs. Dans le Recueil d'expressions élégantes *Fen-louï-tseu-kin*, livr. LIII, la fleur du prunier est appelée *In-sse*, le lettré caché; *Thsing-yeou*, l'ami pur; *Koueï-jin*, l'homme noble. La fleur *Chouï-sien* (Bulbocodium de Siebold) est appelée (*ibidem*), *Ya-khe*, l'hôte distingué; *Niu-chi*, la femme historien (il y a là une légende); *Han-pin-niu*, la fille des rivages du fleuve Han.

La fleur *kio* (Chrysanthème, que je rends ici par reine-marguerite) est appelée (*Ibid.*, liv. LIV) *Yeou-jin*, l'homme qui vit dans

Ne vous tournez pas vers les treillis de bambous pour voir de jolies femmes[1].

Vivant au milieu du siècle[2], calme et libre d'esprit, (le sage) est plein des idées des anciens;

la retraite; *Cheou-khe*, l'hôte doué de longévité; *Choang-hia-kie*, le héros qui est sous la gelée; *Sse-mien-fo*, le Bouddha à quatre faces; *Louan-kiao-fong-yeou*, l'ami du Louan (oiseau fabuleux) et le camarade du phénix.

Dans notre passage, la fleur *kio* est appelée *kao-sse*, le grand lettré, qualification que le poëte *Kao-ki* donne aussi à la fleur de l'arbre *Meï*, prunier. (*Peï-wen-yun-fou*, liv. XXXIV *b*, fol. 142.) Nous avons vu plus haut, p. 14, ligne 14, deux vers ainsi conçus : « Si vous cherchez la fleur *kio* (la reine-marguerite) *au bas des haies, c'est au sein des montagnes que vous la trouverez.* » On remarquera que l'expression *li-hia*, « au bas des haies, » se retrouve dans la pièce de Hong-yu et fait allusion aux deux vers précités. Il est donc évident qu'ici il n'est point question de *chercher des hommes* qui soient de *grands lettrés*, et que du reste on ne trouverait pas *au bas des haies*, mais simplement la fleur *kio*, reine-marguerite, qui se plaît *au bas des haies*, et que l'auteur qualifie de *kao-sse* (grand lettré), la comparant aux hommes éminents qui aiment à vivre dans la retraite, ainsi que voudrait le faire l'académicien Ou, en compagnie de ses deux amis. (Voyez p. 14, lig. 21.)

1. Le poëte fait ici allusion aux douze pots de reines-marguerites qui ont été comparés (p. 9, lign 2) à douze jolies femmes. La même idée a été reproduite plus bas (p. 11, lig. 20). L'expression *lien* (treillis de bambou) se retrouve dans le passage où il est dit que *leur ombre couvrait les treillis de bambou*, c'est-à-dire les jalousies de la bibliothèque (p. 9, lig. 1) dont les fenêtres étaient garnies de treillis faits avec des filaments de bambou.

2. Les quatre vers précédents se rapportaient aux reines-marguerites; les quatre derniers ont pour objet le sage qui sait s'isoler au milieu du monde pour se nourrir de la sagesse des anciens, imitant, dans cette retraite volontaire, la reine-marguerite qui se plaît *au milieu des montagnes*, où l'on a vu (p. 14, lig. 21) que Ou, l'académicien, voudrait aller vivre avec ses deux amis.

Indifférent et froid au milieu de la foule, il ressemble à un homme de l'autre monde[1].

Ne dites pas que la porte du magistrat est close et que son bureau est désert[2];

Pendant vingt jours[3], la tête de son lit restera embaumée par les plus doux parfums[4].

Les trois hôtes de Pé-kong, ayant lu ces vers, ne pouvaient revenir de leur étonnement: « Aujourd'hui, dit Sou, le moniteur impérial, le seigneur Pé a fait quelque chose d'extraordinaire. Non-seulement ces vers ont été composés avec une rare facilité, mais chaque expression est pleine de fraîcheur, d'élégance et de noblesse. Je leur suppose une autre origine, car ils me paraissent l'œuvre d'un dieu[5], et ne ressemblent point à ses vers ordinaires. Je m'avoue vaincu, je m'a-

1. Littéralement: Il ressemble à sa personne antérieure, c'est-à-dire à ce qu'il était lui-même dans son existence antérieure. On voit que l'auteur du roman était attaché à la religion bouddhique, qui admet une succession illimitée de naissances.

2. En chinois *ling* (froid). On peut voir ici une allusion à la p. 13, lig. 23, où Sou, le moniteur impérial, dit littéralement : La salle de jade (l'Académie) de M. Ou et la charge paisible de M. Pé (sa place de président du bureau des cérémonies) sont des magistratures oisives, des administrations commodes, peu occupées (c'est-à-dire sont comme des sinécures).

3. Littéralement: Pendant une double décade. Une édition porte: Pendant vingt heures (quarante de nos heures).

4. Allusion aux fleurs qui ornent la bibliothèque et qui doivent parfumer le lit placé derrière un paravent, sur lequel Pé-kong s'était retiré lorsqu'il se sentit étourdi par le vin (p. 29, lig. 22).

5. Mot à mot: Ils paraissent (venir de quelqu'un) qui ne se nourrit point d'aliments cuits au feu.

voue vaincu[1]; ce que nous avons de mieux à faire, est dè laisser là le pinceau.

— Messieurs, dit Pé-kong, j'ai craint d'abord de désobéir aux ordres de M. Yang; ensuite, j'ai voulu offrir à M. Yang une tasse de vin. Je me suis vu obligé de faire un effort pour composer avec vous. Où voyez-vous des expressions si élégantes?

— Que les vers soient beaux, dit Yang, c'est un point qui n'a pas besoin de discussion; mais il me reste quelques doutes. Il n'y a qu'un instant que M. Pé est revenu de son ivresse, et d'ailleurs nous ne l'avons pas vu manier le pinceau; comment se fait-il qu'il ait pu tirer tout de suite ces vers de sa manche? En effet, même pour écrire seulement ces vers, il fallait un certain temps. »

Ou, l'académicien, prit en main la pièce de vers, et après l'avoir lue deux fois avec un soin minutieux, il en comprit l'intention, et reconnaissant que c'était l'œuvre de Hong-yu, il ne put s'empêcher de sourire.

Yang s'en aperçut. « Seigneur Ou, s'écria-t-il, qu'avez-vous à rire? il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. Si vous ne vous expliquez pas franchement, je suis bien décidé à ne plus boire. »

Ou, l'académicien, continuait de rire sans souffler mot. Pé-kong lui-même se mit à rire. « Pour n'avoir pas fait de vers, dit-il, j'ai été puni d'une quantité de tasses de vin. Comme mes vers sont achevés, il est

1. Littéralement : Avec respect je me soumets.

juste, seigneur Yang, que vous buviez à votre tour. Quel sujet de doute pouvez-vous avoir? Direz-vous que ces vers ne sont pas de moi?

— Le seigneur Ou, dit Yang, a ri d'une façon singulière; au bout du compte, il faut qu'il ait ses raisons.

— Je crois, dit Sou, le moniteur impérial, en regardant en face Ou, l'académicien, que c'est décidément Votre Seigneurie qui, voyant M. Pé étourdi par le vin, les aura composés à sa place.

— J'en mourrais de honte, dit Ou, l'académicien. D'ailleurs, comment aurais-je pu les faire?

— Si ce n'est pas Votre Seigneurie qui les a composés à sa place, repartit Yang, le moniteur impérial, comme je ne vois point d'étranger dans la maison de M. Pé, dites-moi un peu quel en est l'auteur? »

Ou, l'académicien, ne dit pas un mot, et se contenta de sourire.

« Monsieur, dit Pé-kong en riant, croyez-vous que j'étais incapable de les faire, et qu'il m'ait fallu charger quelqu'un de les écrire à ma place?

— Comment oserais-je dire cela? répondit Yang, le moniteur impérial; seulement le seigneur Ou a ri pour cause. Vous deux, qui êtes parents, vous vous soutenez l'un l'autre. Décidément, vous avez dressé un piége pour me faire votre dupe et me forcer à boire. En conséquence, je vais d'abord punir le seigneur Ou de trois grandes tasses; après quoi je boirai de nouveau. » Sur-le-champ, il ordonna à un domestique de remplir une grande tasse et la présenta à Ou, l'académicien.

« Il n'est pas nécessaire de me punir ainsi, dit Ou en riant, car je ne sais pas si ces vers sont de lui ou non. Suivant moi, ces vers n'ont pas servi de piége pour duper Votre Seigneurie. Je crois décidément que c'est ma nièce qui, craignant que son père ne fût étourdi par les fumées du vin, s'est avisée de les composer pour lui[1]. »

En entendant ces paroles, les deux moniteurs impériaux, Sou et Yang, furent remplis d'étonnement, et s'adressant à Pé-kong : « Est-il vrai, lui demandèrent-ils, que c'est votre noble fille qui a fait cette élégante composition ?

— En effet, répondit Pé-kong, il est bien vrai que ma fille, me voyant à moitié ivre, a fait pour moi ces vers, afin que je pusse m'acquitter de ma tâche. »

Les deux moniteurs impériaux firent éclater leur admiration. « Seigneur Pé, dirent-ils, votre noble fille possède là un merveilleux talent qu'on ne trouverait pas, non-seulement parmi les femmes de l'appartement intérieur, mais même chez les poëtes et les versificateurs les plus renommés de tout l'empire. C'est en vain, monsieur, que nous avons entretenu avec vous, pendant la moitié de notre vie, des relations d'amitié. Jusqu'à présent, nous n'avions jamais su

1. Littéralement : A tenu le couteau (*tso-thao*) à sa place. C'est une allusion à la manière d'écrire usitée dans l'antiquité. Avec la pointe d'un couteau, on gravait des caractères sur des tablettes de bambou, et avec la lame on enlevait, en râtissant le bois, les signes que l'on voulait corriger.

que votre noble fille avait tant de talent poétique et d'érudition. Elle est digne de tous nos respects.

— Non-seulement, dit Ou, l'académicien, ma nièce sait faire des vers pleins de grâce et de noblesse, mais il n'y a pas un livre qu'elle n'ait lu. Il lui suffit d'abaisser son pinceau pour composer du wen-tchang (du style élégant), ou improviser de suite un millier de vers.

— En ce cas, s'écria Sou, le moniteur impérial, on peut dire que c'est un vrai docteur parmi son sexe.

— Étant veuf et sur le déclin de l'âge, repartit Pé-kong, j'ai beau avoir une fille pleine de talent, cela ne me sert de rien[1].

— Autant que je m'en souviens, dit Sou, le moniteur impérial, maintenant votre noble fille n'a guère que seize à dix-sept ans.

— Cette année, reprit Pé-kong, elle a eu seize ans accomplis.

— L'avez-vous déjà promise à quelqu'un? lui demanda Yang.

— D'un côté, répondit Pé-kong, me voyant arrivé sur mon déclin sans avoir eu de fils, de l'autre, ma femme ayant été enlevée par une mort prématurée[2], je me suis fait une douce habitude de l'élever[3] avec

1. Allusion à ce qui a été dit plus haut (p. 3, note 2) au sujet des fils et des filles.

2. Littéralement : Ma respectable femme ayant quitté le siècle (la vie) de très-bonne heure.

3. Hong-yu avait alors onze ans.

tendresse; voilà pourquoi jusqu'ici elle n'est pas encore fiancée.

— Quand un garçon est grand, dit Yang, le moniteur impérial, il faut qu'il prenne une femme; quand une fille est devenue grande, il faut qu'elle se marie[1]. Quoique vous l'ayez élevée avec tendresse, vous ne pouvez lui laisser passer l'époque du mariage.

— Ce n'est point, repartit Ou, l'académicien, que son père veuille laisser passer l'époque du mariage; c'est seulement qu'il est fort difficile de trouver un gendre distingué.

— Dans une capitale aussi grande que celle-ci, dit Yang, est-ce qu'il n'y a pas un seul jeune homme riche et noble qu'elle puisse épouser? Je veux dès demain faire les premières ouvertures pour elle.

— Messieurs, dit Pé-kong, laissons-là les discours oiseux; je vous prie d'achever de suite vos élégantes compositions.

— Quand je vois devant mes yeux, dit Sou, le moniteur impérial, des perles et des pierres précieuses[2], je rougis de mon ignorance[3], et je vous avoue qu'il m'est impossible d'achever. Chacun de nous ne demande pas mieux que d'être puni de trois tasses? Qu'en pensez-vous?

— C'est parler juste, dit Yang, le moniteur impérial; pour moi, je les boirai très-volontiers. »

1. Ce double axiome est emprunté aux prescriptions des rites.
2. C'est-à-dire, de si beaux vers.
3. Littéralement : Jé rougis de la saleté de mon corps.

Ou, l'académicien, était sur le point d'achever sa pièce de vers, mais quand il vit que ses deux compagnons acceptaient la punition, il cessa tout à coup d'écrire et se soumit à boire avec eux trois grandes tasses. Comme cette pièce de vers avait excité leur estime et leur affection, ils continuèrent à causer en riant et à boire joyeusement, et ne se séparèrent qu'au moment où l'on alluma les lampes. On peut dire à cette occasion :

Un poëte à cheveux blancs n'ayant pu venir à bout de ses vers,
Dans l'appartement intérieur, une jeune fille les a composés sans peine[1].
On commence à voir que l'essence la plus pure des montagnes et des rivières
Est particulièrement le partage des jeunes filles aux beaux sourcils[2].

Les trois hôtes s'en allèrent chacun de leur côté. Si le lecteur ignore quelle conduite ils vont tenir, qu'il veuille bien me prêter l'oreille; je lui raconterai cela en détail dans le chapitre suivant.

1. En chinois : *Teng-hien*, littéralement : à loisir (at leisure ; Wells Williams, *Diction. du dial. de Canton*).

2. Suivant les écrivains chinois, toute personne douée de beauté et d'intelligence, a dû être formée des plus pures vapeurs des montagnes et des rivières. (Voyez plus haut, p. 4, ligne 10, note 3.)

CHAPITRE II

UN VIEUX MONITEUR IMPÉRIAL CHERCHE A MARIER SON FILS

Depuis que Yang, le moniteur impérial, avait vu les vers de mademoiselle Pé, pendant qu'il buvait dans l'hôtel de Pé-kong, en admirant les reines-marguerites, il avait conçu le projet de la demander en mariage pour son fils. Yang avait un garçon et une fille. Le garçon s'appelait Yang-fang; il avait alors vingt ans. Il n'était pas fort laid de sa personne, seulement il était difficile de parler devant le monde de son wen-tchang (style élégant) et de son instruction [1]; mais, grâce aux efforts de son père, qui avait intrigué pour lui, il avait obtenu, dans le Kiang-si, le grade de licencié.

Ayant échoué dans le concours pour le doctorat, il avait aussitôt suivi son père jusqu'à son poste et étudiait près de lui. Quoique Yang se préoccupât de ce projet de mariage, il savait que Pé-kong était d'un caractère opiniâtre, qu'il apportait la plus grande atten-

1. C'est-à-dire que, sous ce double rapport, il était de la dernière médiocrité.

tion dans le choix d'un gendre, et que si l'on en ouvrait la bouche à la légère, il serait tout à fait impossible de réussir. Il avait beau réfléchir, il ne pouvait trouver aucun expédient.

Un jour qu'il revenait de faire des visites, au moment où il arrivait à la porte de sa maison, il vit un domestique[1] qui tenait une lettre à la main. S'étant jeté à genoux au bord de la route : « S. Exc. Wang, du Tché-kiang, lui dit-il, vous adresse cette lettre pour demander des nouvelles de Votre Seigneurie. » Ce que voyant Yang, le moniteur impérial, il lui demanda si c'était S. Exc. Wang, du ministère de la magistrature.

« C'est lui-même, » répondit le domestique.

Yang ordonna un à de ses serviteurs de prendre la lettre et de faire attendre le messager. Il descendit aussitôt de cheval et entra dans l'intérieur. Il ôta d'abord son costume officiel, puis il ouvrit la lettre et y lut ce qui suit :

« Votre frère cadet[2], Wang-koue-mou, vous salue avec respect.

« Depuis que votre frère cadet est revenu de Jang-

1. Littéralement : Un homme vêtu de bleu. On lit dans le poëte Pé-kin-i : Un homme vêtu de bleu m'annonce que le matin est venu. Il m'appelle pour que je me lève et fasse ma toilette. (*P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CXXXIV, fol. 35.)

Cette citation était nécessaire pour montrer que *tsing-i* (vêtu de bleu) ne signifie pas toujours un *sieou-thsaï* (un bachelier).

2. Terme de modestie qu'on emploie sans être parent en parlant à un homme, même plus jeune que soi, à qui l'on veut témoigner du respect. Voyez chap. I, p. 16, note 1.

pou, une année s'est rapidement écoulée [1] sans qu'il ait ait eu le bonheur de se réunir dans la capitale à son frère aîné.

« Mon honorable frère aîné a un caractère grave et imposant, de sorte que tous ses collègues, sans avoir besoin d'être stimulés, tiennent une conduite vertueuse. Au récit de vos mérites, les hommes des contrées lointaines sont remplis de joie et d'admiration. Pour le moment, j'ai à vous parler d'un de mes compatriotes et de mes amis, nommé Liao-te-ming, qui dans l'origine cultivait les lettres. Il est fort habile en physionomie, et de plus c'est un excellent astrologue. Ordinairement, il prédit l'avenir avec une sagacité merveilleuse. Votre frère cadet (je) lui porte une haute estime. Maintenant, il parcourt la capitale pour exercer son art [2]. J'ose vous le recommander, dans l'espoir [3] que sa science divinatoire vous sera de quelque utilité. Si vous daignez l'accueillir avec bienveillance et le pousser, il ne sera pas le seul à vous montrer sa reconnaissance.

1. Mot à mot : Printemps — tout à coup — hiver.

2. Mot à mot : Maintenant, apportant son art, il se promène dans Tchang-'an.

3. Littéralement : Pour devenir (pour qu'il devienne) un secours de Chi et de Tortue, c'est-à-dire pour qu'il vous rende quelque service en tirant les sorts au moyen de l'herbe *Chi* et de la Tortue.

L'herbe *Chi* est l'achillée ou mille-feuille. On jette par terre une poignée de brins de cette herbe, et l'on tire des présages de leur disposition respective.

Dans le second cas, on place la carapace d'une tortue sur un feu ardent. Le devin tire ses pronostics de la direction des fissures qui éclatent bientôt dans tous les sens.

« Je vous ai importuné par mon style vulgaire ; je n'ajouterai rien de plus[1]. »

Lorsque Yang eut fini de lire cette lettre, il vit qu'on lui recommandait un astrologue. Ne pouvant manquer d'égards pour un ancien condisciple[2], il se vit obligé de dire à son domestique : « Allez voir si ce M. Liao-te-ming, le protégé de S. Exc. Wang, se trouve dehors. S'il y est, priez-le d'entrer. »

Le domestique sortit, et, un instant après, ayant pris la carte de l'astrologue, il se dirigea vers l'intérieur en disant : « Monsieur Liao, veuillez entrer tout de suite. »

Au bout de quelques minutes, on vit un homme qui montait les escaliers et se hâtait d'entrer. Voici son portrait :

« Il avait un bonnet carré et un habit de campagne. Avec son bonnet carré, il tâchait de se donner l'air d'un lettré ; avec son habit de campagne, il singeait l'homme qui vit dans la retraite. Sa barbe et ses moustaches courtes et peu fournies ressemblaient à des herbes en désordre. Ses prunelles, grosses et ternes, étaient rondes comme des balles à tirer de l'arc. Dès qu'il apercevait quelqu'un, il accourait en face de lui, puis il le saluait à reculons, et affectait, dans toute sa

1. En chinois : *Pou-siouen*, je n'épuise pas *tout* (ce que j'aurais à vous dire). Formule habituelle pour terminer une lettre. Wells Williams la rend par : *not to say more*.

2. Littéralement : A un docteur reçu dans la même année que lui. (Voyez p. 51, note 1.)

personne, l'humilité et le respect. En parlant, il regardait à droite et à gauche; on voyait sur toute sa figure qu'il ne cherchait qu'à flatter les hommes puissants et les riches. Quoiqu'il se donnât pour astrologue, son principal objet était de faire la cour aux grands, dont il recherchait l'appui. »

Après l'avoir aperçu, Yang, le moniteur impérial, courut de suite à sa rencontre et le fit entrer dans le salon. Lorsqu'ils se furent salués tour à tour, et que l'hôte et le maître se furent assis chacun à sa place, Liao-te-ming prit le premier la parole : « Depuis longtemps, dit-il, j'admirais votre brillante renommée, mais je ne trouvais point d'occasion pour aller vous rendre mes devoirs. Aujourd'hui, grâce à la protection de S. Exc. Wang, j'ai obtenu l'honneur de vous voir[1]; mon bonheur a dépassé mes espérances.

1. En chinois *teng-long*, mot à mot : monter — dragon. C'est l'abréviation de la locution usuelle *teng-long-men* (franchir la porte des dragons), laquelle signifie être admis auprès d'un homme éminent et obtenir un reflet de sa renommée. En voici l'origine. Li-ing, surnommé Youen-li, qui vivait sous l'empereur Hiouen-ti, de la dynastie des Han (entre les années 147-167 après Jésus-Christ), jouissait d'une grande réputation, et l'on disait des hommes qu'il admettait dans son intimité, qu'ils avaient franchi *la porte des dragons* (teng-long-men). Les lettrés qu'il recevait chez lui devenaient, par cela seul, des hommes renommés. On les comparait au poisson Li qui, après avoir franchi *la porte des dragons*, devient, dit-on, un dragon.

Les Chinois se servent souvent du mot *long* (dragon) pour dire un homme éminent. Le dictionnaire *Yun-fou-kiun-yu* en cite plusieurs exemples remarquables (liv. I, fol. 25). Nous employons le mot phénix dans le même sens.

Suivant le dictionnaire *Pi-ya*, le gué du fleuve jaune (Ho-tsin)

— Le seigneur Wang, dit le moniteur impérial, vante beaucoup, dans sa lettre, vos hautes lumières et vos grands succès. Aujourd'hui, si j'en juge d'après vos nobles sourcils [2], je vois qu'en effet vous n'êtes pas un homme vulgaire. »

Un instant après, quand ils eurent pris le thé, Yang l'interrogea encore. « Comme vous êtes venu, lui dit-il, avec un si merveilleux talent, vous devez être déjà bien connu dans la capitale?

— Je suis d'un caractère ferme et droit, dit Liao-te-ming, et j'ai de la répugnance à capter la bienveillance des autres. Quoique j'aie encore quelques lettres de recommandation, je crains de voir les sages et les sots confondus ensemble, et de m'exposer au mépris public, de sorte qu'il n'est pas certain que j'aille (les présenter). Ayant eu aujourd'hui l'honneur de voir Votre Seigneurie, demain, je me contenterai de rendre visite à

s'appelle *la porte des dragons.* (long-men). Il y a de chaque côté une montagne que les poissons ordinaires ne peuvent franchir. Les gros poissons qui la franchissent deviennent des dragons (*sic*).

2. Il y a en chinois *Tchi-yu,* l'arcade de l'agaric *Tchi* (qui est, dit-on, incorruptible et qu'on appelle la plante du bonheur). Cette expression serait inintelligible, si l'on ne savait que c'est l'abréviation de *Tchi-meï-yu*, l'arcade des sourcils (beaux comme la plante) *Tchi.* Voyez le *P'ing-tseu-louï-pien*, liv. CXLII, fol. 40, *verso*, où l'on cite ce passage tiré des annales des Thang (biographie de Youen-te-sieou) : « En voyant l'arcade de vos sourcils de *Tchi* violet, c'est-à-dire beaux comme le Tchi violet, ou la plante du bonheur de couleur violette, on oublie complétement la renommée et le profit. » La même phrase se trouve aussi dans le recueil intitulé : *Yeou-hio-kou-sse-sin-youen*, liv. V, fol. 8.

trois ou quatre personnages de haut rang, qui sont mes compatriotes, à M. Tchin, à Yu, le sous-précepteur du prince impérial, à Chi, le commandant en chef de la province, et à Pé, le président du bureau des cérémonies. »

Yang, le moniteur impérial, lui ayant entendu dire qu'il voulait aller voir Pé, le président du bureau des cérémonies, il se rappela tout à coup l'affaire qui lui tenait au cœur : « Pé, le président du bureau des cérémonies, demanda-t-il, ne serait-ce point Pé-thaï-hiouen, mon ancien condisciple [1] ?

— Justement, répondit-il, c'est le seigneur Pé, votre ancien compagnon d'études. »

En entendant ces mots, Yang se dit en lui-même : « Il faut que je charge cet homme du mariage que je médite; je pourrai me servir de lui pour entrer en relations avec Pé. » En conséquence, il ordonna à ses domestiques de servir une collation; puis il invita Liao-te-ming à passer dans la bibliothèque et à s'asseoir; mais il s'y refusa poliment. « C'est la première fois, dit-il, que j'ai l'honneur d'entrer en relations avec vous [2], et je ne vous ai pas encore offert le secours de

1. En chinois *thong-nien* (même année). Cette expression, qui n'a pas de synonyme en français, signifie : Celui qui a été nommé docteur dans la même année que celui qui parle ou dont on parle. Elle s'applique aussi aux magistrats de la même promotion.

2. Il y a ici une allusion historique. Le sens littéral est : Pour la première fois, je connais *Khing* (abréviation de Hân-khing-tcheou). Sous le règne de Hiouen-tsong, de la dynastie des Thang, Hân-hoeï, surnommé Tch'ao-tsong, était gouverneur de Khing-tcheou. Tous

mon art; comment oserais-je vous importuner tout de suite?

— Si vous étiez un autre homme, lui dit Yang, je ne vous retiendrais pas à la légère, Mais vous êtes un lettré, doué de hautes lumières, et d'ailleurs j'ai justement une affaire pour laquelle j'ai besoin de vos conseils; j'espère bien que vous ne ferez point de cérémonies. »

Ils entrèrent aussitôt ensemble dans la bibliothèque et s'y assirent. Après un instant de repos, Liao-te-ming s'adressa à Pé-kong : « Vénérable monsieur, lui dit-il, veuillez tourner votre noble figure et la tenir droite, afin que j'examine un peu votre physionomie.

— Monsieur, lui dit Yang, il n'est pas nécessaire que vous preniez cette peine. Veuillez seulement me donner votre avis sur les huit lettres [1] de mon fils.

— Pour cela, dit Liao-te-ming, je suis prêt à vous servir [2]. »

les magistrats aspiraient à le voir. Sa réputation était si grande que l'honneur d'être connu de lui était plus estimé que la dignité de *heou* (marquis), et qu'un mot d'approbation qu'il donnait à quelqu'un le faisait passer pour un homme de mérite, digne d'obtenir un emploi. De là est venue la locution *connaître Khing*, pour dire : être en relations avec un homme illustre.

1. On assigne à chaque enfant qui vient au monde deux lettres pour l'année, deux pour le mois, deux pour le jour, et deux pour l'heure de sa naissance. Toutes les fois que deux familles veulent marier un garçon et une fille, elles doivent d'avance se communiquer les huit lettres de l'un et de l'autre, et, dans l'opinion des Chinois, tout bon astrologue, après les avoir comparées ensemble, doit savoir prédire si les futurs époux seront heureux ou malheureux.

2. Mot à mot : Cela — vous devez — obtenir.

Yang ordonna aussitôt aux domestiques d'apporter un écritoire garni de tous les objets nécessaires [1], écrivit quatre lignes verticales [2], et les présenta à Liao-te-ming, qui les examina minutieusement l'une après l'autre : « Je trouve, dit-il, que ces huit lettres de votre noble fils tracées par votre honorable main, sont d'une pureté merveilleuse. J'y vois l'union parfaite des cinq éléments [3]; c'est vraiment un rameau de l'*olea fragrans* [4], un morceau de jade du mont *Kouen-lun* [5]. Ce n'est pas tout : comme un astre d'heureux augure vient

1. Littéralement : Les quatre objets précieux de la boîte de l'écriture, savoir : le papier, les pinceaux, l'encre et la pierre pour la broyer.

2. En chinois : *Sse-tchou*, quatre colonnes, c'est-à-dire les huit lettres disposées deux à deux (de droite à gauche) dans une direction verticale.

3. Suivant les idées des Chinois, ce sont le métal, l'eau, le bois, le feu et la terre. Le métal répond à l'oreille gauche, l'eau à la partie inférieure du front, le bois à l'oreille droite, le feu à la partie supérieure du front, la terre à l'oreille gauche. (*Chin-siang-thsiouen-pien*, liv. II, fol. 16.)

4. Comme s'il disait : C'est un jeune homme du plus haut mérite, qu'on peut comparer aux objets les plus rares et les plus précieux.

L'*olea fragrans* est le symbole d'un haut grade littéraire : En effet, l'expression *p'an-koueï*, attirer à soi l'*olea fragrans*, signifie obtenir le grade de licencié.

Suivant les poëtes chinois, il y a dans la lune un *olea fragrans* qui a cinq mille pieds de hauteur. En conséquence, une branche de cet arbre est regardée par eux comme un objet rare et précieux.

5. Il y a en chinois *Kouen-yu*, jade de Kouen, au lieu de Kouen-lun-yu, jade du mont Kouen-lun. On lit dans la relation de P'ing-kiu-hoei, qui avait été envoyé en mission dans le royaume de Yu-thien (Khotan) : Le fleuve de jade (c'est-à-dire où l'on trouve du jade) prend sa source dans le mont *Kouen-lun*. Après avoir coulé

de paraître entre les étoiles Ki-tou et Lo-heou[1], il obtiendra de bonne heure le grade du docteur; cela va sans dire. Maintenant qu'il a vingt ans, il se trouve encore à l'époque du coq[2]; quand on verrait une corne[3] pousser au sommet de sa tête, il n'y aurait rien

à l'ouest sur un espace de 1,300 li (130 lieues), il arrive aux frontières de Yu-thien ou Khotan. (*Khe-tchi-king-youen*, liv. XXXIII, fol. 17.)

1. L'étoile *Ki-tou* répond à la ligne du sourcil droit, et l'étoile *Lo-heou* à celle du sourcil gauche. Les physionomistes chinois placent entre les deux sourcils, l'étoile du feu (Ho-sing ou Mars). Suivant eux, l'étoile du feu, c'est-à-dire la place imaginaire qu'elle occupe, doit être carrée ; si elle est carrée, le sujet aura un cachet d'or (obtiendra une magistrature qui donne le droit de faire usage d'un cachet d'or). (*Chin-siang-thsiouen-pien*, liv. II, fol. 16.)

Naturellement, le devin ne voit que cette place carrée où l'on inscrit le nom de la planète Mars (Ho-sing), dans le dessin de la figure humaine.

2. Comme le coq est le huitième animal du zodiaque chinois, le devin veut sans doute dire que Yang-fang est encore jeune. S'il était arrivé à l'âge mûr, il se trouverait probablement à l'époque du *porc* (Haï), douzième animal du zodiaque, qui répond à la douzième et dernière heure du jour, ainsi qu'à la douzième lune qui complète l'année.

3. C'est-à-dire : s'il était élevé à un poste brillant. Wells Williams (*Diction. du dial. de Canton*) donne exactement les mêmes mots : Theou-kio-tseng-ying, et les explique par « a noble appearance, dignified, » sans rendre compte de l'expression *Theou-kio*, corne de la tête. Dans les statues ou les peintures des personnages bouddhiques les plus révérés, la tête est toujours surmontée d'une protubérance cônique, appelée *jou-kio* (corne charnue), qui est l'emblème de la supériorité morale et de la sainteté.

Dans les annales des Souï, on raconte que l'impératrice, tenant un jour l'enfant qui devait être l'empereur Wen-ti, vit soudain une

d'extraordinaire. A l'âge de vingt-cinq ans, à l'époque de la souris rouge[1] qui réside dans la région du midi,

corne s'élever au sommet de sa tête (*sic*). Les Chinois crurent que cette corne était l'emblème de sa future élévation.

Suivant le Traité chinois de la physionomie, liv. III, fol. 3, « lorsqu'on a sur la tête un cône charnu (*jou-kio*), cela annonce qu'on arrivera au faîte des honneurs. » Il s'agit probablement d'une protubérance assez commune.

1. Les Chinois comptent les années au moyen d'un cycle de 60, qu'ils forment de deux cycles, l'un dénaire, répondant à des noms de couleurs, et l'autre duodénaire, répondant aux noms des animaux de leur zodiaque.

CYCLE DÉNAIRE.	CYCLE DUODÉNAIRE.
1. *Kia*, vert.	1. *Tseu*, la souris.
2. *I*, verdâtre.	2. *Tcheou*, le bœuf.
3. *P'ing*, rouge.	3. *In*, le tigre.
4. *Ting*, rougeâtre.	4. *Mao*, le lièvre.
5. *Meou*, jaune.	5. *Tchin*, le dragon.
6. *Ki*, jaunâtre.	6. *Sse*, le serpent.
7. *Keng*, blanc.	7. *Ou*, le cheval.
8. *Sin*, blanchâtre.	8. *Weï*, le bélier.
9. *Jin*, noir.	9. *Chin*, le singe.
10. *Koueï*, noirâtre.	10. *Yeou*, le coq.
	11. *Siu*, le chien.
	12. *Haï*, le porc.

Les mots de notre texte, *p'ing-tseu*, figurent donc l'année de la souris rouge. Or, l'empereur fut fait prisonnier l'an 1450 (voyez Mailla, *Histoire de la Chine*, t. X, p. 211), c'est-à-dire dans l'année *Keng-ou* (l'année du cheval blanc), et fut mis en liberté en 1451, savoir dans l'année *sin-weï* (l'année du bélier blanchâtre), époque où Yang-fang avait vingt ans, et, en suivant les années du cycle, on voit en effet qu'il devait avoir vingt-cinq ans dans l'année P'ing-tseu (ou l'année de la souris rouge), 1456 de notre ère.

Je dois ajouter, en terminant, que les douze animaux du zodiaque sont représentés par des génies guerriers, diversement armés, et

je le vois parcourir seul l'étang du phénix [1] et se promener dans le jardin de l'Académie [2]. Il sera alors au comble de ses vœux. Mais, il ne faut pas qu'il s'approche trop tôt du palais de l'épouse [3]; s'il s'en approchait trop tôt, il ne manquerait pas de devenir (promptement) veuf [4].

ayant chacun une tête qui répond à leur nom. Ainsi *Kia-tseu*, la souris verte, est représentée dans l'encyclopédie *San-thsaï-thou-hoeï*, liv. X, fol. 1, sous la figure d'un homme couvert d'une cotte de mailles, armé d'une hache et ayant une tête de souris; *I-tcheou* est un guerrier armé d'un trident et ayant une tête de bœuf, etc.

D'après les explications du devin, on voit que les astrologues chinois placent le génie guerrier appelé la *souris rouge*, dans la partie méridionale du ciel.

1. C'est-à-dire : Je le vois triompher de ses rivaux et obtenir la place de secrétaire du palais. Suivant un passage que cite le *Peï-wen-yun-fou*, liv. IX, fol. 87, l'expression *fong-tch'i*, abréviation de fong-hoang-tchi, l'étang du phénix, désigne la résidence d'un tchong-chou, ou secrétaire du palais.

2. C'est-à-dire : Je le vois siéger parmi les membres de l'Académie des *Hân-lîn*.

3. C'est-à-dire : Il ne faut pas qu'il se marie trop tôt.

4. Il y a ici deux mots dont nul dictionnaire ne donne le sens : hing (*vulgo* punir), et khe (*vulgo* vaincre). Dans le langage des physionomistes chinois, ces deux mots signifient *perdre*. Exemples : Si les sourcils sont épars et écrasent les yeux, on perdra (*khe*) sa femme légitime. La raie appelée *yang-wen* annonce qu'on perdra (*hing*) sa femme légitime. Si, dans la jeunesse, on a des cheveux blancs, on perdra (*khe*) de bonne heure son père et sa mère. Voyez *Chin-siang-thsiouen-pien*, liv. II, fol. 34 ; liv. III, fol. 4.

Même ouvrage, liv. III, fol. 15 : Si un homme a la figure maigre et la peau plissée, il perdra (*hing*) sa femme, il perdra (*khe*) ses enfants et s'enfuira dans un autre pays.

Dans un autre endroit, l'expression *hing-khe* de notre texte est expliquée par *kou-to*, seul, veuf.

— Vos observations sont parfaitement justes, parfaitement justes, dit en riant Yang, le moniteur impérial. Depuis que mon fils a échoué au concours pour le doctorat, il étudie près de moi avec une ardeur infatigable. Toutes les fois que je fais des démarches pour le marier, il m'oppose un refus absolu. Il ne veut pas y donner son consentement avant d'avoir obtenu le grade de docteur. Je me dis que c'était de la folie, de l'extravagance, mais, au fond, il paraît que c'est le destin qui le veut.

— Les richesses et les honneurs, dit Liao-te-ming, ne nous viennent que par la volonté du destin; l'homme ferait de vains efforts pour les obtenir par lui-même. Votre noble fils, demanda de nouveau le devin, n'a-t-il pas encore été fiancé?

— Il l'a été en effet, dit Yang, avec la nièce de Lieou, mon compatriote, président de la cour des inspecteurs généraux, mais elle est morte avant qu'il pût l'épouser. Voilà pourquoi il a tardé jusqu'à présent à s'établir.

— Si cette affaire a manqué, dit Liao-te-ming, c'est que le destin l'a voulu. Seulement, lorsque, à l'avenir, vous vous occuperez de marier votre fils, il faudra lui choisir une noble demoiselle, prédestinée au bonheur; voilà la seule épouse qui puisse lui convenir. »

Comme il parlait encore, les domestiques servirent une collation. Yang, le moniteur impérial, ne s'assit qu'après lui avoir cédé la place d'honneur. Une fois assis, ils se mirent d'abord à boire, puis Liao-te-ming

interrogea ainsi son hôte : « Ces jours derniers, y a-t-il eu quelques magistrats qui soient venus vous faire des propositions de mariage pour votre noble fils?

— Pendant plusieurs jours, répondit Yang, une multitude de personnes sont venues me faire des ouvertures à ce sujet. A les entendre, il s'agissait de demoiselles riches, nobles et belles à ravir; mais, dans le nombre, il n'y en eut pas une seule du goût de mon fils. Je viens d'apprendre dernièrement que M. Pé possède une fille qui, par ses ouvrages d'aiguille, sa beauté et ses talents littéraires, efface toutes les femmes de notre époque. Avant-hier, comme j'étais à boire dans l'hôtel de M. Pé, après qu'on eut vidé quelques tasses, on distribua des rimes et l'on se mit à faire des vers. M. Pé, que les fumées du vin avaient étourdi, n'ayant pu s'acquitter de sa tâche, sa fille composa secrètement pour lui une pièce de vers pleine de pureté, de grâce et de fraîcheur, si bien que parmi nous, qui étions tous des docteurs de la même promotion, il se trouva plusieurs vieux poëtes qui ne se sentirent plus la force d'écrire.

— Si mademoiselle Pé, dit Liao-te-ming, possède un si merveilleux talent, on peut dire qu'elle marche à la tête des femmes lettrées. De plus, comme votre noble fils est le coryphée du wen-tchang (du style élégant), il est clair que le ciel et la terre les ont créés tous deux pour faire un couple accompli. Ajoutez à cela que Votre Seigneurie et Pé-kong, vous êtes tous deux des docteurs de la même promotion. L'on peut dire que vos deux familles sont justement du même rang et de la même

condition : que n'envoyez-vous une entremetteuse[1] pour en dire un mot?

— Il est vrai, répondit Yang, que c'est une belle affaire, mais ce vieux Pé-kong, mon ancien compagnon d'études, est d'un caractère un peu bizarre. S'il veut obtenir quelque chose de vous, il vous fera mille concessions; mais si vous allez le solliciter, il opposera toute sorte de prétextes et de difficultés, et vous débitera une foule de mauvaises raisons. Voilà pourquoi j'ai dédaigné de m'abaisser au point d'aller lui en parler le premier. Depuis deux jours, j'ai appris qu'il était très-pressé de choisir un gendre. Si, dans ce moment, je pouvais trouver un homme de sa connaissance qui voulût bien lui exposer en détail les talents et l'instruction de mon fils, et l'amener à consentir de cœur et d'âme, je lui enverrais ensuite une entremetteuse[1] pour dire un mot de notre affaire; je suis sûr qu'elle se conclurait le mieux du monde.

— Votre idée est fort lumineuse, lui dit Liao-te-ming, mais je crains que l'obscurité de ma condition et la faiblesse de mon langage ne puissent lui inspirer assez de confiance. Demain, en rendant visite à M. Pé, si je puis trouver un moment favorable, je lui ferai connaître en détail les talents supérieurs et les grands desseins de votre noble fils.

1. Ce mot se prend ici en bonne part. A la Chine, les entremetteuses de mariage ont en quelque sorte un caractère légal, et toute union formée sans leur intervention est considérée comme immorale et illégitime.

— Si vous avez cette extrême bonté, lui dit Yang, n'allez pas lui laisser voir que cela vient de moi.

— C'est une chose entendue [1], repartit Liao-te-ming en riant. Du reste, cette démarche aura pour effet, non-seulement de demander cette fille vertueuse pour votre noble fils, mais encore d'offrir à M. Pé un gendre des plus distingués; ce sera pour lui un grand avantage. »

Après avoir causé ainsi tous deux avec une entente parfaite, ils burent encore quelques tasses et achevèrent leur repas. Liao-te-ming se leva alors pour prendre congé de son hôte.

« Où est situé votre honorable demeure? lui demanda Yang; je n'ai pas encore eu l'avantage de vous rendre mes devoirs.

— Pour le moment, dit-il, j'ai pris un modeste logement dans l'auberge où se réunissent les marchands du Tche-kiang [2]; comment oserais-je donner la peine à Votre Seigneurie d'y porter ses pas? »

A ces mots, Yang l'accompagna jusqu'en dehors du salon. Quand il le vit arrivé devant la porte, il lui fit de nouvelles recommandations. « Si cette affaire réussit, lui dit-il, je me ferai certainement un devoir de vous récompenser généreusement.

— C'est trop de bonté [3], » dit Liao-te-ming à plusieurs reprises.

1. Mot à mot : Je sais cela.

2. En chinois *Tche-tchi-hoeï-kouan*. Ce nom était sans doute écrit sur l'enseigne de l'auberge.

3. En chinois : *Pou-kan*, je n'ose ou je n'oserais pas (accepter).

Il prit alors congé de son hôte et partit. On peut dire à cette occasion :

Les hommes au cœur faux employent en tous lieux l'intrigue et la ruse;
Les lettrés cauteleux n'ont jamais recours qu'à de perfides stratagèmes.
Ils ne songent pas que les desseins du ciel sont arrêtés depuis l'origine,
Et font de vains efforts pour pêcher la lune avec un hameçon d'or [1].

Nous laisserons pour le moment Yang, le moniteur impérial, qui rentre dans son hôtel après avoir reconduit le devin. Or, Liao-te-ming ayant reçu la commission de Yang, n'avait d'autre désir que de faire réussir cette affaire, s'imaginant que par là il obtiendrait de suite une position assurée. Il rentra dans son hôtellerie et dormit toute la nuit. Le lendemain, il se leva de bonne heure, et, après avoir achevé sa toilette, il apprêta du riz et mangea. Puis, comme la première fois, il ordonna à un domestique de prendre la lettre de recommandation du seigneur Wang, membre du ministère de la magistrature, et se dirigea immédiatement vers la maison particulière de Pé, le président du bureau des cérémonies. Dès qu'il fut arrivé devant la

C'est une formule de politesse que les Chinois ont sans cesse à la bouche, et qu'ils emploient avec une humilité affectée, même dans les cas où ils se croient dignes des prévenances qu'on leur montre ou des offres qu'on leur fait. Cette fausse modestie n'est point particulière aux Chinois.

1. C'est-à-dire : Ils rêvent des succès impossibles.

porte, il fit présenter d'avance la lettre de Wang, membre du ministère de la magistrature. Après avoir attendu quelques instants, il vit venir à lui un domestique qui l'invita à entrer. Liao-te-ming passa de suite dans le salon. A peine venait-il de s'y asseoir, que Pé-kong sortit de suite pour le recevoir.

Après que le devin eut exposé l'objet de sa visite et pris une tasse de thé, Pé-kong se mit à l'interroger : « Mon ami Wang, lui dit-il, m'apprend qu'en fait de physionomie, vous avez un talent divin; mais la figure d'un lettré vieux et décrépit comme moi n'est pas digne de votre savante inspection.

— Seigneur, lui dit Liao-te-ming, votre noble conduite et votre vertu éclatante[1] font l'admiration de tout l'empire, mais votre serviteur a un talent médiocre, et ne pourrait les juger que superficiellement. Si cependant vous ne dédaignez pas mes humbles services, veuillez tenir droit votre noble visage, pour que je puisse le contempler et faire quelques observations. »

Pé-kong ramena un peu son fauteuil vers le haut de la salle, et après avoir tourné sa figure : « Le sage, dit-il, s'informe du malheur et non du bonheur. Je vous en prie, savant maître, ne me cachez rien. »

Liao-te-ming fixa ses yeux sur lui; puis, après un examen minutieux : « Seigneur, dit-il, la gravité de votre figure et l'attitude droite de votre corps vous don-

1. Littéralement : L'éclat de votre conduite et les louanges de votre vertu.

nent l'air et la majesté d'une montagne sacrée. De plus, vos deux sourcils, nettement séparés, vont se joindre aux cheveux des tempes, et vos deux yeux étincellent comme les étoiles dans le temps froid. C'est signe que vous avez un caractère fier et élevé, qui s'est maintenu pendant toute votre vie; que, dans la conduite des affaires, vous montrez une intégrité extraordinaire; que vous savez faire face aux plus graves dangers; qu'en présence des calamités, vous n'écoutez que la justice et le devoir. Mais, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est la hauteur et la rectitude de votre nez, ainsi que l'heureuse disposition des cinq montagnes sacrées [1]. Je vois là un présage de richesse et de bonheur, mais je crains que, dans la vie présente [2], vous ne puissiez en jouir jusqu'au bout. Seulement, il y a une chose qui me fâche: c'est la fluidité trop grande de vos esprits vitaux [3].

1. En chinois : « Ou-yo-tch'ao-kouei, » les cinq montagnes sacrées vous font la cour (*Pei-wen-yun-fou*, liv. V, fol. 122). Suivant le Traité de la physionomie, liv. II, fol. 16, la pommette de la joue droite répond à la montagne de l'ouest (hoa-chan), le haut du front répond à la montagne du sud (heng-chan), le pavillon de la terre (le menton), répond à la montagne du nord (heng-chan), le nez répond à la montagne centrale (song-chan).

Le même ouvrage nous apprend (liv. V, fol. 2) que par l'expression *tch'ao-kouei* (faire la cour, rendre hommage), on entend que ces cinq parties du visage sont fortes et saillantes (fong-long), et non défectueuses et déprimées (khioue-hien).

2. Allusion aux existences successives qu'admettent les bouddhistes.

3. L'expression chinoise répond ici au mot latin *semen*, dont nous ne pouvons donner le sens littéral.

Quand les esprits vitaux sont trop fluides[1], ils nous empêchent d'avoir des fils pour nous succéder. Quoi qu'il en soit, je suis charmé de vous voir un menton[2] large et épais. J'en conclus que vous ne resterez pas seul jusqu'à la fin de vos jours; vous aurez soit une sorte de fils (un fils adoptif), soit un demi-fils (un gendre). Vous ferez sûrement une rencontre extraordinaire, qui sortira tout à fait du cours ordinaire des choses[3].

— Il y a bien longtemps, dit Pé-kong en soupirant, que j'ai perdu l'espoir d'avoir des fils, mais si j'obtenais l'appui d'un gendre, les vœux que je forme pour mes derniers jours seraient pleinement satisfaits. Quant aux richesses et aux honneurs que vous faites briller à mes yeux, je ne vous cacherai pas, savant maître, que j'en fais aussi peu de cas que d'un nuage qui flotte dans l'air ou d'une chaussure usée.

— Seigneur, lui dit Liao-te-ming, quoique je voie, d'après de si nobles sentiments, que vous ne convoitez point de tels avantages, si je m'en rapporte à l'in-

1. Littéralement : *Si semen (viri) liquidius sit, nocet filiis qui ei succedere possent, id est impedit quominus gignat filios qui ei succedant.*

2. En chinois : *Ti-ko*, le pavillon de la terre. C'est ainsi que le menton s'appelle dans le langage des devins chinois. (Voyez *Chin-siang-thsiouen-pien*, liv. I, fol. 21, recto.)

3. En chinois : Qui sortira en dehors du *crible* et du *vêtement de fourrure* ordinaires.

L'expression *hio-ki-k'ieou*, « apprendre à fabriquer un crible et un vêtement de fourrure, signifie continuer la condition de son père, » c'est-à-dire ne pas s'élever au-dessus de sa condition, rester dans une situation humble et vulgaire.

spection des traits de votre figure, ces richesses et ces honneurs n'auront pas de fin. Quant à des fils, quoique vous ne puissiez plus en avoir de vos œuvres, vous ferez certainement une rencontre extraordinaire. Dans ce moment, des lignes rouges et noires se croisent sur votre front[1]. Si le bonheur ne vous sourit pas, il vous surviendra nécessairement un petit malheur; mais il n'y pas de danger. Que Votre Seigneurie retienne bien ces paroles. Demain, quand vous en aurez vu la preuve, vous reconnaîtrez que je ne suis pas un trompeur.

— Après avoir reçu vos instructions lumineuses, lui dit Pé-kong, comment oserais-je ne pas les graver au fond de mon cœur? »

L'examen physionomique étant terminé, les domestiques servirent une seconde fois du thé. Après le thé, Pé-kong lui adressa de nouvelles questions. « Savant maître, lui dit-il, en venant du Tché-kiang à la capitale, vous avez fait, par eau et par terre, plus de trois mille li[2], et une multitude d'hommes ont dû passer sous vos yeux. Parmi les jeunes lettrés d'aujourd'hui, en avez-vous remarqué quelques-uns dont le mérite vous ait frappé[3]?

1. En chinois : *In-thang* (mot à mot : ca het-salle), expression particulière aux devins chinois pour dire la partie du front qui est située au-dessus du nez, à la hauteur des sourcils. (Cf. *Chin-siang-thsiouen-pien*, liv. I, fol. 21.)

2. Trois cents lieues.

3. Littéralement : Qui vous aient plu, qui aient été de votre goût.

— D'après ce que j'ai vu tout le long de ma route, dit le devin, on trouve partout des docteurs ordinaires; mais si vous cherchez de ces talents merveilleux qui planent au-dessus de leur siècle, des hommes dont la renommée éclipse tout l'empire, je ne vois guère que le noble fils du seigneur Yang, le moniteur impérial, qui puisse répondre à vos vues.

— Quel est donc ce seigneur Yang? demanda Pé-kong avec surprise; ne serait-ce pas justement Yang-tseu-hien, mon ancien compagnon d'études[1]?

— C'est Yang-thing-tchao, de la province du Kiang-si, répondit le devin, mais j'ignore s'il est en effet un de vos honorables compagnons d'études.

— C'est lui-même, s'écria Pé-kong. Il n'a qu'un fils qui, l'an dernier, a obtenu le grade de licencié. Je l'ai déjà vu; c'est un garçon ordinaire. Quoiqu'il ait composé en wen-tchang[2] (en style élégant), je ne vois pas en quoi il l'emporte sur les autres. Pourquoi, monsieur, est-il le seul que vous citiez?

— S'il fallait parler de son wen-tchang (style élégant), dit le devin, je n'oserais porter un jugement approfondi; mais en observant les étoiles qui président à sa destinée, j'ai vu que la constellation Wen-tchang[3] a

1. L'on a vu dans le premier chapitre qu'il s'appelait Yang-thing-tchao, et que Tseu-hien était son nom honorifique.

2. Littéralement : Quoique ce soit un papier réglé en rouge. Les étudiants qui concourent, écrivent leur brouillon sur du papier réglé à l'encre rouge. La copie qu'ils remettent à leurs juges doit être réglée en noir. (Morrison, *Dict. chin.*, partie I, clef 39, p. 768, col. *b*.)

3. Cette constellation préside à la littérature.

enveloppé celle du Boisseau (la grande Ourse). C'est signe qu'il doit avoir le beau talent de Sou-chi[1], et qu'un jour ce sera un lettré du premier ordre. Non-seulement les étoiles qui président à sa destinée me font présager pour lui la salle[2] de jade et le cheval de bronze; mais il a déjà obtenu le grade de licencié. Maintenant qu'il a vingt ans accomplis, tout le long du jour, il étudie en secret, et ne veut pas encore qu'on s'occupe de le marier; sous ce rapport, il n'a pas son pareil[3]. Prenez garde, monsieur, d'en faire trop peu de cas et de le manquer.

1. Poëte célèbre qui florissait sous le règne de Ing-tsong de la dynastie des Song, lequel monta sur le trône l'an 1064. Son nom honorifique était Tseu-tchen, et son surnom T'ong-p'o. On l'appelle plus souvent Sou-t'ong-p'o ou simplement T'ong-p'o. Son talent poétique l'avait mis en grande faveur à la cour. Comme il était couché dans le palais, l'impératrice Siouen-jin le fit inviter à venir prendre le thé près d'elle; puis elle le fit reconduire dans sa maison à la lueur de deux flambeaux ornés de nénuphars d'or, qu'elle avait fait détacher de devant son trône.

2. C'est-à-dire : Me font voir en lui un futur académicien. *Salle de jade* et *cheval de bronze* sont des expressions qui rappellent l'académie ou le titre d'académicien. En voici l'origine : L'empereur Wen-ti, de la dynastie des Han (140-133 ans avant Jésus-Christ), ayant obtenu des chevaux renommés de Ta-wan (Fergana), fit fondre leur image en bronze et la fit placer dans le palais de Weï-yang.

Sous le règne de Thaï-tsong, de la dynastie des Song (627-649 de Jésus-Christ), Sou-i-kien ayant continué l'histoire des Hân-lin (académiciens), la présenta à l'empereur qui, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna deux pièces de vers qu'il avait composées lui-même et où se trouvaient les mots *Yu-thang*, salle de jade, et lui ordonna de les placer sur une tablette dans la salle de l'Académie.

3. C'est-à-dire : Personne ne montre autant d'ardeur que lui pour l'étude.

— S'il en est ainsi, dit Pé-kong, je vous avoue que je n'en savais rien. »

Ils continuèrent à causer tous deux de choses et d'autres[1], puis Liao-te-ming se leva pour prendre congé.

« Je devrais, lui dit Pé-kong, vous retenir ici pour boire encore quelques tasses, mais un de mes amis m'a donné rendez-vous à la maison de campagne de Li, qui est de la famille impériale, et il me presse de partir de bonne heure. C'est, monsieur, vous manquer d'égards; je suis bien coupable. »

En disant ces mots, il ordonna à un domestique d'envelopper de papier une once d'argent[2], et l'offrit à Liao-te-ming en guise de cadeau. Celui-là la reçut avec un profond salut, et se retira après l'avoir remercié à plusieurs reprises. Il n'eut rien de plus pressé que d'aller rendre compte de cette conversation à Yang, le moniteur impérial.

Nous le laisserons pour revenir à Pé-kong, qui, après avoir écouté à table les propos de Liao-te-ming, éprouvait intérieurement une certaine émotion. Il voulut alors prendre des informations sur le fils de Yang; mais, d'un autre côté, il ne se souciait pas de s'expliquer devant des étrangers. Justement, Ou, l'académicien, vint lui rendre visite. Pé-kong le conduisit dans sa bibliothèque et l'invita à boire avec lui. Quand ils furent tous deux échauffés par le vin[3], Pé-kong se mit

1. Littéralement : Ils tinrent encore quelques propos oiseux.
2. Environ 7 fr. 50 c.
3. Littéralement : Quand ils furent arrivés à une demi-ivresse.

à l'interroger. « Connaissez-vous, lui dit-il, le fils de Yeng-tseu-hien?

— Pourquoi m'interrogez-vous à son sujet? demanda Ou, l'académicien.

— Avant-hier, répondit Pé-kong, un de mes anciens compagnons d'études m'avait recommandé un certain physionomiste. Par hasard, je voulus savoir de lui quels étaient les jeunes gens de la capitale qui avaient le plus de talent et de mérite. Il me cita sur-le-champ, avec les plus grands éloges, le fils de Yang-tseu-hien, qui, suivant son opinion, deviendrait par la suite un talent du premier ordre; il me prédit même qu'il serait un jour un des plus illustres membres de l'Académie [1]. Comme je songe à marier Hong-yu, je crains de manquer un gendre que j'ai sous la main. Voilà pourquoi je vous ai interrogé sur son compte; mais j'ignore s'il a quelque talent littéraire [2]. »

Au concours de poésie, dit Ou, l'académicien, ce jeune homme avait été admis dans la deuxième section par Lou-wen-ming, sous-préfet du district de Kinchi [3]. Quoique je n'aie point lu de ses compositions, je

1. Il y a en chinois *thing-kia*, expression qui désigne celui qui a obtenu le premier rang au concours pour le doctorat. Ce succès le fait arriver d'emblée à l'Académie des Hàn-lîn. De là vient que les trois membres les plus haut placés dans l'Académie s'appellent les trois *Thing-kia* (San-thing-kia).

2. Mot à mot : Je ne sais comment sont les caractères de son écriture, c'est-à-dire : Comment il écrit, compose.

3. Littéralement : Il est, dans la deuxième chambre de poésie, le disciple de Lou, préfet du district.

l'ai vu lui-même, mais je ne l'ai pas beaucoup remarqué. Après mûre réflexion, je trouve qu'il n'a pas l'air d'un homme de talent. Le vieux Yang même n'ose pas faire son éloge. Si son fils avait vraiment du mérite, voudrait-il l'enterrer dans sa propre maison[1]?

— Moi aussi, lui dit Pé-kong, j'avais les mêmes doutes que vous. Le devin m'a appris que ce jeune homme, qui a aujourd'hui vingt ans, n'a pas encore fait de démarches pour se marier, et qu'il veut absolument se voir inscrit sur la liste des docteurs, avant de songer aux bougies parfumées de la chambre nuptiale. S'il a en effet de si grands desseins, il sera bien redoutable[2] à ses jeunes concurrents; on ne saurait dire d'avance jusqu'où il ira[3].

— Cela n'est pas difficile, dit Ou, l'académicien. Demain, je ferai préparer une collation, et j'inviterai le père et le fils à venir causer avec nous. Après avoir vu de près sa manière d'agir, vous reconnaîtrez sur-le-champ s'il a du talent ou s'il n'en a pas.

— Cette idée est excellente, » lui dit Pé-kong.

Leur projet étant arrêté, ils burent encore long-

En cet endroit, le texte était trop abrégé pour être intelligible. J'ai cru devoir prendre la même idée dans le chap. III, fol. 2, recto, où l'auteur a complété le nom du sous-préfet, et a ajouté le nom du district qu'il administrait.

1. C'est-à-dire : Il ne manquerait pas de le produire en tous lieux.

2. C'est-à-dire : Ses condiciples doivent craindre de ne pouvoir lutter avec lui.

3. C'est-à-dire : Jusqu'où iront ses succès.

temps[1] et se séparèrent. Le lendemain, Ou, l'académicien, chargea un domestique de porter deux billets d'invitation, pour prier Yang et son fils de venir ce jour même chez lui, pour causer un peu ensemble.

Or, ce jour-là, Yang, le moniteur impérial, ayant reçu des nouvelles de Liao-te-ming, s'imagina que Pé-kong était assez disposé à donner son consentement. Il voulait justement envoyer quelqu'un pour lui parler de mariage, lorsque soudain il vit que Ou, l'académicien, l'invitait à venir boire chez lui avec son fils. Il en fut ravi jusqu'au fond du cœur, et se dit en lui-même : « Si le vénérable Pé-kong n'avait pas reçu les communications de Liao-te-ming, comment Ou, l'académicien, nous aurait-il invités tous les deux ? Décidément, le mariage de mon fils n'est pas loin de se conclure. Mais il y a une chose qui me désole, c'est que mon fils n'a pas un véritable talent ; j'ai bien peur qu'au bout de deux ou trois mots, il ne laisse voir son ignorance [2]. Je voudrais trouver un prétexte pour ne point y aller, mais je craindrais que le seigneur Pé ne conçût des soupçons. » Il se dit encore en lui-même : « Quand il irait, il n'y a pas de danger ; il est assez bien de sa personne ; d'ailleurs, comme il est déjà licencié, j'imagine qu'on ne s'avisera pas de lui faire subir un

1. Littéralement : Pendant une demi-journée. Les Chinois ont coutume d'exagérer ainsi les intervalles de temps. (Voyez p. 76, note 1.)

2. En chinois : *Lou-tch'ou-ma-kio*, qu'il ne laisse pas voir les pieds du cheval. Cela se dit, suivant le dictionnaire du P. Basile, de celui qui a l'imprudence de laisser voir ce qu'il voulait cacher.

examen à table. » En conséquence, il répondit sur-le-champ qu'ils viendraient tous les deux.

Quand il eut congédié le messager, il ordonna à Yang-fang de s'habiller avec toute l'élégance possible; puis il lui donna ses instructions secrètes. « Quand tu seras là, lui dit-il, il faut absolument que tu sois humble et modeste; garde-toi de trop parler. Si l'on veut que tu composes un morceau de wen-tchang (style élégant) ou une pièce de vers, tu n'as qu'à répondre: « En présence de mon père, comment oserais-je m'émanciper [1] ? »

Yang promit de suivre ces conseils. Or, Yang-fang était pourvu d'un agréable embonpoint, mais c'était un esprit obtus et stupide. Quoiqu'il eût obtenu, à force d'intrigues, le titre de licencié, si on l'eût interrogé une seconde fois sur les sujets de ses sept compositions [2], il est probable qu'il en aurait oublié la moitié.

Ce jour-là, dans l'après-midi, Ou, l'académicien, ayant envoyé quelqu'un pour porter son invitation, Yang prit avec lui Yang-fang, monta à cheval et arriva au rendez-vous. Dans ce moment, Pé-kong, qui était parti d'avance, se trouvait déjà depuis longtemps chez son beau-frère. Dès que les domestiques eurent annoncé la visite du seigneur Yang, Ou, l'académicien, sortit aussitôt pour aller le recevoir et le fit entrer dans le salon. Ce fut Pé-kong qui salua Yang le premier. Ce-

1. Sous-entendu : au point de commencer le premier.
1. Mot à mot : Sur les sept thèmes.

lui-ci voulut céder le pas à Pé-kong, mais il s'y refusa à plusieurs reprises. « Aujourd'hui, dit-il, je suis venu exprès pour vous tenir compagnie, et de plus, je suis chez mon parent; décidément, cela ne serait pas convenable[1]. »

Comme Pé-kong faisait encore des cérémonies, Yang, le moniteur impérial, finit par prendre la place d'honneur. Ou, l'académicien, ayant salué Yang, Yang-fang alla de suite faire sa révérence à Pé-kong, qui voulut lui céder aussi le pas; mais Yang-fang s'en excusa sur-le-champ : « En présence d'un collègue de mon père, dit-il, comment oserais-je m'émanciper[2]? »

Yang, le moniteur impérial, saisit vivement Pé-kong, et l'ayant attiré à gauche : « Monsieur, lui dit-il, cela n'est pas convenable. Il faut enseigner aux jeunes gens les bons principes. »

Pé-kong ne pouvant refuser davantage, se vit obligé de prendre la place d'honneur. Après qu'ils eurent fini de se saluer mutuellement, ils s'assirent en continuant de se céder le pas. Yang, le moniteur impérial, se trouva le premier du côté de l'orient, et Pé-kong le premier du côté de l'occident; Yang-fang, au contraire, était assis en face d'eux vers le haut bout de la salle. Ou, l'académicien, qui était près de Pé-kong, tira un peu son fauteuil de côté pour lui tenir compagnie. On servit d'abord le thé, puis Yang, le moniteur impérial, se

1. C'est-à-dire : Il n'est pas convenable qu'ici vous me cédiez le pas.

2. C'est-à-dire : Comment oserais-je prendre le pas sur vous?

tourna vers Ou, l'académicien, et lui adressa la parole: « Votre frère cadet, lui dit-il, vous a souvent manqué d'égards[1], comment avez-vous pu lui faire l'honneur de l'inviter[2] aujourd'hui?

— Monsieur, répondit Ou, l'académicien, depuis que votre noble fils est arrivé à la capitale, je ne vous avais pas encore présenté mes respects. Aujourd'hui, j'ai préparé une petite collation[3] pour montrer mes humbles sentiments, mais ce n'est point à l'intention de Votre Seigneurie.

— Des jeunes gens, dit Yang, oseraient-ils recevoir une si grande marque d'amitié? Aujourd'hui, mon fils était tellement acharné à lire, qu'il ne voulait venir à aucun prix. Aussi, lui ai-je fait des remontrances. « Quand un ami de votre père[4] vous invite, lui ai-je « dit, serait-il convenable de refuser? D'ailleurs, vous « verrez là un vénérable monsieur dont il vous sera « plus avantageux de recevoir les instructions pendant « un jour, que d'étudier (tout seul) pendant dix ans. » Voilà pourquoi il s'est décidé à venir.

— Si votre noble fils, dit Pé-kong, est si passionné

1. C'est-à-dire: J'ai souvent manqué de vous rendre mes devoirs (de vous rendre visite).

2. Littéralement: Comment, au contraire, vous êtes vous déshonoré, abaissé (au point de lui) accorder la faveur de l'inviter?

3. Littéralement: Une tasse d'eau et de vin.

4. Il y a une faute dans le texte, où il faut lire *Fou-tchi* (un ami intime du père) au lieu de *Fou-thsin* (père). On sait que l'invitation vient de *Ou*, l'académicien, qui est censé ici l'ami de *Yang-tseu-hien*, père de Yang-fang.

pour l'étude, il n'a pas son pareil, il n'a pas son pareil[1].

— Depuis son enfance, dit Yang, il a toujours été comme cela. Sa mère, craignant qu'il ne minât sa santé, l'engageait sans cesse à se ménager, mais il ne voulait rien entendre. Je vous dirai même qu'après ses succès de l'automne dernier[2], plusieurs personnes étant venues lui faire des propositions de mariage, il les a toutes congédiées de la manière la plus décidée. Chaque jour, il s'obstine à lire plusieurs volumes, et ne vient me voir que rarement. J'ai beau lui faire des représentations, et lui dire que ce n'est pas ainsi qu'on étudie, il fait constamment a sourde oreille[3].

— Monsieur, lui dit Ou, l'académicien, si avec un talent aussi extraordinaire, il daigne encore étudier ainsi en secret, c'est qu'il n'a pas de petits desseins. Comme Votre Seigneurie possède un fils qui donne de si grandes espérances[4], vos humbles serviteurs en recevront[5] un surcroît de gloire et d'honneur. »

Après qu'on eut causé quelque temps d'affaires indifférentes, les domestiques vinrent annoncer que la table était servie. Ou, l'académicien, se leva sur-le-

1. Littéralement : C'est difficile à trouver, c'est difficile à trouver.

2. C'est-à-dire : Lorsqu'il eut obtenu le grade de licencié.

3. Littéralement : En général, il ne comprend pas, c'est-à-dire il fait semblant de ne pas comprendre.

4. Littéralement : Ce poulain de mille li, c'est-à-dire ce jeune coursier qui peut faire mille li (100 lieues) en un jour.

5. C'est-à-dire : Nous en recevrons.

champ pour faire servir le vin et fixer les places. Les convives s'assirent tous dans le même ordre qu'auparavant. Lorsqu'on eut bu pendant un certain temps [1], Pé-kong et Ou l'académicien observèrent avec attention l'air et la contenance de Yang-fang, qui restait bouche close et ne disait mot. Mais si on l'interrogeait, soudain Yang, le moniteur impérial, répondait pour lui ; de sorte que, dans le premier moment, ils ne purent juger de sa capacité [2].

Après qu'on eut bu encore quelque temps, Ou, l'académicien, proposa à Yang, le moniteur impérial, de commencer le jeu appelé *Hing-ling* [3]. Yang fit d'abord quelques façons, puis il accepta (le cornet) et dit : « On a déjà trop bu de vin. Prenons seulement le mot *rouge*.

1. En chinois *pouan-ji*. Littéralement : Pendant une demi-journée. Dans des cas semblables, les Chinois ont l'habitude d'exagérer ainsi les intervalles de temps. Si, par exemple, quelqu'un se tait, pleure ou soupire un instant, au lieu de cette courte durée, ils diront *pouan-chang* (pendant trois heures), *i-chang* (synonyme de pouan-ji), pendant une demi-journée.

2. Mot à mot : Ils ne purent découvrir le profond et le superficiel, c'est-à-dire : s'il avait beaucoup ou peu d'esprit.

3. L'expression *hing-ling* signifie : exécuter un ordre. Mon dictionnaire du dialecte du Fo-kien l'explique, p. 168, par *juego de los convites*, jeu des convives, et p. 306, par *jugar a quien bive, y bebe el que gaña*, jouer à qui boira, et celui qui gagne boit.

Ici les choses se passent autrement. Ce n'est pas pour boire qu'on se livre à ce jeu de société, familier aux lettrés, mais pour juger de l'esprit et de l'instruction, trop vantés, d'un des convives. Celui qui commence le jeu, tient en sa main un cornet, et déclare que si l'on amène, en jetant les dés, une ou plusieurs faces *rouges*, on boira un pareil nombre de tasses de vin. Le mot *rouge* est accepté par la société, et c'est ce mot qu'on appelle *ling*, ordre, parce que chaque

A chaque *rouge* (qu'amènera le coup de dés), on boira une tasse de vin [1].

— C'est beaucoup trop aisé, dit Ou, l'académicien. Je vous prie de choisir un autre mot un peu plus difficile.

— Comme le mot est lancé [2], dit Pé-kong, pourquoi vouloir le changer? Seulement, je demande qu'après avoir bu vous ajoutiez un mot [3].

— Cela peut se faire, dit Yang. » En conséquence, il jeta les dés, mais il n'amena qu'une fois la face *rouge*, de sorte qu'il n'avait qu'une seule tasse à boire, Les domestiques ayant rempli sa tasse, il la vida en disant: « Eh bien! je n'ai qu'à placer une fois le mot *rouge* :

Les feuilles, frappées par la gelée blanche, sont plus *rouges* que les fleurs de la seconde lune.

convive, quand son tour sera venu, doit en subir les conséquences, c'est-à-dire boire autant de tasses de vin qu'il amènera de faces *rouges*, et ensuite composer ou citer, de mémoire, un égal nombre de vers où il devra placer le mot *rouge*. La manière dont il en aura fait l'application permettra, aux autres convives, de juger de sa capacité. Quand il s'est acquitté de son rôle, il passe le cornet à un voisin qui doit suivre son exemple, c'est-à-dire jeter les dés, boire autant de tasses de vin qu'il a amené de *rouges* et placer le mot convenu dans un égal nombre de vers. Ce jeu se continue jusqu'à ce que le dernier convive en ait rempli les obligations.

1. Il ne suffit pas de boire; il faut encore dire de mémoire ou improviser autant de vers et y placer le mot *rouge*. (Voy. p. 76, n. 3.)

2. Littéralement : Comme l'ordre (*ling*) est sorti.

3. Littéralement : Seulement, je désire que vous ajoutiez un fond. Comme s'il disait : Je désire qu'après avoir bu le vin, vous tiriez un vers du fond de la tasse. L'expression *thsieou-ti*, le fond du vin, reviendra plusieurs fois pour dire un vers ou des vers dont on puise l'inspiration dans le vin qu'on vient de boire.

On était alors à la première décade de la dixième lune. C'est justement l'époque où les nuages sont blancs et les arbres rouges. Voilà pourquoi Yang, le moniteur impérial, avait dit cette phrase, inspirée par la circonstance. Après avoir fini de parler, il passa le cornet à Pé-kong, qui voulut céder son tour à Yang-fang, mais Yang-fang s'y refusa. Pé-kong se vit obligé de jeter les dés et amena deux faces *rouges*. Il but une tasse de vin et dit :

Au milieu de dix mille feuilles vertes, on aperçoit un point *rouge*.

Par là, il faisait secrètement allusion à la beauté de *Hong-yu*[1].

Pé-kong but encore une tasse et dit :

Les étoffes *rouges* et violettes[2] ne servent pas à faire des vêtements ordinaires[3].

Il donnait à entendre qu'une fille distinguée[4] ne doit pas être recherchée par un homme vulgaire.

Après avoir fini de parler, il offrit de suite le cornet à Yang-fang, qui tâcha de céder son tour à Ou, l'académicien.

1. Sa fille s'appelait *Hong-yu*, jade *rouge*.
2. Littéralement : Le rouge ou le violet.
3. En chinois : *sie-fo*, les vêtements ordinaires qu'on porte dans sa maison, par opposition aux habits de cérémonie.
4. En chinois : *hoen-in*, le mariage. Pour rendre l'opposition plus juste, j'ai cru devoir mettre « une fille distinguée. »

« Voudriez-vous, lui dit Ou en riant, obliger le maître de la maison à passer avant ses hôtes[1] ? »

Yang-fang, ne pouvant refuser, se vit obligé de recevoir (le cornet). « En présence de mon père, dit-il, je me contenterai de boire une seule tasse. Je n'oserais m'émanciper.

— Cela n'est pas juste, dit Ou, l'académicien. Naturellement, nous désirons recevoir vos instructions[2].

— Lorsque tout le monde boit ensemble, dit Pé-kong, pourquoi faire tant de difficultés ? »

Yang, le moniteur impérial, voyant bien que son fils ne pouvait refuser davantage, se vit obligé de lui dire : « Ce que vous avez de mieux à faire est d'obéir aux ordres de ces messieurs. »

Yang-fang, forcé de se rendre, se leva et jeta les dés, mais il n'eut pas la main heureuse, car il amena trois *rouges*. Les domestiques ayant rempli sa tasse, il la but et dit :

Les fleurs d'abricotier, toutes d'une seule couleur, embellissent de leur teinte *rouge* une étendue de dix li.

« Ce vers ne s'accorde guère avec la saison actuelle, dit Pé-kong en lui-même, mais peut-être a-t-il voulu parler des grands desseins qui occupent sa jeunesse; cela peut passer. »

1. Littéralement : Usurper le rang de ses hôtes.

2. C'est-à-dire : Nous désirons que vous nous donniez une phrase, que vous nous citiez un vers, où le mot *rouge*, habilement placé, serve à notre instruction en nous offrant un modèle de ce genre d'exercice littéraire.

Quand Yang-fang fut à la deuxième tasse, il la but sur-le-champ, et, comme il se creusait le cerveau pour trouver de nouvelles idées au fond de la tasse, il fit semblant de ne l'avoir pas encore vidée. Après avoir hésité quelque temps, il fut soudain frappé d'une idée, et dit :

Une feuille *rouge* suit le cours du canal impérial [1].

En entendant ces mots, Yang, le moniteur impérial, vit bien que la citation manquait de justesse ; mais il ne se souciait pas de dire qu'elle était mauvaise, et, d'un autre côté, il ne pouvait décemment garder le silence. Il se contenta de sourire. Pé-kong lui-même ne dit mot, soupçonnant que, par là, Yang-fang annonçait l'intention de demander sa fille en mariage. Il ne s'aperçut point que Yang-fang était à bout, et que c'était par hasard qu'il avait rencontré cette phrase.

1. Allusion à un fait historique. Yu-yeou, qui vivait sous le règne de Hi-tsong, de la dynastie des Thang (entre les années 874-888), se promenant un jour dans les allées du palais, vit une feuille rouge qui flottait sur le canal impérial. Il la recueillit et y lut des vers où une femme du harem exhalait des plaintes touchantes, et exprimait le désir que cette feuille parvînt à la connaissance de quelqu'un. Yu-yeou prit une autre feuille, y écrivit des vers et la lança dans le courant, où elle fut recueillie par une dame du harem, nommée Han.

Dans la suite, l'empereur ayant congédié trois mille femmes de son harem, Yu-yeou en épousa une dont le nom de famille était Han. Celle-ci, en fouillant un jour dans une caisse de livres de son mari, y trouva la première feuille de papier rouge. Elle fut remplie d'étonnement et s'écria : voilà les vers que j'ai composés autrefois. Cette feuille *rouge* a été l'excellente entremetteuse de mon mariage.

A la troisième tasse, Yang-fang, qui n'avait trouvé aucune idée au fond de sa tasse[1], prétendit qu'il était ivre et ne pouvait plus boire. Il demanda grâce à plusieurs reprises, mais Ou, l'académicien, qui, dans le principe, avait ses vues[2], ne voulut rien entendre. Pé-kong, qui était assis à ses côtés, se joignit à Ou pour l'exciter à boire. Yang-fang, ne pouvant trouver d'excuse, fut obligé de prendre la tasse de vin ; puis il se mit à chercher, à tort et à travers, quelques vers des *Mille poëtes*[3]. Dans le premier moment, Yang, le moniteur impérial, avait pensé qu'il lui serait très-facile de trouver au fond de la tasse le mot *rouge*[4], et que même il pourrait le placer deux fois ; mais il n'avait pas prévu qu'un seul coup de dés amènerait trois *rouges*. Lorsqu'il vit que Yang-fang était incapable de dire un mot, il éprouva une vive inquiétude ; mais il ne se souciait pas de le suppléer. Il aurait voulu lui rappeler à l'esprit quelque passage d'un livre sacré[5], ou un vers

1. C'est-à-dire : Après avoir bu sa deuxième tasse. (Voyez p. 77, note 3.)

2. C'est-à-dire : Qui, dans le commencement, avait l'intention de le mettre à l'épreuve.

3. Littéralement : A tort et à travers, il chercha dans les *vers des mille poëtes ;* en chinois Thsien-kia-chi. C'est sans doute le titre d'un recueil d'extraits des plus célèbres poëtes de la Chine. Wang-'an-chi avait publié un ouvrage du même genre intitulé : *Pe-kia-chi-siouen*, choix de vers des cents poëtes. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. IV, fol. 161.)

4. C'est-à-dire : De trouver ou composer, après avoir bu, une phrase où se trouvât le mot *rouge*. (Voyez p. 77, note 3.)

5. Littéralement : Du *Chi-king* (du livre des vers), ou du *Chou-king* (du livre des annales impériales) qui sont deux des cinq livres canoniques.

des poëtes des Thang[1], mais il savait d'avance que son fils ne le comprendrait pas. Il se vit obligé de citer un passage du *Recueil des Mille poëtes*, en ayant l'air de causer de choses indifférentes : « Maintenant, dit-il, l'empereur est accablé d'affaires; vous et moi, qui sommes des officiers de sa suite, nous l'accompagnons tous les jours. Il n'est pas commode de voyager

A la lueur de la lune pâle et des rares étoiles.

« Il vaut mieux quitter sa charge et se retirer à l'ombre des bois; c'est là qu'on trouve le repos le plus parfait. » A l'aide du vers *Tan-youeï-sou-sing* (lune pâle, rares étoiles), Yang avait voulu éveiller les souvenirs de Yang-fang. Tout en parlant de bouche, il lui faisait signe des yeux. Dans le premier moment, Pé-kong et Ou, l'académicien, qui ne comprenaient rien à ce manége, répondirent d'une voix confuse : « C'est bien cela. »

Yang-fang, ayant vu que son père lui faisait signe des yeux, comprit que c'était pour le mettre sur la voie. De plus, ayant entendu citer *la lune pâle, les rares étoiles, les officiers de la suite*, il fut frappé d'une idée soudaine et se sentit transporté de joie. Il vida sa tasse de vin et dit

Un nuage *rouge* a reçu Yu-hoang[2] dans son sein.

1. La dynastie des Thang (618-904) a été l'époque la plus florissante de la poésie chinoise.

2. Littéralement : L'*empereur de jade* (l'empereur du ciel de jade), nom que les Tao-ssé donnent à leur dieu suprême, habitant le neuvième ciel, qui, suivant eux, est fait du jade le plus pur.

Pé-kong, qui croyait comprendre sa pensée[1], se mit à le louer en criant : « Fort bien! » Yang-fang voyant que Pé-kong l'applaudissait, prit un air joyeux et passa le cornet à Ou, l'académicien. Celui-ci jeta les dés et amena encore une face *rouge*. Il but une tasse de vin et dit :

Quand le vin a pénétré nos membres,
Ils (sont comme) du jade *rouge*, qui se serait amolli.

Le jeu étant fini, Ou, l'académicien, remplit une grande tasse et l'offrit à Yang, pour le remercier du mot qu'il avait fourni. Yang prit la tasse de vin et la but, puis se tournant vers Yang-fang : « La poésie, dit-il, est un talent qui ne doit pas faire défaut à tout homme de lettres d'un savoir éminent[2], mais cette occupation nuit excessivement aux études qu'exige la licence[3]. Il faut avoir acquis du mérite et fondé sa ré-

1. Comme le vers cité renfermait les mots *hong* (rouge) et *yu* (jade), Pé-kong crut y voir une allusion délicate au nom de sa fille *Hong-yu*, qui signifie *jade rouge*. En applaudissant, il faisait honneur à Yang-fang d'une idée qui était purement l'effet du hasard.

2. En chinois : *Fong-ya-wen-jin*, c'est-à-dire *wen-jin*, un homme de lettres, *fong* (versé dans les poésies du Chi-king appelées *Koue-fong*, mœurs des royaumes), *ya* (et dans les sections du même livre sacré appelées *ta-ya*, ce qui est excellent en premier ordre, et *siao-ya*, ce qui est excellent en second ordre). On voit qu'à moins de paraphraser, il était impossible de trouver en français l'équivalent de *fong-ya* (mot à mot : mœurs-excellent). Voyez le dictionnaire chinois mandchou, *Thsing-han-wen-haï*, liv. XXII, fol. 5.

3. En chinois : *Kiu-nie*, pour *Kiu-jin-nie* (Voyez le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. 106, fol. 89). C'est ainsi qu'on dit (*Ibid.*, fol. 94) *Thsing-sse-nie*, les études d'un docteur (thsin-sse), les études nécessaires pour obtenir le grade de docteur.

putation avant de mettre son plaisir à faire des vers. Vous autres jeunes gens, vous n'avez d'autre devoir que d'étudier avec ardeur les livres sacrés et les historiens. Parce que vous voyez ce qu'il y a d'admirable dans les compositions savantes de vos anciens, qui sont les princes de la littérature, il ne faut point songer à marcher sur leurs pas. Dès que l'esprit est lancé sur cette pente, il est difficile de le retenir et de le ramener. Si l'on voit d'ordinaire des jeunes gens doués de talents remarquables, qui ne sont jamais bons à rien, c'est qu'en général ils sont atteints de cette maladie. Vous devez faire tous vos efforts pour vous en défendre. »

Yang se tourna alors vers Pé-kong. « Monsieur, lui dit-il, approuvez-vous ou non ce que je viens de dire?

— Vos raisonnements élevés, dit Pé-kong, offrent naturellement aux jeunes gens de salutaires leçons; mais votre noble fils a reçu du ciel des facultés éminentes, son talent littéraire est un don naturel auquel vous ne sauriez, monsieur, assigner une limite[1]. »

Ou, l'académicien, remarquant que Yang avait fini de boire sa tasse de vin, voulut passer le cornet[2] à Yang-fang. Ce que voyant Yang, il se leva subitement. « Monsieur, dit-il, si vous voulez passer le cornet à quel-

1. Comme s'il disait: Son talent littéraire est si merveilleux qu'il vous est impossible de prévoir jusqu'où il ira.

Jusqu'à ce moment, Pé-kong se fait encore illusion sur le compte de Yang-fang.

2. Littéralement: Offrir l'ordre, c'est-à-dire: lui donner l'occasion de placer encore le mot *rouge* en jetant les dés.

qu'un, ce doit être naturellement au seigneur Pé; mais comme on a déjà beaucoup bu, je demanderai qu'on se repose un peu. »

Pé-kong se leva aussi. « C'est assez, dit-il, je suis tout à fait de votre avis; allons faire un tour de promenade. Quand on aura apporté le second service [1], nous nous remettrons à table. »

Ou, l'académicien, n'osa pas user de contrainte, et invita ses trois hôtes à venir se promener dans un petit pavillon qui était situé à l'est [2] du salon. Quoique ce pavillon ne fût pas fort grand, les quatre murs étaient garnis de livres et de peintures, les escaliers étaient remplis de fleurs et de bambous. C'était un séjour frais et retiré, où l'académicien allait étudier en paix.

Lorsque tout le monde fut entré dans le pavillon, et qu'on l'eut examiné de toutes parts, Yang, le moniteur impérial et Pé-kong, descendirent les escaliers et allèrent pour affaire [3] dans un lieu écarté. Ou, l'académicien, tint compagnie à Yang-fang, et resta debout avec lui à côté du pavillon. Yang-fang, ayant levé la tête, aperçut soudain, au haut de la façade, une tablette horizontale qui portait les trois caractères : *Fou-kou-hien* [4].

1. Littéralement : Quand on aura changé la table.

2. J'ai suivi une édition qui ici porte *tong* (orient), une autre porte *laï* (venir).

3. C'est-à-dire : pour un petit besoin.

4. Le pavillon où l'on ne révèle pas (sa joie). Ce passage ne présente aucune difficulté à un Chinois qui connaît ses auteurs, mais il n'est pas aisé d'en faire sentir l'importance aux lecteurs européens. Chez nous, un homme qui ne saisirait pas l'application qu'on

Yang-fang, qui se flattait de connaître ces trois caractères, ne cessait d'y arrêter les yeux. Ou, l'académicien, ayant remarqué qu'il les considérait avec attention, « Ces caractères, lui dit-il, ont été écrits par *Ou-yu-pi*, surnommé P'ing-kiun. Tous les traits sont fermes et hardis; on peut dire que c'était un célèbre calligraphe. »

Yang-fang, qui voulait faire parade de ses connais-

peut faire de ces mots d'Horace : *Desinit in piscem* —*Non missura cutem* — *Ecce iterum Crispinus*, etc., passerait à bon droit pour un médiocre humaniste qui a fait de mauvaises études, ou qui a oublié son latin. En Chine, on apprécie le mérite littéraire d'un homme d'après la connaissance plus ou moins complète qu'il possède des quatre livres classiques et des cinq livres canoniques, dont les principaux passages doivent être sans cesse présents à sa mémoire.

Dans le Chi-king, ou Livre des vers, le troisième des livres canoniques, on trouve dans le premier livre, chap. v, l'ode 2, où le sage qui vit heureux dans la retraite qu'il a choisie, dit qu'il a concentré sa joie au fond de son cœur, et jure qu'il ne la révélera pas (fou-kou) au dehors. Voici la dernière strophe de l'ode :

Khao-p'an-tsai-lou
Chi-jin-tchi-tchou
To-mei-ou-sou
Yong-chi-fou-kou.

Frapper la cymbale sur le plateau de la montagne,
C'est la récréation du sage.
Soit qu'il dorme seul, soit qu'il repose éveillé,
Il jure constamment de ne point révéler (fou-kou) *sa joie.*

On voit que, pour le besoin de la rime, le second mot de l'inscription (vulgo *kao*) doit perdre le son qui lui est habituel et se prononcer *kou.* Or, comme Yang-fang l'a prononcé *kao*, il a montré à l'académicien qu'il ne connaissait pas cette ode du Chi-king, et, par conséquent, il a fait preuve d'une profonde ignorance. D'où il suit naturellement qu'un jeune homme qui a commis cette faute grossière, ne saurait prétendre à la main d'une personne aussi instruite, aussi lettrée que mademoiselle Hong-yu.

sances littéraires, se hâta de répondre : « C'était vraiment un habile calligraphe. Le mot *hien* (pavillon) est assez ordinaire, mais les deux mots *fou-kao* sont d'une perfection divine. »

Or, Yang-fang avait donné au second mot sa prononciation habituelle (*kao*); il ignorait que les deux premiers mots empruntaient leur signification au passage du Chi-king (le livre des vers) *Fou-hiouen-fou-kou* (je ne l'oublie pas, je ne le fais pas connaître), et que là, pour la rime, le mot *kao* devait prendre le même son que *kou* (vallée).

Ces paroles de Yang-fang furent un trait de lumière pour Ou, l'académicien, qui lui dit d'une voix confuse : « C'est bien cela. » On peut dire à cette occasion :

Tant qu'ils se taisent et montrent un air benin,
Le dragon et le serpent sont difficiles à distinguer[1];
Mais dès qu'ils poussent un cri[2],
On aperçoit toute la laideur de leur figure.

Au moment où ils achevaient de parler, ils virent rentrer ensemble Yang et Pé-kong qui étaient sortis pour affaire[3]. La compagnie causa encore de différentes choses, puis Ou, l'académicien, invita de nouveau ses hôtes à se mettre à table, et voulut recommencer le jeu de *Hing-ling*[4]. Yang-fang céda son tour

1. Ces vers font allusion à Yang-fang, qui n'a pu ouvrir la bouche sans montrer sa stupidité et son ignorance.
2. C'est-à-dire : dès qu'ils font entendre un sifflement.
3. En latin : *Qui lotio facto redibant.*
4. Ce jeu a été expliqué plus haut, p. 76, note 3.

à Pé-kong, qui le lui renvoya; ni l'un ni l'autre ne voulait s'exécuter. Yang craignant que, dans ce jeu, son fils ne montrât encore son ignorance, saisit cette occasion pour dire : « Puisque mon frère aîné (Pé-kong) ne daigne pas commencer, serait-il juste que mon jeune fils osât prendre cette liberté? Il vaut mieux causer en buvant une tasse de vin; seulement, c'est un plaisir que votre frère cadet (moi) ne doit pas goûter tout seul.

— J'approuve votre avis, dit Pé-kong, seulement, si je bois, je veux que le vin soit excellent.

— Quand on se trouve avec des amis intimes, lui dit Yang, le moniteur impérial, comment oserait-on ne pas aller jusqu'à l'ivresse ? »

Ou, l'académicien, ordonna aussitôt aux domestiques de verser à chacun d'eux une grande tasse de vin. Ils se mirent tous quatre à causer et à boire, mais après force rasades [1], ils se sentirent un peu étourdis par les fumées du vin [2]. Yang, le moniteur impérial, craignant que Pé-kong n'eût puisé de la verve dans le vin, et ne voulût faire des vers, il feignit d'être très-ivre. Il se leva avec Yang-fang, prit congé de son hôte et partit. On peut dire à cette occasion :

Si les hôtes avaient deux paires de mains,
Le maître de la maison avait quatre yeux.

1. Littéralement : Après qu'ils eurent bu pendant une demi-journée.

2. En chinois : *Ta-kia-tou-weï-yeou-tsouï-i*, tous — un peu — eurent — une idée — d'ivresse.

Ils s'étaient habilement dissimulés,
Mais il avait tout découvert d'un œil impitoyable.

Laissons partir Yang et son fils, et revenons à Ou, l'académicien, qui retint de nouveau Pé-kong et lui offrit encore à boire. Il lui raconta alors, en grand détail, la faute qu'avait faite Yang-fang en lisant *fou-kao* (au lieu de *fou-kou*).

« Pour moi, dit Pé-kong, en voyant combien il avait de peine à tirer un vers du fond de sa tasse[1], j'avais déjà reconnu qu'il n'a pas un véritable savoir; ajoutez à cela qu'il a mal prononcé les deux mots *fou-kou*, du Livre des vers; il est évident que c'est un esprit bouché, et que, par conséquent, Liao-te-ming ne méritait aucune confiance.

— Vous vous êtes laissé duper, dit en riant Ou, l'académicien. Si l'on en juge d'après les paroles du devin, qui sait si ce n'est pas[2] le vieux Yang qui, connaissant les vers que ma nièce avait composés dernièrement, l'aura envoyé exprès pour vous parler dans son intérêt[3]?

— C'est cela, c'est cela, dit Pé-kong, en faisant plusieurs signes de tête, et si vous ne l'eussiez aujourd'hui mis à l'épreuve, peu s'en fallait que je ne tombasse dans son piége. »

Les deux amis causèrent encore un instant et burent

1. C'est-à-dire : A composer ou à citer un vers après avoir bu une tasse de vin. (Voyez page 77, notes 1 et 3.)

2. En chinois : *Weï-pi-feï*, il n'est pas certain que ce ne soit pas.

3. Littéralement : Pour jouer le rôle d'avocat.

quelques tasses, puis ils se séparèrent. On peut dire à cette occasion :

Un autre homme avait un dessein secret;
Moi aussi, j'ai pu le soupçonner et le découvrir[1].
Malgré ses mille plans et ses dix mille stratagèmes,
Je ne me suis pas trompé de l'épaisseur d'un cheveu.

Depuis que Yang, le moniteur impérial, était revenu chez lui[2], il s'imaginait que son fils n'avait pas montré son ignorance[3]; aussi était-il transporté d'une joie secrète. « Ce mariage, dit-il, est bien près de s'arranger, seulement, pour réussir, je ne sais qui je dois prier d'être l'entremetteur. Ce vieillard, dit-il, après avoir réfléchi, est difficile et obstiné. Si je lui envoyais un homme noble et puissant pour négocier cette affaire, il dirait que j'emploie pour l'écraser l'autorité des grands. Il vaut mieux que je me contente de lui adresser Sou-fang-hoeï. Comme ils ont obtenu ensemble le grade de docteur, et que de plus ils sont intimement liés, il ne pourra faire aucune objection.

Son projet étant bien arrêté, il se disposait justement à aller rendre une visite à Sou[4], le moniteur impérial, lorsque soudain il vit arriver un employé qui lui

1. Ces deux vers font allusion à un passage du Livre des vers (part. II, chap. v, ode 4) qui exprime la même pensée, presque dans les mêmes termes ; c'est pourquoi l'auteur écrit : et *moi aussi*.

2. Mot à mot : Était revenu de boire.

3. Littéralement : N'avait pas laissé voir la décousure (de l'habit).

4. C'était le même que Sou-fang hoei.

dit : « Hier, le président des inspecteurs généraux a annoncé, par une circulaire, que « la cour se réunissait « aujourd'hui pour délibérer ; » il faut que vous partiez à l'instant même.

— Je l'avais oublié, » dit Yang. Songeant en lui-même que Sou-fang-hoeï ne pouvait manquer de venir à l'assemblée, il ordonna aussitôt à ses domestiques de seller son cheval, et se rendit directement à la chambre des inspecteurs généraux. Dans ce moment, une multitude de moniteurs impériaux était déjà arrivée, et justement, Sou-fang-hoeï était du nombre. Après que tout le monde eut fini de se saluer, il apprit que le gouvernement avait l'intention d'envoyer dans le nord un magistrat pour aller au-devant de l'empereur (captif) et lui porter des habits d'hiver [1]. Comme le ministère du personnel avait longtemps tardé à recommander un sujet capable, un décret impérial avait ordonné aux neuf membres du bureau des cérémonies et aux magistrats des chambres appelées Kho et Tao [2], de délibérer là-dessus et de lui faire une présentation. C'est pour ce motif que la cour des inspecteurs généraux

1. On a vu dans le chap. I, p. 5, note 1, que l'empereur appelé Tching-tong, du nom des années de son règne, avait été fait prisonnier par les Tartares et emmené dans le nord. Il s'agissait, dans cette circonstance, d'envoyer un magistrat pour négocier sa délivrance auprès du khan des Tartares et le ramener à Pé-king.

Dans le septième mois de l'année 1451, le prince tartare *Ye-sien* mit l'empereur Tching-tong en liberté. (Voyez Mailla, *Histoire de la Chine*, t. X, p. 226.)

2. Voyez chap. I, p. 7, note 1.

avait ordonné d'avance aux moniteurs impériaux de délibérer en particulier et d'arrêter leur choix, puis de le soumettre à une délibération solennelle. Les moniteurs impériaux avaient consulté un moment, mais comme chacun avait ses préférences, personne n'osait ouvrir un avis. Ils se rendirent tous ensemble dans la salle des séances, et dirent, après avoir fait un salut : « Pour aller au-devant de l'empereur, se transporter seul au quartier [1] du prince tartare, et exécuter d'une manière honorable [2] les ordres du souverain, il faut absolument un homme habile, prudent, courageux et d'une santé robuste ; c'est le seul qui convienne pour une telle mission. Comme nous craignons de faire, dans le premier moment, une présentation téméraire, veuillez permettre à chacun de nous de s'en retourner. Lorsque après mûre réflexion, nous aurons trouvé un homme capable, nous en informerons la cour suprême pour mettre le sceau à la décision de son illustre président. »

La cour ayant acquiescé à cette proposition, tous les moniteurs impériaux sortirent bruyamment et se dispersèrent. On peut dire à cette occasion :

Les affaires de l'État doivent être délibérées en séance solennelle ;

1. *Quartier* est le mot employé en cet endroit par Mailla, *Hist. de la Chine*, t. X. Cette expression désigne le lieu où le prince tartare avait fixé sa résidence.

2. Littéralement : Ne point faire déshonneur aux ordres du prince, c'est-à-dire de l'empereur régnant.

Est-il convenable de se retirer pour y songer (en particulier)?

Tels sont, en général, les sentiments des magistrats :

Sur dix, il y en a neuf qui ne cherchent que leur intérêt privé.

Après le départ des moniteurs impériaux, Yang fouetta vivement son cheval et rejoignit bientôt Sou[1], le moniteur impérial. « Votre serviteur, lui dit-il, a justement une demande à vous faire, et je voulais pour cela me rendre à votre honorable maison.

— Monsieur mon frère aîné, lui dit Sou, le moniteur impérial, quelle est cette affaire? pourquoi ne pas m'en informer ici même?

— Toute autre affaire, répondit Yang, pourrait bien être expliquée en route, mais pour celle-ci, il faut que j'aille la traiter dans votre honorable demeure. Ainsi le veulent les convenances. »

Ils continuèrent à causer ensemble, et, menant leurs chevaux de front, ils arrivèrent bientôt à la demeure particulière de Sou, le moniteur impérial. Après avoir mis pied à terre, ils entrèrent ensemble dans le salon et s'assirent.

« Monsieur, lui dit Sou, le moniteur impérial, quelle est l'affaire dont vous daignez m'instruire?

— Voici simplement de quoi il s'agit, répondit Yang. Comme je songe à marier mon fils, je voudrais vous prier de faire les premières ouvertures.

1. Le même que Sou-fang-hoei.

— L'automne dernier, dit Sou, le moniteur impérial, votre noble fils a obtenu le titre de licencié; comment n'est-il pas encore marié?

— Cette année, répondit Yang, mon fils a eu vingt ans. L'an dernier, après son heureux succès, plusieurs compatriotes vinrent à l'envi lui faire des propositions de mariage. Mais il avait résolu de n'épouser qu'une demoiselle vertueuse et d'un talent distingué; voilà pourquoi il a différé jusqu'à ce jour. Avant-hier, comme nous étions tous deux à boire chez le seigneur Pé, le président du bureau des cérémonies, ayant vu que sa fille avait pu composer des vers à la place de son père, j'en ai conclu qu'elle est à la fois vertueuse et douée de talent. Dès que je fus rentré chez moi, j'en informai mon fils, qui en fut fortement épris et conçut le désir de demander une fille aussi vertueuse. Je songe que M. Pé est d'un caractère hautain et arrogant. Si je lui envoyais une autre personne que vous pour lui parler, je craindrais qu'on ne parvînt pas à s'entendre, et que l'affaire ne pût être menée à bien. Parmi nos compagnons d'études, je ne vois que vous, monsieur, qui soyez lié avec lui; et de plus vous m'honorez de votre amitié. Voilà pourquoi j'ose[1] vous faire cette demande. J'ignore si vous voudrez bien servir mes intérêts.

— Ce mariage, répondit Sou, le moniteur impérial,

1. En chinois : Kan-teou-tan, « j'ose avec un boisseau de fiel, » c'est-à-dire j'ose avec une grande hardiesse... Les Chinois regardent la vésicule du fiel comme le siége du courage.

est une fort belle affaire, et je devrais naturellement vous prêter secours, mais le seigneur Pé est d'un caractère ferme et droit; c'est ce que vous savez parfaitement. S'il consent à une demande, peu importe de qui elle vienne; il donnera vingt fois[1] son assentiment; mais s'il s'y refuse, fût-on son ami intime, on aura de la peine à s'entendre avec lui. Le succès de cette affaire dépend uniquement du talent élevé que possède votre fils dans un si jeune âge. M. Pé doit naturellement avoir pour lui une profonde affection; il n'y a pas de raison pour qu'il refuse. Aujourd'hui, il est trop tard, et ce serait lui manquer de respect[2]. Demain matin, j'irai de suite lui faire part des ordres que vous m'avez donnés. Dès que je saurai s'il consent ou refuse, je viendrai vous rendre compte de ma commission. »

Yang le salua et lui fit mille remercîments. Lorsque Sou eut fini de parler, il se leva et prit congé de lui.

Par suite de cet entretien, j'aurai bien des détails à raconter. L'un (le père) se dirige tout seul vers la frontière du nord; l'autre (la fille), séparée des siens, entreprend un voyage dans le Kiang-nân. On peut dire à ce sujet :

Quand notre esprit médite de grands projets,
Il déploie cent plans et mille stratagèmes;
Mais le succès ou l'insuccès dépendent du ciel.
A quoi servent les combinaisons humaines?

1. Mot à mot : mille fois, dix mille fois, il consentira.
2. Sous-entendu : Que d'aller le solliciter à cette heure.

Maintenant, Sou, le moniteur impérial, est parti pour parler du mariage; on verra en détail dans le chapitre suivant si le père a donné ou refusé son consentement.

CHAPITRE III

A LA VEILLE D'UN VOYAGE PÉRILLEUX, PÉ CONFIE SA CHARMANTE FILLE (A UN PARENT)

Sou, le moniteur impérial, ayant été chargé par Yang, son collègue, d'aller demander mademoiselle Pé en mariage, prévit bien que mille difficultés s'opposeraient au succès de cette affaire; aussi ne se souciait-il pas d'aller tout de suite lui rendre compte de sa commission. Mais le second jour, il se vit obligé d'aller voir Pé-kong. Dans ce moment, Pé-kong n'était pas encore levé. Il ordonna à un domestique d'inviter Sou, le moniteur impérial, à venir s'asseoir dans la bibliothèque. Il fit promptement sa toilette, et alla le recevoir : « Monsieur, lui dit-il, pourquoi êtes-vous sorti aujourd'hui de si bonne heure?

— J'étais chargé d'une commission, répondit Sou, le moniteur impérial, et de plus j'avais une demande à faire à quelqu'un. Comment aurais-je pu ne pas être matinal?

— De qui avez-vous reçu une commission, demanda Pé-kong, et à qui avez-vous une demande à faire?

— C'est de Yang-tseu-hien que j'ai reçu une commission, dit Sou, et c'est à vous, monsieur, que je dois adresser ma demande. »

Pé-kong vit bien qu'il ne parlait pas sans motif, et comprit tout de suite l'objet de sa visite. Il prit alors les devants et lui dit : « Comme M. Yang-tseu-hien vous a donné une commission, et qu'il veut me faire une demande, à moins qu'il ne s'agisse de mariage, pour tout le reste, je ne manquerai pas d'obéir à ses ordres.

— Monsieur, dit Sou en riant aux éclats, vous seriez capable de pénétrer les secrets des dieux. Je venais précisément pour cela. Hier soir, M. Yang assistait avec moi à une délibération solennelle. Après la séance, il m'accompagna jusqu'à mon humble demeure, et me dit : J'ai lu avant-hier l'élégante composition de mademoiselle Pé, et j'ai reconnu qu'elle était douée d'une vertu remarquable et d'un talent supérieur. J'ai éprouvé pour elle un vif sentiment d'affection, et j'ai conçu le désir de voir[1] le faible liseron s'appuyer sur le grand pin. Voilà pourquoi il m'a chargé d'en faire

1. C'est-à-dire de voir mon humble fils épouser cette noble fille. Il y a en chinois : *sse-lo-fou-k'iao,* au lieu de *Thou-sse-niao-lo-fou-kiao-song* (j'ai désiré que les plantes grimpantes) *Thou-sse* et *Niao-lo* s'attachassent (*fou*) au haut (*kiao*) pin (*song*).

La première plante est la cuscute, suivant Sieboldt, et la seconde la *quamoclit vulgaire*, suivant le Dr Hoffmann. Pour éviter ces deux mots, peu harmonieux en français, je me suis contenté d'employer le mot *liseron*, qui rend assez clairement l'idée de l'auteur.

la demande[1]. Je savais bien que cette affaire n'était pas de votre goût, mais il m'a pressé tant de fois que je n'ai pu refuser brusquement. J'ai donc été obligé de venir vous en parler. Quant à consentir ou non, cela dépend uniquement de votre haute décision ; je n'oserais vous presser avec instances.

— A l'occasion de cette affaire, lui dit Pé-kong, j'ai failli tomber dans ses piéges.

— Comment cela? » dit Sou, le moniteur impérial.

Pé-kong lui fit connaître en grand détail les paroles de l'astrologue Liao-te-ming, l'invitation de Ou, l'académicien, et la lecture ridicule des mots Fou-kou-hien[2]. Il ajouta : « Si votre serviteur et son parent n'eussent pas été très-attentifs, ne pensez-vous pas que j'aurais été sa dupe?

— L'aventure de son fils, dit Sou, le moniteur impérial, je la sais à fond. C'est un jeune homme que Lou-wen-ming, sous-préfet de Kin-khi, avait fait admettre, par faveur, dans la seconde classe de poésie. L'an passé, Lieou, le juge de la province du Kiang-si, fut sur le point de faire un rapport contre le sous-préfet, Lou-wen-ming; mais celui-ci ayant été puis-

1. En chinois : *Tho-fou-ko*, confier le manche de la cognée. Cette locution figurée s'emploie pour dire charger quelqu'un des ouvertures d'un mariage. Elle est empruntée au *Livre des vers*, livr. I, chap. XV, od. 5, où il est dit : « Comment coupe-t-on le bois pour faire un manche (de hache)? Cela ne peut se faire sans une hache. — Comment épouse-t-on une femme? Cela ne peut se faire régulièrement sans un entremetteur (ou une entremetteuse) de mariage. »

2. Voyez chap. II, p. 85, note 4.

samment soutenu par le vieux Yang, il avait pris ses intérêts, et avait voulu par là lui montrer sa reconnaissance. Avant-hier, le vieux Yang voulut encore recommander le sous-préfet, Lou-wen-ming, pour qu'il vînt occuper un poste plus élevé [1], mais il en fut empêché par le refus de Tchou-ing. D'après cela, il est aisé de voir que son fils n'a pas un véritable talent; comment pourrait-il être mis en parallèle avec votre noble fille?

— Ne me parlez plus de cette affaire, reprit Pé-kong. Allez lui rendre réponse, et bornez-vous à dire que je ne donne pas mon consentement.

— C'est une chose entendue, » dit Sou, le moniteur impérial. Il allait se lever, après cet entretien, mais Pé-kong ne voulut point le lâcher. Il le retint quelque temps à boire, et ne le laissa partir qu'après le déjeuner. On peut dire à ce sujet :

La raison et la justice sont naturellement d'accord,
Mais la fausseté et la droiture ne cadrent pas ensemble.
Dans ce monde, il faut faire des concessions aux autres.
A quoi bon les solliciter malgré eux ?

Après avoir pris congé de Pé-kong, Sou, le moniteur impérial, ne rentra pas chez lui. Il se rendit immédiatement auprès de Yang, son collègue. « Monsieur, lui dit

1. C'est le sens de *hing-thsiu* (Basile : 9658-1100), qui manque dans tous les dictionnaires chinois. On le trouve dans le dictionnaire mandchou-chinois, traduit par Amyot, au mot *gadchimbi*.

celui-ci en le recevant, je vous ai donné beaucoup de peine; comment pourrai-je vous en récompenser?

— J'ai fait tous mes efforts, dit Sou, mais je n'ai point réussi; j'espère, monsieur, que vous ne m'en ferez pas un crime?

— Est-ce que M. Pé aurait refusé? demanda Yang.

— Je suis allé voir aujourd'hui M. Pé, répondit Sou, le moniteur impérial, et je lui ai fait part des instructions que vous m'avez données. Il me dit que naturellement il devrait obéir à vos ordres, mais comme monsieur votre fils est doué d'un talent supérieur, il trouve que sa fille a trop peu de mérite[1] pour lui convenir. D'un autre côté[2], M. Pé n'a pas de fils. Depuis longtemps, le père et la fille se prêtent un mutuel appui. Ajoutez à cela que votre noble province est fort éloignée d'ici; il lui serait difficile de se séparer subitement d'elle. Enfin, comme elle est fort jeune, il désire attendre encore un peu. Voilà pourquoi il ne peut se rendre à vos désirs.

— Toutes ces raisons, repartit Yang, ne sont que des prétextes spécieux. Je connais le fond de sa pensée. Cela vient en général de ce qu'il me dédaigne, parce

1. J'ai été obligé de traduire ainsi pour former une opposition avec « talent supérieur. » Le texte chinois dit seulement : « une petite fille délicate et faible (*jeou-jo*). »

2. Le premier traducteur a mis dans la bouche de Pé-kong, les observations qui suivent; mais il est aisé de voir par les mots du texte : *Pé-nien-hiong-wou-tseu* (Pé, mon frère aîné, n'a pas de fils), que c'est Sou qui parle.

que je suis un magistrat pauvre, et que ma famille ne peut aller de pair avec la sienne. Eh bien! puisqu'il refuse, n'en parlons plus. Quoique mon fils ait un talent médiocre, est-ce que cela l'empêchera de trouver une femme? Sa fille a seize ans; elle n'est pas si jeune. Bien que la province du Kiang-si soit assez éloignée, est-ce qu'il prétend la garder près de lui pendant toute sa vie? Nous verrons à quel personnage, à quel homme de talent il la mariera.

— Monsieur, lui dit Sou, le moniteur impérial, à quoi bon vous échauffer la bile? Dans le premier moment, M. Pé, par affection pour sa fille, s'est montré fort opiniâtre; d'ailleurs, faute d'éloquence, je n'ai pas réussi à lui ouvrir les yeux. Qui sait si plus tard il ne changera pas d'idée. Comme vous cherchez pour votre fils une femme accomplie, rien ne vous empêche d'attendre un peu et d'envoyer ensuite une entremetteuse?

— Comme M. Pé est resté sourd à vos paroles, répondit Yang, qui pourrais-je lui envoyer encore? N'en parlons plus. Quoiqu'il ait repoussé ma demande, je songe que les choses du monde ne sont pas invariables. Qui sait si plus tard ce ne sera pas lui qui viendra me solliciter? Seulement, monsieur, je vous ai donné bien de la peine; j'ai eu grand tort. »

Sou, le moniteur impérial, voyant que Yang s'échauffait: « Monsieur, lui dit-il, j'ai fait tous mes efforts pour m'entendre avec lui, mais ce vieillard m'a opposé un refus opiniâtre et m'a réduit à l'impuissance, de sorte que j'ai été obligé de le quitter. Permettez-moi

d'attendre une occasion favorable; je me ferai encore un devoir de l'exhorter à conclure cette affaire.

— Que de peines je vous ai données! lui dit Yang à plusieurs reprises; je vous en remercie infiniment.»

Là-dessus, Sou, le moniteur impérial, prit congé de Yang et partit. On peut dire à ce sujet:

Trouver un sujet de joie n'est pas chose facile, il est plus aisé de se fâcher.
La bienfaisance ne saurait être trop grande, mais l'inimitié l'est toujours.
Un demi-siècle ne suffit pas pour consolider l'amitié;
Un moment suffit pour rendre la haine éternelle.

Yang, le moniteur impérial, ayant reconduit Sou, son collègue, jusqu'en dehors de la porte, il rentra chez lui et s'assit dans le salon. Plus il pensait à son échec, et plus il s'irritait : « Vieil entêté, dit-il en lui-même, par cette façon d'agir tu as mérité toute ma haine. Puisque tu ne consentais pas, pourquoi avant-hier as-tu engagé Ou, l'académicien, à préparer une collation et à m'y inviter avec mon fils? Il est clair que c'était pour te moquer de moi [1]. Ce n'est pas tout: se fiant à son talent littéraire, il m'a traité mainte fois avec autant d'orgueil que de mépris; mais, comme c'était mon ancien compagnon d'études, je ne lui en ai pas fait de reproche. Avant-hier, lorsque nous étions à

1. Dans ce passage, tantôt Yang apostrophe Pé-kong, tantôt il parle de lui à la troisième personne, puis il l'apostrophe encore. J'ai cru devoir suivre exactement ces divers changements, qui paraissent destinés à peindre l'agitation de son esprit.

boire en faisant des vers à la louange des reines-marguerites, je ne sais combien de fois il m'a attaqué, mais j'ai enduré tous ses affronts. Même pour ce mariage, si je suis allé te solliciter, il n'y avait pas là de quoi te déshonorer. Pourquoi as-tu refusé ton consentement? Maintenant il faut que je cherche un moyen pour l'arranger comme il faut; c'est alors que je pourrai décharger toute ma bile.

« Mon plan est trouvé, dit-il après un moment de réflexion. Avant-hier je disais que le gouvernement voulait envoyer quelqu'un au-devant de l'empereur (captif) pour le ramener à la capitale, et que c'était une affaire difficile. Il se moqua de moi, et dit que j'étais un homme sans cœur. Hier l'empereur a ordonné à notre bureau de s'assembler pour en délibérer; il voulait que chacun de nous fît une présentation. Comme justement je n'ai personne à présenter, pourquoi ne le recommanderais-je pas? Puisqu'il se flatte d'être un homme de cœur, attendons un peu qu'il aille faire un tour au quartier des Tartares. Ajoutez à cela qu'il n'a point de fils; nous verrons à qui il confiera cette jeune fille. Quand ce moment sera arrivé, il viendra sans doute me faire lui-même des propositions de mariage, mais il sera trop tard. »

Sa résolution étant bien arrêtée, il écrivit de suite un rapport ainsi conçu: « Pé-thaï-youen, président du bureau des cérémonies, est un homme d'une expérience consommée et d'un grand talent. Si on le charge d'aller au-devant de l'empereur captif et de le ramener, on

peut compter qu'il s'acquittera avec honneur[1] des ordres du souverain. Je demande humblement que cette proposition soit adressée à Sa Majesté pour qu'elle prenne une décision. »

Il envoya secrètement son rapport à la chambre des inspecteurs généraux. Justement le président se désolait de voir qu'on n'avait personne à présenter. Dès qu'il eut reçu ce rapport, il en donna connaissance aux neuf membres du bureau des cérémonies. Dans ce même moment, les six bureaux, appelés Lou-kho[2], venaient de recommander ensemble le messager impérial Li-chi. On écrivit les noms et surnoms de ces deux candidats[3], et on les présenta tous deux à l'empereur. Le lendemain, parut un décret qui leur donnait à chacun le titre de Pou-t'ang[4], et les nommait premier et second envoyés, avec ordre d'aller demander des nouvelles de l'empereur et de traiter de la paix. Ils devaient partir au bout de cinq jours; on attendrait leur retour pour leur accorder de l'avancement et des récompenses.

Dès que le décret fut publié, un messager officiel

1. Mot à mot : Qu'il ne déshonorera pas les ordres du prince.

2. Ces bureaux étaient chargés de présenter les hommes capables de remplir des fonctions publiques, et chacun d'eux examinait les candidats sur une matière spéciale, savoir l'intelligence des livres sacrés, les lois, la calligraphie, l'arithmétique, etc.

Au commencement de la dynastie des Song, ces bureaux étaient au nombre de trois; l'empereur Tching-tong (995-1022) en ajouta trois autres.

3. Savoir de Pé-kong et de Li-chi.

4. Président d'un tribunal. Wells Williams : Gouverneur général.

alla le porter dans la maison de Pé, le président du bureau des cérémonies.

A cette nouvelle, Pé-kong demeura stupéfait. « Qui m'a précipité dans ce malheur? se dit-il en lui-même. Décidément, s'écria-t-il après un moment de réflexion, je n'en vois pas d'autre que ce vieux coquin de Yang-thing-tchao; c'est uniquement parce que son projet de mariage a échoué qu'il s'est déclaré mon ennemi. Quoiqu'il veuille me perdre, dans un intérêt personnel, je songe que maintenant l'empereur est prisonnier au quartier des Tartares, moi, qui suis un de ses sujets, en allant m'informer de sa santé, peut-être profiterai-je de cette occasion pour traiter de la paix. Si je puis le ramener dans son palais, ce ne sera pas en vain que j'aurai repris mon ancienne charge. Mais une fois que je serai parti d'ici, comme il est difficile de sonder les sentiments des Tartares, qui peut prévoir l'époque de mon retour? Hong-yu est encore bien jeune; comment pourra-t-elle rester seule? Ce n'est pas tout : comme ce vieux coquin de Yang est devenu mon ennemi, après mon départ, il ne manquera pas de susciter encore quelque tempête. Si je ne prends pas de grandes précautions, elle sera infailliblement victime de sa méchanceté [1].

Au moment où il était agité de ces pensées inquiètes, on vint tout à coup lui annoncer la visite de Sou, le

1. Littéralement : Elle tombera nécessairement dans ses mains cruelles.

moniteur impérial. Pé-kong s'empressa d'aller le recevoir, mais Sou, s'écria tout de suite avant d'achever ses salutations : « A-t-on jamais vu, dit-il, une pareille affaire? Le vieux Yang est un bien méchant homme[1]. Avant-hier, parce que son projet de mariage n'avait pas réussi, sans me rien dire, il a écrit vos noms, et vous a présenté secrètement à la cour des inspecteurs généraux. Ce matin, le décret a été rendu, et c'est alors que j'ai connu sa perfidie. De suite, je suis allé le trouver pour avoir une explication, mais il s'est esquivé et je n'ai pu le voir. Ne sachant que faire, j'ai donné rendez-vous à quelques-uns de mes collègues, et nous sommes allés rendre visite au seigneur Wang. Nous lui apprîmes en grand détail qu'il avait demandé votre fille en mariage, et que c'était pour avoir éprouvé un refus de votre part qu'il vous a déclaré la guerre. En entendant ce récit, le ministre Wang se trouva mal à son aise : « Seulement, nous « dit-il, le décret est rendu, et il est impossible de le « retirer. L'unique moyen, ajouta-t-il, serait d'écrire « un placet où vous vous diriez malade ; tout notre bu- « reau présenterait un autre candidat, et vous pourriez « alors vous retourner. » Voilà pourquoi je suis venu vous trouver. Vous devriez, monsieur, prendre de suite vos mesures ; il ne faut pas tarder un moment.

— Monsieur, lui dit Pé-kong, je vous remercie

1. En chinois : *Pou-tch'ing-jin*, je traduis ainsi parce que *tch'ing-jin* (Basile : 3176-91) signifie : *ser bueno hombre* (Dictionn. chinois-espagnol du Fo-kien).

mille fois de vos bonnes intentions, mais quoique le vieux Yang ait voulu me perdre, maintenant que le décret est rendu, il s'agit des affaires de l'empereur. Un officier du gouvernement pourrait-il s'en excuser? Si je refusais sous prétexte de maladie, non-seulement j'offenserais les lois de la morale[1], mais je m'exposerais aux railleries du vieux Yang.

— Votre raisonnement est certainement juste, lui dit Sou, le moniteur impérial, mais, sur le soir de la vie et par un froid aussi rigoureux, il ne vous sera pas facile de voyager en dehors des frontières.

— Monsieur, repartit Pé-kong, lorsque l'empereur est prisonnier parmi les Tartares[2], moi, qui suis son humble sujet, oserais-je plaindre ma peine et ma fatigue? »

A ces mots, Sou, le moniteur impérial, éprouva un serrement de cœur. « Monsieur, lui dit-il en poussant un soupir, ces sentiments de loyauté et de justice peuvent se montrer à découvert devant les démons et les esprits. Non-seulement le vieux Yang, ce vil animal, restera comme un grand criminel aux yeux des générations futures, mais nous-mêmes, qui jugeons un sage d'après nos vues étroites, nous devrions rougir de honte. En voyant un excellent ami qui court au-devant

1. En chinois : *ming-kiao* (Basile : 1142-3743), expression qui signifie « les préceptes célèbres » (légués par Tcheou-kong et Confucius).

2. En chinois : *hien-khiong-liu,* est tombé dans une hutte tartare ou mongole (*monggo bao,* suivant le dictionn. Thsing-han-wen-haï).

du danger et entreprend un voyage lointain, nous ne pouvons nous défendre d'une profonde tristesse. Que faire? Que faire? »

Pé-kong éprouva aussi un serrement de cœur. « Monsieur, dit-il, vous me montrez l'affection d'un frère. Je ne suis pas une plante ni un arbre[1]; pourrais-je ne pas être pénétré de reconnaissance? Mais comme je me trouve au centre des instructions morales[2], qu'ai-je appris depuis que je suis au monde[3]? Oserais-je ne pas suivre les principes de la justice et du devoir? Si, dans cette situation critique, je songeais uniquement à la vie ou à la mort, à l'affection ou à la haine, en quoi différerais-je du vieux Yang?

— Monsieur, lui dit Sou, le moniteur impérial, voilà de nobles sentiments, des desseins héroïques; il s'en faut de beaucoup que nous puissions y atteindre. Quoi qu'il en soit, comme le ciel protége les hommes vertueux, vous êtes sûr de traverser en paix tous les dangers; seulement, nous autres, avec notre esprit étroit, nous ne pouvons fréquenter des hommes aussi méprisables. Ajoutez à cela que la capitale est un séjour dangereux. Après votre départ, je suis décidé à demander une mission pour sortir d'ici.

1. C'est-à-dire, je ne suis pas insensible comme une plante et un arbre.

2. Mot à mot : Comme ce corps est au milieu des *instructions célèbres* (léguées par Tcheou-kong et Confucius).

3. C'est-à-dire : qu'ai-je appris autre chose que les obligations d'un sujet dévoué?

— Si vous obtenez une mission, dit Pé-kong, cela vaudra mieux que de rester ici. »

En achevant ces mots, il voulut inviter Sou à venir s'asseoir dans sa bibliothèque, mais il s'y refusa absolument. « Dans quel temps vivons-nous? dit-il; est-ce que j'ai le loisir de rester assis? »

Il se leva de suite, prit congé de Pé-kong et partit. On peut dire à ce sujet :

Parce qu'il aimait à boire, on le prenait pour un buveur;
Parce qu'il se plaisait à faire des vers, tout le monde le qualifiait de poëte.
Aurait-on prévu qu'en portant les ordres du souverain au quartier des Tartares,
Il agirait comme un magistrat mûri par l'âge, qui ne recule point devant le danger?

Après avoir reconduit Sou, le moniteur impérial, jusqu'en dehors de la porte, Pé-kong rentra dans l'intérieur, et raconta à mademoiselle Hong-yu tout ce qui venait de se passer. A ce récit, elle fut tellement effrayée que son teint devint couleur de terre, et que sa figure fut comme inondée d'une pluie de larmes. « D'où vient cela? s'écria-t-elle, en trépignant à plusieurs reprises. Je vois que c'est moi qui ai fait le malheur de mon père. J'ai entendu dire que dans le grand désert des Tartares, il règne un froid extraordinaire. De plus, dans cet hiver rigoureux, les chemins sont couverts de gelée blanche et de neige. Un homme robuste n'y pourrait aller à la légère, à plus forte raison, mon père, comment le pourriez-vous dans un âge

si avancé? Évidemment, c'est ce vieil animal de Yang qui, n'ayant pu m'épouser, a juré la perte de mon père. Que ne présentez-vous à l'empereur un placet où vous exposerez en détail toute cette affaire? Ensuite, vous vous direz malade et vous quitterez votre charge. Qui sait si Sa Majesté n'aura pas pitié de vous?

—Tout à l'heure, dit Pé-kong, Sou-fang-hoeï[1] avait eu la même idée que toi. Il a déjà parlé pour moi dans le conseil. Il m'engageait à présenter une supplique où je me dirais malade; il se chargerait avec plaisir de défendre mes intérêts et de faire retirer le décret. Mais je songe que cette affaire intéresse l'honneur de ma vie entière. Si je prétexte une maladie, ceux qui me connaissent diront que c'est Yang-thing-tchao[2] qui veut me perdre; ceux qui ne me connaissent pas, diront que je recule devant le danger. Je me souviens que lorsque j'ai vu l'eunuque Wang-tchin[3] s'emparer du pouvoir, j'ai quitté ma charge et suis retourné dans mon pays natal[4]. Quel est l'homme qui ne m'en a pas témoigné de l'estime et du respect? C'est à cela que je dois mon élévation d'aujourd'hui. Maintenant que je remplis une charge, au moment où l'État est exposé

1. *Fang-hoeï* était le nom honorifique de Sou.
2. Thing-tchao était le nom honorifique de Yang.
3. Voyez chap. I, note 2.
4. Mot à mot : J'ai suspendu mon bonnet au bas de la forêt. Gonçalvez (*Dictionn. chin.-port.*) traduit les mots : *fan-khieou-lin* (retourner à l'ancienne forêt) par *voltar para sua terra* (retourner dans son pays).

aux plus grands périls, et qu'on n'a personne à envoyer en mission, si je m'en excusais à plusieurs reprises, je serais comme un homme en deux pièces, qui a une tête de tigre et une queue de serpent[1]. Ne deviendrais-je pas la risée des générations futures? Pourrais-je tenir une telle conduite?

— Mon père, repartit Hong-yu, en cachant ses larmes, toutes vos paroles respirent les nobles sentiments d'un fidèle sujet; elles dépassent la portée de votre fille. Seulement, une fois parti d'ici, au nord des frontières, vous éprouverez un froid rigoureux que votre âge avancé vous rendra intolérable. Suivant ce que j'ai appris, Yé-sien[2] a le cœur sauvage du loup; se fiant à sa force, s'appuyant sur la violence, jusqu'à présent il a insulté le royaume du Milieu. Si l'auguste empereur lui-même n'est pas sûr de conserver la vie[3], à plus forte raison un ambassadeur (doit-il craindre pour ses jours). O mon père! quand je vous vois tombé dans la gueule du tigre, comment pourrais-je ne pas m'inquiéter des malheurs qui vous menacent?

— Yé-sien[4], dit Pé-kong, a un nom tartare, mais, quoiqu'il appartienne à la race tartare, il connaît les rites et la justice. Ayant appris depuis peu que notre

1. C'est-à-dire : Un homme intrépide en apparence, et au fond, timide et lâche.

2. Une autre édition porte : l'esclave révolté.

3. Mot à mot : Ne sait pas s'il vivra ou mourra.

4. Chef tartare souvent nommé dans l'histoire, à l'occasion de la captivité de l'empereur Tching-tong. Voyez Mailla, *Histoire de la Chine*, tome X, pag. 207-211.

royaume du Milieu avait maintenant un (nouveau) maître, en toute occasion, il témoigne un vif regret des malheurs (qu'il nous a causés). Ajoutez à cela que depuis que l'empereur est dans ce pays, le ciel a souvent fait paraître des prodiges extraordinaires [1]; il n'osera pas le faire mourir. Hier, un envoyé est arrivé du nord pour négocier la paix; il me semble que (Yé-sien) a des intentions droites et sincères. J'ai été nommé ambassadeur pour aller porter la réponse du gouvernement; c'est un usage constant chez eux comme chez nous. Il est bien certain qu'il n'attentera pas aux jours de ton pére; mais, après mon départ, toi qui es une jeune fille faible et délicate, comment pourras-tu demeurer ici seule? D'ailleurs, ce vieux coquin de Yang n'a pas renoncé à ses projets. Il ne manquera pas de venir pour t'envelopper dans ses filets: comment pourrais-je avoir l'esprit tranquille?

— Mon père, dit Hong-yu, lorsque vous serez parti en ambassade par ordre de l'empereur, avec le titre de grand officier de la couronne, si votre famille s'enferme étroitement ici [2], quoique Yang soit plein de perfidie et d'astuce, il ne pourra rien faire.

1. Yé-sien, excité par de mauvais conseils, avait conçu le dessein de faire mourir son prisonnier (l'empereur Tching-tong), mais le jour qu'il avait choisi pour l'exécuter, il fit un orage affreux. Son cheval ayant été tué par la foudre, il en fut si intimidé qu'il renonça à ce funeste dessein, et redoubla d'attention pour son captif. (Mailla, *Hist. de la Chine,* tom. X, pag. 216.)

2. En chinois : *fong-so,* sceller et cadenasser; ici, au passif : être scellé et cadenassé.

— Un homme perfide, dit Pé-kong, a un cœur de lutin et de démon ; pourrait-on juger de sa conduite d'après celle des hommes ordinaires ? Si tu restais ici, quand même il ne t'arriverait rien de fâcheux, je ne pourrais m'empêcher d'être cruellement tourmenté. Il vaut mieux qu'on te remmène. Si tu t'inquiétais de la longueur du voyage, et de la difficulté d'arriver promptement (dans notre pays [1]), tu pourrais peut-être t'arrêter quelque temps dans le Chan-tong, chez ta tante Lou ; je partirais alors avec l'esprit tranquille.

— Il me serait certainement agréable, dit Hong-yu, de retourner dans notre pays et de rester quelque temps (dans le Chan-tong), mais pour arriver en ces deux endroits, la route est extrêmement longue, et l'on ne saurait la parcourir d'une enjambée. Ce coquin de Yang est un homme perfide et dangereux. Quand il saura que je m'en retourne dans le midi, n'ayant d'autre compagnie que des servantes et des domestiques, peut-être qu'au milieu de la route il me suscitera quelque malheur ; ce serait encore pis. Quand même j'arriverais saine et sauve dans ma famille, je serais encore plus éloignée de mon père, et je ne pourrais recevoir de ses nouvelles. Comment voulez-vous que votre fille ait l'esprit tranquille ? Suivant mon idée, il vaut mieux fermer cette maison, comme par le passé, et vous borner à dire que vous y avez laissé toute votre famille. Vous me conduiriez en secret chez mon

1. A Nan-king.

oncle maternel ; de cette manière, je pourrais être à l'abri de tout danger, et recevoir continuellement de vos nouvelles.

— Ce calcul est excellent, » dit Pé-kong. Au moment où il songeait à envoyer chercher Ou, l'académicien, pour le consulter, justement celui-ci, qui avait appris cette nouvelle, arriva tout exprès pour lui rendre visite. Pé-kong le fit entrer de suite dans l'intérieur, et après les révérences accoutumées, il dit à Hong-yu de venir saluer son oncle.

« Ces jours derniers, dit Ou, l'académicien, j'avais obtenu un congé, et comme j'étais resté à la maison, je n'avais rien su de cette affaire. Tout à l'heure, les secrétaires du palais[1] se sont assemblés pour écrire le décret impérial, et c'est ainsi que j'ai été mis au courant. J'en ai été effrayé. Cela est-il possible? Comment le vieux Yang a-t-il poussé à ce point la méchanceté?

— Tout mon malheur, dit Pé-kong, est venu d'une pièce de vers composée il y a quelques jours en l'honneur des reines-marguerites. Au reste, il ne m'en coûte pas beaucoup de partir d'ici, et tout à l'heure je consultais là-dessus avec ma fille. Seulement, elle est encore bien jeune, et, comme je ne sais à qui la confier, j'en suis extrêmement tourmenté.

1. Mot à mot : Le bureau appelé *Tchong-chou-kho*. Les membres de ce bureau étaient chargés de transcrire les décrets approuvés par l'empereur, et de les envoyer dans les diverses branches de l'administration.

— Mon unique inquiétude, dit Ou, l'académicien, était que le vent et le froid qui règnent en dehors des frontières, ne vous fissent redouter ce voyage; mais puisque vous partez bravement sans vous en inquiéter, je vois là une de ces occasions où des hommes comme nous peuvent fonder l'honneur de leur vie entière. S'il s'agit de confier ma nièce à quelqu'un, reposez-vous sur moi [1]. Qu'avez-vous à craindre pour elle? Vous pouvez partir le cœur tranquille; moi seul, je réponds de tout. »

En entendant ces paroles, Pé-kong fut transporté de joie. « Tout à l'heure, dit-il, comme je consultais avec ma fille, elle a eu exactement la même idée; seulement, je songeais qu'après mon départ, le vieux Yang, qui est d'une perfidie et d'une méchanceté extraordinaires, ne manquerait pas de susciter encore quelque mauvaise affaire. J'avais bien le désir de vous confier ma fille, mais, dans la crainte de vous attirer quelque malheur, je n'osais en ouvrir la bouche. Puisque vous me donnez une si grande marque d'amitié, je puis partir le cœur tranquille.

— Quoique le vieux Yang soit aussi perfide que méchant, dit Ou, l'académicien, c'est la fille d'un grand officier, et de plus je suis là. Comment oserait-il lui manquer de respect?

— Mon père, dit Hong-yu, maintenant que mon oncle promet de prendre soin de moi, vous pouvez avoir

1. Mot à mot: Il y a le petit frère cadet (moi) qui est ici.

l'esprit tranquille ; seulement, il faut préparer tout ce qui est nécessaire pour votre voyage.

— Comme tu as trouvé un protecteur, dit Pé-kong en riant, mes préparatifs sont finis. Si je vais dans le nord, je ne dois m'en prendre qu'à l'imprudence de ma langue[1]. Il a obtenu un décret qui m'oblige de partir dans cinq jours ; il ne sait pas que je suis libre de me mettre en route aujourd'hui ou demain. Quels préparatifs ai-je encore à faire ? Va faire servir du vin. Je boirai avec ton oncle quelques tasses, qui remplaceront le repas du départ. »

A ces mots, Hong-yu ordonna aux servantes de préparer et de servir une collation, pour que Pé-kong et Ou, l'académicien, pussent boire en tête-à-tête. Pé-kong fit asseoir sa fille auprès de lui. Après avoir pris quelques tasses, Pé-kong poussa tout à coup un long soupir. « Je songe, dit-il, que, de tout temps, un grand nombre de sages ont été compromis par des misérables. Aujourd'hui, je bois encore avec vous et ma fille, demain, je traverserai à cheval le désert des barbares ; j'ignore quel pays me verra vivre ou mourir. Quand j'y pense, je vois qu'en général ce sont des misérables qui causent tous nos malheurs.

— Quoique des misérables puissent faire tomber les

1. Voici le sens littéral, qu'il était impossible de faire passer en français : Quant à l'affaire d'aller dans le nord, si mon corps de sept *tch'i* en est réduit là, c'est qu'une langue de trois pouces est actuellement dans ma bouche.

Le *tch'i* est le pied chinois, qui est plus petit que le pied-de-roi.

sages dans leurs piéges, dit Ou, l'académicien, de tout temps le ciel n'a accordé le bonheur qu'aux hommes vertueux. Une fois parti, vous ne pourrez certainement échapper au vent, au froid et aux fatigues du voyage; mais c'est dans ces circonstances qu'un homme de cœur fait briller au grand jour son mérite et sa réputation, sa droiture et son amour de la justice. Ce n'est qu'en coupant des racines tortueuses et des nœuds d'arbres, qu'on voit si une serpe est bien tranchante[1].

— Ce que vous venez de dire, reprit Pé-kong, s'accorde naturellement avec mes sentiments; mon seul chagrin est de me voir, au déclin de la vie, sans un seul fils pour me succéder, et de n'avoir qu'une fille jeune et faible qui va être exposée aux orages. Quoique j'aie aujourd'hui un beau-frère à qui je puis la confier, elle n'est pas encore fiancée[2]. Dans cette circonstance, l'affection du père est nécessairement plus forte que l'ardeur du héros[3]. »

Hong-yu, qui était assise à côté de lui, ne pouvait sécher ses larmes. En entendant ces paroles de son

1. Cette locution proverbiale se trouve dans les annales des Han postérieurs, biographie de Yu-king.

2. Litt. : « Le miroir de jade ne lui a pas encore été donné en présent. » L'expression miroir de jade (Yu-king) est employée ici au figuré, et désigne les présents de noces. Elle renferme une allusion historique. Lieou-tsong avait fabriqué un miroir de jade. Wen-thaï-tchin, en ayant fait l'acquisition, le donna comme présent de noces à sa nièce, qui devait devenir son épouse. (*Sse-wen-yu-sie*, Liv. XIV, fol. 25.)

3. Mot à mot : L'affection d'une fille (c'est-à-dire l'affection que le père a pour sa fille) est longue, l'ardeur du héros est courte.

père, elle sentit redoubler sa douleur : « Mon père, dit-elle, c'est à cause de moi que vous vous êtes attiré ce malheur, et maintenant que vous êtes réduit à cette extrémité, l'attachement que vous avez pour votre fille jette le trouble dans votre âme. C'est la faute de votre fille, et cette faute est montée jusqu'au ciel[1]. Que ne puis-je mourir pour dissiper les chagrins que vous cause votre affection pour moi? Mais je craindrais que ma mort ne fît qu'augmenter votre douleur. Je craindrais de plus qu'à votre retour, vous n'eussiez personne pour vous servir, et que vous ne sentissiez encore davantage les impressions pénibles de la vieillesse. Cette perspective m'agite de mille pensées et me déchire le cœur. Mais, puisque mon oncle veut bien prendre soin de moi, c'est comme si ma mère vivait encore; je serai parfaitement en sûreté. Mon seul désir est que mon père se mette courageusement en route, qu'il déploie tout son zèle au service de l'empereur, et revienne promptement dans son pays. Je le prie instamment de ne point s'inquiéter de moi. D'ailleurs, je suis jeune et n'ai pas encore passé l'époque du mariage. Qu'est-il besoin de se presser? Si vous continuez à vous tourmenter pour votre fille, que voulez-vous qu'elle devienne[2]? »

Tout en causant, Pé-kong ne cessait de boire; dans

1. C'est-à-dire : Est aussi grande que le ciel est haut.

2. Littéralement : Où voulez-vous que votre fille place son corps? C'est-à-dire, en retranchant l'interrogation : je ne saurai où me mettre, que faire, que devenir ; je serai dévorée d'inquiétude.

ce moment, il était déjà échauffé par le vin [1], et quoiqu'il fût rempli d'ardeur, en entendant les paroles douloureuses de sa fille, il ne put s'empêcher de verser quelques larmes. « Sous les Han, dit-il, Sou-wou fut envoyé en mission chez les Hiong-nou, qui le retinrent pendant dix-neuf ans [2], et ce ne fut qu'après avoir vu blanchir sa barbe et ses cheveux qu'il put rentrer dans sa patrie. Sous la dynastie des Song, Fou-pi [3], qui était allé traiter de la paix avec les Ki-tan, fut obligé de faire quatre fois le même voyage. Ayant reçu un jour une lettre de sa famille, il ne voulut point l'ouvrir de peur d'en recevoir de pénibles émotions [4]. Voilà ce que faisaient les anciens sages. Ton père, quoique dépourvu de talent, a lu toute sa vie les livres des anciens, et a

1. Littéralement : A moitié ivre.

2. Sou-wou vivait sous l'empereur Wou-ti, de la dynastie des Han. Dans la première année de la période *Thien-han* (100 ans avant J. C.), il fut envoyé en ambassade auprès du Chen-yu ou prince des Hiong-nou. Celui-ci, irrité de ce que Sou-wou refusait de s'attacher à son service, le fit jeter dans une citerne, et défendit qu'on lui donnât de la nourriture. Quelques jours après, il le fit transporter sur les bords de la mer du Nord, pour prendre soin d'un troupeau de moutons. Au printemps de la sixième année de la période Chi-youen (l'an 81 avant J. C.), il revint à la capitale. La troisième année de la période Kan-lou (l'an 55 avant J. C.), l'empereur fit peindre son portrait, qu'on plaça dans le pavillon du Khi-lin. (Annales des Han, Biographie de Sou-wou.)

3. Fou-pi vivait sous l'empereur Jin-tsong, de la dynastie des Song. Sa première mission auprès du prince des tartares Ki-tan, eut lieu l'an 1042 de Jésus-Christ. (Voyez Mailla, *Hist. de la Chine*, tom. VII, pag. 216 et suiv.)

4. L'auteur veut dire : des émotions qui auraient pu refroidir son zèle et le détourner de son devoir.

été pendant un demi-siècle, un des magistrats de l'empereur. Aujourd'hui qu'il va en mission par ordre de Sa Majesté, pourrait-il ne pas suivre l'exemple des anciens sages et prendre les airs timides d'une jeune fille? Seulement, si ton père a quitté sa retraite [1], c'était uniquement pour te choisir un époux; pouvais-je penser qu'avant de rencontrer un gendre, je tomberais dans les piéges d'un scélérat? Ce n'est pas tout: depuis que tu as perdu ta mère, à l'âge de onze ans, quelle est l'heure, quel est le moment où tu n'as pas été près de moi [2]? Aujourd'hui que je te quitte tout à coup pour faire un long voyage, quand mon cœur serait de fer ou de pierre, pourrait-il être insensible à la douleur? Quoi qu'il en soit, il ne me reste plus que ce jour, que ce moment. Demain, dès que j'aurai quitté le seuil de ma porte pour aller exposer ma vie au service de l'empereur, je devrai naturellement oublier toutes ces pensées.

— Quand un père et une fille, dit Ou, l'académicien, se séparent pour aller dans un pays lointain, ils doivent sans doute éprouver un sentiment pénible; mais les choses étant venues à ce point, je n'y vois aucun remède. D'ailleurs, mon beau-frère a toujours montré la fermeté d'un homme de cœur, et ma nièce, qui est versée dans les lettres, peut être regardée comme la perle de l'appartement intérieur [3]. Si vous preniez l'air

1. Littéralement : Est sorti de la montagne.
2. Littéralement : Au bas de mes genoux.
3. Littéralement : La fleur.

(abattu) des prisonniers de Thsou[1], et que ce coquin de Yang vînt à l'apprendre, il ne manquerait pas de se moquer de vous. Puisque vous me confiez ma nièce, elle sera comme ma fille. Pour répondre à vos ordres[2], je me ferai un devoir de lui choisir un époux distingué. »

Après avoir entendu ce discours, Pé-kong essuya aussitôt ses larmes, et reprenant son visage ordinaire: « Par ces paroles, dit-il, vous avez dissipé les ténèbres qui offusquaient[3] mon esprit. Si vous choisissez pour

1. Il y a ici une allusion historique. On lit dans les Mémoires historiques de Tso-khieou-ming : Le prince de Tsin, visitant un jour le quartier général de l'armée, demanda à Tchong-i : Quels sont ces hommes chargés de chaînes qui portent le bonnet des gens du Midi? Un magistrat répondit : Ce sont des prisonniers de Thsou, que le prince de Tching a offerts à Votre Majesté. Le prince les fit mettre en liberté.

La même mention des prisonniers de Thsou se trouve dans les annales des Tsin, biographie de Wang-tao. Les soldats qui avaient passé le fleuve Kiang, chaque fois qu'ils avaient un jour de congé, s'amusaient ensemble. Ils quittaient leurs nouveaux postes et ne songeaient qu'à boire et à manger. Un jour, Tcheou-kaï, qui était au milieu d'eux, dit en soupirant : Le climat est le même que celui de notre pays, mais quand nous levons les yeux, combien le fleuve et les montagnes nous paraissent différents! Ils se regardèrent tous et versèrent des larmes. Wang-tao, changeant de visage, s'écria : Nous devons unir nos efforts pour relever la famille impériale, et la ramener dans la capitale. Pourquoi imiter la pusillanimité des prisonniers de Thsou, et vous regarder les uns les autres en pleurant?

2. Il y a en chinois *pao-ming*, expression qui, d'après deux passages de Sse-ki et des Annales des Han, signifie « venir rendre compte d'une commission, ou de la manière dont on a exécuté les ordres. » (*Peï-wen-yun-fou*, liv. 83, fol. 12.)

3. En chinois : *khaï-mao-se*. Vous avez écarté les roseaux qui m'obstruaient. Wells Williams : « You have my mind enlightened. »

ma fille un époux distingué, je mourrai content, quand même ce serait sur une terre étrangère. » Puis, se tournant vers Hong-yu : « Ma fille, dit-il, quand tu seras demain chez mon beau-frère, n'emploie plus les noms d'oncle et de nièce, mais seulement ceux de père et de fille. Il se fera un plaisir de te chercher un époux. »

Hong-yu aurait voulu parler encore, mais elle craignait de réveiller la douleur de son père. Alors, raffermissant son courage, elle se contenta de dire : « J'obéirai avec respect aux ordres de mon père. »

Ils burent encore quelque temps ensemble, puis, quand le soir fut venu, les domestiques apportèrent les lampes. Après qu'on eut bu encore une fois, Ou, l'académicien, prit congé d'eux et partit. On peut dire à cette occasion :

Ses habits, mouillés par les fleuves et les torrents, resteront humides pendant mille automnes.
Un magistrat qui quitte son pays, excite la pitié de dix mille générations.
Ne dites point qu'un héros ne pleure pas;
Un héros peut verser des larmes, mais elles coulent en secret.

Le second jour, comme Pé-kong venait de se lever, un de ses domestiques lui annonça la visite du seigneur Tchang, membre du ministère du personnel. En jetant les yeux sur sa carte, Pé-kong y lut : *Tchang-tchi-jin, membre du ministère du personnel, président du bureau qui est chargé d'élire les fonctionnaires civils.* Après un moment de réflexion : « Cet homme,

dit-il, est compatriote de Yang, le moniteur impérial. Je pense qu'il est sans doute venu dans son intérêt. » Il sortit aussitôt pour le recevoir. Les salutations achevées, il le fit asseoir en lui cédant la place d'honneur. Quand les domestiques eurent servi le thé, Tchang prit le premier la parole : « Si Votre Seigneurie, dit-il, a obtenu un avancement magnifique et part pour une mission lointaine ; tout cela est venu de deux bureaux[1] qui vous ont présenté, notre ministère y est étranger.

— Je suis un vieillard débile, lui dit Pé-kong ; je n'ai ni talent ni instruction, et il y a longtemps que j'aurais dû demander ma retraite pour cause de santé. Hier, j'ai reçu tout à coup le décret qui me nomme ; je ne sais qui m'a recommandé[2], et a compromis par là les intérêts du gouvernement.

— Devinez un peu qui c'est, demanda Tchang.

— Je l'ignore, répondit Pé-kong.

— Eh bien ! repartit Tchang, celui qui vous a présenté n'est pas autre que Yang-tseu-bien, votre honorable compagnon d'études.

— Quoi ! s'écria Pé-kong, c'est M. Yang ? Il savait pourtant que je suis dépourvu de talent. Comment a-t-il eu cette généreuse idée ? C'est une grande marque d'amitié que m'a donnée mon compagnon d'études[3] ;

1. Ces deux bureaux ont déjà été désignés dans plusieurs autres endroits sous le nom de Kho et de Tao. (Voyez chap. I, p. 7, n. 1.)

2. Mot à mot : Qui a poussé le moyeu du char.

3. On sent que Pé-kong est au contraire fort irrité de la conduite de Yang, mais, par politique, il ne peut en ce moment parler autrement.

mais si, une fois parti d'ici, je viens à échouer dans cette affaire, j'ai bien peur que M. Yang n'ait à rougir de sa présentation.

— Moi-même, dit Tchang, je n'en savais rien. Un décret impérial avait ordonné à notre ministère de prendre une décision. Comme cette affaire était de la compétence de notre bureau, M. Yang est venu m'en informer de point en point, de sorte que j'ai été tout de suite au courant. Aujourd'hui, je viens exprès vous rendre visite pour savoir si vous allez faire ce voyage de bon gré ou contre votre gré.

— Seigneur, dit Pé-kong en riant, pourquoi m'adressez-vous cette question? Dans ma position actuelle, je suis un officier de l'empereur. Que Sa Majesté m'envoie de l'orient à l'occident, du midi au nord, je n'ai autre chose à faire que de lui obéir. Comment pouvez-vous me demander si je pars de bon gré ou contre mon gré?

— Monsieur, lui dit Tchang, de tout temps j'ai admiré la pureté de votre caractère. Si je suis venu ici, c'était dans les meilleures intentions. Il faut, monsieur, me parler sincèrement et ne me rien cacher.

— Seigneur, lui dit Pé-kong, après avoir reçu de vous une si haute marque d'amitié, comment oserais-je vous cacher mes sentiments? Mais il y a un point sur lequel je vous prierai de m'éclairer : Qu'entendez-vous par partir de bon gré ou contre mon gré?

— Si vous partez de bon gré, répondit Tchang, je n'ai plus rien à dire. Demain, quand vous aurez reçu le dé-

cret, vous n'aurez qu'à vous mettre en route. Si, au contraire, vous ne vous souciez pas de partir, je vous parlerai avec une entière franchise. Voici le fait : c'est M. Yang qui, pour avoir échoué dans sa demande, vous a suscité cette fâcheuse affaire. Suivant le proverbe : *l'homme le plus propre à détacher le grelot, est celui qui l'a attaché.* Ce qu'il y a de mieux à faire, est de me charger des premières ouvertures. Si vous consentez à ce mariage, M. Yang présentera une autre personne pour vous remplacer, et alors vous serez dispensé de partir. D'ailleurs, pour ce qui regarde cette alliance, votre compagnon d'études a une position de fortune égale à la vôtre. Je ne vois là aucun empêchement. Vous ferez bien de réfléchir mûrement et de vous décider.

— Je ne savais pas, dit Pé-kong en riant, que mon compagnon d'études eût tant d'adresse.

— Quoique M. Yang ne soit qu'un moniteur, répartit Tchang-tchi-jin, il est extrêmement lié avec Chi, le commandant en chef de la province, et de plus, c'est l'ami intime de Wang-thsiouen, l'un des alliés de l'empereur. Il a dans le palais de puissantes relations [1], et même les deux ministres Tchin et Wang ne manquent jamais d'écouter tout ce qu'il dit [2]. Comme vous remplissez ici une charge, vous ne pouvez vous dispenser de vous soutenir l'un l'autre. Quant à ce mariage, c'est

1. Litt. : Dans l'intérieur, les ficelles et les cordes sont très-efficaces.

2. C'est-à-dire : D'accéder à toutes ses demandes.

Yang qui est venu le premier vous solliciter; c'est une excellente affaire; pourquoi repoussez-vous sa demande?

— Si l'on considère, dit Pé-kong, la charge que j'occupe dans le monde, les paroles de Votre Excellence sont comparables à l'or et au jade; mais je suis d'un naturel mou et indolent, et il m'est tout à fait égal d'être en place ou de n'y être pas; seulement ce que je n'aime pas du tout, c'est d'être en relations avec des hommes nobles et puissants. Quoique ma mission actuelle ait été suggérée par M. Yang, au bout du compte, il y a là un décret de l'empereur, et comme je suis un officier de l'empereur, je n'ai pas autre chose à faire que de partir pour obéir aux ordres de l'empereur. Que M. Yang m'ait présenté dans l'intérêt de l'État ou dans son propre intérêt, je ne demande pas à le savoir. Quant au mariage qu'il désire, je suis un magistrat pauvre; comment pourrais-je prétendre à un tel honneur?

— Quoique vous n'ayez pas de goût pour les charges, repartit Tchang, membre du ministère du personnel, vous devez tâcher d'échapper au malheur. Sans parler de la perfidie des Tartares, en faisant ce voyage, il n'est pas sûr que vous puissiez conclure la paix. Et quand même vous réussiriez dans cette négociation, il dépendra des officiers du palais de décider si vous avez bien ou mal fait d'aller au-devant de l'empereur et de le ramener, si par là vous avez acquis du mérite ou commis un crime. De plus, quand vous serez parti,

si votre fille, si jeune et si frêle, continue à demeurer ici, le tigre[1] attachera sur elle ses yeux farouches; pourrez-vous la préserver de tout danger? »

En entendant ces paroles, Pé-kong changea de visage. « Suivant les anciens, dit-il, « tant que les ennemis du royaume ne sont pas exterminés, comment « pourrions-nous songer à notre famille? » Du reste, la vie et la mort, le bonheur et le malheur, sont décrétés par le Ciel. J'obéis aux ordres de l'empereur. Aujourd'hui, en allant en mission au quartier des Tartares, j'ai fait d'avance le sacrifice de ma vie[2]; à plus forte raison ne tiens-je aucun compte des éloges ou du blâme, et même de ma jeune fille. On pourra me couper la tête, mais jamais je ne subirai la loi d'un autre homme.

— Au fond, dit Tchang, j'étais venu dans une bonne intention; je ne savais pas que Votre Seigneurie eût pris une résolution aussi arrêtée. Je suis bien coupable. »

Il se leva aussitôt, prit congé et sortit. Pé-kong le reconduisit jusqu'en dehors de la porte principale. On peut dire à ce sujet :

Le crédit est aussi fragile que des œufs qu'on écrase;
L'homme séduit par l'intérêt semble boire un vin généreux.

1. Allusion à Yang, l'ennemi déclaré de Pé-kong.

2. Mot à mot : Ce corps de sept pieds, je l'ai déjà placé en dehors du but, c'est-à-dire je l'ai traité comme indigne d'égards. (Voyez Morrison, *Dict. chin.*, part. I, clef 40, pag. 856, col. A, ligne 15.)

Ce passage montre, comme on l'a déjà dit, que sous la dynastie des Ming, le *tch'i* (pied chinois) était beaucoup plus court que notre *pied-de-roi*.

A moins d'avoir le courage d'un héros,
Qui pourrait s'empêcher de perdre sa vertu?

Après avoir reconduit Tchang en dehors de sa porte, Pé-kong sentit redoubler sa colère. « Il est clair, dit-il, que c'est ce vieux coquin de Yang qui m'a joué ce tour odieux. De plus, il m'envoie des gens pour vanter son crédit et me contraindre à ce mariage. C'est une conduite infâme. Seulement, si j'allais aujourd'hui discuter avec lui, tout le monde dirait que je crains d'aller dans le nord, et que je profite de cette occasion pour lui chercher querelle. Attendons que je sois revenu de mon voyage, j'aurai alors le temps de m'expliquer avec lui. Mais l'affaire de Hong-yu ne doit être différée pour rien au monde. »

Il écrivit sur-le-champ une lettre, l'envoya d'abord à Ou, l'académicien, et lui demanda un rendez-vous pour qu'il l'attendît chez lui. Puis, s'adressant à sa fille : « Ce coquin de Yang, dit-il, est d'une méchanceté extraordinaire; il faut le fuir au plus vite. Maintenant, tu ne peux attendre que je sois sorti d'ici. Il est nécessaire que tu prépares promptement quelques vêtements; cette nuit même, je veux te conduire chez ton oncle. »

Après avoir entendu ces paroles, Hong-yu n'osa point résister à son père. Elle fit à la hâte ses préparatifs et attendit jusqu'au soir. Pé-kong loua, sous main, deux chaises, plaça sa fille dans l'une, et, s'étant assis dans l'autre, il la conduisit secrètement chez Ou, l'académicien. Dans ce moment, Ou avait chargé ses domesti-

ques de les attendre et de les conduire dans le derrière de sa maison. Pé-kong dit d'abord à sa fille de faire quatre révérences à Ou, l'académicien, qu'il salua lui-même quatre fois. « Dans ces révérences, dit-il, vous pouvez voir l'affection qu'inspirent les liens du sang, et un dépôt qui vaut mille onces d'argent.

— Mon beau-frère, dit Ou, l'académicien, soyez tranquille. Il est bien certain que je ne ferai pas déshonneur à vos ordres [1]. »

Hong-yu sanglotait au fond du cœur; elle cachait ses larmes et baissait la tête sans pouvoir dire un mot. Ou, l'académicien, voulut retenir Pé-kong et lui offrir du vin. « Je n'ose m'asseoir, dit-il; je craindrais qu'on ne vînt à le savoir. » Puis, se tournant vers sa fille : « Après cette séparation, dit-il, je ne sais quel jour je pourrai te revoir. »

Comme Pé-kong voulait sortir de suite, sa fille, ne pouvant supporter ce départ, le tira vers elle, et après lui avoir fait quatre révérences, elle laissa éclater ses pleurs et ses sanglots. Pé-kong lui-même ne put retenir ses larmes. Ou, l'académicien, fit tous ses efforts pour calmer leur douleur. Le père et la fille, ne voyant aucun remède, furent obligés de se séparer en étouffant leur voix. On peut dire à cette occasion :

Dans le monde, on éprouve mille peines et mille souffrances;

1. C'est-à-dire : Vous ne rougirez pas de m'avoir donné cette commission, de m'avoir confié votre fille.

Mais ce qu'il y a de plus cruel, est de se séparer au moment de la mort ou pendant la vie.

Pé-kong rentra chez lui après avoir conduit sa fille. Quoiqu'il fût fort affligé, se voyant délivré de toute inquiétude[1], il se mit à boire seul jusqu'à s'échauffer la tête[2], et s'endormit. Le lendemain, il se leva de bonne heure et se rendit à son bureau pour prendre le décret; puis, revenant dans sa maison particulière, il en ferma toutes les portes et ordonna aux domestiques de faire bonne garde et de dire que mademoiselle Pé restait dans l'intérieur. Il se contenta d'emmener avec lui deux serviteurs d'une capacité reconnue, et se pourvut d'une garniture de lit et de bagages. Après avoir pris congé de la cour, il se rendit au dehors de la ville, et s'arrêta dans une maison de poste pour attendre Li-chi, le premier envoyé, avec qui il devait faire le voyage. Or, comme Pé-kong était un des neuf membres du bureau des cérémonies, il devait naturellement avoir le rang de premier envoyé; Li-chi, qui était seulement porteur de messages, n'avait droit qu'au titre d'envoyé en second. Mais, la veille, Pé-kong ayant traité avec hauteur Tchang, membre du ministère du personnel, celui-ci avait donné à Li-chi le titre de vice-président du ministère des rites avec le rang de premier envoyé, et à Pé-kong, le titre de vice-président du ministère des

1. En chinois *koua-ngaï* (Basile, 3436-6966) : pesadumbre que le impide algo, souci, inquiétude, qui nous empêche de faire quelque chose. (*Dictionn. espagnol du dialecte du Fo-kien.*)

2. Littéralement : Jusqu'à s'enivrer.

ouvrages publics, avec le rang d'envoyé en second; cependant Pé-kong n'en prit aucun souci.

A cette époque, tel était l'usage des bureaux : le repas du départ[1] était offert tantôt par tous les collègues, tantôt par un seul. Après quelques jours d'agitation, Pé-kong finit par partir pour le nord avec Li-chi. Nous le laisserons un moment pour revenir à Yang, qui s'était figuré, dans l'origine, que Pé-kong, poussé par la crainte, le prierait de faire rapporter le décret, et ne demanderait pas mieux que de conclure promptement le mariage. Il n'avait pas prévu que Pé-kong montrerait au contraire une noble fierté; qu'il irait bravement en mission, et ne consentirait jamais à cette alliance. Ne sachant quel parti prendre, il se livra à de nouvelles réflexions. « Voilà le mariage manqué, se dit-il en lui-même. Au premier jour, quand Pé-kong sera revenu, ce sera en vain que je lui aurai suscité cette mauvaise affaire. Comment pourrai-je me présenter devant lui? *Si vous n'avez pas réussi la première fois*, dit le proverbe, *ne vous arrêtez pas la seconde fois.* Le mieux est de profiter de son absence pour lui jouer un nouveau tour, et conclure ce mariage à quelque prix que ce soit. A l'époque de son retour, je serai déjà son parent; quand il se fâcherait, cela ne ferait rien. Quoi qu'il en soit, comment me mettre à l'œuvre?

1. Lorsqu'un magistrat se mettait en route, ses collègues l'accompagnaient jusqu'aux portes de la ville et lui offraient une collation.

« Mon plan est tout trouvé, dit-il après un moment de réflexion : Avant-hier, Wang-tchi-jin, membre du ministère du personnel, et Sou, le moniteur impérial, sont allés lui faire des ouvertures de mariage. Quoiqu'il n'ait point consenti, je vais maintenant les prier tous deux de dire que, de sa propre bouche, il leur a donné sa promesse. J'engagerai ensuite Yang-fang à aller saluer Son Excellence Wang-thsiouen, et à lui demander son appui secret. Son Excellence m'indiquerait un jour heureux, et, finalement, il bâclerait lui-même le mariage. Le vieux Pé étant absent, qui est-ce qui viendrait se mêler de cette affaire?

Ce stratâgème étant arrêté, il alla d'abord en instruire Tchang, membre du ministère du personnel, et comme Tchang avait les mêmes vues et les mêmes principes que Yang, il consentit dès les premiers mots. Il pria ensuite Tchang d'en parler à Sou, le moniteur impérial, mais celui-ci ne dit ni oui ni non, et se contenta de faire une réponse vague. Comme la place d'inspecteur général du Hou-kouang se trouvait justement vacante, il pria quelqu'un d'en parler au président [1], et de demander pour lui cette mission. Dès que le décret fut rendu, il fit à la hâte ses préparatifs et se mit en route.

A cette nouvelle, Ou, l'académicien, prépara de suite du vin, courut après lui jusqu'en dehors de la ville, et lui offrit le repas du départ. « Monsieur Sou, lui dit-il,

1. Au président de la chambre des inspecteurs généraux.

comment avez-vous obtenu tout à coup cette mission, et pourquoi partez-vous si vite? »

Sou, le moniteur impérial, poussa un soupir. « Si vous étiez un autre homme, lui dit-il, je n'aimerais pas à m'expliquer devant vous, mais Votre Seigneurie n'est pas un étranger pour moi, et rien ne m'empêche de vous parler à cœur ouvert. »

Il lui raconta alors que Yang, le moniteur impérial, avait voulu lui forcer la main, ainsi qu'à Tchang, membre du ministère du personnel, pour jouer tous deux le rôle d'entremetteurs, et que, de plus, il avait ordonné à Yang-fang, son fils, d'aller rendre visite à Wang-thsiouen pour obtenir secrètement son appui. Après avoir raconté en détail tout ce qui s'était passé, « Seigneur Ou, ajouta-t-il, dites-moi un peu si cela est permis. Maintenant que Pé-kong est parti, qui oserait se mettre en avant et se déclarer son ennemi? Voilà pourquoi je me suis hâté de demander cette mission; mon seul but était de le fuir.

— C'était donc pour cela? » dit Ou, l'académicien. Mais comme, dans ce moment, les personnes qui reconduisaient Sou étaient fort nombreuses, il se contenta de boire trois ou quatre tasses de vin, puis il se leva et partit.

Ou, l'académicien, de retour chez lui, se dit en lui-même: « Pour que ce vieux Yang agisse avec une telle témérité, il faut qu'il ait des intelligences dans le palais. Si, par hasard, il réussissait à obtenir un ordre impérial pour faire des perquisitions, maintenant que

ma nièce est chez moi, je ne le crains pas, mais je serais obligé d'avoir des démêlés avec lui. Ajoutez à cela qu'à la veille de son départ, Thaï-hiouen[1] m'avait fait mainte recommandation. Si l'on échoue une fois sur dix mille, il n'est plus temps de se repentir. En s'échappant d'ici, le seigneur Sou a fait preuve d'une prudence admirable. Demain, je n'ai rien de mieux à faire que de demander un congé. Je profiterai du moment où il n'a encore rien entrepris contre nous pour partir d'avance. C'est un moyen excellent. »

Son plan étant arrêté, dès le lendemain, il demanda un congé. Or, les membres de l'Académie jouissaient d'un grand loisir. De plus, à cette époque, ils n'avaient point de conférences pour expliquer les livres canoniques, de sorte qu'il leur était facile d'obtenir un congé. Une fois le congé obtenu, Ou, l'académicien, demanda un passe-port, et fit partir quelques domestiques pour l'accompagner. Il choisit un jour heureux et envoya les gens de sa maison en dehors de la ville.

Or, Ou, l'académicien, n'avait emmené à la capitale qu'une femme de second rang, laquelle, avec sa fille et lui, formaient une société de trois personnes. Cette femme de second rang devait passer pour sa femme légitime et regarder mademoiselle Pé comme sa propre fille. Il prit en outre une dizaine de servantes et de domestiques, et quitta la ville de grand matin, sans que personne s'en aperçût.

1. Nom honorifique de Pé-kong.

On peut dire à ce sujet:

L'un, bravant le fer ennemi, s'en va dans le nord, au quartier des Tartares;

L'autre, pour échapper au danger, s'enfuit au midi, dans son pays natal.

Qui est-ce qui éloigne de force, au nom de l'empereur, un honorable magistrat?

C'est un homme perfide, plus méchant qu'un léopard.

Si le lecteur ignore ce que fit Ou, l'académicien, quand il fut revenu dans son pays natal, qu'il veuille bien m'écouter un moment; il en trouvera le récit détaillé dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

OU, L'ACADÉMICIEN, RENCONTRE UN HOMME DE TALENT SOUS DES ARBRES EN FLEUR

Nous avons vu que Ou, l'académicien, indigné des procédés odieux de Yang, le moniteur impérial, s'était cru obligé de demander un congé. Il avait emmené secrètement mademoiselle Pé, et était sorti de la capitale pour retourner dans sa famille. Après avoir échappé ainsi à la gueule du tigre, il fut assez heureux pour faire tout ce voyage d'une manière sûre et tranquille, et, en moins d'un mois, il arriva chez lui, dans la ville de Kin-ling (Nan-king). Or Ou, l'académicien, avait une fille nommée Wou-yen (sans attraits); elle était âgée de dix-sept ans, et avait un an de plus que Hong-yu. Elle était déjà mariée, mais elle n'avait pas encore quitté la maison paternelle pour joindre son époux. Quoique ce fût la fille d'un magistrat, elle avait l'air fort commun. Elle était la cousine de

Hong-yu[1]. Ou l'académicien, à qui Pé-kong avait confié sa fille, eut peur que Yang ne se mît à sa recherche. Il changea aussitôt le nom de Hong-yu (jade rouge) en celui de Wou-kiao (sans beauté), et voulut qu'elle et Wou-yen se donnassent les noms de sœur aînée et de sœur cadette. De plus, il recommanda aux gens de la maison d'appeler l'une *Ta-siao-tsie* (la grande demoiselle) et l'autre *Eul-siao-tsie* (la seconde demoiselle), et ne leur permit point de prononcer le nom de Pé.

Quand Ou, l'académicien, arriva dans sa maison, on touchait déjà à la fin de l'hiver, de sorte qu'après avoir fait un grand nombre de visites, et dîné plusieurs fois en ville, il se trouva en un clin d'œil à l'entrée du printemps. Il n'était occupé que de l'idée de chercher à Wou-kiao un époux distingué. Mais quoiqu'il eût pris de tous côtés des informations, il ne trouva personne à son gré. Un jour, tous les magistrats de la ville étaient allés dîner ensemble[2] dans le couvent de Ling-kou[3], pour admirer les pruniers en

1. Littéralement : Elle et Hong-yu étaient sœur aînée et sœur cadette du côté de la sœur du père et du frère de la mère.

La sœur de Ou, père de Wou-yen, avait épousé Pé-kong ; par conséquent, Ou était le frère de la mère de Hong-yu. Les deux jeunes filles se trouvaient ainsi cousines.

2. Mot à mot : Avaient eu le vin en commun (*yeou-khong-thsieou*). Le mot *thsieou*, vin, se prend souvent dans les romans pour *repas*, *collation*.

3. *Ling-kou* était une montagne célèbre de la province du Kiang-nan. (*Pei-wen-yun-fou*. Liv. 90 B, fol. 244.)

fleur. Or, la vue des pruniers en fleur, du couvent de Ling-kou, était le plus charmant spectacle de Kin-ling (Nan-king). Près du couvent, sur une étendue de plusieurs li [1], on voyait partout des pruniers à fleurs rouges et à fleurs blanches. Tout le long de la route, l'odorat était enivré de leur doux parfum. Dans l'intérieur du couvent, il y avait quelques pruniers à fleurs vertes [2] d'une beauté plus remarquable encore.

Au commencement du printemps, on y voyait des poëtes et des promeneurs sans nombre. Ce jour-là, Ou, l'académicien y avait suivi la foule. Quand il fut arrivé dans le couvent, dès le premier coup d'œil, il aperçut en effet de très belles fleurs. Un ancien poëte nommé Kao-khi-ti, a composé deux pièces de vers [3] où il célèbre uniquement la beauté des pruniers en fleur.

PREMIÈRE PIÈCE.

Vos fleurs charmantes ne devraient paraître que dans le séjour des dieux.

Quelle main vous a plantés en tous lieux dans le Kiang-nan ?

1. Dix li répondent à une de nos lieues.

2. En chinois : *Lou-ngo*, boutons verts ; cette expression désigne une espèce particulière de pruniers appelée *Lou-ngo-meï*. La plupart des pruniers, dit le *Meï-pou* (la monographie des pruniers), ont des fleurs rouges ou violettes, mais celui-ci a des fleurs d'un vert pur. C'est une espèce rare qui est fort estimée des amateurs. (*Fen-louï-tseu-kin*. Liv. 53, fol. 1.)

3. Ces pièces ont été reproduites dans l'encyclopédie Youen-kien-louï-han, liv. CD, fol. 14.

Une autre édition du roman appelle l'auteur *Kao-sse-min*.

Votre neige[1] remplit la montagne où viennent dormir de grands lettrés.

Quand la lune brille au bas des arbres, on y voit venir de jeunes beautés.

La fraîcheur s'attache à votre ombre légère, pendant que le vent agite les bambous.

Le printemps cache vos derniers parfums sous des tapis de mousse.

Quel est le poëte qui, après vous avoir quittés, n'aimerait pas à célébrer vos louanges?

Le vent d'orient apporte la mélancolie et le silence; combien de fois reviendra-t-il (pour vous faire éclore?)

DEUXIÈME PIÈCE.

Vos fleurs pâles et glacées sont couvertes d'une poussière blanche et humide[2].

Qui a étendu des rideaux[3] de soie blanche pour protéger vos doux parfums?

Tout occupé de poésie, je parcours dix li en cherchant la route du printemps.

Je m'afflige d'être encore à la troisième veille, au moment où la lune est suspendue au-dessus du village.

1. Pour dire vos fleurs blanches comme la neige. Le poëte Thou-'an-chi donne aux fleurs blanches du prunier le nom de la *neige odorante*. Feu-louï-tseu-kin. Liv. LIII, fol. 2.

2. Mot à mot : Ont des traces de farine humide.

3. Les mots *rideaux de soie* désignent ici les pétales blancs des fleurs de prunier. Le poëte Ho-king parle ainsi de la fleur rouge du prunier (*kiang-kiao-meï*, le prunier à fleurs rouges) : Dans le palais de Pien-liang, on a transporté des pruniers *à soie rouge*, et on les a plantés sur la digue qui est en face du fleuve Pien (Pien-ho.) Voyez Fen-louï-tseu-kin. Liv. LIII, fol. 7.

Lorsque vos pétales s'envolent dans les airs, tout mon chagrin est qu'ils aient les nues pour compagnes[1].

Quand vous expirez[2], je suis tenté de croire que votre âme est de jade[3].

Placé devant ma cruche de vin, je voudrais interroger les hôtes de Lo-feou[4].

Vos feuilles, tombées dans le couvent, en cachent en ce moment l'entrée.

Ou, l'académicien, étant resté à boire avec tous les magistrats, passa une demi-journée à admirer les fleurs et se trouva un peu étourdi par le vin. Au mo-

1. C'est-à-dire : De les voir disparaître au milieu des nuages.

2. C'est-à-dire : Quand vos fleurs tombent.

3. Les poëtes chinois comparent souvent les fleurs blanches du prunier au jade blanc. Fen-louï-tseu-kin, liv. LIII, fol. 8 : « Le froid pénètre vos habits de *jade.* » *Ibid.:* « Vous avez une peau de *jade* et des os de *jade.* »

4. Lo-feou est le nom d'une montagne qui est située à l'embouchure méridionale du lac Thong-thing; elle est haute de 1,600 tchang (16,000 pieds). (Chouï-king-tchou.)

On lit dans l'ouvrage intitulé *Long-tch'ing-lou :* Sous la dynastie des Souï, Tchao-sse-hiong se transporta sur le mont Lo-feou. Un jour qu'il faisait froid, au moment du coucher du soleil, il se reposa au milieu d'une forêt de pins, à côté d'un cabaret. Là, il vit une jeune fille simplement mise et vêtue de blanc. Sse-hiong ayant commencé à causer avec elle, il se sentit pénétré d'un parfum délicieux. Alors, il heurta à la porte du cabaret et se mit à boire avec elle. Quelques instants après, arriva un jeune garçon vêtu de vert qui chanta d'un air riant et dansa avec grâce. Sse-hiong, s'étant enivré, se laissa aller au sommeil. Longtemps après, comme l'orient était déjà éclairé par les rayons du soleil, il se leva et, regardant autour de lui, il vit qu'il se trouvait sous un grand prunier en fleur. (Le eune homme et la jeune fille étaient ce que l'auteur appelle les hôtes de *Lo-feou.*)

ment où l'on changeait le couvert[1], ils se levèrent tous ensemble, et allèrent s'amuser chacun de leur côté. Ou, l'académicien, alla tout seul examiner les vers qui couvraient les deux parois des murs. Les uns appartenaient à de grands écrivains des siècles passés, les autres, à des lettrés célèbres de l'époque présente. On y voyait aussi des poésies antiques, des ballades et des poëmes. Après un examen attentif, il ne vit en général que des compositions ordinaires; il n'y avait là aucun talent hors de ligne. Mais soudain, en passant devant un pavillon, il aperçut sur un mur blanchi, des vers dont l'écriture légère imitait le vol des dragons et l'agilité des serpents. Ou, l'académicien, s'étant approché, y jeta un coup d'œil et lut les vers suivants :

Leur air calme, leurs sentiments mystérieux et leur beauté délicate

Sont peints tour à tour dans les vers qui ornent cette salle[2].

Lorsqu'ils m'offrent de si délicieux parfums, je sens mon âme s'évanouir.

Ne pouvant point d'expression pour leur répondre, je les remercie en buvant du vin.

1. Mot à mot : Où l'on changeait la natte, la table, c'est-à-dire au moment où l'on se préparait à apporter le second service.

2. Le poëte personnifie les pruniers en fleur. Tchang-tso-hia dit qu'ils ont une figure de jade et un cœur de fer. Un autre poëte (Sou-che) leur donne des joues de jade et un cœur de santal (c'est-à-dire odorant). Fen-loui-tseu-kin. Liv. LIII.

Leur neige[1] m'écrase et me renverse; il me semble que je passe dans la maison de Meng.

En voyant la lune embrumée, je me rappelle l'époque où j'épousai mademoiselle Lin.

Dans ce moment, je crois voir encore la figure de la jeune beauté de l'appartement intérieur;

La femme de second rang ressemblait à une fleur de pêcher, et ses suivantes à des branches de saule.

Composé par Sou-yeou-pé, de Kin-ling (Nan-king).

Après avoir lu ces vers à plusieurs reprises, Ou, l'académicien, en fit le plus pompeux éloge. « Quels beaux vers! quels beaux vers! s'écria-t-il; ils sont pleins d'élégance et de fraîcheur, de noblesse et d'abandon. On y trouve la grâce de Yu-khaï-fou et de Pao-tsan-kiun[2]. » En regardant une seconde fois, il vit que l'encre était encore humide. « Évidemment, se dit-il, il faut que l'auteur soit un poëte renommé de l'époque actuelle; ce n'est point un esprit vulgaire. » Il prit aussitôt note du nom de Sse-yeou-pé. Comme il était à

1. On a déjà vu (p. 140, note 1) le mot *neige* employé pour désigner les fleurs blanches des pruniers.

2. Thou-fou, poëte célèbre de la dynastie des Thang, a fait, dans les mêmes termes, l'éloge des vers de Yu-khaï-fou et de Pao-tsan-kiun. Pao-tchao, dont le nom honorifique était Ming-youen, vivait sous les (premiers) Song, et avait le titre de Tsan-kiun (chef de bataillon) que l'on joignait ordinairement à son nom.

Yu-khaï-fou vivait sous les Thang; il était contemporain de Thou-fou, qui dit de lui : « C'est un des hommes les plus distingués de l'époque actuelle. Dans son mémoire sur l'art militaire, il surpasse de beaucoup les anciens écrivains. »

Khaï-fou était le titre d'une magistrature fondée sous la dynastie des Han; il répondait à celui de *Ta-tsiang-kiun*, général en chef.

réfléchir, un religieux du couvent vint lui offrir le thé. Ou, l'académicien, lui montra la pièce de vers. « Sauriez-vous? lui dit-il, qui en est l'auteur.

— Tout à l'heure, dit le religieux, une compagnie de jeunes messieurs était ici à boire du vin; je pense que ce sont sûrement eux qui les ont écrits.

— Maintenant, reprit Ou, l'académicien, où sont ils allés?

— Comme vos seigneuries, dit-il, étaient ici à manger ensemble, de peur qu'ils ne vous gênassent, je les ai engagés à aller s'amuser dans le temple de Kouan-in.

— Y sont-ils encore? demanda Ou, l'académicien.

— J'ignore s'ils y sont ou non, répondit le religieux.

— Allez voir un peu, dit Ou. S'ils y sont, je vous prie d'inviter de ma part le jeune monsieur Sou, qui a composé ces vers, et de lui dire que je désire avoir avec lui un moment d'entrevue. »

Le religieux obéit, et, peu d'instants après, il accourut pour lui rendre réponse. « Ces jeunes messieurs, dit-il, sont partis à l'instant; si vous vouliez envoyer quelqu'un après eux, il serait encore possible de les rejoindre. »

En apprenant leur départ, Ou, l'académicien, éprouva secrètement une vive contrariété. « Quoique ce jeune homme ait un beau talent, dit-il en lui-même, j'ignore comment il est de sa personne. Si j'étais venu un peu plus tôt, et que j'eusse pu le voir un moment, j'en aurais été charmé; mais maintenant qu'il est parti, si je faisais courir après lui pour le rappeler, ce

serait tout à fait inconvenant. Il n'est pas nécessaire de courir après lui. »

En ce moment, le soleil était déjà arrivé au couchant[1]; tous les magistrats l'invitèrent encore à se mettre à table. Après avoir bu quelque temps ensemble, ils se dispersèrent aussitôt, et s'en retournèrent chacun chez eux. Ou, l'académicien, étant monté dans sa chaise, ordonna à ses domestiques d'en relever les jalousies; puis, grâce aux derniers rayons du soleil, il s'en revint en regardant, tout le long de la route, les pruniers en fleur. Il n'avait pas encore fait un ou deux li, lorsqu'il vit, sur le bord du chemin, plusieurs grands pruniers sous lesquels on avait étendu des tapis rouges et servi une collation. Sur ces tapis était assise une compagnie de jeunes gens qui, prenaient plaisir à regarder les fleurs[2]. Ou, l'académicien, soupçonnant que Sou-yeou-pé se trouvait parmi eux, ordonna aux porteurs d'arrêter sa chaise, et, en faisant semblant de regarder les fleurs, il examina secrètement ces jeunes gens, qui étaient en tout cinq ou six. Quoiqu'ils eussent de vingt à trente ans, les uns avaient un air maussade, les autres une mine pédante; ils étaient tous fort communs. Parmi eux, il y avait un

1. Littéralement : était déjà au niveau de l'Occident.

2. Il y a ici deux mots, *tso-lo* ou *tso-yo* (Basile : 173-4460) qui présentent un double sens. Si l'on prononce *tso-lo*, ils signifient *se réjouir, prendre plaisir* (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XIXC, fol. 95); si l'on prononce *tso-yo*, ils signifient « commencer la musique; » en mandchou *Koumoun deriboumbi*. Dictionn. Thsing-han-wen-haï, liv. XXXIV, fol. 18.)

jeune homme qui portait un petit bonnet et un vêtement de couleur unie. Voici son portrait :

« Il était beau comme le jade[1], et ses yeux avaient l'éclat d'une escarboucle ; les vapeurs les plus pures s'étaient concentrées dans toute sa personne, et l'élégance de son esprit répondait à sa figure. Il avait la taille svelte de Weï-kiaï[2] et la grâce de P'an-an[3]. Il n'avait point les manières de ces riches qui étalent une toilette fastueuse[4] ; c'était, en vérité, un charmant jeune homme. »

Ou, l'académicien, l'ayant attentivement regardé, se dit en lui-même : « Si ce jeune homme était Sou-yeou-pé, comme il est aussi remarquable au dedans qu'au dehors[5], ce serait vraiment un gendre distin-

1. Mot à mot : Comme le jade d'un bonnet.

2. Weï-kiaï, surnommé Cho-p'ao, vivait sous la dynastie des Tsin. Tous ceux qui le voyaient, l'appelaient *Yu-jin*, l'homme de jade, beau comme le jade. (Yun-fou-kiun-yu, liv. XIV, fol. 8 et 24.) Suivant le poëte Thsin-king, quand il passait dans les rues de Lo-yang, les personnes qui étaient en voiture s'arrêtaient pour le voir et l'admirer.

3. P'an-yo, surnommé 'An-jin, et qu'on appelle tantôt P'an-'an, tantôt P'an-'an-jin, vivait sous la dynastie des Tsin. Il était doué d'une beauté si remarquable que lorsqu'il se promenait dans le voisinage du marché, les femmes et les jeunes filles de Lo-yang, follement éprises de lui, l'entouraient en se tenant par la main, et remplissaient son char des plus beaux fruits qu'elles pouvaient se procurer.

4. Littéralement : Il n'avait point l'air de ceux qui portent des culottes de soie.

5. C'est-à-dire : Aussi remarquable par les qualités de l'esprit (allusion à sa pièce de vers) que par les agréments extérieurs.

gué. » Il appela secrètement un domestique très-intelligent, et lui donna ainsi ses instructions :

« Va tout doucement demander quel est, parmi ces jeunes messieurs occupés à boire, celui qui s'appelle Sou-yeou-pé. »

Le domestique obéit, et alla rôder à petits pas autour d'eux. Il interrogea celui qui avait servi la collation, et dès qu'il eut obtenu un renseignement précis, il s'empressa de venir rendre réponse. « Le jeune homme, dit-il, qui porte un vêtement uni et un petit bonnet est précisément M. Sou. »

A ces mots, Ou, l'académicien, éprouva une joie secrète. « Il est très-bien de sa personne, dit-il en lui-même. Si je pouvais obtenir qu'il devînt le mari de Wou-kiao, je ne me serais pas mal acquitté de la commission de Thaï-hiouen[1]. » Il donna alors de nouvelles instructions au domestique. « Je m'en retourne d'avance, lui dit-il; pour toi, reste ici, à la dérobée, et attends jusqu'à ce que M. Sou soit parti. Tu suivras ses traces et tu demanderas quel homme c'est et où il demeure; si son père et sa mère vivent encore; s'il a, ou non, une femme et des enfants. Il faut que tu t'informes de cela de la manière la plus exacte; après quoi, tu viendras me rendre réponse.

Le domestique l'ayant promis, Ou, l'académicien, ordonna à ses porteurs de se remettre en marche, et s'en revint chez lui, en admirant tout le long du che-

1. Nom honorifique de M. Pé.

min, comme la première fois, la beauté des pruniers en fleur. Le lendemain, le domestique vint lui rendre réponse. « Hier, dit-il, j'ai suivi M. Sou, au moment de son retour; il demeure dans la ruelle des Habits noirs[1]. D'après les informations que j'ai prises, M. Sou est un bachelier du collége du district. Son père et sa mère ne sont plus du monde; il est fort pauvre et n'est pas encore marié. Comme ses ancêtres n'étaient pas originaires de Kin-ling (Nan-king), il n'a ici ni parents ni alliés.

En entendant ces mots, Ou, l'académicien, sentit redoubler sa joie. « Eh bien! dit-il en lui-même, puisque ce jeune homme est pauvre et n'a pas encore pris femme, ce mariage se fera le plus aisément du monde[2]. D'ailleurs, comme il n'a plus ni père ni mère, rien ne l'empêchera de vivre dans la maison de son beau-père. Assurément, se dit-il, après un moment de réflexion, il est bien de sa personne, et son talent poétique est fort beau, mais j'ignore où en sont ses études pour la licence. S'il ne savait autre chose que boire et faire des vérs, s'il se préparait molle-

1. Nom d'une rue de Kin-ling (Nan-king). On lit dans les annales des Tsin, biographie de Ki-tchen : « Les personnes qui cultivaient les lettres, les calligraphes, les médecins, s'établissaient dans la *ruelle des Habits noirs.* Il y avait des hôtels magnifiques, des jardins, des rivières, des bois de bambous; on y trouvait toute sorte d'agréments. Cette rue était le séjour favori de tous les hommes les plus distingués.

1. Mot à mot : *to-cheou* (cracher-main), c'est-à-dire aussi aisément que si l'on crachait dans sa main.

ment à la licence, il ne pourrait, dans la suite, obtenir une position élevée, et peu à peu il tomberait dans la classe des hommes sans emploi [1] et des faiseurs de romances. Ce ne serait pas l'homme parfait (que je cherche) [2]. »

Ou, l'académicien, donna ensuite une nouvelle commission au domestique et lui dit: Va encore, de ma part, au collége du district [3], et informe-toi si ce monsieur Sou passait auparavant pour un jeune homme de talent, ou sans talent; si, au concours, il a obtenu un rang élevé ou un rang infime. ».

Après une demi-journée de recherches, le domestique vint rendre réponse à son maître. « M. Sou, dit-il, a été reçu bachelier à dix sept ans. Après avoir obtenu ce grade, il a perdu sa mère, et en a porté fidèlement le deuil pendant trois ans; il l'a quitté l'an passé, à dix neuf ans. A la fin de l'hiver dernier, il s'est présenté à l'examen annuel [4], présidé par Son

1. En chinois : *chan-jin*, des hommes de montagne. En mandchou: *soula niyalma*, des hommes sans emploi, c'est-à-dire qui, ayant quitté les emplois, vivent oisivement dans la retraite.

2. Littéralement : ce ne serait pas un *pi* (tablette ronde de pierre précieuse) entier, complet, parfait.

3. Ce collége s'appelle *Hien-hio*, ou comme ici, *Fou-hio* ; c'est là qu'on reçoit les bacheliers. (Morison, *Dictionn. chin.*, Part. I, clef 39, pag. 759.)

4. L'examen annuel a lieu pour conférer le grade de bachelier (sieou-thsaï). Voici les noms des examens suivants :

1° *kho-kiu*, pour être reconnu admissible au concours de licence.

2° *hiang-che*, l'examen de province, pour obtenir le grade de *kiu-jin* (licencié).

Excellence Li, l'examinatuer en chef. Ce fut la première fois. Mais la liste du concours n'est pas encore publiée, de sorte qu'on ignore quelle place il a obtenue. Cette année-ci, il a eu vingt ans accomplis. Pour du talent, on dit qu'il en a beaucoup.

« C'est bien cela, dit Ou, l'académicien ; la liste de l'examinateur en chef ne tardera pas à paraître.

— Les huissiers du collége, reprit le domestique, m'ont appris que la liste serait publiée dans trois ou quatre jours.

— Va encore t'informer, dit Ou, l'académicien. Dès qu'on aura fait paraître la liste, demande le numéro de sa place et viens m'en instruire. »

Au bout d'une dizaine de jours, Ou, l'académicien, commençait à s'inquiéter vivement, lorsqu'il vit son domestique qui arrivait avec la liste générale, qu'il s'était procurée au collége. Ou l'ouvrit et, au premier coup d'œil, il vit que Sou-yeou-pé avait obtenu la première place au collége du district[1]. Il en fut ravi jusqu'au fond du cœur. « Quel bonheur ! quel bonheur ! s'écria-t-il, de trouver parmi les jeunes gens un talent aussi accompli ! Ce mariage est marqué ici. » Soudain, il chargea quelqu'un d'aller chercher une dame

3° *hoei-che*, l'examen général, qui a lieu à la capitale, pour obtenir le grade de *thsin-sse* ou de docteur.

4° *tien-che*, l'examen qui a lieu dans le palais, pour obtenir le titre de *han-lin* (académicien).

5° *tch'ao-khao*, l'examen qui a lieu en présence de l'empreur, pour obtenir la première ou la seconde place parmi les académiciens.

1. C'est-à-dire : la première place sur la liste des bacheliers.

Tchang, qui était fort entendue dans les négociations de mariage : « J'ai, lui dit-il, une fille appelée Wou-kiao, qui a eu dix sept ans cette année. Je désire que vous alliez faire pour elle des ouvertures de mariage.

— J'ignore, répondit-elle, chez quel seigneur Votre Excellence m'ordonne d'aller négocier ce mariage.

— Il ne s'agit point, dit Ou, d'un seigneur quelconque, mais simplement d'un jeune étudiant du collége du district. Son nom de famille est Sou; il demeure dans la *ruelle des Habits noirs*. Dans le dernier concours pour le baccalauréat, c'est lui qui a obtenu la première place.

— J'avais entendu dire, reprit l'entremetteuse, qu'avant-hier, le seigneur Tchang, président d'un ministère, était venu vous faire des ouvertures de mariage, et que Votre Seigneurie avait refusé.

— Pour moi, dit Ou, je ne recherche ni la fortune ni l'éclat du rang; tout ce que je veux, c'est un gendre distingué. Comme M. Sou est parfaitement doué de talent et d'agréments extérieurs, c'est à lui seul que je veux donner ma fille.

— L'idée de Votre Seigneurie est juste, dit l'entremetteuse, je pars à l'instant. Naturellement, l'affaire sera conclue dès les premiers mots; seulement, je désirerais entrer pour voir un peu votre noble dame.

— Rien de plus aisé, répondit Ou, l'académicien.» De suite, il ordonna à un jeune domestique de la conduire, et aussitôt la dame Tchang entra dans le salon intérieur. Or, comme mademoiselle Wou-kiao ne faisait que penser

jour et nuit à son père et restait plongée dans le chagrin, madame Ou était allée avec elle dans le jardin situé derrière la maison, pour dissiper sa tristesse. Le petit domestique, ne la trouvant pas dans sa chambre, se hâta d'interroger les servantes, qui lui dirent que madame Ou était montée avec sa fille au haut du pavillon du jardin de derrière, pour regarder les fleurs. Le petit domestique, ayant emmené la dame Tchang, monta avec elle au haut du pavillon. Madame Ou y était en effet avec mademoiselle Wou-kiao, et, appuyées sur une fenêtre du pavillon, elles regardaient les fleurs des pêchers [1]. La dame Tchang s'empressa de faire la révérence à madame Ou et à sa fille.

« De la part de quelle famille venez-vous? demanda madame Ou.

— Je ne viens pas d'une maison étrangère, répondit-elle. C'est précisément le seigneur Ou qui m'a appelée afin de négocier un mariage pour mademoiselle.

— Ainsi donc, dit madame Ou, c'est Sa Seigneurie elle-même qui vous a fait venir. C'est bien cela. Hier, mon mari m'a dit qu'il y avait un jeune homme, du nom de Sou, aussi remarquable par son talent littéraire que par ses agréments extérieurs, et qui, par la suite, ne pouvait manquer d'aller loin. Si vous pouvez lui parler pour ma fille et conclure heureusement ce mariage, nous vous récompenserons généreusement.

— Après avoir reçu les ordres de Sa Seigneurie et

1. Il y a en chinois : *Pi-t'ao-hoa*, les fleurs des pêchers bleus.

de madame, dit l'entremetteuse, comment pourrais-je ne pas déployer tout mon zèle? »

Tout en parlant, elle regarda attentivement la jeune fille, et reconnut qu'elle avait en effet une figure charmante. On peut dire à cette occasion :

Un saule en fleur, quoique plein d'agréments,
N'est, au bout du compte, qu'une plante ou un arbre.
Pourrait-on le comparer à une jolie personne de l'appartement intérieur?
Sa beauté admirable est un don du ciel.

Quand la dame Tchang eut vu la beauté extraordinaire de Wou-kiao: « Est-ce cette jeune personne? demanda-t-elle.

— C'est elle-même, répondit madame Ou.

— Ce n'est pas pour me vanter, dit l'entremetteuse; j'ai vu, dans cette ville, je ne sais combien de filles de magistrats, mais jamais je n'en ai rencontré une seule qui fût aussi belle que mademoiselle. Je ne sais comment ce M. Sou a pu avoir un tel bonheur.

— Dans la ville, repartit madame Ou, il n'y a pas de magistrat qui ne soit venu la demander en mariage, mais mon mari a toujours refusé. Ayant fait une promenade hors de la ville, il eut l'occasion de voir M. Sou, et déclara que c'était un jeune homme d'un talent extraordinaire. Il désire l'avoir pour gendre. On peut dire que c'est un mariage arrêté par le Ciel; seulement, il faut que vous employiez tous vos efforts pour le négocier et le faire réussir.

L'entremetteuse se mit à rire. « Monsieur et madame,

dit-elle, ont une position si élevée, et, d'un autre côté, mademoiselle possède tant de charmes, que ce jeune homme, qui n'est qu'un simple bachelier, ne peut manquer de conclure cette affaire. C'est même une bonne fortune pour moi; j'y cours à l'instant même. »

Madame Ou ordonna à ses servantes d'offrir à l'entremetteuse du thé et des gâteaux. Celle-ci, après avoir mangé, prit congé de madame Ou et de sa fille. Quand elle fut descendue du pavillon, elle voulut, comme la première fois, passer devant la maison, mais le petit domestique lui dit : « Par devant le chemin est trop long; sortez par la porte de derrière.

— Peu m'importe, dit l'entremetteuse; prenons le plus court. »

Sous la conduite du petit domestique, elle suivit les détours des murs, et sortit par la porte de derrière d'un jardin fleuriste. Comme ce jardin était situé près de la ville, il y venait fort peu de monde. De tous côtés, on y voyait de grands arbres et des bois éclaircis. De plus, il y avait en dehors de la ville une multitude de montagnes verdoyantes qui entouraient ce jardin. C'était un lieu retiré et tranquille. C'est pourquoi Ou, l'académicien, avait fait élever ce pavillon; il s'y installait chaque jour et mettait son plaisir à regarder les fleurs.

L'entremetteuse, étant sortie par la porte de derrière, se retourna et, jetant un coup d'œil au loin, elle vit que madame Ou et sa fille étaient encore au haut du pavillon. Quoiqu'elle n'aperçût celle-ci que dans le

lointain, l'éclat de sa figure, la grâce de ses traits lui donnaient l'air d'une immortelle. Aussi fit-elle en secret son éloge : « C'est une charmante personne, se dit-elle, mais j'ignore comment est ce bachelier. » Faisant alors un détour, elle sortit de la grande rue, alla tout droit à la ruelle des *Habits noirs*, et chercha la demeure de Sou-yeou-pé. Justement, il sortait dehors pour reconduire quelques visites. Or, Sou-yeou-pé s'appelait Lien-sien de son nom honorifique. Il descendait de Sou-tseu-tchen [1] de Meï-chan [2]. Lorsque l'empereur Kao-tsong [3], de la dynastie des Song, fut passé dans le sud, son aïeul, pour échapper au danger, s'était retiré sur la rive gauche du Kiang, et bientôt après il s'était établi à Kin-ling (Nan-king). A l'âge de treize ans, Sou-yeou-pé avait perdu son père, Sou-hao. Heureusement que sa mère, madame Tchin, qui avait autant de prudence que de capacité et d'énergie, n'épargna ni soins ni peines pour l'instruire [4]. Elle ne se

1. C'était le même que Sou-che, dont le surnom était Tseu-tchen, et le nom honorifique Tong-p'o; de là vient qu'on l'appelait aussi Sou-tong-p'o, et quelquefois Tong-p'o. C'était un des écrivains les plus célèbres de la dynastie des Song.

2. Ce pays répond aujourd'hui à Meï-tcheou, nom d'un département et de son chef-lieu dans la province du Sse-tchouen.

3. Kao-tsong régna entre les années 1127 et 1162 de notre ère.

4. Il y a dans le texte « lui *apprendre à lire* les livres. » Mais, pour lire le chinois, il ne s'agit pas, comme dans nos langues, de connaître un petit nombre de lettres et de les assembler. Les caractères étant des mots qui expriment chacun une idée distincte, *lire* n'est autre chose que connaître et comprendre tous les mots qui entrent le plus souvent dans la composition des ouvrages littéraires.

relâchait ni jour ni nuit. Yeou-pé avait reçu de la nature une jolie figure, et ses manières étaient pleines de noblesse et de charme. De plus, comme il était doué d'une intelligence sans égale, il obtint à dix-sept ans le grade de bachelier; mais, peu de temps après, il eut le malheur de perdre sa mère. Yeou-pé se trouva ainsi seul et sans appui. Quoique Sou-youen, le moniteur impérial, fût son oncle, comme il demeurait momentanément dans le Ho-nan, il lui écrivait fort rarement, de sorte qu'à cette époque ils étaient sans nouvelles l'un de l'autre. Peu à peu, Sou-yeou-pé tomba dans la détresse. Heureusement que Sou-yeou-pé était d'un caractère ferme et élevé. Il ne s'occupait qu'à étudier et composer des morceaux littéraires, et l'idée de la pauvreté n'effleurait pas son cœur. Yeou-pé s'appelait dans l'origine Liang-thsaï[1]. Comme il aimait beaucoup le talent et la conduite de Li-thaï-pé[2], il changea son nom en celui de Yeou-pé[3]. De plus, empruntant en partie l'idée de nénuphar bleu (T'sing-liên) et celle de dieu déchu (Tse-siên[4]), il s'était donné le nom honorifique de ***Liên-siên*** (le dieu du nénuphar). Dans ses moments de loisir, prenant Li-thaï-pé pour modèle, il composait tantôt des chansons, tantôt des pièces de vers libres[5], qui fai-

1. Ce mot veut dire *doué de bonté, doué d'un bon naturel.*
2. C'était le plus célèbre poëte de la Chine.
3. C'est-à-dire : Celui qui aime Li-thaï-pé.
4. *Thsing-liên* (nénuphar bleu) et *Tse-siên* (le dieu déchu) étaient deux noms honorifiques qu'on avait donnés au poëte Li-thaï-pé.
5. En chinois : *fou*, *a diffuse loose poem.* Morrison, *Diction. chinois*, part. II, n° 2473.

saient l'admiration de ses condisciples et de ses amis. Cette année-là, son deuil était fini, et c'était justement l'époque où l'examinateur en chef présidait le concours annuel [1]. Il se vit, sans l'avoir espéré, le premier sur la liste. Tout le monde était venu le féliciter. Ce jour-là, il venait de reconduire des visites, et, au moment où il allait rentrer, la dame Tchang, l'entremetteuse, voyant sa jeunesse, sa beauté et sa tournure distinguée, présuma que c'était Sou-yeou-pé. De suite, elle courut après lui et, franchissant la porte : « Justement, dit-elle, M. Sou est chez lui ; je suis arrivée bien à propos. » Sou-yeou-pé se retourna et vit que c'était une vieille dame : « Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Monsieur, lui dit-elle en riant, je suis venu pour vous apporter un sujet de joie.

— Quelle joie peut me causer mon médiocre concours, reprit Sou-yeou-pé, pour que vous veniez m'en donner des nouvelles?

— Monsieur Sou, dit-elle en riant, vous avez obtenu au concours un rang très-élevé; c'est sans doute un faible sujet de joie, et l'on a déjà dû vous l'apprendre; mais ce que je viens vous annoncer est un sujet de joie aussi grande que le ciel.

— S'il en est ainsi, dit Sou-yeou-pé en souriant, veuillez entrer pour vous asseoir et vous expliquer comme il faut. »

La dame Tchang suivit Sou-yeou-pé jusque dans sa

1. Le concours pour obtenir le grade de *Sieou-thsaï* (bachelier).

chambre et s'assit. Quand elle eut pris le thé, Sou-yeou-pé se mit à l'interroger. « Je suis, lui dit-il, un pauvre bachelier; à part le premier rang que j'ai obtenu au concours, quel autre sujet de joie pourrais-je avoir?

— Monsieur Sou, dit-elle, comme vous êtes dans la fleur de la jeunesse et vivez tout seul, si je vous offrais pour épouse une jeune personne riche et noble, et en outre d'une beauté accomplie, dites-moi un peu si ce ne serait pas un sujet de joie aussi grande que le ciel.

— S'il fallait s'en rapporter à vos paroles, repartit en riant Sou-yeou-pé, ce serait en effet un sujet de joie; mais j'ignore s'il s'agit d'une joie véritable ou d'une fausse joie.

— Vous n'avez, lui dit-elle, qu'à me récompenser généreusement; je vous réponds que c'est une joie véritable.

— Eh bien! reprit Sou-yeou-pé, dites-moi à quelle famille appartient la demoiselle, et comment elle est de sa personne.

— Son père, dit la dame Tchang, n'est pas un de ces magistrats qui vivent à la campagne après avoir fait leur temps; il occupe maintenant une charge à la cour. Dernièrement, il a demandé un congé et est revenu chez lui. C'est M. Ou, l'académicien; sa fortune et son rang élevé vous sont parfaitement connus, et je n'ai pas besoin d'entrer là-dessus dans de longs détails. Je vous dirai seulement que cette demoiselle s'appelle Wou-kiao, et que cette année elle vient d'avoir dix-sept ans. Les qualités qu'elle a reçues en naissant se trouvent, il est

vrai, dans le ciel, mais elles n'existent point sur terre; sa figure est si belle qu'on ne saurait la rendre en peinture. Si monsieur la voyait, je craindrais qu'il ne devînt fou.

— Si c'est la fille de Ou, l'académicien, et qu'elle soit si belle, reprit Sou-yeou-pé, peut-il craindre de ne pas rencontrer quelque magistrat de son rang qui vienne la demander en mariage? Pourquoi, au contraire, veut-il avoir pour gendre un pauvre bachelier comme moi? Pour agir ainsi, il faut qu'il ait ses raisons. J'ai bien peur que cette demoiselle ne soit pas très-belle.

— Monsieur Sou, dit la dame Tchang, vous ne savez donc pas que ce M. Ou, l'académicien, a un caractère un peu étrange. Il n'y a pas un grand magistrat de la ville qui ne soit venu demander sa fille en mariage, mais il ne l'a accordée à aucun d'eux. Il dit que les fils d'hommes riches et nobles sont la plupart fort ignorants. Avant-hier, ayant vu quelque part des vers de votre composition, il a dit que vous aviez un talent extraordinaire, et il en a été ravi; voilà pourquoi il veut vous avoir pour gendre. C'est un bonheur, un coup de fortune qui vous vient de votre existence antérieure [1]. Comment pouvez-vous douter de la beauté de mademoiselle Ou? C'est bien ridicule. S'il n'était question

2. Les bouddhistes, qui admettent des existences successives, supposent que les hommes peuvent obtenir, dans leur vie présente, le fruit des bonnes actions qu'ils ont faites dans une existence antérieure.

que de magistrats de la ville qui eussent le même rang que Ou, l'académicien, il y en aurait encore quelques-uns; mais si l'on cherchait une jeune personne aussi charmante que sa fille, non-seulement dans toute la ville, mais même le monde entier, on n'en trouverait aucune d'une beauté aussi accomplie. Prenez garde, monsieur, de vous tromper sur son compte. Moi, qui vous parle, je n'ai jamais fait de mensonges; du reste, monsieur, vous pouvez aller aux renseignements.

— Bonne dame, repartit Sou-yeou-pé en riant, ce que vous dites plaît infiniment à mes oreilles, mais, au fond de l'âme, je n'y puis guère ajouter foi. Me serait-il possible de la voir un instant? j'aurais alors l'esprit tranquille.

— Monsieur Sou, repartit l'entremetteuse, voilà encore une demande bien ridicule[1]. Comment la fille d'un magistrat consentirait-elle à se faire voir à un homme?

— Si je ne puis la voir, dit Sou-yeou-pé, prenez la peine, bonne dame, d'aller rendre réponse à M. Ou, et que tout soit dit.

— Monsieur, dit la dame Tchang, j'ai exercé pendant la moitié de ma vie la profession d'entremetteuse, mais je n'ai jamais rien vu de si ridicule. Ce seigneur Ou, qui possède une fille si charmante, ne veut la marier à qui que ce soit parmi les hommes riches et no-

1. Mot à mot : Vous venez encore vous attirer des railleries.

bles, et lorsque, par une sorte de partialité, il veut vous la donner, vous lui opposez toutes sortes de défaites et de difficultés, et vous dédaignez d'accepter un bonheur qui vous tombe du ciel. Dites-moi un peu si ce n'est pas fort ridicule [1].

— Je n'oppose ni défaites ni difficultés, lui dit Sou-yeou-pé, mais quand il s'agit d'une affaire aussi grave que le mariage, je crains toujours qu'on ne me fasse tomber dans un piége; voilà pourquoi je n'ose pas vous croire à la légère. Si vous avez réellement de bonnes intentions, ne pourriez-vous pas imaginer un moyen pour que je la voie un instant à la dérobée? Si elle est en effet telle que vous dites, non-seulement je vous récompenserai généreusement, mais de ma vie je n'oublierai ce service [2].

— Monsieur Sou, dit l'entremetteuse après avoir réfléchi, comme vous prenez tant de précautions, si je ne vous montre pas le chemin pour la voir, vous ne manquerez pas de dire que je vous ai trompé. Eh bien! soit; raison de plus pour que je tâche de vous contenter.

— Si vous avez tant de bonté, dit Sou-yeou-pé, ma reconnaissance pour vous ne sera pas mince.

1. Mot à mot : Dites-moi si c'est bien risible ou pas bien risible (ridicule).

2. Il y a en chinois : Que je meure ou vive, je n'oserai oublier. Peut-être veut-il dire : Je ne vous oublierai ni pendant ma vie présente ni après ma mort, c'est-à-dire dans mes futures existences. On a vu plusieurs fois, dans les chapitres précédents, des allusions aux existences successives qu'admettent les bouddhistes.

— Le seigneur Ou, dit-elle, a derrière sa maison un jardin fleuriste qui s'étend en ligne droite jusqu'à l'angle oriental de la ville. Dans ce jardin, il y a un pavillon élevé qui touche au mur du jardin, et d'où l'on aperçoit les beautés de la ville et des environs. En allant vous promener à l'angle de la ville, vous découvrirez clairement le haut du pavillon. Maintenant que les pêchers de ce jardin sont tous en fleur, madame Ou et sa fille montent chaque jour au haut du pavillon pour les admirer. Si vous voulez, monsieur, voir (cette demoiselle) à la dérobée, vous n'avez qu'à faire semblant d'aller et de venir au bas du pavillon. Si votre mariage est décrété par le ciel, peut-être pourrez-vous la voir un instant. Seulement, gardez-vous d'en dire un seul mot devant des étrangers, car si cela arrivait aux oreilles du seigneur Ou, je ne pourrais jamais me justifier [1].

— Bonne dame, dit Sou-yeou-pé, après avoir reçu de vous une si grande marque d'intérêt, comment oserais-je commettre une indiscrétion? Puisqu'il en est ainsi, n'allez pas encore rendre réponse au seigneur Ou. Attendez un jour ou deux, vous viendrez ensuite me demander des nouvelles. Qu'en pensez-vous?

— Cela est très-aisé, dit la dame Tchang. Pour le moment, monsieur, il vous faut agir avec beaucoup d'adresse. Lorsque vous l'aurez vue à la dérobée, et que vous viendrez alors me chercher, j'aurai besoin

1. Mot à mot : Je ne pourrais soutenir (ses reproches).

aussi de jouer le même jeu[1]; gardez-vous, monsieur, de vous en formaliser.

— Je n'ai pas d'autre désir, dit Sou-yeou-pé; ce sera pour moi un immense bonheur.

— Monsieur, dit la dame Tchang, faites bien attention (à ce que je vous ai dit). Pour le moment, je pars; dans deux ou trois jours, je viendrai encore vous demander des nouvelles.

— C'est bien, c'est bien, dit Sou-yeou-pé. »

Nous laisserons partir l'entremetteuse, pour revenir Sou-yeou-pé, qui, après l'avoir entendue, commençait déjà à s'enflammer. Le lendemain, à l'insu de tout le monde et sans emmener même son petit domestique, il sortit tout seul, et courut furtivement au coin du jardin fleuriste qui était situé derrière la maison de Ou, l'académicien. S'étant mis à regarder à la dérobée, il aperçut en effet un pavillon élevé, dont les fenêtres, garnies de gaze, étaient entr'ouvertes et les jalousies rouges à demi baissées. Contre son attente, il était arrivé de trop bonne heure; tout était calme et nulle voix ne se faisait entendre. Il resta debout un instant, mais, craignant d'être aperçu, il se vit obligé de s'en retourner au plus vite. Après avoir attendu quelque temps (chez lui), il se mit à dîner, puis comme il était secrètement préoccupé, il retourna promptement à son poste.

Cette fois-ci l'occasion lui fut favorable. A peine fut-il

1. C'est-à-dire : D'employer aussi bien des stratagèmes.

accouru, qu'il entendit plusiours personnes qui riaient et causaient au haut du pavillon. Sou-yeou-pé craignit d'être découvert, et voyant qu'elles regardaient à la dérobée, il voulut tout à coup se retirer. Il s'esquiva alors à l'ombre d'un grand orme, et fit semblant de cueillir des fleurs sauvages au pied des murs de la ville, tout en lançant des regards furtifs au haut du pavillon. Au bout de quelques instants, il aperçut deux servantes qui ouvraient toutes les fenêtres intérieures, garnies de rideaux de gaze, et relevaient deux jalousies brodées. En ce moment, il était déjà midi, et le vent qui soufflait avec douceur, apporta bientôt à Sou-yeou-pé une bouffée de parfums délicieux. Dès qu'il les eut respirés, il ne put se défendre d'une émotion secrète. Étant encore resté debout quelques instants, il aperçut tout à coup deux hirondelles brunes qui s'étaient échappées de dessus un poutre peinte, et venaient voltiger devant les jalousies. La légèreté de leur vol et la grâce de leurs mouvements ne faisait qu'ajouter aux charmes du printemps. Sou-yeou-pé se sentit vivement ému, lorsqu'il vit une servante qui, debout près de la fenêtre, se mit à crier tout haut : « Mademoiselle, venez vite, voyez comme ces deux hirondelles voltigent avec grâce ! »

Avant qu'elle eût fini de parler, il aperçut en effet une jeune demoiselle qui, se dérobant à moitié, accourut près de la fenêtre en disant : « Les hirondelles, où sont-elles ? » Au moment où elle disait ces mots, les hirondelles, voyant venir quelqu'un, s'envolèrent tout

à coup et s'enfuirent au milieu des saules qui s'élevaient du côté de l'est. La servante les montra aussitôt du doigt en disant : « Les voici[1]. »

La jeune demoiselle, étant accourue pour les observer, avança la moitié de son corps en dehors de la fenêtre, et vit ces hirondelles qui ne cessaient de voltiger de côté et d'autre. Pendant ce temps-là, Sou-yeou-pé put considérer cette demoiselle tout à son aise. Voici ce qu'il remarqua : « Sa tête était couverte de perles et de plumes bleues ; elle portait une robe de satin, et avait un air grave et sérieux. Mais, quoiqu'elle eût été élevée dans l'appartement intérieur, sa figure avait quelque chose de commun ; elle n'avait rien de ces grâces qui élèvent une femme au-dessus de son sexe. Ses yeux et ses sourcils ne disaient rien. Elle n'avait point cette aimable rougeur qui relève l'éclat de la figure ; une couche de fard et de céruse formait toute sa beauté. En somme, c'était bien une autre Che[2], mais celle de l'est et celle de l'ouest étaient bien différentes de figure. Qui aurait pensé qu'il y avait là deux jeunes

1. Mot à mot : N'est-ce pas cela? n'est-ce pas elles?

2. Dans le district de Tchou-ki, dépendant de Youe-tcheou, il y avait deux femmes appelées, l'une *Che* de l'est (Tong-che), et l'autre *Che* de l'ouest (Si-che). La première était extrêmement laide, et la seconde a toujours été citée comme la plus belle femme de la Chine. Le roi de Youe ayant été vaincu par celui de Ou, lui offrit *Si-che*, à condition qu'il retirerait son armée. Le roi de Ou le lui promit. Dès qu'il eut Si-che en sa possession, il fit construire la tour de Kou-sou-thaï. Après la chute du royaume de Ou, Si-che suivit Fan-li et se promena avec lui sur les cinq lacs.

filles comparables à une colombe et à une pie vivant dans le même nid? »

Or, cette jeune fille était Wou-yen ; ce n'était point Wou-kiao[1]. Comment aurait-il pu le savoir? Comme il n'en connaissait qu'une, avant de l'avoir vue, il bouillonnait d'impatience ; mais après qu'il l'eut vue, son ardeur s'évanouit. Il se livra alors à ses réflexions. « Heureusement, se dit-il, que j'avais résolu de la voir un instant à la dérobée. Si j'avais tout de suite ajouté foi aux paroles de la dame Tchang, l'entremetteuse, que serait devenue l'affaire qui intéresse ma vie entière[2]? »

A ces mots, il s'éloigna tout doucement de l'arbre. Cette jeune fille, ayant vu qu'il y avait quelqu'un sous l'arbre, se retira vivement en dedans de la fenêtre et disparut. Sou-yeou-pé, dont le cœur était déjà refroidi, n'eut garde de l'épier une seconde fois. Il fit aussitôt un saut et s'en retourna. On peut dire à ce sujet :

Vous cherchez des fleurs, et vos yeux trompés rencontrent un saule.

Vous poursuivez une hirondelle, et par erreur vous entendez un loriot.

1. Wou-yen, dont l'auteur vient de faire un portrait peu flatteur, était la fille de Ou, l'académicien, et la cousine de *Wou-kiao* (la même que Hong-yu, fille de Pé-kong). La seconde cousine n'est point Wou-yen, mais Lou-meng-li, que nous verrons dans un autre chapitre sous un costume d'homme.

2. C'est-à-dire : Mon mariage.

On a beau avoir un cœur passionné [1],
La beauté et la laideur inspirent des sentiments différents.

Au bout de deux jours, la dame Tchang, l'entremetteuse, vint demander des nouvelles : « Monsieur Sou, dit-elle, avez-vous vu la personne dont je vous ai parlé avant-hier ? »

Sou-yeou-pé réfléchit en lui-même : « Ou, l'académicien, se dit-il, est un littérateur éminent, qui jouit d'une grande réputation. Si je vais dire que j'ai vu à la dérobée la laideur et l'air commun de sa fille, et que je ne veux pas l'épouser, il se sentira blessé dans sa dignité et se plaindra de mon dédain ; il vaut mieux que je le remercie d'une manière vague. » En conséquence, il dit à l'entremetteuse : « Je ne suis pas encore allé (où vous savez); comment aurais-je pu voir la personne dont vous m'avez parlé avant-hier ?

— Pourquoi, monsieur, n'y êtes vous pas allé ? demanda la dame Tchang.

— J'ai songé, répondit-il, qu'elle appartient à une famille de magistrats, et que si j'étais surpris à l'observer furtivement, sa réputation et la mienne en souf-

1. Mot à mot : Un visage (qu'anime) le vent du printemps, c'est-à-dire un visage animé par l'amour. Suivant les poëtes chinois, le souffle du printemps inspire l'amour, de sorte que l'expression *taï-tch'un-fong* (porter le vent du printemps) signifie être amoureux d'une femme. Les mots *tch'un-i* (idées de printemps) veulent dire *sexual desires* (Wells Williams, *Dict. du dial. de Canton*). Tch'un-fong (vent de printemps) signifie des sentiments amoureux, et *tch'un-sin* (un cœur de printemps), un cœur épris d'amour.

friraient. En outre, quand j'irais l'attendre du matin au soir, il n'est pas sûr que je sois assez heureux pour la rencontrer. Veuillez prendre la peine de faire cette réponse de ma part.

— Monsieur, dit l'entremetteuse, que vous l'ayez vue ou non, cela vous regarde ; mais je vous jure que dans tout ce que je vous ai dit il n'y a pas un mot d'inexact. Je vous engage, monsieur, à y réfléchir mûrement.

— J'ai encore d'autres raisons, dit Sou-yeou-pé. Le seigneur Ou est un académicien, et moi, je ne suis qu'un pauvre bachelier. Ma position pourrait-elle répondre à la sienne ?

— C'est précisément lui, dit la dame Tchang, qui vient vous demander pour gendre ; ce n'est point vous qui êtes allé le solliciter. Quelle impossibilité voyez-vous là ?

— Quoiqu'il m'ait donné à tort une si grande marque d'amitié, dit Sou-yeou-pé, quand j'y songe en moi-même, je ne puis m'empêcher d'en être confus ; pour cela, il m'est décidément impossible de lui obéir. »

La dame Tchang eut beau l'exhorter mainte et mainte fois, il persista dans son refus. Voyant ses efforts inutiles, elle se vit obligée de prendre congé de Sou-yeou-pé et d'aller rendre réponse à Ou, l'académicien. Ce jour-là, comme Ou, l'académicien n'était pas chez lui, elle entra tout droit dans l'intérieur et alla voir sa femme qui, l'interrogea dès qu'elle l'eut

aperçue. « Où en est, dit-elle, le mariage qu'on vous a chargée de négocier?

— Madame, répondit-elle en hochant la tête, il est vraiment impossible de prévoir les choses du monde. Ce mariage paraissait presque assuré; qui aurait pensé que ce jeune homme, qui n'est qu'un pauvre bachelier, se croirait obligé de refuser?

— Suivant Son Excellence, reprit Madame Ou, il a du talent et une belle figure. Comment se fait-il qu'il ait un caractère si obstiné?

— Ne vous fâchez pas, répondit l'entremetteuse, de ce que je vous ai dit sur son compte[1]. Pour du talent et de la beauté, il en a certainement, mais il n'a pas de bonheur. J'ai sous la main un parti excellent; c'est le noble fils de Wang, gouverneur de la province. Il a aujourd'hui dix-neuf ans. Du côté, de la figure, du talent et de l'instruction, il ne le cède pas au bachelier Sou-yeou-pé. Ajoutez à cela que le rang et la fortune sont égaux de part et d'autre. Veuillez, madame, vous décider promptement; n'allez pas le manquer.

— Je sais à quoi m'en tenir, dit madame Ou; dès que Son Excellence sera revenue, je lui en parlerai immédiatement. »

Comme la dame Tchang venait de partir, le seigneur Ou rentra chez lui. Sa femme lui ayant rapporté de point en point les paroles de l'entremetteuse, il se livra quel-

1. En chinois : *Choue-tha*, expression qui, suivant Prémare, signifie : parler de quelqu'un en mauvaise part.

que temps à de sérieuses réflexions. « Quelles raisons a-t-il eues pour refuser? s'écria t-il; c'est sans doute que cette entremetteuse n'a pas su s'expliquer clairement, mais j'ai trouvé un bon moyen. » Sur-le-champ, il appela un domestique et lui donna ainsi ses ordres : « Prends un billet de visite, va au collége du district et invite de ma part M. Lieou-yu-tching. »

Le domestique obéit, et, peu de temps après, il amena le jeune homme que le seigneur Ou avait invité. Or, ce Lieou-yu-tching était alors un des bacheliers les plus distingués du collége du district. Anciennement, il avait été un des diciples de Ou, l'académicien; c'est pourquoi, dès qu'il se vit invité, il s'empressa de venir. Après qu'ils se furent salués tous deux : « Vénérable maître, dit aussitôt Lieou-yu-tching, vous avez appelé votre disciple; j'ignore quels ordres vous avez à me donner.

— Voici simplement de quoi il s'agit, répondit Ou, l'académicien. J'ai une fille appelée Wou-kiao, qui a maintenant dix-sept ans. Elle est fort intelligente et possède quelque beauté; non-seulement elle excelle dans les ouvrages de son sexe, mais tous les genres de poésie lui sont familiers. Ma femme a pour elle le plus tendre attachement. Il est vrai que plusieurs magistrats sont venus me la demander, mais parmi ces fils d'hommes riches et nobles, il est difficile de trouver un véritable talent. Avant-hier, étant allé voir les arbres en fleur, j'ai rencontré par hasard Sou-yeou-pé,

qui vient d'obtenir le premier rang sur la liste des bacheliers. C'est un jeune homme aussi beau que distingué, et ses poésies sont pleines de pureté et de fraîcheur. Comme j'avais le désir d'en faire mon gendre, je lui ai envoyé hier une entremetteuse pour lui parler, mais il s'en est excusé, je ne sais pourquoi. Cela vient sans doute, à ce que j'imagine, de ce que cette femme était d'un rang infime, et que ses paroles avaient trop peu de poids pour qu'elle pût gagner sa confiance. C'est pourquoi, mon excellent ami, je veux vous prier de lui faire part de mes intentions.

— Il est bien vrai, dit Lieou-yu-tching, que pour le talent et la figure mon ami Sou-liên-siên est comparable à Weï-kiaï, qui était beau comme le jade [1]. Avant-hier, lorsque le président du concours publia la liste du concours, il le combla d'éloges. Comme mon respectable maître laisse de côté [2] les riches et les nobles pour choisir un habile lettré, on peut dire en vérité qu'il ne le cède pas à Lo-kouang [3], dont le caractère était aussi pur que la glace. Si vous me chargiez de tenir le

1. Il y a ici une allusion historique. On lit dans les annales des Tsin, biographie de Weï-kiaï : Dans sa jeunesse, comme il était monté sur un char traîné par des moutons, il entra un jour dans le marché. Ceux qui le virent l'appelèrent l'*homme de jade* (beau comme le jade, yu-jin). Le père de sa femme, nommé Lo-kouang, jouissait dans tout l'empire d'une grande réputation. On disait communément : Le père de la femme (de Weï-kiaï) est pur comme la glace, et le gendre (Weï-kiaï) a l'éclat du jade (*yu-jun*, expression employée dans notre texte).

2. C'est-à-dire : Comme vous laissez de côté.

3. Voyez la note 1.

manche de la cognée[1], je me trouverais infiniment heureux et honoré. Demain matin, j'irai porter les ordres de Votre Excellence. Je pense que, depuis longtemps, Sou-yeou-pé admire mon respectable maître, qui est élevé comme le mont (Thaï-chân) et radieux comme la Grande Ourse. Il n'y a point (de faible plante) qui ne désire l'appui d'un grand arbre[2].

— Si vous tenez votre promesse, dit Ou, l'académicien, je vous serai bien reconnaissant de ce service signalé. Excellent ami, lui demanda-t-il encore, avant-hier, lorsque vous avez passé votre examen de bachelier, vous avez dû obtenir le premier rang.

— Votre disciple, répondit Lieou-yu-tching, est dépourvu de talent; il n'a eu que la seconde place.

— Excellent ami, reprit Ou, l'académicien, avec un talent aussi distingué que le vôtre, vous méritiez d'avoir la première place. Comment a-t-on pu vous faire cette

1. Littéralement : Si votre disciple obtenait d'être le manche de la cognée; c'est-à-dire si j'étais chargé de faire les ouvertures de mariage. L'expression *manche de cognée* fait allusion à l'ode du Chi-king intitulée *Fa-ko*, (liv. I, ch. xv, ode 5), où il est dit qu'il faut un entremetteur pour négocier régulièrement un mariage, de même qu'il faut une branche d'arbre pour faire un *manche de cognée*. Par suite de ce passage : l'expression tenir *le manche de la cognée*, est devenue synonyme de faire l'office d'entremetteur ou d'entremetteuse de mariage.

2. C'est-à-dire : Naturellement, il doit désirer d'épouser votre fille. Cette locution : S'appuyer contre un grand arbre (fou-kiao), se dit plus ordinairement d'une fille pauvre qui épouse un jeune homme de grande famille.

injustice? Demain, quand je verrai Son Excellence Li, je veux avoir une explication avec lui.

— L'examinateur en chef, dit Lieou-yu-tching, juge les compositions avec une équité parfaite, et j'ai accepté sincèrement sa décision. Si vous daignez me montrer de l'intérêt, c'est à votre bonté particulière que je devrai mon avancement. »

Après cet entretien, Lieou-yu-tching prit congé de lui et partit. On peut dire à cette occasion :

Vous rencontrez quelqu'un et vous lui donnez une commission.
Dès qu'il s'en est chargé, il devient votre ami.
De tous côtés, vous lui ouvrez les portes.
Mais il est difficile de distinguer si c'est dans l'intérêt public ou dans un intérêt privé.

Si le lecteur ignore comment s'y prit Lieou-yu-tching pour aller négocier le mariage, qu'il prête un instant l'oreille ; on lui expliquera cela en détail dans le chapitre suivant.

CHAPITRE V

UN PAUVRE BACHELIER REFUSE D'ÉPOUSER UNE FILLE RICHE ET NOBLE

Depuis que Sou-yeou-pé avait augmenté sa réputation en obtenant la première place parmi les bacheliers, à la vue de sa jeunesse, de son talent supérieur et des agréments de sa personne, tous ceux qui avaient une fille désiraient de l'avoir pour gendre. Sou-yeou-pé avait coutume de se dire en soupirant : Dans la vie, l'homme a cinq relations sociales[1]. J'ai eu le malheur de perdre de bonne heure mon père et ma mère, et de plus, je n'ai point de frères ; de sorte que, dans ces cinq relations, j'en ai déjà perdu deux. Il peut arriver un temps où je formerai les relations du sujet avec son prince, du camarade avec ses amis, mais si je n'épouse

1. Savoir : 1° les relations des sujets avec le prince ; 2° des fils avec le père ; 3° du mari avec la femme ; 4° des frères cadets avec leurs frères aînés ; 5° des camarades et des amis.

pas une personne d'une beauté extraordinaire et d'un mérite distingué, moi Sou-yeou-pé, j'aurai perdu ma peine, en lisant, pendant toute ma vie, une multitude de livres. Et quand je deviendrais un écrivain de talent, ce serait inutile. Dites-moi un peu où j'irais épancher les sentiments et les idées dont mon âme est remplie ? Je ne pourrais mourir content et résigné[1]. »

En conséquence, lorsque des personnes distingués venaient lui faire des propositions de mariage, s'il apprenait que la demoiselle était dépourvue de beauté, il les éconduisait toutes ; et celles-ci voyant ses refus continuels, finissaient par cesser leurs démarches. Mais Ou, l'académicien, qui avait reçu la commission de Pé-thaï-hiouen, craignit de manquer un gendre aussi remarquable, et ne put s'empêcher d'envoyer Lieou-yu-tching pour lui parler. Ce dernier, après avoir reçu les ordres de Ou, l'académicien, n'osa montrer la moindre lenteur. Il alla de suite voir Sou-yeou-pé, et lui exposa en grand détail les motifs de sa visite.

« Avant-hier, lui dit Sou-yeou-pé, une entremetteuse est déjà venue m'entretenir de cette affaire, mais j'ai refusé d'une manière absolue. Comment a-t-on pu,

1. Sou-yeou-pé parle ainsi parce qu'il désespère de se marier à son gré. Le vœu le plus ardent d'un Chinois est d'avoir des fils qui, après sa mort, lui offrent des sacrifices funèbres. Il meurt alors *content et résigné*. Si, au bout d'un certain nombre d'années, sa femme légitime ne lui a pas donné de fils, il en adopte un ou prend une femme de second rang dans l'espoir d'en avoir. De là vient uniquement la préférence que les Chinois accordent aux enfants mâles.

monsieur, vous donner la peine de venir? Naturellement, je ne devrais pas fermer l'oreille aux avis que vous voulez bien me donner, mais ma résolution est bien arrêtée, et je ne puis, pour rien au monde, obéir à vos ordres.

— Le seigneur Ou, dit Lieou-yu-tching, est revêtu de la dignité de Hân-lîn (académicien), et il est le plus riche de toute la ville. Il aime sa fille comme une perle, comme un objet du plus grand prix. Je ne sais combien de fils de magistrats de cette ville sont venus le solliciter, mais tous ont éprouvé un refus. Comme il a été charmé de votre talent et de votre figure, il a chargé plusieurs personnes de venir vous parler avec les plus vives instances. C'est une affaire magnifique; d'où peut venir un refus aussi opiniâtre?

— Pour un homme, répondit Sou-yeou-pé, le mariage est la plus grande affaire de la vie. Si l'épouse est mal assortie du côté du talent et de la beauté, c'est un fardeau pour tout le reste de la vie. Un père pourrait-il donner son consentement à la légère?

— Ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire, reprit en riant Lieou-yu-tching, quoique aujourd'hui vous ayez concouru avec succès, et acquis pour un moment de la réputation, vous ne serez jamais qu'un pauvre bachelier. Où avez-vous vu que la fille d'un académicien comme lui, ne pourrait aller de pair avec vous? Je n'ai pas besoin de dire que sa fille est comme une fleur et pareille au jade. Si vous parveniez à partager sa fortune et sa noblesse, cela vaudrait mieux

que de vous nourrir chaque jour d'un mélange d'herbes insipides[1].

— Monsieur, lui dit Sou-yeou-pé, vous n'avez pas besoin de mettre en avant ces mots de fortune et de noblesse. Quand je considère l'instruction que nous avons reçue dans le domaine des lettres, je pense que je ne serai pas toujours un homme pauvre et obscur. Seulement, j'ignore si, dans la vie présente[2], je serai assez heureux pour posséder une épouse accomplie.

— Monsieur, repartit Lieou-yu-tching, ce que vous dites là est encore plus ridicule. Si vous ne vous inquiétez pas de la fortune et de la noblesse, y a-t-il au monde un homme riche et noble qui cherchât une belle femme sans la trouver ?

— Gardez-vous, répondit Sou-yeou-pé en riant, de priser si haut la fortune et la noblesse, et de faire si peu de cas d'une femme accomplie. En tout temps, quiconque porte une ceinture d'or et un vêtement violet, ne manque jamais de passer pour un homme riche et noble, mais combien y a-t-il de femmes d'une beauté extraordinaire et d'un mérite distingué? Celle qui a du talent sans être belle ne peut compter pour une personne accomplie ; celle qui est belle sans avoir du talent ne peut non plus compter pour une personne

1. En chinois : Hoang-tsi, un plat d'herbes dont se nourrissent les pauvres. (Morrison, *Dict.*, part. II, nos 4398 et 10598.)

2. Allusion aux existences successives qu'admettent les bouddhistes.

accomplie. Quand même une femme serait douée de talent et de beauté, si elle n'avait pas un cœur qui battît à l'unisson du mien, je ne pourrais la regarder comme la femme accomplie que je cherche.

— Vous êtes fou, monsieur, lui dit Lieou-yu-tching en riant aux éclats; si telle est la femme accomplie que vous demandez, vous n'avez qu'à aller la chercher chez les filles de joie.

— Dans l'origine, dit Sou-yeou-pé, Siang-jou et Wen-kiun[1] ont d'abord été attirés l'un vers l'autre par les sons de la guitare; ils ont fini par vivre ensemble jusqu'à ce que l'âge eût blanchi leurs cheveux, et leur union est devenue pour les siècles futurs[2] un charmant sujet d'entretien. Direz-vous qu'elle appartenait à la classe des filles de joie?

— Monsieur, répartit Lieou-yu-tching, prenez garde qu'en citant cette beauté qui a reçu les vaines louanges de tous les siècles, vous ne laissiez échapper la réalité qui s'offre à vos yeux.

— Soyez tranquille, dit Sou-yeou-pé. J'ai juré, il y a longtemps, que si je ne rencontre pas une femme d'un

1. Sse-ma-siang-jou se trouvait un jour à dîner chez un homme riche nommé Tcho-wang-sun, dont la fille, Tcho-wen-kiun, était veuve depuis quelque temps. Ayant été invité à toucher sa guitare, il joua la chanson du phénix qui recherche sa compagne (c'est-à-dire du jeune homme qui recherche une jeune fille), afin de toucher le cœur de Wen-kiun. Celle-ci, l'ayant écouté par les fentes de la porte, fut tellement ravie de la musique qu'elle venait d'entendre, qu'elle s'enfuit la nuit même avec Sse-ma-siang-jou.

2. Mot à mot : Mille antiquités.

mérite distingué et d'une beauté extraordinaire, je ne me marierai de ma vie. »

Lieou-yu-tching partit d'un grand éclat de rire : « De cette façon, dit-il, si l'empereur vous demandait pour son gendre, vous n'y consentiriez pas ! Voilà une merveilleuse résolution. Seulement, monsieur, il faut que vous y persistiez fermement. N'allez pas manquer l'occasion pour vous repentir à mi-chemin.

— Décidément, dit Sou-yeou-pé, je ne m'en repentirai pas. »

Lieou-yu-tching se vit obligé de prendre congé de Sou-yeou-pé, et d'aller rendre réponse à Ou, l'académicien. Dès que celui-ci eut été instruit du refus obstiné de Sou-yeou-pé, il devint furieux et éclata en injures. « Eh quoi ! s'écria-t-il, ce petit animal s'émancipe à ce point ! C'est uniquement parce qu'il a obtenu le premier rang sur la liste des bacheliers, qu'il montre cette folle insolence. Nous allons voir s'il pourra garder ou non ce grade de bachelier. »

Sur-le-champ, il écrivit à l'examinateur en chef une lettre très-détaillée, par laquelle il le priait de lui retirer son grade. Or, cet examinateur s'appelait Li et avait pour petit nom Meou-hio. Comme il avait été reçu docteur en même temps que Ou, et avait obtenu une charge du même rang, dès qu'il eut lu la lettre, il se sentit disposé à l'écouter. D'un autre côté, comme il aimait le talent de Sou-yeou-pé et n'avait aucune faute à lui reprocher, il aurait voulu être sourd à cette demande. Mais, ne pouvant manquer d'égards à Ou, l'aca-

démicien, il fit venir secrètement le principal du collége. Il le chargea de parler de sa part à Sou-yeou-pé, et de lui communiquer avec douceur ses intentions, afin qu'il écoutât docilement les ouvertures du seigneur Ou, et qu'il évitât l'obstacle qui s'opposait à son avancement.

Le principal du collége obéit à cet ordre, et ayant prié sur-le-champ Sou-yeou-pé de venir dans son bureau, il lui raconta de point en point tout ce qui venait de se passer.

« Je suis très-sensible, dit Sou-yeou-pé à la bienveillance de l'examinateur en chef, et je devrais, vénérable maître, obéir à vos ordres, mais votre disciple a des raisons secrètes qu'il ne peut vous exposer en ce moment. Veuillez seulement aller trouver l'examinateur en chef et, avec tous les ménagements possibles, lui dire un mot dans mon intérêt; je vous en aurai une reconnaissance infinie.

— Excellent ami, lui dit le principal, vous vous trompez. Vous êtes maintenant dans la fleur de la jeunesse; vous avez vingt ans, c'est justement le moment de vous marier. Le seigneur Ou vous offre sa fille dans les meilleures intentions; suivant moi, c'est une affaire superbe. Si je vous parlais de la fortune et de la noblesse du seigneur Ou, en raison de votre talent supérieur, vous ne manqueriez pas de les dédaigner. Mais, suivant ce que j'ai appris, sa fille est douée au plus haut point de talent et de beauté; quand vous feriez un effort pour lui complaire, je ne vois pas ce que

vous auriez à y perdre. Pourquoi refusez-vous avec tant d'obstination ?

— Vénérable maître, répondit Sou-yeou-pé, je vais vous parler sans détours. J'ai pris des informations exactes au sujet de sa fille; pour cela, il m'est décidément impossible de vous obéir.

— Excellent ami, reprit le principal, puisque cette affaire n'est pas de votre goût, il serait difficile de vous contraindre. Mais comme le seigneur Ou est un ancien condisciple et le collègue de l'examinateur en chef, ce dernier ne peut se dispenser d'avoir des égards pour lui; et si cette affaire vient à manquer, je crains bien que cela ne produise pas un bon effet pour votre avancement.

— Quel avancement m'offre ce collet vert ? [1] reprit Sou-yeou-pé en souriant. Est-ce que je voudrais m'y attacher au point de compromettre la grande affaire qui intéresse ma vie entière? Je laisserai l'examinateur en chef faire ce qu'il voudra. » A ces mots, il se leva, prit congé et sortit.

Le principal du collége, voyant l'affaire manquée, alla sur-le-champ en informer l'examinateur en chef. A cette nouvelle, l'examinateur en chef éprouva un vif mécontentement · « Puisque ce garçon est si extravagant, se dit-il, je vais lui ôter son grade. »

Le principal réfléchit encore : « Si cette magnifique affaire, dit-il, tombait à un autre pauvre bachelier,

1. C'est-à-dire : Vêtement à collet vert que portent les bacheliers.

quand même il ne la verrait qu'en songe, il en serait ravi de joie. Mais lui, il la refuse d'une manière invincible[1]; on voit qu'il a du caractère. De plus, comme je lui porte un certain intérêt, je ne puis prendre sur moi d'agir de suite[2]. »

Comme il était dans l'incertude, il entendit soudain le bruit d'un *pang*[3]; au même moment, on lui apporta un numéro de la gazette officielle. Li, l'examinateur en chef, l'ayant ouvert, vit un article relatif aux services rendus à l'État, qui était ainsi conçu : « L'ancien président du bureau des cérémonies, Pé-thaï-hiouen, a reçu depuis peu le titre de vice-président du ministère des ouvrages publics[4]. Ayant été envoyé en ambassade au camp des Tartares, pour aller au-devant du frère aîné de l'empereur et le ramener, il ne s'est pas acquitté sans honneur des ordres du prince[5]. Comme il est revenu à la cour après avoir rendu d'éminents services, on lui a conféré effectivement la charge de vice-président du ministère des ouvrages publics. Par suite du congé qu'il a demandé avec ins-

1. Mot à mot : Il résiste jusqu'à la mort.

2. C'est-à-dire : De lui retirer de suite son grade de bachelier.

3. Nous n'avons point de mot qui y réponde en français. C'est un instrument de bois creux sur lequel frappent les gardiens de la ville et les crieurs publics pour éveiller l'attention.

4. Lorsqu'il partit en ambassade, on lui donna simplement ce titre; mais, après avoir réussi dans sa mission, il reçut effectivement la charge de vice-président du ministère des ouvrages publics.

5. C'est-à-dire : De l'empereur King-thaï, qui était monté sur le trône après la captivité de son frère Tching-tong.

tance pour cause de santé, il est autorisé à s'en retourner en poste dans son pays natal. Après le rétablissement de sa santé, le gouvernement réclamera constamment ses services. »

Un second article relatif aux services rendus à l'État, était ainsi conçu : « Le moniteur impérial, Yang-thing-tchao [1], pour avoir présenté un homme de mérite, est élevé au rang de vice-directeur de la bouche [2].

« Un autre article disait : « Comme il y a plusieurs « vacances dans l'Académie des Han-lin, et que maintenant voici venir l'époque où l'on va expliquer les « livres sacrés, et procéder à l'examen de licence, nous « prions Sa Majesté de rappeler les magistrats en congé, « Ou-koueï et autres, pour qu'ils se présentent au palais en attendant qu'on les emploie. Tous ont obéi au « décret impérial. »

Li, l'examinateur en chef, vit que Ou, l'académicien, avait obtenu de l'avancement et était appelé à la cour, et que de plus Pé-hiouen (Pé-kong) était son parent. Il pensa que, se trouvant tout justement dans un moment d'exaltation joyeuse, il ne pourrait songer à protéger Sou-yeou-pé. En conséquence, il envoya au collége une affiche ainsi conçue :

1. On sait que, pour se venger des refus de Pé-kong, Yang-thing-tchao l'avait fait envoyer en mission au quartier des Tartares. Il voulait en outre profiter de son absence pour s'emparer de Hong-yu par surprise ou par force, et la faire épouser à son fils.

2. Bridgman : Kouang-lo-sse-chao-khing : Vice-director of the banquetting house.

« Moi, Li, directeur des études et examinateur général, j'ai été informé que le bachelier Sou-yeou-pé est d'un caractère extravagant, et que, fier de son talent, il a traité avec insolence d'honorables magistrats. Il n'est digne d'aucun emploi. Je devrais le saisir et le mettre en jugement, mais, par égard pour sa jeunesse, j'ordonne au principal du collége de rayer de suite son nom, et de ne point lui permettre de se présenter à l'examen. » Notification spéciale.

Quand l'affiche eut été apportée dans le collége, au bruit de cette affaire, tous les bacheliers éprouvèrent une grande agitation, et comme ils voyaient là une grave nouvelle, ils se la communiquèrent et se mirent à la commenter. Les uns se moquaient de Sou-yeou-pé et le taxaient de folie, les autres louaient l'élévation de son caractère. Quelques-uns, qui étaient intimement liés avec Sou-yeou-pé, étaient mécontents et irrités. « Dans tout mariage, disaient-ils, le libre consentement de l'homme est indispensable. Parce qu'il avait refusé la fille d'un magistrat retiré, était-il permis de lui ôter son grade de bachelier? Il faut rédiger ensemble une pétition et aller nous expliquer devant l'examinateur en chef. » Mais Sou-yeou-pé les arrêta à plusieurs reprises. « Mes amis, leur dit-il, c'est uniquement parce que j'ai obtenu la première place au concours que je me suis attiré cette affaire. Maintenant qu'on m'a ôté ce bonnet de bachelier, je me sens l'esprit parfaitement tranquille[1].

1. Mot à mot : J'y ai gagné cela que le bout de mes oreilles est propre et net.

N'ai-je pas droit de me réjouir? Je vous en supplie, messieurs, n'y faites pas attention. »

Les camarades de Sou-yeou-pé, le voyant dans cette disposition, renoncèrent à leur projet. On peut dire à cette occasion :

Trois parties de courage et sept ou huit de folie
Constituent le caractère d'un homme de talent.
S'il parle devant les hommes vulgaires, personne ne le comprend ;
S'il garle le silence, il n'y a que le sage qui le reconnaisse.

Laissons maintenant Sou-yeou-pé, pour revenir à Oü, l'académicien. Quand il eut vu qu'on avait retiré à Sou-yeou-pé son grade de bachelier, quoique, dans le premier moment, il eût déjà fait éclater sa colère, au fond du cœur, il gardait encore un certain mécontentement. Il voulait encore laisser passer quelques jours pour le faire rétablir dans son grade. Dès qu'il eut appris que Pé-kong était revenu avec honneur de sa mission, et que lui-même était appelé à la cour par ordre de l'empereur, il alla en informer Wou-kiao. Ils furent ravis de joie et oublièrent complétement l'affaire de Sou-yeou-pé.

Ou, l'académicien, ayant reçu le décret impérial, devait se rendre de suite à la capitale; mais, comme il voulait avoir une entrevue avec Pé-kong pour lui rendre Wou-kiao, il se vit obligé de rester chez lui en l'attendant. Il envoya d'abord un messager au-devant de lui.

Dans ce moment, Pé-kong avait effectivement reçu la charge de vice-président du ministère des ouvrages publics. En vertu d'un décret impérial, il revint en poste dans son pays, et parcourut joyeusement toute la route. En moins d'un mois, il arriva à Kin-ling (Nan-king), et se rendit directement chez Ou, l'académicien, qui le reçut avec les marques de la plus vive allégresse. Pé-kong remercia Ou, l'académicien, qui le combla de félicitations.

Après qu'ils se furent mutuellement salués, Ou l'invita aussitôt à passer dans le salon de derrière, puis il fit appeler Wou-kiao, pour qu'elle vînt offrir ses respects à son père. Ils ne pouvaient se lasser de faire éclater leur joie. Dans ce moment, Ou, l'académicien, avait préparé un repas. Il commença par offrir à Pé-kong une tasse de vin pour fêter son retour[1]. Pendant qu'ils buvaient ensemble, Ou, l'académicien, demanda à Pé-kong des nouvelles de son ambassade.

« Il est bien difficile, répondit-il en soupirant, de faire les affaires du gouvernement. Dernièrement j'avais reçu un décret qui m'ordonnait d'aller au-devant du frère aîné de l'empereur et de le ramener, mais mes lettres de créance portaient uniquement que c'était pour m'informer de sa santé et lui porter des vêtements; quant à aller au-devant de lui et le ramener, elles n'en disaient pas un mot. A cette nouvelle, le frère aîné de l'empereur fut extrêmement peiné. Ce

1. Mot à mot : Pour laver la poussière.

que voyant, Ye-siên[1], il m'interrogea d'une manière sévère et me mit dans l'impossibilité de lui répondre. Je lui dis seulement que le vœu de notre gouvernement était bien de voir ramener le prince captif, mais que, faute de savoir si son honorable royaume y consentirait ou non, on n'avait pas osé l'exprimer dans mes lettres de créance, et qu'on s'était contenté de m'ordonner verbalement d'en faire la demande à Son Excellence. Ye-siên passa de la colère à la joie, et consentit à traiter de la paix. « Quoiqu'on vous ait donné un ordre verbal, me dit-il, comme vos lettres de créance ne vous chargent point de ramener le prince, comment pourrais-je le remettre entre vos mains? Si je vous le remettais de mon propre mouvement, je m'attirerais le mépris du royaume du milieu. Il faut qu'on envoie une autre personne; pour moi, je ne changerai pas d'avis.» Hier, après que nous eûmes rendu compte de notre mission, on tint conseil au palais, et l'on se vit obligé d'envoyer encore Yang-chên.

— J'ignore, dit Ou, l'académicien, si Ye-siên, lorsqu'il a promis de renvoyer le prince, en avait véritablement l'intention.

— Suivant moi, dit Pé-kong, il en avait vraiment l'intention. Maintenant que Yang-chên est parti, il est bien certain que le frère aîné de l'empereur va revenir à la cour; mais je crains qu'après son retour, le gouvernement ne soit encore exposé à de grands troubles.

1. Nom du prince tartare qui retenait prisonnier le frère aîné de l'empereur King-thai.

C'est pourquoi j'ai demandé à m'en retourner, sous prétexte de maladie, afin d'échapper à la médisance. Je n'ai point agi ainsi pour me ménager, mais au point où sont arrivées les affaires publiques, ce n'est certes pas un seul homme qui pourra les rétablir.

— Mon frère, dit Ou, l'académicien, dans ce voyage, vous avez éprouvé les rigueurs du vent et du froid. C'était certainement inévitable, mais en rendant ce grand service à l'État, vous avez mis le sceau à votre réputation et à votre vertu. Seulement, moi, qui ai reçu un décret impérial pour me rendre à la capitale, je ne puis manquer de tomber dans ce filet; comment faire pour (échapper au danger?)

— Mon frère, répondit Pé-kong, comme vous êtes membre de l'Académie, vous pouvez vivre dans une noble indépendance[1]. De plus, l'examen de licence approche; au premier moment vous recevrez une mission[2]. Qu'avez-vous besoin de vous inquiéter?

— Je ne compte que là-dessus, dit Ou, l'académicien; seulement j'ignore si, depuis votre retour, le vieux Yang a pu vous voir.

— Il faut qu'il ait bien peu de caractère, répondit Pé-kong en riant. Dès que je fus revenu à la capitale, il vint sur-le-champ et me demanda deux ou trois fois

1. En chinois : *Yang-kao* (nourrir-élevé). Cette expression s'applique aux hommes d'un caractère élevé, qui vivent en paix loin des fonctions publiques et du tracas du monde.

2. Il veut dire que Ou sera envoyé en mission pour présider à l'examen de licence.

pardon. Ensuite, comme le décret portait qu'il avait acquis du mérite, en me présentant à l'empereur [1], et qu'en conséquence il avait été élevé à la charge de vice-président de la bouche, il redoubla d'amitié pour moi, et m'adressa de suite plusieurs invitations. Au moment où je partis de la capitale, mes collègues m'ayant offert ensemble le repas d'adieu, il vint ensuite me faire tout seul le même honneur. En le voyant si empressé, je n'ai pas jugé à propos de lui faire mauvaise mine. J'ai pris le parti de boire joyeusement, comme par le passé, et me suis contenté de l'humilier par mon silence.

— Votre silence, dit Ou en riant, a dû bien plus l'humilier qu'une volée de coups de bâton. »

Quand ils eurent fini de boire gaiement tous ensemble, Ou, l'académicien, retint Pé-kong à coucher, mais le lendemain, Pé-kong voulut partir de suite. « Comme j'ai prétexté une maladie pour m'en retourner chez moi, lui dit-il, je n'oserais rester longtemps à la capitale ; je craindrais que cela ne fît naître de mauvais propos.

— Quoi qu'il en soit, dit Ou, l'académicien, rien n'empêche que vous ne restiez deux ou trois jours, d'autant plus que lorsque vous serez parti d'ici, j'ignore quel jour je pourrai vous revoir.

— En ce cas, dit Pé-kong, je veux bien rester encore un jour ; mais demain il faut absolument que je parte.

2. C'est-à-dire : En me recommandant pour aller en ambassade auprès du prince des Tartares.

— Ces jours derniers, dit Ou, l'académicien, il est arrivé une affaire des plus ridicules, que je ne vous ai pas encore racontée.

— Quelle affaire? demanda Pé-kong.

— Dernièrement, dit Ou, l'académicien, comme j'étais à regarder les pruniers (en fleur) dans le couvent de Ling-kou[1], j'ai rencontré un jeune homme d'un talent distingué, dont le nom est Sou-yeou-pé. Il est doué d'une vive intelligence, et ses poésies sont pleines de pureté et de fraîcheur. Comme je le trouvais extrêmement bien, j'ai envoyé de suite prendre des informations sur lui. Justement Li, l'examinateur en chef, venait de lui décerner la première place parmi les bacheliers. J'eus aussitôt l'intention de lui donner ma nièce en mariage. En conséquence, j'envoyai une entremetteuse et un de mes amis, qui lui en parlèrent à plusieurs reprises; mais j'ignore pourquoi il s'y est refusé de la manière la plus absolue. Ne sachant que faire, j'écrivis à S. Exc. Li, pour qu'il prît mes intérêts. Celui-ci ordonna au principal du collége d'en parler à Sou-yeou-pé, et de l'engager à conclure cette affaire. Qui aurait prévu que ce jeune homme serait assez fou pour persister dans son refus? Quelque temps après, S. Exc. Li, ne pouvant me rendre réponse, lui retira son titre de bachelier, mais il n'en témoigna aucun repentir. Dites-moi un peu si vous avez vu une affaire aussi ridicule? »

1. Ling-kou est une montagne célèbre du Kiang-nân. (P'ei-wen-yun-fou, liv. XC, *b*, fol. 244.)

Pé-kong éprouva une surprise mêlée d'admiration. « S'il en est ainsi, dit-il, non-seulement ce jeune homme se distingue par son talent et sa figure, mais la fermeté de sa conduite est encore plus digne de respect. Chaque homme a ses vues particulières; il ne faut pas lui faire violence. Demain, mon frère, allez trouver S. Exc. Li, et parlez-lui en faveur de ce jeune homme, pour qu'il le rétablisse dans son grade.

— Cela est venu, dit Ou, l'académicien, de ce que j'ai eu moi-même un moment de colère; naturellement, il lui rendra son grade de bachelier. »

Ils s'entretinrent tous deux des affaires du temps et laissèrent passer encore un jour. Mais, le troisième jour, Pé-kong voulut absolument partir. Il emmena aussitôt sa fille Hong-yu, fit ses remercîments à Ou, l'académicien, et s'en revint tout droit au village de Kin-chi.

Nous laisserons Ou, l'académicien, faire ses préparatifs, pour se rendre à la capitale. On peut dire à ce sujet :

On aurait dit que le vase de lapis-lazuli était brisé,
Mais il s'est changé en un vêtement de brocart.
L'avancement de l'homme est aussi obscur que le vernis[1];
Qui est-ce qui sait s'il peut l'espérer ou non?

Or, depuis que Sou-yeou-pé s'était vu privé de son grade de bachelier, il restait chaque jour chez lui,

1. C'est-à-dire : C'est une chose tout à fait incertaine, impénétrable.

uniquement occupé à boire et à faire des vers, (ou bien) il allait se promener parmi les fleurs et les saules[1]. Quoique le mérite et la réputation, la pauvreté et l'obscurité de la condition, ne pussent troubler son cœur, chaque fois qu'il rencontrait un site charmant, il éprouvait une vive émotion, et regrettait de ne point trouver une belle épouse. Ordinairement, sa douleur secrète était si poignante qu'il ne pouvait retenir ses larmes. Les personnes qui savaient qu'il cherchait une femme d'une grande beauté, et qui reconnaissaient eux-mêmes que leurs filles étaient fort ordinaires, n'avaient garde d'aller lui faire des propositions de mariage. D'un autre côté, Sou-yeou-pé pensant que, dans toute la ville, il était impossible de trouver des filles d'une beauté extraordinaire, il cessa d'en parler. Un jour que le printemps brillait de tous ses charmes, il voulut aller de grand matin hors de la ville, pour composer des vers et s'amuser. Au moment où il quittait le seuil de sa porte, il vit soudain plusieurs hommes portant des vêtements bleus et de grands bonnets, et montés sur des chevaux de poste, qui demandaient tout le long du chemin : « Il y a par ici un monsieur Sou-yeou-pé ; où demeure-t-il? »

« Ne serait-ce pas, leur répondit quelqu'un en étendant la main, le jeune homme qui est debout devant cette porte? »

1. Mot à mot : Il cherchait les fleurs et s'informait des saules. C'est une expression délicate pour dire qu'il fréquentait les maisons de plaisir.

Ces hommes mirent aussitôt pied à terre, et, quand ils furent arrivés devant lui: « Monsieur, dirent-ils, nous osons vous demander si vous ne seriez pas l'illustre fils du vénérable Sou-hao?

— C'est moi-même, répondit Sou-yeou-pé, d'un air étonné. J'ignore, messieurs, d'où vous venez.

— Nous sommes envoyés, dirent-ils, par le seigneur Sou, le moniteur impérial, qui est de la province du Ho-nan.

— D'après cela, dit Sou-yeou-pé, je pense que c'est mon oncle.

— Précisément, répondirent-ils.

— En ce cas, reprit Sou-yeou-pé, veuillez entrer dans l'intérieur, pour que nous causions ensemble. »

Ils suivirent Sou-yeou-pé, et, une fois entrés dans le salon, ils voulurent le saluer en se prosternant jusqu'à terre: « Messieurs, leur dit-il, restez debout. Etes-vous les domestiques de Sa Seigneurie ou bien des employés de son bureau?

— Vos serviteurs, répondirent-ils, sont des courriers attachés à son service.

— Puisque vous êtes les courriers d'un fonctionnaire public, dit Sou-yeou-pé, qu'avez-vous besoin de me faire de profondes salutations? contentez-vous d'une révérence ordinaire[1]. »

1. Il y a en chinois *tch'ang-i*, dont le sens développé ne peut passer en français. Cette expression signifie : s'incliner en abaissant les bras et les mains aussi bas que possible. Le mot *i* seul veut dire : saluer en appliquant les mains sur sa poitrine. (Dict. de Khang-hi.)

Après les avoir reçus, il les fit asseoir en leur cédant le pas. « Où est maintenant le seigneur Sou-hao? leur demanda-t-il.

« Monsieur, dirent les courriers, Sa Seigneurie est de retour, après avoir fait sa tournée dans le Hou-kouang. Il se dirige vers la capitale pour rendre compte de sa mission. En ce moment, sa barque se trouve à l'embouchure du Kiang. Il veut, monsieur, vous prier de venir avec lui à la capitale, et c'est pour cela qu'il nous a envoyés au-devant de vous avec une lettre. » Ils tirèrent aussitôt la lettre et la présentèrent à Sou-yeou-pé. Celui-ci l'ouvrit, et y ayant jeté les yeux, il lut ce qui suit:

« L'oncle Sou-youen, d'un esprit borné, adresse respectueusement cette lettre à son sage neveu:

« Votre oncle, ayant couru d'orient en occident, pour le service de l'empereur, s'est vu séparé de vous, qui lui êtes aussi proche que la chair et les os; il ne peut y penser sans un sentiment pénible. J'ai appris anciennement que ma sœur n'était plus du monde, et j'en ai éprouvé une profonde douleur. J'ai su dernièrement que vous avez grandi en âge et en instruction; ça été un sujet de joie au milieu de mon affliction. J'ai maintenant soixante-trois ans. Je sens approcher ma fin [1], et le matin, je ne sais si je me soutiendrai jusqu'au

1. Dans le passage chinois que je traduis ainsi, Sou-youen se compare au soleil qui entre au milieu *des mûriers et des ormes*, où, suivant les poëtes, le soleil se couche. (*Yeou-hio-kou-sse-thsin-youen*, liv. IV, fol. 14.)

soir. D'un autre côté, je n'ai point de fils. Quoique vous puissiez continuer la réputation littéraire de votre famille, maintenant que vous avez perdu vos parents, vous voilà seul jusqu'à la fin de vos jours. Pourquoi ne pas venir auprès de moi? J'aurais pour vous les sentiments d'un père, et vous ceux d'un fils adoptif, et peut-être que tous deux nous serions l'un pour l'autre une consolation et un appui. C'est une affaire à laquelle j'ai mûrement songé. Quand j'en informerais feu mon frère aîné et feu ma sœur, qui sont dans l'autre monde, je suis certain qu'ils m'approuveraient par un signe de tête. Faites bien attention, cher neveu, et gardez-vous de douter de mes paroles. Dès que mes courriers seront arrivés, expédiez de suite vos bagages, et venez avec eux. Je vous attends avec impatience afin de mettre à la voile. Le temps me manque pour tout dire[1]. »

Après avoir fini de lire cette lettre, Sou-yeou-pe se dit en lui-même: « Ma maison est déjà pauvre et sans ressources; on m'a retiré mon grade de bachelier, et de plus mon mariage est reculé pour toujours. Je ne vois nul avantage à rester constamment ici. Ce qu'il y a de mieux est d'accompagner mon oncle et faire un tour à la capitale. Quoique je n'aie point l'ambition d'obtenir comme lui les richesses et les honneurs, si, grâce à cette occasion, je pouvais découvrir une femme accomplie, je serais au comble de mes vœux. »

1. Mot à mot: Le surplus ou le reste ne peut s'épuiser.

Sa résolution étant bien arrêtée, il dit aussitôt aux courriers : « Puisque le seigneur votre maître vient me chercher, moi qui suis lié avec lui comme la chair avec les os, pourrais-je refuser de partir? Seulement, d'ici à l'embouchure du Kiang, la route est extrêmement longue ; je crains de n'y pouvoir arriver aujourd'hui.

« Notre maître est d'un caractère vif, dirent les courriers; il vous attend impatiemment pour mettre à la voile. D'ici à l'embouchure du Kiang, on ne compte que soixante li [1]. Voici un cheval pour vous; si vous consentez à partir tout de suite, vous y arriverez encore de bonne heure.

— En ce cas, dit Sou-yeou-pé, partez devant pour rendre réponse à votre maître. Je vais d'abord expédier mes bagages, puis je partirai de suite, derrière vous. »

A ces mots, il enveloppa une once d'argent et l'offrit aux courriers. « Comme je suis pressé de partir, leur dit-il, je n'ai pas le temps de vous retenir à boire; ceci vous tiendra lieu d'un repas de riz. »

Les courriers refusèrent. « Monsieur, dirent-ils, comme vous êtes de la famille de notre maître, comment oserions-nous accepter ce cadeau?

— Acceptez tout de suite, leur dit Sou-yeou-pé; n'allez pas retarder votre voyage. »

Les courriers reçurent l'argent et prirent les de-

1. Six lieues.

vants. Comme ils avaient laissé un excellent cheval, Sou-yeou-pé donna aussitôt ses ordres à un vieux domestique, nommé Sou-cheou, et lui recommanda de rester pour garder la maison. Il prépara des vêtements et des objets de literie, les lia et en fit deux paquets, dont il chargea des porteurs. Il ordonna d'abord à un domestique de les conduire à l'embouchure du Kiang; pour lui, il emmena seulement un petit domestique nommé Siao-hi. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, il monta aussitôt à cheval et se disposa à partir. Mais ce cheval était extrêmement rusé. Quand il vit que Sou-yeou-pé n'était pas habitué à monter à cheval et qu'il n'avait pas de fouet, il resta ferme, sans bouger. Sou-yeou-pé avait beau le tirer violemment par la bride, le cheval, au lieu d'avancer d'un pas, levait sa croupe en l'air et reculait de deux. Au fond du cœur, Sou-yeou-pé était cruellement tourmenté. « S'il marche ainsi (se dit-il), quand pourrai-je arriver ?

—Si vous ne fouettez pas ce cheval, dit son domestique Sou-cheou, il ne voudra jamais marcher. Autrefois, monsieur, vous aviez un fouet à manche de corail; que ne l'emportez-vous ? vous n'aurez plus à craindre qu'il refuse de marcher.

— Vous avez raison, dit Sou-yeou-pé, je l'avais oublié. » Il ordonna aussitôt au domestique de lui apporter ce fouet, et quand il l'eut en main, il se mit à en frapper la croupe du cheval à coups redoublés. Le cheval, aiguillonné par la douleur, fut bien obligé de

marcher. « Sans les coups de fouet, dit Sou-yeou-pé, cet animal n'aurait pas voulu marcher. On voit par là que, dans ce monde, les hommes ne doivent pas rester un jour sans sentir l'action du pouvoir.

A cette époque, on aspirait les tièdes haleines du printemps. Tout le long de la route, Sou-yeou-pé, monté sur son cheval, ne pouvait se lasser d'admirer la verdure des saules et la beauté des fleurs. « J'ai bien fait, se dit-il en lui-même, de refuser avec énergie les propositions de Ou, l'académicien. Si j'y avais prêté l'oreille [1], comment pourrais-je être libre et indépendant, et aller à la capitale pour y prendre des informations ? Si le destin me favorise, dit-il encore après un moment de réflexion, et que j'en rencontre une [2], ce sera charmant. Mais si je ne pouvais la rencontrer, je verrais s'évanouir toutes mes espérances. Si tu n'existes pas dans la capitale, se dit-il encore, je quitterai mon oncle, je te suivrai jusqu'aux bornes du ciel, jusqu'aux derniers rivages des mers ; je suis décidé à ne m'arrêter qu'après en avoir trouvé une. »

En continuant à parler tout seul, il arriva, sans s'en apercevoir, à l'entrée d'un carrefour d'où sortit tout à coup un homme qui, après avoir regardé Sou-yeou-pé de la tête aux pieds, poussa un cri en disant : « C'est cela ; je l'ai trouvé. » Alors il saisit à deux mains la bride du cheval.

Sou-yeou-pé, qui était agité d'idées confuses, n'avait

1. Littéralement : Si j'y avais trempé les mains.
2. Savoir : Une femme belle ou distinguée.

pas eu le temps de se mettre sur ses gardes. Il éprouva tout à coup une vive émotion, et l'ayant regardé à la hâte, il vit qu'il avait sur la tête un vieux bonnet de feutre pointu, posé de travers, qu'il portait une veste piquée, de toile bleue, ouverte par-devant, et des bottines de jonc qui lui montaient jusqu'aux mollets. A force de courir, il s'était couvert de poussière, et tout son corps était inondé de sueur, comme s'il eût été mouillé par la pluie.

« Qui êtes-vous? lui demanda vivement Sou-yeou-pé; pourquoi retenez-vous la bride de mon cheval? »

Dans le premier moment, cet homme, tout essoufflé par sa course, répondit d'une voix confuse. Il disait seulement : « C'est bien heureux! j'ai trouvé mon affaire. »

Sou-yeou-pé, entendant ces paroles incohérentes, leva son fouet pour l'en frapper; mais cet homme lui cria avec émotion : « Monsieur, ne me frappez pas. Ma femme a disparu; toute cette affaire dépend de vous. »

Sou-yeou-pé entra dans une grande colère. « Vous radotez, lui dit-il. Si votre femme a disparu, est-ce que cela me regarde? Nous ne nous sommes jamais vus; croyez-vous que j'aie enlevé votre femme?

— Je ne dis pas, répondit cet homme, que vous ayez enlevé ma femme, mais je vois clairement que la découverte de ma femme dépend de vous.

— Vous radotez de plus en plus, lui dit Sou-yeou-pé. Je suis un voyageur qui passe par ici. Comment pouvez-vous voir clairement que la découverte de votre

femme dépend de moi? Je suis tenté de croire que vous n'êtes qu'un voleur de grand chemin [1]. Comment osez-vous m'arrêter au milieu de ma route, à la clarté du ciel et en plein jour? Je suis le noble fils du seigneur Sou, l'inspecteur général; n'allez pas provoquer par mégarde un ennemi redoutable. »

A ces mots, il leva son fouet, et lui en cingla violemment la tête et la figure. Siao-hi courut sur lui et, n'écoutant que sa colère, il se mit à le maltraiter à son tour. Cet homme, étourdi par les coups, parlait d'une manière encore plus confuse. Il ne faisait que crier à tue-tête : Monsieur, suspendez vos coups ; ayez pitié de moi. Il m'est arrivé un grand malheur; je vous jure que je ne suis point un méchant homme.

Tout en exhalant ces tristes plaintes, il tenait à deux mains la bride du cheval, et ne l'aurait pas lâchée, même au péril de sa vie.

Dans ce moment, les passants et les habitants du village, ne pouvant s'expliquer l'attitude étrange de ces deux hommes, s'étaient amassés autour d'eux et restaient à les regarder. Sou-yeou-pé criait avec colère : « A-t-on jamais vu sous le ciel une affaire aussi extraordinaire? Si votre femme a disparu, pourquoi vous en prenez-vous à moi au moment où je passe?

— Monsieur, répondit-il, comment votre serviteur oserait-il s'en prendre à vous? Je vous prie seulement

1. Littéralement : Un brigand qui abrége la route (des voyageurs, en les tuant).

de me donner votre fouet; ma femme se retrouvera tout de suite. »

A ces mots, toutes les personnes présentes se mirent à rire. « Il paraît, dirent-elles, que cet homme est fou. Si sa femme a disparu, comment pourra-t-il la retrouver tout de suite à l'aide d'un fouet?

— Mon fouet, dit Sou-yeou-pé, est orné de corail[1]; il vaut quelques onces d'argent; comment pourrais-je vous le donner? »

Alors, ne pouvant maîtriser sa colère, il leva encore son fouet pour l'en frapper.

« Monsieur, s'écria cet homme, ne me frappez pas; permettez-moi de m'expliquer clairement. »

Les assistants firent des représentations à Sou-yeou-pé. « Monsieur, dirent-ils, calmez votre colère, et attendez que vous lui ayez demandé des explications claires et nettes; vous aurez encore le temps de le frapper. » Il interrogea alors cet homme. « De quel pays êtes-vous? lui dit-il; quelles sont vos raisons? Expliquez-les-moi d'une manière claire et détaillée.

— Je suis, dit-il, du village de Yang-kia, dans le district de Tan-yang; mon nom est Yang-kho. Ces jours derniers, j'avais envoyé ma femme à la ville pour retirer un gage; je ne sais qui peut l'avoir enlevée sur la route. Tous les jours, je vais à sa recherche, mais je n'en ai aucune nouvelle. Aujourd'hui, comme je me

1. Mot à mot : Est fait de corail. Ce fouet avait probablement un manche de corail.

trouvais de grand matin dans le village de Kiu-yong, j'ai rencontré un homme qui prédisait l'avenir [1]. Je le priai de me faire une prédiction, et il me promit qu'aujourd'hui même, au troisième khé de l'heure du singe [2], je trouverais (ma femme). Je lui demandai de quel côté je devais aller la chercher. Il me dit : « Quand vous aurez fait quarante li (4 lieues) au nord-est, à l'entrée d'un chemin qui fait la croix, vous verrez un jeune monsieur vêtu de jaune [3] et monté sur un cheval moucheté. Vous n'avez qu'à saisir la bride, et après lui avoir demandé le fouet qu'il tient à la main, vous trouverez tout de suite votre femme. Seulement, il faut courir pour le rattraper, car si vous manquez de le rejoindre [4] et le laissez passer outre, vous ne la reverrez plus de votre vie. » A ces mots, j'ai couru tout d'une haleine, et je n'ai pas même osé prendre une tasse de riz. Après avoir parcouru les quarante li, je suis arrivé à la route en croix, et j'ai justement rencontré Votre Seigneurie qui passait à cheval. La couleur de votre vêtement se rapporte à la prédiction ;

1. En chinois *Khi-kho* (10,562-10,099), qui consultait les *Koua* figures symboliques inventées par Fo-hi pour prédire l'avenir). Ce sens manque dans tous les dictionnaires.

2. Cette heure correspond à deux des nôtres et dure de trois à cinq. Le *khé* (littéralement : coche, entaille sur la tringle de la clepsydre qui porte les divisions de l'heure chinoise), équivaut à quinze minutes. Il y a huit khé dans les cent vingt minutes de l'heure chinoise ; par conséquent, le troisième *khé* de l'heure du singe répond, chez nous à trois heures quarante-cinq minutes.

3. Mot à mot : Portant un vêtement jaune de saule.

4. Mot à mot : Si, courant après lui, vous êtes en retard d'un pas.

n'est-ce pas la vérité? Je vous prie seulement de me donner une marque d'humanité en me faisant présent de ce fouet, pour que votre serviteur et sa femme puissent se revoir. Vous aurez ainsi fait un acte de vertu cachée qui vivra pendant dix mille générations.

— Vous radotez complétement, lui dit Sou-yeou-pé en riant; est-il possible qu'il y ait au monde un devin d'une pareille sagacité? Il est clair qu'ayant vu la couleur de mon vêtement et celle de mon cheval, vous avez forgé ce mensonge dans l'intention de me voler mon fouet. Il m'est impossible de vous croire.

— Comment oserais-je vous tromper? répondit Yang-kho. Je savais bien que vous ne me croiriez pas; mais comme tout ce qu'il a dit s'est trouvé juste, il n'est personne qui puisse refuser de me croire. Il a dit encore que vous faisiez ce voyage pour chercher à vous marier. J'ignore si cela est vrai ou non. Pour peu que vous réfléchissiez en vous-même, vous y verrez clair sur-le-champ. »

Sou-yeou-pé l'entendant dire que c'était pour chercher à se marier, il resta quelque temps muet de surprise. « Cette affaire, dit-il, après avoir réfléchi en lui-même, était tellement cachée au fond de mon cœur, que les démons et les esprits n'auraient pu la connaître. Comment ce devin a-t-il pu l'apprendre? » Il se sentit presque disposé à le croire. « Eh bien, dit-il, si je vous donne ce fouet, c'est une petite affaire. Seulement, il faut qu'aujourd'hui je me rende en toute hâte à l'embouchure du Kiang, mais, sans les coups de

fouet, ce cheval ne voudra jamais marcher; comment arranger cela? »

Les assistants, trouvant quelque chose d'étrange dans ce qu'ils venaient d'entendre, étaient curieux de voir comment, au moyen de ce fouet, il réussirait à trouver sa femme. De plus, voyant que Sou-yeou-pé lui parlait d'un ton radouci et paraissait disposé à lui donner son fouet, ils se mirent à le presser, dans son intérêt. « Puisque ce jeune monsieur, dirent-ils, veut bien vous donner son fouet, que n'allez-vous promptement couper une branche de saule pour qu'il s'en serve en attendant? »

Yang-kho voulait aller couper une branche de saule, mais craignant que Sou-yeou-pé ne s'en allât, il continuait de tenir la bride sans vouloir la lâcher. »

Sou-yeou-pé comprit sa pensée et lui remit aussitôt son fouet. « Comme je vous l'ai promis, lui dit-il, est-ce que je voudrais manquer de parole? Allez vite me couper une branche de saule, je suis pressé de poursuivre mon chemin. »

Dès que Yang-kho eut reçu le fouet, il remercia Sou-yeou-pé avec transport: « Monsieur, dit-il, je vous rends mille grâces; si je retrouve ma femme, je ne manquerai pas de vous le rendre. »

A ces mots, il se leva, et jetant les yeux à l'orient et à l'occident, il alla chercher une branche de saule. A cette époque, comme on était dans la seconde décade de la deuxième lune, les petits saules qui bordaient la route, n'avaient que des branches minces et flexibles,

dont les coups ne pouvaient faire bouger le cheval. Mais, à l'angle sud-est, dans une ruelle déserte, il y avait un temple en ruines près duquel on voyait trois ou quatre grands saules qui s'élevaient au-dessus des murs. Yang-kho, les ayant aperçus, se hâta d'y grimper. Une fois arrivé au haut d'un saule, il voulut en briser une branche, lorsque tout à coup il entendit dans le temple une personne qui poussait des cris douloureux. Il écarta les branches du saule et, ayant plongé les yeux dans l'intérieur, il aperçut trois hommes qui entouraient sa femme et voulaient lui faire violence. Sa femme résistait à leur brutalité, et c'était là la cause de ses cris. A ce spectacle, Yang-kho ne put contenir son indignation : « Vils brigands, leur cria-t-il, après avoir enlevé la femme d'un autre, vous êtes venus vous cacher ici ! » Il sauta aussitôt du haut de l'arbre et alla heurter violemment contre la porte du temple. Les assistants, ayant entendu les cris qui partaient de là, accoururent ensemble et formèrent un cercle pour regarder. Yang-kho s'élança vers le temple, mais la porte était barricadée. Sans s'embarrasser de rien, il la fit tourner sur ses gonds d'un seul coup de pied, l'entr'ouvrit et entra. Il courut ensuite derrière le temple, mais les trois ravisseurs s'étaient déjà échappés par une brèche du mur. Il ne restait plus que sa femme. Dès que les deux époux se virent réunis, ils furent au comble de la joie et s'embrassèrent[1] en pleurant.

1. Mot à mot : En se tirant se mirent à pleurer.

A cette vue, les assistants furent saisis d'étonnement et reconnurent que Yang-kho avait dit vrai.

En ce moment, Sou-yeou-pé, apprenant que Yang-kho avait trouvé sa femme, fut rempli de surprise et d'admiration. Il descendit de cheval, et l'ayant confié à Siao-hi, il entra à pied dans le temple pour vérifier le fait. Yang-kho voyant entrer Sou-yeou-pé, il dit à sa femme : « Si ce monsieur ne m'avait pas donné son fouet, et si je n'étais pas allé lui couper une branche de saule, nous ne nous serions pas revus dans cette vie. » A ces mots, il rendit le fouet à Sou-yeou-pé. « Monsieur, lui dit-il, je vous remercie infiniment, je n'en ai plus besoin.

— Est-il possible, dit Sou-yeou-pé, qu'il arrive au monde des aventures aussi extraordinaires ? Peu s'en est fallu que je ne vous accusasse injustement, mais je vous adresserai une question : ce docteur qui fait des prédictions, comment s'appelle-t-il ?

— Personne, répondit Yang-kho, ne connaît son nom de famille ni son nom d'enfance. Seulement, comme il porte suspendue une pancarte où on lit ces trois mots : *Saï-chin-sién* (l'ermite qui l'emporte sur les esprits)[1], on l'appelle naturellement *Saï-chin-sién*. En achevant ses mots, il remercia plusieurs fois Sou-

1. Comme si l'on disait : L'ermite dont la pénétration est plus grande que celle des esprits. Dans un autre chapitre, j'ai trouvé *saï* (Basile, 10,506) expliqué par *kouo* (11,112), surpasser, l'emporter sur. Ainsi tombent l'interprétation (l'Hermite de la reconnaissance), et la note du premier traducteur (t. II, p. 41).

yeou-pé ainsi que les assistants, et emmenant sa femme, il reprit son premier chemin et s'éloigna rapidement. Sou-yeou-pé, étant sorti du temple, remonta sur son cheval, et tout en marchant, il se livra à ses réflexions. « Moi, Sou-yeou-pé, dit-il, pendant toute ma vie je me suis montré intelligent, mais, pendant un moment, j'ai eu l'esprit bouché. Quoique j'aie entrepris ce voyage par ordre de mon oncle, au fond, c'était pour chercher une belle femme. Puisque ce devin a su que j'étais sorti de chez moi pour un mariage, il doit savoir aussi où se trouve ma future épouse. Si je laisse de côté les nouvelles présentes sans prendre des informations, et que j'aille la chercher dans des lieux où elle n'est pas [1], ne sera-ce pas le comble de la folie? Maintenant qu'il est encore de bonne heure, il vaut mieux que je coure au village de Kiu-yong. Quand j'aurai vu le devin, je m'informerai clairement de l'endroit où est ma future épouse; j'aurai encore le temps d'arriver à la barque de mon oncle. »

Sa résolution étant bien arrêtée, il tourna bride, et se dirigeant au sud-ouest, il s'élança d'un pas rapide sur la route qu'avait prise Yang-kho, pour le rattraper.

Par suite de ce départ, j'aurai bien des choses à raconter. Après une multitude de contestations et de débats, on verra paraître une belle femme; du milieu de l'arène où se décide la vie et la mort, on ramènera un homme de talent.

1. Mot à mot : Des lieux où il n'y a ni traces ni ombre (d'elle).

On peut dire à ce sujet :

Au sommet des arbres, le vent fait tourbillonner les fleurs des saules.

Au milieu des airs, des fils soyeux voltigent sans direction fixe.

Ce n'est point l'amour qui leur communique cette folle agitation ;

Le printemps leur refusant son appui, ils se laissent emporter par le souffle du printemps.

Maintenant Sou-yeou-pé va trouver le devin pour l'interroger sur son mariage. Si le lecteur ignore le résultat de ce voyage, qu'il m'écoute un peu ; il en verra le récit détaillé dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI

UN PRÉTENDANT, LAID DE FIGURE, S'EFFORCE DE JOUER LE RÔLE D'UN POÈTE

Sou-yeou-pé, désirant aller trouver le devin, pour le prier de consulter les sorts[1], manqua par mégarde le rendez-vous que lui avait donné son oncle Sou, le moniteur impérial. Il fouetta son cheval et se dirigea rapidement vers le bourg de Kiu-yong. Il n'avait pas fait plus de quatorze ou quinze li[2], que déjà le soleil couchant lui sembla près de disparaître, car, dans ce moment, il n'avait plus qu'une dizaine de pieds (à parcourir) au haut du ciel[3]. Quand il eut fait encore à la hâte quatre ou cinq li, peu à peu le temps commença à s'obscurcir. Sou-yeou-pé leva la tête, et regardant au

1. En chinois *khi-kho* (10,562-10,099), expression qui répond au mandchou *gôwa touwaboumbi*, consulter les *koua*, figures symboliques inventées par Fo-hi pour prédire l'avenir ou tirer l'horoscope.
2. Une lieue et demie.
3. C'est-à-dire : Pour arriver à l'horizon et disparaître.

12.

loin, il n'aperçut devant lui aucune habitation. Il en éprouva intérieurement une certaine inquiétude. Mais Siao-hi, qui avait la vue perçante, lui dit : « Monsieur, ne vous tourmentez pas. Regardez là-bas, près de ce carrefour situé à l'ouest, cette longue rangée d'arbres ; n'est-ce pas un village?

— Comment peux-tu le savoir? répondit Sou-yeou-pé.

— Ce qui s'élève là-bas, au milieu des arbres, repartit Siao-hi, en étendant la main, n'est-ce pas une pagode? Comme il y a une pagode, il doit y avoir un couvent, et s'il y a un couvent, on est sûr d'y trouver des habitants. »

Sou-yeou-pé ayant regardé : « En effet, dit-il, c'est une pagode ; quand il n'y aurait pas d'habitants, on pourra au moins coucher dans le couvent. »

A ces mots, il fouetta vivement son cheval, et se dirigea à la hâte vers le carrefour. Quand il fut arrivé au milieu des arbres, il reconnut qu'il y avait en effet un village. Quoiqu'il ne se composât que de cent ou deux cents maisons, elles n'étaient point réunies ensemble ; elles étaient disséminées de tous côtés, par groupes de trois ou quatre [1], les unes à l'est, les autres à l'ouest.

En ce moment, la nuit était déjà venue ; toutes les portes étaient closes, et il n'était pas convenable d'aller y frapper. Heureusement qu'on était à la douzième ou

1. Il y a, en chinois, *trois ou cinq ;* c'est ainsi que les Chinois s'expriment dans les cas où nous disons *trois ou quatre*.

treizième nuit, époque où doit régner le clair de lune, de sorte que le ciel n'était pas encore noir. Ayant regardé au loin l'ombre de la pagode, il se mit à chercher le couvent. Puis, après avoir fait un circuit, il entendit soudain un coup de cloche. « Nous avons du bonheur, s'écria Sou-yeou-pé; cette nuit nous n'aurons pas le chagrin de manquer de gîte. »

Après avoir fait encore quelques pas, il arriva à la porte du couvent. Sou-yeou-pé mit aussitôt pied à terre, et ayant ordonné à Siao-hi de mener le cheval par la bride, il entra tout droit dans le couvent. Quoique ce couvent ne fût pas fort grand, il était arrangé avec un ordre et une propreté remarquables. A côté de la porte principale, on voyait deux rangées de pins très-espacés et d'un aspect charmant. Dans ce moment, Sou-yeou-pé, qui n'avait nulle envie de les admirer, entra dans la grande salle du temple, et y vit quelques religieux qui faisaient l'office du soir. Ceux-ci, ayant vu un homme entrer, l'un d'eux, qui était avancé en âge, s'empressa d'aller à sa rencontre. « Monsieur, lui demanda-t-il, d'où venez-vous?

— Je venais de la ville, répondit Sou-yeou-pé, et je me dirigeais vers le village de Kiu-yong, lorsque tout à coup la nuit est survenue et m'a empêché d'y arriver. Je désirerais passer la nuit dans votre respectable couvent. J'ose espérer que vous voudrez bien me permettre de rester [1].

1. Littéralement : Que vous voudrez bien me retenir.

— Cela peut se faire, » répondit le religieux. Aussitôt il fit mener, dans une cour de derrière, le cheval que Siao-hi tenait par la bride. Ensuite il ordonna à un frère de prendre une lanterne, et invita Sou-yeou-pé à passer dans une chambre du couvent.

Après qu'ils se furent salués et assis : « Monsieur, dit le religieux à Sou-yeou-pé, oserai-je vous demander quel est votre noble nom de famille ?

— Mon nom de famille est Sou, répondit-il.

— De cette façon, dit le religieux, vous êtes M. Sou. J'ignore quelle importante affaire vous appelle au village de Kiu-yong.

— Comme mon oncle allait à la capitale pour rendre compte de sa mission, dit Sou-yeou-pé avec un sourire, il avait fait arrêter son bateau à l'embouchure du Kiang, et avait envoyé des courriers pour me prendre et m'emmener avec lui. Mais, au milieu de la route, j'ai entendu dire que dans le village de Kiu-yong, il y avait un devin appelé *Saï-chin-siên*, qui est très-habile à consulter les sorts. Je veux le prier de les consulter pour moi. C'est donc par l'effet du hasard que je suis arrivé ici.

— En quel pays votre oncle remplit-il son honorable charge ? demanda le religieux.

— Mon oncle, répondit Sou-yeou-pé, ayant fini d'inspecter la province du Hou-kouang, s'en revient pour rendre compte de sa mission.

— S'il en est ainsi, reprit le religieux, vous êtes un homme d'un rang très-élevé ; je vous ai manqué de

respect[1], je vous ai manqué de respect. » Il ordonna aussitôt à un frère de préparer le souper.

« Respectable maître, dit Sou-yeou-pé, quel est votre grand nom de religion?

— Mon humble nom, dit-il, est *Tsing-sin*[2].

—Ce couvent si propre et si élégant, dit Sou-yeou-pé, doit être la chapelle de tout le village[3], mais j'ignore si c'est un monument antique ou une construction moderne.

— Ce couvent, répondit Tsing-sin, s'appelle le couvent de Kouân-în[4]. Ce n'est pas un monument antique ni la chapelle de tout le village; c'est la chapelle de Pé, le Chi-lang[5], du village de Kin-chi, qui est devant vous. Il y a dix-huit ou dix-neuf ans qu'il l'a fait bâtir.

— Pourquoi le seigneur Pé l'a-t-il fait bâtir en ce lieu? demanda Sou-yeou-pé.

— Comme le seigneur Pé n'avait point de fils, et qu'il était, ainsi que sa femme, sincèrement dévoué au Bouddha, dans l'ardeur de son zèle, il éleva ce couvent pour y offrir des sacrifices à Kouân-în aux vêtements

1. C'est-à-dire : Faute de connaître votre illustre famille, je ne vous ai pas reçu avec tout le respect qui vous était dû.

2. Tsing-sin, celui qui a le cœur pur.

3. En chinois : Hiang-ho (parfum-feu), c'est-à-dire un lieu où l'on offre des parfums et où l'on allume des lampes.

4. Dieu indien appelé en sanscrit : *Avalôkitéçvara*. On le représente en Chine sous la figure d'une femme qui tient un enfant dans ses bras.

5. Nom de dignité; c'est le vice-président d'un ministère.

blancs, dans l'espoir d'obtenir un fils qui lui succédât. Il a même acheté (pour le couvent) des champs et des terres qui lui ont coûté de mille à deux mille onces d'argent[1].

— Jusqu'à présent, dit Sou-yeou-pé, a-t-il eu ou non un fils?

— Quoiqu'il n'ait pas eu de fils, dit Tsing-sin, deux ans après la construction du couvent, il lui est né une fille[2]. »

Sou-yeou-pé se mit à rire. « Quand il aurait eu, dit-il, non-seulement une fille, mais même dix filles, elles ne sauraient compter pour un fils.

— Monsieur Sou, dit Tsing-sin, ce que vous dites-là n'est pas juste. Cette fille du seigneur Pé a un tel mérite, que dix fils mêmes ne pourraient lui être comparés.

— Comment cela, s'écria Sou-yeou-pé.

— Cette jeune fille, répondit-il, a reçu de la nature une beauté qui ferait rentrer les poissons dans les abîmes des eaux et précipiterait les oies sauvages du haut des airs, des charmes qui éclipseraient la lune et feraient honte aux fleurs; cela va sans dire. Elle sait même peindre, broder et exécuter toutes sortes d'ouvrages d'un travail fin et délicat. Mais ce n'est pas en cela qu'elle excelle le plus. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il n'est pas un livre, pas une histoire des

1. Savoir : De 7,500 à 15,000 francs.

2. Mot à mot : Lui, une première année, a bâti le couvent, la deuxième année, aussitôt il a procréé une fille.

auteurs anciens ou modernes, qu'elle n'ait lus à fond; les poésies, les romances, les chansons qu'elle compose, seraient capables d'effacer celles des anciens. Lors même que le seigneur Pé a écrit une pièce de wen-tchang (style élégant), il veut toujours que sa fille la lui corrige. Dites-moi, monsieur Sou, s'il y a quelqu'un au monde qui possède un fils d'un tel mérite? »

Après avoir entendu Tsing-sin énumérer tant de belles qualités, Sou-yeou-pé éprouva soudain un frémissement dans tous ses membres, et faillit perdre connaissance. « Cette demoiselle est-elle mariée? demanda-t-il sur-le-champ.

— Où pourrait-on trouver, dit Tsing-sin, un homme digne de l'épouser?

— Dans cette ville, dans ce district, dit Sou-yeou-pé, les hommes riches et nobles ne sont pas rares. Est-ce qu'il n'y en a pas qui puissent aller de pair avec elle pour le rang et la fortune? Pourquoi n'y aurait-il aucun homme digne de l'épouser?

— Si l'on voulait, dit Tsing-sin, la donner à un homme riche et noble, rien ne serait plus aisé, mais le seigneur Pé ne fait aucune attention à la fortune ni à la noblesse. Il cherche uniquement un homme qui se distingue entre tous par ses agréments extérieurs et son talent littéraire.

— C'est une chose fort aisée, repartit Sou-yeou-pé.

— Il y a encore un point difficile, dit Tsing-sin. Quiconque vient la demander en mariage, est obligé de composer une pièce de vers ou un morceau de prose

élégante, et il faut que le père et la fille les aient approuvés, pour qu'ils daignent lui donner leur consentement. Cette demoiselle est douée d'un goût si élevé, que parmi les pièces de vers et de prose qui lui ont été présentées, il n'en est aucune qui ait pu lui plaire. De là vient qu'à force de temporiser, elle est arrivée aujourd'hui à l'âge de dix-sept ans, sans avoir voulu engager sa foi à la légère.

— C'est donc pour cela ? » dit Sou-yeou-pé. Au fond du cœur, il éprouva une joie secrète. « Il est clair, dit-il, que je dois trouver ici la femme que le ciel me destine. » Quelques instants après, un religieux servit le riz. Après qu'ils eurent mangé tous deux : « Monsieur Sou, dit Tsing-sin, comme vous êtes fatigué de votre voyage, je pense que vous avez besoin de dormir. »

Il prit alors une lampe, et conduisit Sou-yeou-pé dans une chambre fort propre, destinée aux hôtes. Ensuite il brûla dans une cassolette des parfums exquis, fit bouillir d'excellent thé, qu'il plaça sur sa table, et ne se retira qu'au moment où Sou-yeou-pé lui parut endormi.

Après avoir entendu raconter tant de choses, Sou-yeou-pé, dans le désir de voir mademoiselle Pé, était agité de mille pensées; il avait beau se retourner en tous sens, il ne pouvait venir à bout de dormir. Il crut devoir s'habiller comme auparavant et se lever. Il ouvrit la fenêtre, et voyant qu'il faisait aussi clair que dans le jour, grâce à la lune qui brillait au milieu du ciel, il réveilla Siao-hi, et, sortant du couvent, il se promena devant la porte. Comme il était charmé de la

clarté de la lune et avait l'esprit était vivement préoccupé, il suivit insensiblement l'ombre d'une rangée de pins, et s'étant éloigné du couvent, d'une portée de flèche, il entendit soudain des gens qui causaient en riant. Sou-yeou-pé, ayant regardé avec attention, reconnut que c'était un village habité. Apercevant, au milieu, des pêchers et des pruniers d'un riant aspect, il marcha au hasard et arriva à côté d'un pavillon. Ayant jeté un coup d'œil dans l'intérieur, il y vit deux hommes occupés à boire et à composer des vers. Sou-yeou-pé s'arrêta aussitôt, et se tint furtivement en dehors de la fenêtre pour les écouter. L'un, qui était vêtu de blanc, disait : « Monsieur Tchang, il fallait votre talent pour trouver la rime du mot *tchi* (branche).

« La rime du mot *tchi* (branche), disait l'homme habillé de vert, était sans importance, mais celle du mot *sse* (penser) était fort difficile et exigeait un grand effort d'esprit; à l'exception de moi, le vieux Tchang, qui est-ce qui aurait pu la trouver?

— En effet, repartit l'homme vêtu de blanc, vous l'avez fait rimer d'une manière merveilleuse; tous les poëtes de notre époque ne peuvent s'empêcher de vous céder le pas. Quand vous aurez encore achevé ces deux vers, ce mariage sera bientôt arrangé et vous pourrez presque compter dessus. »

Celui qui était vêtu de vert inclina la tête et se mit à réfléchir et à marmotter entre ses dents; puis, après une courte pause : « Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé! s'écria-t-il à haute voix; c'est admirable, admirable! »

Il saisit à la hâte son pinceau, et, après avoir écrit, il présenta le papier à l'homme vêtu de blanc. Celui-ci, y ayant jeté les yeux, éclata de rire en battant des mains. C'est merveilleux, s'écria-t-il. En vérité, toutes les expressions sont de l'école de Thou-fou [1]. Non-seulement les rimes sont parfaitement justes, mais la pièce se termine d'une manière noble et touchante. Je m'incline avec respect devant votre talent supérieur.

— Mes vers sont finis, dit celui qui était vêtu de vert; la charmante demoiselle est bien près de tomber en ma possession. Dites-moi, monsieur, si vous êtes disposé à quitter la partie.

— Autrefois, dit l'homme vêtu de blanc, j'avais un talent poétique des plus remarquables; mais ce soir, après avoir été vaincu par vous, je ne puis venir à bout de faire des vers. Pour le moment, je voudrais boire quelques tasses de vin et faire un somme. Quand mes esprits auront acquis un peu de vigueur, je tâcherai de composer une pièce de vers pour me mesurer avec vous.

— Puisque vous voulez boire, dit l'homme vêtu de vert, attendez que je relise à haute voix ces vers, et que je vous les récite, pendant que vous serez occupé à boire; qu'en dites-vous?

— Ce sera charmant! ce sera charmant! » répondit l'homme vêtu de blanc.

1. L'un des poëtes les plus célèbres de la Chine, qui vivait sous la dynastie des Thang.

A ces mots, son compagnon lui récita à haute voix les vers suivants :

Quand le saule a senti l'influence du printemps,
Il pousse une branche, puis encore une branche;
On dirait une plante verdoyante suspendue au haut de l'arbre,
Ou bien des fils d'or qui pendent à sa cime.

Le jeune homme vêtu de blanc, sans attendre qu'il eût fini de lire, s'écria d'une voix bruyante : « C'est admirable! admirable! Eh bien! buvez d'abord une tasse; vous lirez ensuite. »

A ces mots, il remplit une tasse et la présenta à l'homme vêtu de vert. Celui-ci, transporté de joie, prit la tasse et, l'ayant vidée d'un trait, il continua de réciter un second quatrain :

Le vieux pêcheur est plein de joie quand il a pris un poisson à la ligne.
Le cocher se désole, quand son cheval reste immobile sous le fouet.
A la fin, il vient un jour où l'arbre se trouve desséché,
Et ne fournit plus qu'une charge de menu bois [1].

Quand le jeune homme vêtu de vert eut fini de lire, celui qui était vêtu de blanc le combla d'éloges. Sou-

1. Littéralement : Dans une charge de broussailles, (l'homme) porte plusieurs fois dix mille soies (dix mille branches très-minces).

L'auteur ne pouvait mieux montrer l'ignorance de ces deux jeunes gens qu'en faisant exalter, par l'un d'eux, les vers ridicules de son compagnon.

yeou-pé, qui avait tout entendu en dehors de la fenêtre, ne put s'empêcher de pousser un cri et d'éclater de rire. A ce bruit, les deux amis sortirent tout à coup en dehors de la fenêtre pour en savoir la cause, et apercevant Sou-yeou-pé : « Qui êtes-vous ? lui demandèrent-ils, et pourquoi vous cachez-vous ici pour vous moquer de nous ?

— C'est par hasard, répondit Sou-yeou-pé, que je suis arrivé en cet endroit, en contemplant l'éclat de la lune. Quand j'ai entendu réciter des vers d'une beauté merveilleuse, j'ai tout à coup bondi de joie [1], et je vous ai manqué en laissant échapper un cri ; je suis bien coupable. »

Les deux amis voyant la figure distinguée de Sou-yeou-pé et la grâce de son langage : « Monsieur, dit celui qui était vêtu de blanc, vous êtes, à ce que je vois, un homme de goût, versé en poésie.

— Monsieur, dit celui qui était vêtu de vert, comme vous êtes un homme distingué, voudriez-vous vous asseoir un moment avec nous ? » En disant cela, il prit Sou-yeou-pé par la main et le fit entrer avec lui dans le pavillon.

« Je crains de vous importuner, dit Sou-yeou-pé ?

— Tous les hommes de l'empire sont frères, repartit le jeune homme vêtu de vert. Qui vous en empêche ? »

Il dit, et après l'avoir fait asseoir à la place d'honneur, il ordonna à un petit domestique de lui verser

1. Mot à mot : Mes mains ont dansé, mes pieds ont trépigné.

du vin. Puis, s'adressant à Sou-yeou-pé : « Monsieur, lui dit-il, quel est votre honorable nom de famille, et votre noble surnom ?

— Mon obscur nom de famille est Sou, répondit-il, et mon surnom est Liên-siên. Oserais-je, messieurs, vous demander quel est votre honorable nom de famille et votre noble surnom ?

— Je m'appelle Wang, dit l'homme vêtu de blanc, mon obscur surnom est Wen-khing [1]. » Ensuite, montrant du doigt son camarade, vêtu de vert : « Ce monsieur, dit-il, s'appelle Tchang, de son nom de famille ; son honorable surnom est Koueï-jou ; il est le plus riche de notre pays, c'est en même temps un homme de talent. Ce jardin fleuriste est le lieu où M. Koueï-jou se retire pour étudier.

— En ce cas, dit Sou-yeou-pé, je lui ai manqué de respect. Les beaux vers que je viens d'entendre, ajouta-t-il, me paraissent composés en l'honneur des saules printaniers.

— Monsieur Liên-siên, repartit Tchang-koueï-jou, il faut que vous ayez l'oreille fine, pour avoir si bien entendu, malgré la fenêtre qui vous séparait de nous. Quant aux vers, ils célébraient en effet les saules prin-

1. Mot à mot : Wen, qui entre dans le mot Wen-tchang (style élégant), et khing, qui fait partie du mot Khing-siang (un grand officier ou un ministre). Comme il y a en chinois beaucoup de mots qui se prononcent *wen* et *khing*, le jeune homme vêtu de blanc rappelle ces deux mots composés, pour indiquer la véritable orthographe de son nom honorifique.

taniers; seulement, ils présentaient beaucoup de difficultés.

— Quelles difficultés? demanda Sou-yeou-pé.

— Ce qu'il y avaït de plus difficile, dit Tchang-koueï-jou, c'était d'ajuster les rimes[1]. Aussi ai-je dû déployer toutes les ressources de mon esprit pour venir à bout de cette pièce.

— Monsieur, demanda Sou-yeou-pé, quel est l'auteur de cette pièce de vers qui vous a causé tant de peine?

— Si ce n'était pas une personne d'une beauté merveilleuse, repartit Tchang-koueï-jou, je ne me serais pas donné tant de tourment.

— Comme vous m'avez donné tous deux une si grande marque d'amitié, dit Sou-yeou-pé, pourquoi ne pas me mettre au fait?

— C'est une histoire charmante, dit Wang-wen-khing, mais on ne peut vous la dire à la légère. Si vous voulez l'entendre, il faut d'abord que vous buviez trois grandes tasses; après quoi, je vous la raconterai.

— C'est juste, c'est juste, s'écria Tchang-koueï-jou.» Sur-le-champ, il ordonna à un domestique de lui verser du vin.

— Je suis un faible buveur, dit Sou-yeou-pé, et je ne saurais porter beaucoup de vin.

— Si vous voulez entendre cette charmante histoire,

1. Il veut dire de faire répondre les rimes à celles de la pièce originale, composée par mademoiselle Pé.

dit Wang-wen-khing, vous n'avez qu'à faire un effort pour boire. »

Sou-yeou-pé ayant réellement bu les trois grandes tasses, « Vous êtes un aimable homme, lui dit Tchang-koueï-jou. Aussi, je vais vous la raconter. La personne qui, la première, a traité ce sujet, est la fille d'un magistrat retiré qui habite le village que vous voyez devant vous. Elle l'emporte sur Si-chi, et efface Mao-tsiang[1]. C'est une beauté accomplie. Elle a juré de ne point épouser un homme vulgaire. Elle veut uniquement un homme de talent qui, en fait de vers, de romances, de chansons et de poëmes, puisse lui tenir tête. C'est alors seulement qu'elle consentira à se marier. Avant-hier, comme elle était venue dans le cou-

1. Suivant le recueil Wen-siouen, liv. XIX, fol. 13, Si-chi et Mao-tsiang étaient deux belles femmes de l'antiquité. Mao-tsiang est citée pour sa beauté par le philosophe Tchoang-tseu. J'ai donné quelques détails historiques sur Si-chi, dans le roman chinois intitulé *les Deux jeunes filles lettrées*, vol. I, p. 43. Mais là, je me suis trompé en prenant Mao-tsiang pour le surnom de Si-chi, et en faisant ainsi une seule personne de deux femmes distinctes. J'ai été induit en erreur par le dictionnaire *Yun-fou-kiun-yu*, où on lit (liv. VI, fol. 43) : Si-chi-mao-tsiang.

Cette erreur était d'autant plus naturelle qu'au même endroit on lit : Wang-tsiang-tchao-kiun, c'est-à-dire Wang-tsiang, surnommée Tchao-kiun. La tournure est absolument la même, de sorte que dans le premier cas on avait le droit de penser que les deux derniers mots (mao-tsiang) étaient un surnom, tandis qu'ils désignaient une personne différente. (Voyez p. 165, 206, 208.)

Dans le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. XII, fol. 74, on voit que Tchao-kiun était en effet le surnom de Wang-tsiang, que, par abréviation les historiens appellent Wang-tchao-kiun, au lieu de Wang-tsiang-tchao-kiun. (Cf. *Yun-fou-kiun-yu*, liv. IV, fol. 29, r.)

vent pour brûler des parfums, à la vue des saules printaniers, elle se sentit inspirée, et, à ce sujet, elle composa aussitôt une pièce de vers. Puis, adressant une prière secrète au Bouddha : « Si quelqu'un, dit-elle, « réussit à faire une pièce de vers sur les mêmes rimes « que les miens, je serai heureuse de le prendre pour « époux. » Voilà pourquoi, ajouta-t-il, moi et M. Wang, nous nous occupions ici à rimer, dussions-nous mourir à la peine. J'ai eu le bonheur d'achever ma pièce sur les mêmes rimes, de sorte que j'ai quelques raisons de compter sur ce mariage. Dites-moi, monsieur Sou, si mes vers sont bons. »

En entendant ces paroles, Sou-yeou-pé, vit bien qu'il s'agissait de la fille de Pé, du titre de Chi-lang [1], mais il ne laissa pas voir sa pensée et se contenta de dire : « S'il en est ainsi, j'oserai vous prier de me montrer un instant la pièce originale.

— Si vous voulez voir ces vers, dit Tchang-koueï-jou, il faut que vous buviez encore trois tasses.

— Attendez que je les aie vus, répondit Sou-yeou-pé; je boirai après.

— Eh bien! soit, dit Tchang-koueï-jou, mais quand vous les aurez vus, il vous faudra boire. »

A ces mots, il tira la pièce de vers d'une cassette [2], et la présenta à Sou-yeou-pé. Celui-ci, ayant déployé la

1. Vice-président d'un ministère.

2. En chinois: *Paï-kia* (saluer-cassette). C'est un petit coffre qu'on emporte lorsqu'on va faire des visites, et où l'on serre les cartes, les présents, etc.

feuille de papier, vit une pièce écrite en caractères cursifs, intitulée : *Vers sur les saules printaniers.* Elle était ainsi conçue :

Mon vêtement, d'un vert tendre et d'un jaune foncé, annonce la seconde lune.

Près de l'auvent, une de mes branches s'abaisse jusqu'à l'eau.

Faible et délicate, elle se balance doucement au gré du vent.

En attendant le lever de la lune, elle plie sous le poids de ses tendres pensées.

Elle est encore trop mince et trop faible pour être offerte à un ami qui s'éloigne [1].

En la voyant se balancer mollement, on la dirait agitée par l'amour.

Si le roi de l'Orient [2] daignait me regarder avec bienveillance,

Il ne perdrait pas sa peine en m'ajoutant quelques pieds de fils de soie [3].

Quand Sou-yeou-pé eut fini de lire ces vers, il poussa un cri d'admiration : « Est-il possible, dit-il, qu'il y ait sous le ciel une jeune fille douée d'un si beau talent? N'y a-t-il pas de quoi faire mourir de honte tous les hommes du monde? »

1. Jadis, en se séparant de quelqu'un, on était dans l'usage de lui offrir une branche de saule. On lit dans l'ouvrage intitulé : *San-fou-houng-thou :* Le pont appelé Pa-kiao, est situé à l'orient de Tchang-'an. Sous la dynastie des Han, ceux qui reconduisaient un ami, étant arrivés à ce pont, coupaient une branche de saule et la lui offraient en lui disant adieu.

2. Le printemps. (*P'ing-tseu-loui-pien*, liv. CXIII.)

3. Les poëtes chinois comparent souvent les branches du saule à des fils de soie. Dans les vers qui précèdent, le saule est personnifié.

Comme il ne cessait de regarder et de relire ces vers, sans pouvoir s'en détacher : « Monsieur Sou, lui dit Tchang-koueï-jou, vous les avez assez lus. Est-ce que ces vers ne valent pas trois tasses de vin [1]? Voudriez-vous encore vous excuser de boire?

— Si l'on considère la beauté de ces vers, dit Sou-yeou-pé, il faudrait boire trois cents tasses de vin ; mais je suis un faible buveur; il m'est impossible de vous obéir.

— A ce que je vois, dit Wang-wen-khing, monsieur Sou sait goûter la beauté de ces vers; je suis sûr qu'il excelle en poésie. S'il réussissait à composer une pièce de vers sur les mêmes rimes, je lui ferais grâce de ces trois tasses.

— Eh quoi! dit Tchang-koueï-jou en riant, pour éviter de boire trois tasses de vin, il irait faire une pièce de vers! Pensez-vous que M. Sou soit si fou?

— Le fait est, dit Sou-yeou-pé, qu'il m'est impossible de boire davantage. Si je ne puis faire autrement, je ne demande pas mieux que de composer [2]

1. Comme s'il disait : Ces vers de mademoiselle Pé ne méritent-ils pas qu'on boive trois tasses de vin après les avoir lus?

2. En chinois *tou-tchouen* (4096-3627), expression difficile que n'explique aucun dictionnaire. Elle signifie *composer des vers comme Tou-me*, surnommé Sse-hiong, qui excellait dans le genre des chansons. (*Yun-fou-kiun-yu*, liv. X, fol. 16.) Suivant l'ouvrage intitulé *Ye-khe tsong-tan*, la plupart de ses vers n'étaient point conformes aux règles de la poésie. C'est donc ici une expression modeste pour dire : Faire des vers irréguliers, informes (Cf. *P'eï-wen-yun-fou*, liv. XLV, fol. 28.)

quelques vers informes, et vous demander ensuite des leçons [1].

— Qu'en pensez-vous, dit en riant Wang-wen-khing (à son ami)? A ce que je vois, M. Liên-siên est un peu en verve. »

En disant ces mots, il prit un pinceau et un encrier et les plaça devant Sou-yeou-pé. Celui-ci saisit le pinceau, et l'imbiba d'encre; puis, d'après les rimes de la pièce originale, il composa sur-le-champ les vers suivants :

Le vent est très-doux, et la pluie est venue en son temps.
Les racines et les rejetons ont formé branches qui vivront pendant six générations.
A la vue de la vapeur légère qui enveloppe le pont éclatant de couleur, mon âme poétique se sent défaillir.
Dans les jardins des Souï [2], le saule aimé du printemps laisse tomber son ombre vacillante.
Ses branches dorées, qui traînent sur la terre, sont vraiment à plaindre.
Maintenant que la neige remplit le ciel, à qui pensé-je avec amour?
Si le loriot, dans son vol, s'informe de l'étendue de mes sentiments,
Je le prie d'en juger d'après les soies verdoyantes du saule.

Sou-yeou-pé, ayant fini d'écrire, présenta ses vers à ses deux compagnons. « Messieurs, leur dit-il, j'ai fait

1. Mot à mot : Vous prier de m'instruire. Comme s'il disait : Vous prier de les corriger et de me donner des leçons de poésie.

2. La dynastie des Souï a régné de 581 à 618.

tous mes efforts pour obéir à vos ordres; veuillez ne pas vous moquer de moi. »

Ceux-ci, ayant vu que Sou-yeou-pé n'avait ni arrêté son pinceau ni même réfléchi, et que, d'une main rapide, il avait achevé une pièce de vers en un clin d'œil, ils éprouvèrent une surprise extrême. Ils la prirent et la lurent deux fois de suite. Quoiqu'ils n'en pussent goûter tout le charme, en la lisant, ils trouvèrent qu'elle était naturelle et coulante, et ne ressemblait nullement à la leur, dont le style était traînant et entortillé. Aussi le comblèrent-ils d'éloges : « Monsieur Sou, dirent-ils, il paraît que vous êtes un homme de talent; vous êtes digne de tous nos respects.

— Je n'ai qu'un mince talent, répartit Sou-yeou-pé, et je suis honteux de mes vers [1], qu'on ne saurait comparer à l'or et au jade de M. Tchang [2].

— Monsieur Sou, dit Tchang-koueï-jou, ne soyez pas si modeste. Je ne suis pas homme à louer les gens à la légère. Le fait est que vous avez composé cette pièce de vers avec autant de rapidité que de talent.

— Monsieur Tchang, reprit Sou-yeou-pé, j'ai lu avec profit votre élégante composition [3], mais, pour mon instruction, je voudrais voir encore les vers admirables de M. Wang.

1. Littéralement : Je vous ai offert ma honte, c'est-à-dire un morceau capable de me faire honte.

2. C'est-à-dire : Aux vers de M. Tchang, qui sont aussi beaux que l'or et le jade.

3. Mot à mot : (Par) votre élégante composition, j'ai déjà reçu de l'instruction.

— Aujourd'hui, dit Wang-wen-khing en riant, je ne suis pas du tout en verve, mais, demain, quand j'aurai vu la demoiselle, je composerai tout de suite.

— Monsieur Wang, lui dit Sou-yeou-pé, on reconnaît là la profondeur de votre esprit; seulement j'ignore s'il serait aisé de voir même un instant cette demoiselle.

— Si vous désirez la voir un instant, dit Wang-wen-khing, ce n'est pas difficile; mais cette demoiselle est douée d'un talent extraordinaire, et je crains bien que cette pièce de vers ne puisse encore toucher son cœur. Si vous êtes en verve, quand vous aurez composé une seconde pièce de vers, moi et M. Tchang, nous irons la voir avec vous.

— Monsieur Wang, dit Sou-yeou-pé, n'allez pas manquer de parole.

— Le seigneur Wang, dit Tchang-koueï-jou, est un homme d'une sincérité parfaite; je puis vous répondre de lui; je désire seulement que vous veniez à bout de cette pièce. »

Dans ce moment, Sou-yeou-pé était un peu échauffé par le vin; de plus, ayant pensé de toute son âme à mademoiselle Pé, il ne put maîtriser la force de son ardeur poétique. Il saisit alors son pinceau et, après avoir déployé une feuille de papier, il laissa courir sa main au gré de son esprit, de sorte qu'en moins d'un quart d'heure il composa une pièce de vers sur les saules printaniers, et la présenta aux deux jeunes gens.

Ceux-ci, l'ayant vu composer avec tant de rapidité,

restèrent stupéfaits au point de ne pouvoir articuler un seul mot. « Pour le coup, dirent-ils en eux-mêmes, voilà un homme d'un véritable talent. » Ils déployèrent la feuille de papier et, y ayant jeté attentivement les yeux, ils lurent les vers suivants :

Voici justement l'époque où leur vêtement jaune est doublé d'un vert tendre.

En voyant leur souplesse voluptueuse [1], les branches des pruniers et des pêchers doivent mourir de honte.

Quoique leur dépit [2] soit devenu plus profond, leurs rameaux flottent tranquillement ;

Quoique leur âme douce et souple soit brisée (de douleur), ils ne pendent pas en désordre.

Ils doivent regretter d'étaler, à l'entrée d'un champ, leur couleur verdoyante.

Croyez-vous que la jeune beauté qui peint ses sourcils devant sa fenêtre, ne s'abandonne pas à une tendre rêverie ?

Pourquoi n'attend-elle pas que les vers à soie du printemps aient achevé leur existence ?

C'est que chaque feuille, chaque branche donne d'elle-même de la soie [3].

1. Les poëtes appellent le saule *fong-lieou-chou* (l'arbre de l'amour, et ses branches *fong-lieou-sse* (les soies de l'amour), qui peuvent lier les habitants de l'orient et de l'occident, du midi et du nord. (*Fen-louï-tseu-kin*, liv. LI, fol. 65.)

2. Les Chinois prêtent souvent des sentiments aux saules. Exemple : Sur les bords du fleuve Jaune, dix mille branches de saules craignent le froid (pa-han), et s'affligent de la pluie (thsieou-yu). (Voyez *Fen-louï-tseu-kin*, liv. LI, fol. 71.)

3. On lit dans le recueil *Fen-louï-tseu-kin*, liv. LI, fol. 61 : Les saules donnent (littéralement : vomissent) à l'envi des soies de printemps, et, en cela, ils ressemblent aux vers à soie du pays de Ou.

Après avoir fini de lire, les deux jeunes gens s'écrièrent en frappant ensemble sur la table : « Quels beaux vers ! quels beaux vers ! Ils sont vraiment d'une facture admirable.

— Sous l'influence de l'ivresse, dit Sou-yeou-pé, j'ai obéi à un fol entraînement ; ces méchants vers ne valent pas la peine d'en parler ? S'il y a quelque moyen de voir cette jeune demoiselle, je compte toujours sur votre protection.

— C'est entendu, dit Wang-wen-khing, mais il y a une question que je ne vous ai pas encore faite. Vous ne ressemblez point aux hommes de ce village. Quel est votre noble pays, et quelle affaire vous a conduit ici ? où demeurez-vous actuellement ?

— Je suis natif de Kin-ling (Nan-king), dit Sou-yeou-pé. Je voulais me rendre au bourg de Kiu-yong, où m'appelle une petite affaire. Comme la nuit approchait, j'ai demandé un gîte dans le couvent de Kouan-in, qui est devant nous. C'est par hasard qu'en me promenant à la clarté de la lune, j'ai eu le bonheur de vous rencontrer.

— Puisque vous êtes de Kin-ling, dit Tchang-koueï-jou, la distance qui nous sépare n'est guère que de dix li. Vous êtes notre compatriote, et si cette année vous vous présentez à l'examen de licence, vous pourrez devenir notre Thong-niên[1]. » Puis, continuant de l'in-

1. Ce mot, composé de *thong*, même, semblable, et de *niên*, année, désigne ceux qui ont obtenu le même grade dans la même année ou

terroger : « Dans votre noble ville, dit-il, connaîtriez-vous un académicien nommé Ou-koueï ?

— C'est sans doute Ou-chouï-'an ? répondit Sou-yeou-pé. Pourquoi m'interrogez-vous à son sujet ?

— Depuis longtemps, dit Tchang-koueï-jou, j'admire sa haute réputation, et je désire ardemment de devenir son disciple ; voilà pourquoi je vous ai fait cette question.

— Je le connais en effet, reprit Sou-yeou-pé ; seulement il n'est pas en bons termes avec moi.

— Comment cela ? demanda Tchang-koueï-jou.

— Il a une fille, dit Sou-yeou-pé, et il voulait m'appeler pour être son gendre ; mais comme elle est d'une figure commune, je n'ai pas voulu y consentir. Voilà la cause de son mécontentement.

— Comment ! c'est pour cela ? dit Tchang-koueï-jou.

— J'avais dit tout de suite, reprit Wang-wen-khing, que vous étiez un homme de la capitale. En effet, si vous étiez d'une petite ville, d'un petit district d'une autre province, comment auriez-vous un talent si élevé ? Puisque vous logez dans le couvent de Kouan-in, c'est encore mieux. Demain, nous serons bien aises d'aller voir avec vous cette demoiselle. »

Sou-yeou-pé avait eu d'abord l'intention de se rendre le lendemain de bonne heure au bourg de Kiu-yong. Après avoir consulté les sorts, il aurait couru au bateau où l'attendait son oncle. Mais quand il eut en-

après le même concours. On voit, par cette définition, que *Thong-nién* n'a pas de synonyme ni d'équivalent en français.

tendu dire qu'il était possible de voir mademoiselle Pé, soudain il laissa de côté son projet de départ, et se préoccupa uniquement de savoir comment elle était de sa personne. Aussi fit-il mainte recommandation aux deux jeunes gens. Ceux-ci, de leur côté, ne faisaient que penser à mademoiselle Pé, sans pouvoir s'en lasser. A force de parler d'elle tour à tour, ils finirent par se monter la tête. Alors, ils firent porter leur table dans un endroit éclairé par la lune, et ne se levèrent que lorsqu'ils se sentirent tous à moitié ivres. Wang et Tchang ayant reconduit Sou-yeou-pé jusqu'en dehors de la porte du jardin, au moment de les quitter, il leur fit de nouvelles recommandations : « Je vous en supplie, leur dit-il, n'oubliez pas notre rendez-vous de demain.

— Nous nous en souviendrons parfaitement, lui dirent-ils en riant. » Puis ils se séparèrent tous trois.

En ce moment, on était à la troisième veille[1], et le disque de la lune était déjà incliné vers l'occident. Sou-yeou-pé reprit son premier chemin, et s'en revint coucher au couvent. Chemin faisant, il se livrait secrètement à ses réflexions. « Je m'imaginais, se dit-il, qu'une belle femme était bien difficile à trouver, et que, même en la cherchant jusqu'aux bornes du monde, on n'était nullement sûr de la rencontrer. Qui aurait pensé qu'à peine sorti, j'en aurais de suite des nouvelles ? On

1. Les Chinois comptent cinq veilles, répondant chacune à deux de nos heures. Elles commencent à sept heures du soir et vont jusqu'à cinq heures du matin.

peut dire que c'est avoir du bonheur pour trois existences[1]. » Puis, continuant à réfléchir : « Pour des nouvelles, dit-il, j'en ai, il est vrai, mais il n'est pas sûr que je puisse la voir demain, et je crains bien de m'être enflammé d'une passion imaginaire. Comment faire? Du reste, ajouta-t-il, puisqu'elle existe, quand je devrais, au risque de ma vie, marcher dans l'eau bouillante ou traverser des flammes, je veux chercher à la voir un instant. »

Tout en se livrant à une foule de réflexions, il arriva à la cinquième veille et finit par s'endormir. On peut dire à ce sujet :

Un homme amoureux est comme un cheval sauvage qui s'élance dans un torrent.
De plus, la beauté vient, sans raison, stimuler son ardeur;
Si l'on veut le retenir et le fixer avec des liens de soie,
Le seul moyen est de lui faire rencontrer une charmante personne au milieu des fleurs.

Nous laisserons maintenant Sou-yeou-pé pour revenir à son oncle, le moniteur impérial. Quand il vit ses courriers qui venaient lui rendre réponse, et annonçaient que Sou-yeou-pé les suivait et allait arriver dans un instant, il fut transporté de joie. Peu après, voyant les bagages arrivés, il dit aux domestiques : « Ne servez pas encore le souper ; attendez que mon neveu soit venu, afin que je puisse manger avec lui. »

1. Allusion aux existences successives des bouddhistes.

Il l'attendit jusqu'à ce que l'on eût allumé les lampes, et ne le voyant pas arriver, il prit encore patience. Quand le tambour des gardes de nuit eut annoncé la première veille, Sou, le moniteur impérial, se dit en lui-même : « S'il n'est pas arrivé en ce moment, c'est qu'il est retenu chez lui par quelque affaire qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Il ne peut manquer d'arriver demain de bonne heure. En conséquence, il soupa tout seul et alla se coucher.

Le lendemain, ne le voyant pas encore venir, il ordonna à un courrier de partir au galop pour aller audevant lui. Le lendemain de son départ, le courrier vint lui rendre réponse. « Je me suis rendu, dit-il, à la maison de monsieur votre neveu, et là un vieux domestique m'a appris que la veille il avait d'abord expédié ses bagages, et qu'ensuite il était parti à cheval: il ne savait pas ce qui l'avait empêché d'arriver. »

En entendant ces mots, Sou, le moniteur impérial, éprouva une profonde surprise : « Ne serait-il pas allé dans une maison de plaisir? se demanda-t-il en lui-même. C'est pourquoi il interrogea le domestique qui, la veille, avait apporté les bagages. « Quand votre maître était chez lui et inoccupé, lui demanda-t-il, quelles personnes fréquentait-il? ne serait-il pas adonné au jeu et aux femmes?

— Mon maître, répondit le domestique, n'a jamais hanté les joueurs ni les femmes. Dans ses moments de loisir, il ne se plaît qu'à lire. Quand il se trouve

le matin devant les fleurs, ou le soir au clair de la lune, il compose des vers, des romances, des chansons ou des poëmes, en buvant quelques tasses de vin. Voilà, monsieur, les seules choses où il cherche son plaisir. L'an dernier, il fréquentait encore deux amis, mais depuis qu'on lui a retiré dernièrement son titre de bachelier, ses amis même qui le fréquentaient, sont devenus très-rares.

— Comme votre maître, dit Sou, le moniteur impérial, a la passion des livres et n'aime ni le jeu ni les femmes, pourquoi lui a-t-on retiré son titre de bachelier?

— En voici simplement la cause, répondit le domestique. Dernièrement, l'examinateur en chef lui ayant décerné la première place sur la liste des bacheliers, il y eut un magistrat retiré qui, charmé du talent de mon maître, eut le désir de le prendre pour gendre; mais mon maître, pour des raisons que j'ignore, s'y refusa de la manière la plus absolue. Ce magistrat s'irrita contre lui et informa de son refus l'examinateur en chef; et comme celui-ci était justement un ancien condisciple du magistrat, il se fâcha aussi contre mon maître, et lui ôta sans raison son titre de bachelier. »

Après avoir entendu ce récit, Sou, le moniteur impérial, éprouva une peine infinie. Il envoya de nouveau des courriers pour le chercher, chacun de leur côté, mais après trois ou quatre jours de recherches, ils ne purent découvrir ses traces. Ne sachant que ré-

soudre, et cruellement désappointé, il fit mettre à la voile et partit. On peut dire à ce sujet :

En tout temps, celui qui a perdu une brebis, se plaint des nombreux embranchements de la route.
Un cheval perdu n'a jamais été facile à découvrir.
Qui aurait pensé qu'une abeille ou un papillon, attirés par les fleurs,
Se seraient élancés au haut des branches, en cherchant les beautés du printemps [1].

Si le lecteur ignore ce que fit à la fin Sou-yeou-pé, qu'il veuille bien me prêter un moment l'oreille ; je lui conterai cela en détail dans le chapitre suivant.

1 Allusion à Sou-yeou-pé qui cherche à épouser la belle Hong-yu.

CHAPITRE VII

EN CHANGEANT SECRÈTEMENT LE NOM D'UN HOMME DE TALENT, ON LUI FAIT PERDRE UN JOYAU PRÉCIEUX.

Tchang-koueï-jou, dans un moment où il était troublé par l'ivresse, avait imprudemment raconté à Sou-yeou-pé toute l'histoire de mademoiselle Pé. Bientôt après, il s'aperçut que Sou-yeou-pé y avait fait une grande attention, et qu'en outre il avait composé, sur les mêmes rimes qu'elle, des vers pleins de pureté et de fraîcheur. Le lendemain, quand il se fut levé, il s'abandonna à une foule de réflexions et éprouva une certaine contrariété. En conséquence, il alla dans le pavillon pour consulter avec Wang-wen-khing. En ce moment, Wang-wen-khing allait et venait dans le pavillon, les cheveux en désordre et les mains croisées derrière le dos, et paraissait vivement préoccupé. « Monsieur Wang, lui dit Tchang-koueï-jou en l'apercevant, à quoi songez-vous? »

Wang-wen-khing ne lui ayant point répondu, il cou-

rut en face de lui. Wang-wen-king prit un air irrité. « Nous deux, dit-il, qui sommes des hommes d'esprit, pourquoi avons-nous fait une pareille sottise?

— Qu'entendez-vous par là? lui dit Tchang-koueï-jou.

— Monsieur, répondit-il, cet individu du nom de Sou, que nous avons vu hier soir, n'était ni notre parent ni notre ami. Nous n'avions fait que le rencontrer un moment; pourquoi lui avoir dévoilé tous les secrets de notre cœur? Ajoutez à cela qu'il est jeune et doué d'une jolie figure; de plus, il excelle à faire des vers. Si nous allons avec lui, ne trouvez-vous pas que nous lui servirons de marchepied?

— Moi-même, dit Tchang-koueï-jou, j'en éprouve en ce moment un amer regret; je viens justement pour consulter avec vous là-dessus, et voir comment nous pourrons arranger nos affaires.

— Nous avons laissé échapper nos secrets, dit Wang-wen-khing, et je ne vois aucun moyen de les retirer.

— Hier soir, reprit Tchang-koueï-jou, j'étais étourdi par le vin, de sorte qu'au bout du compte, j'ignore comment sont ses vers, comparés aux miens. Il faut les prendre et les examiner encore avec attention. »

Wang-wen-khing, les ayant pris sur un rayon de sa bibliothèque, ils se mirent à les examiner ensemble, et véritablement, plus il les lisaient, plus ils y trouvaient de charme. Après les avoir examinés un instant, ils se regardèrent tous deux face à face. « Maintenant que j'ai lu et relu ces vers, dit Tchang-koueï-jou, je suis tenté de

les croire un peu meilleurs que les miens. Vous et moi, nous n'avons rien de mieux à faire que de lui subtiliser chacun une pièce de vers, pour nous donner du lustre et de l'importance. Qui nous en empêche? Quand le jeune Sou viendra nous chercher, il suffira de lui faire dire par un domestique que nous n'y sommes pas.

— Hier soir, dit Wang-wen-khing, lorsque je le priai de composer une seconde pièce de vers, j'avais dejà la même intention. Mais en y regardant de près, je vois là quelque danger.

— Quel danger? demanda Tchang-koueï-jou.

— Je trouve, répondit Wang-wen-khing, que ce M. Sou-liên-siên est dans la fleur de la jeunesse, et, de plus, qu'il est diablement amoureux [1]. Si nous n'allons pas avec lui, comme il est déjà sur la trace de la demoiselle, croyez-vous qu'il renoncera à son projet? A la fin, il voudra prendre des informations sur elle. S'il y va lui-même, ne voyez-vous pas que ces deux pièces de vers vont faire un double emploi? Si on les confronte l'une avec l'autre, dans ce moment-là, notre position ne sera pas belle.

— Votre inquiétude me paraît fondée, dit Tchang-koueï-jou, mais voici un autre stratagème. Que n'avons-nous recours au vieux concierge nommé Tong? Nous le prierons, si Sou-liên-siên vient, de faire tout son possible pour le renvoyer. S'il ne lui laisse pas voir mademoiselle Pé, et s'il ne porte pas ses vers dans l'in-

1. Littéralement : En fait de volupté, c'est un diable affamé.

térieur, craignez-vous que ce jeune homme n'y pénètre comme un oiseau?

— Ce stratagème me paraît excellent, dit Wang-wen-khing, mais si les vers ne sont pas portés dans l'intérieur, et si de là on ne le renvoie pas pour toujours, il ne renoncera jamais à ses projets. Il vaut mieux, au contraire, l'inviter à venir avec nous, et agir à découvert.

— Qu'entendez-vous par agir à découvert? demanda Tchang-koueï-jou.

— Il suffira, dit Wang-wen-khing, de prendre ces deux pièces de vers[1] et d'en garder une pour moi. Vous écrirez votre nom sur l'autre; sur celle que vous avez composée hier, vous écrirez le nom de Sou-liên-siên, et nous les remettrons secrètement au vieux concierge Tong. Puis, quand nous nous serons entendus avec lui, nous lui dirons de répondre uniquement que le seigneur Pé n'y est pas, et de serrer les vers en bloc. Cela fait, nous donnerons rendez-vous à Sou-liên-siên, et une fois en face du vieux concierge, nous donnerons chacun nos noms et nous lui remettrons les deux pièces de vers. Quand il aura répondu que (le seigneur Pé) est absent, naturellement il gardera les deux pièces de vers. Alors, il les échangera secrètement[2] et ira les présenter. Nous attendrons que de

1. C'étaient les deux pièces de vers composées par *Sou-yeou-pé*, appelé plus haut Sou-liên-siên.

2. C'est-à-dire : Il présentera la pièce de Sou-yeou-pé comme étant de vous et *vice versâ*. (Voyez p. 246, note 1.)

l'intérieur on ait rabattu ses prétentions[1]. Comme il est d'un autre pays, il se retirera honteux et mortifié. Je copierai alors cette pièce de vers (que vous savez)[2], et je la ferai présenter, mais n'aurais-je pas l'air de vouloir partager avec vous la victoire[3] ? »

En entendant ces paroles, Tchang-koueï-jou fut transporté de joie. « Ce projet est admirable, admirable, s'écria-t-il. Comme vous avez cette intention, il faut, monsieur, agir avec la plus grande promptitude ; mais qui pourrons-nous envoyer au vieux Tong ?

— C'est une mission secrète, dit Wang-wen-khing ; pourrions-nous la confier à un étranger ? Il faut que j'y aille moi-même. Seulement, ce vieux Tong est très-intéressé, et pour réussir, il sera nécessaire de dépenser un peu d'argent.

— Quand on projette une grande affaire, dit Tchang-koueï-jou, pourrait-on regarder à une petite dépense ? Pesez deux onces d'argent et donnez-les lui, avec promesse de le récompenser encore quand l'affaire aura été menée à bonne fin.

— Deux onces d'argent[4] ne sont pas peu de chose, dit Wang-wen-khing ; seulement ce vieux coquin[5] est extrêmement cupide, et je crains qu'il n'en fasse pas

1. Mot à mot : Que l'on ait balayé son ardeur.

2. C'est la pièce de vers de Sou-yeou-pé, que Wang-wen-khing a fait réserver pour lui (p. 241, lig. 12).

3. Littéralement : Partager l'empire avec mon frère aîné (avec vous).

4. Environ 15 francs.

5. Mot à mot : Ce vieil esclave a la prunelle des yeux fort grande.

grand cas. Au point où nous en sommes, il ne faut pas regarder à cela. Je suis d'avis qu'on lui donne trois onces d'argent pour qu'il arrange l'affaire; peut-être que dans la suite nous aurons encore besoin de lui. »

Tchang-koueï-jou, ne voyant pas d'autre moyen, se vit obligé de dévorer son dépit. Il pesa trois onces d'argent et les mit dans une enveloppe qu'il cacheta. Aussitôt après, il copia soigneusement, sur du magnifique papier à fleurs, la première pièce de vers de Sou-yeou-pé et la signa de son propre nom. Puis, il pria Wan-wen-khing de transcrire la pièce qu'il avait composée lui-même, et d'y mettre le nom de Sou-yeou-pé. Mais le copiste, ignorant le nom de Sou-yeou-pé, se contenta d'écrire: « Composé par Sou-liên-siên. » Les pièces une fois copiées, Wang-wen-khing les mit dans sa manche avec les onces d'argent, et se rendit promptement au village de Kin-chi. On peut dire à ce sujet :

Pour nuire aux autres, l'homme emploie mille stratagèmes ;
Dans son intérêt, il a recours à cent sortes de ruses.
Il ignore que le ciel a tout déterminé d'avance,
Et que ses mille stratagèmes et ses cent ruses resteront sans effet.

Or, le vieux Tong était un ancien serviteur de Pé-kong, le Chi-lang[1] ; son nom était Tong-yong et son surnom Siao-thsiouen. L'argent faisait son bonheur et le vin était sa passion. Quand il avait aperçu une once

1. Vice-président d'un ministère.

d'argent, pour l'avoir, il aurait sacrifié sa vie; s'il tenait une tasse de vin, pour le boire, il aurait donné sa tête. Toutes les fois qu'on avait quelque chose à lui demander, il suffisait de lui acheter une bouteille de vin ou de lui donner un paquet d'argent [1], pour qu'il racontât toutes les affaires, grandes et petites, de son maître [2]. C'était lui qui avait copié les vers sur les saules printaniers, et les avait remis à Wang-wen-khing.

Ce jour-là, au moment où Wang-wen-khing était venu le chercher, il se tenait justement devant l'hôtel, et, le dos tourné, il comptait des monnaies de cuivre à un petit garçon, pour qu'il allât lui acheter du vin. Wang-wen-khing s'avança derrière lui, et avec son éventail, il lui donna deux petits coups sur l'épaule. « Mon vieil ami, lui dit-il, je vous annonce une bonne affaire. »

Tong-yong se retourna vivement, et reconnaissant que c'était Wang-wen-khing: « Comment! dit-il en riant, c'est monsieur Wang. Puisqu'il daigne abaisser ses yeux sur moi (venir me trouver), c'est sans doute qu'il y a quelque bonne affaire.

— Si vous voulez profiter d'une bonne affaire, dit Wang-wen-khing, cela dépend de vous. »

Le vieux Tong, voyant, au ton de sa voix, qu'il venait avec une intention secrète, renvoya le petit domestique. Puis, emmenant Wang-wen-khing, il alla s'as-

1. Littéralement: Une enveloppe de papier (*tchi-pao*), c'est-à-dire: de l'argent enveloppé dans du papier.

2. Mot à mot: Les affaires de la maison, grandes comme une cuiller ou petites comme une tasse à thé.

seoir avec lui dans un petit couvent qui se trouvait au milieu d'une ruelle tortueuse. « Monsieur Wang, lui dit-il, en vous voyant venir ici, je me demande quelles instructions vous avez à me donner.

— Eh bien! dit Wang-wen-khing, j'ai terminé une pièce de vers, d'après les rimes de ceux d'avant-hier sur les saules printaniers, et je voudrais vous prier de vous employer un peu dans mon intérêt.

— Cela n'est pas difficile, repartit le vieux Tong. Puisque vous avez achevé votre pièce de vers sur les mêmes rimes, si vous voulez voir le seigneur Pé en personne, vous n'avez qu'à vous asseoir un instant. Mon maître va sortir tout à l'heure. Au moment où il sera sur le point de partir, je lui dirai un mot pour vous annoncer; vous pourrez alors vous présenter à lui.

— Pour le moment, dit Wang-wen-khing, je n'ai pas besoin de voir votre maître. Je vous prie seulement, mon vieil ami, de lui remettre mes vers; ce sera pour le mieux.

— C'est encore plus facile, dit le vieux Tong.

— C'est en effet facile, reprit Wang-wen-khing, mais l'affaire est un peu compliquée, et j'aurai besoin que vous me prêtiez votre aide.

— Que voyez-vous de compliqué? demanda Tong. Si c'est une chose que je puisse faire, je ne manquerai pas de servir encore vos intérêts. »

Wang-wen-khing tira aussitôt de sa manche les deux feuilles de papier à fleurs. « Voilà, dit-il, les deux

pièces de vers qui ont été composées sur les rimes (de mademoiselle Pé) ; l'une est de mon ami, M. Tchang[1], et l'autre d'un certain Sou, mon camarade. Veuillez, mon vieil ami, les serrer dans votre manche. Au premier jour, quand ces deux messieurs viendront eux-mêmes apporter des vers, vous aurez la bonté de répondre que votre maître est sorti, et de serrer en bloc leurs compositions. Plus tard, quand ils reviendront pour les retirer, vous prendrez la peine de les cacher[2], puis vous mettrez les deux pièces que voici sous les yeux de votre maître et de sa demoiselle. De cette manière, mon brave[3], vous m'aurez rendu un service d'ami.

— Monsieur, repartit Tong en riant, d'après ce que vous dites, j'imagine qu'il s'agit d'un tour de passe-passe[4]. Comme c'est une commission que vous venez me donner, j'aurais mauvaise grâce à m'en excuser et à faire des difficultés. Je suis tout à fait à vos ordres. »

Avant d'arriver, Wang-wen-khing, pendant qu'il était

1. Celle-ci est l'excellente pièce de Sou-yeou-pé, au bas de laquelle Tchang a mis son nom ; l'autre est la médiocre pièce de Tchang, que celui-ci a signée du nom de Sou-yeou-pé.

2. C'est-à-dire : Quand ils reviendront réclamer leurs pièces de vers et demander ce qu'on en pense, vous les cacherez et répondrez que vous ne savez où elles sont.

3. Mot à mot : Petit vieux.

4. Mot à mot : J'imagine que c'est l'idée d'échanger des boules de coton. Cette locution, prise ici au figuré, s'applique ordinairement aux escamoteurs.

en chemin, avait pesé et soustrait une des trois onces d'argent[1]. Il tira aussitôt de sa manche deux autres onces et les remit au vieux Tong. « Voici, dit-il, une bagatelle que vous offre mon ami Tchang ; prenez cela pour vous. Seulement, je vous prie d'arranger l'affaire en question avec toute l'adresse dont vous êtes capable. Si, par hasard, elle réussit quelque peu, il vous reviendra encore, à la suite, un gros morceau d'argent[2]. »

Tong reçut le petit paquet d'argent, et se levant sur-le-champ : « Comme votre honorable ami, dit-il, m'a donné cette grande marque d'intérêt, je voudrais, monsieur, aller avec vous dans ce cabaret nouvellement ouvert, qui est devant nous, et profiter de sa générosité[3] ; qu'en dites-vous ?

— Je devrais naturellement vous tenir compagnie, répondit Wang-wen-khing, mais mon ami Tchang est

1. On a vu plus haut qu'il avait ajouté, à contre-cœur, une once d'argent aux deux onces que son camarade le chargeait d'aller porter au concierge de Pé-kong, pour le mettre dans leurs intérêts. C'est cette once d'argent qu'il avait retirée et gardée pour lui.

2. Les Chinois ont l'habitude de porter sur eux des morceaux d'argent dont ils coupent et pèsent certaines quantités à mesure qu'ils en ont besoin. Il font aussi usage d'argent monnayé sous forme de petits lingots carré-longs, du poids d'une once, portant en relief les mots : « Une once d'argent pur, » et, sur une autre face, la date de la fabrication.

Dans le commerce, on se sert souvent de culots d'argent de la valeur de 10, 20 et même 50 onces d'argent. L'once ou taël vaut 7 fr. 50 c.

3. C'est-à-dire : Je voudrais acheter du vin avec l'argent qu'il m'a donné. La phrase chinoise est trop concise : J'ai reçu le sien (son argent) ; qu'en dites-vous ?

chez lui à attendre des nouvelles, et veut encore venir avec moi. Cette affaire ne saurait être différée. Si vous me le permettez, un autre jour, je viendrai moi-même vous inviter.

— Monsieur, dit le vieux Tong, puisque aujourd'hui vous voulez y aller tout de suite, moi-même je n'oserais pas goûter au vin. Il ne faut pas s'amuser à boire, de peur de compromettre les affaires des autres.

— Cela étant, dit Wang-wen-khing, je suis encore plus reconnaissant de votre extrême bonté. » A ces mots, il prit congé du vieux Tong, et alla, en toute hâte, rendre réponse à Tchang-koueï-jou. Dans ce moment, Tchang-koueï-jou l'attendait avec une pénible impatience. Dès qu'il eut vu arriver Wang-wen-khing, il alla au-devant de lui, à la porte du jardin. « Avez-vous notre homme? lui demanda-t-il.

— Tout à l'heure, dit-il, j'ai eu bonne chance. Une fois arrivé, je l'ai subitement rencontré, et je lui ai expliqué toute l'affaire. Comment le jeune Sou n'est-il pas encore venu à cette heure? »

Il avait à peine fini de parler, lorsque Sou-yeou-pé arriva avec Siao-hi. Or, comme, la nuit précédente, son esprit avait été excessivement préoccupé, il lui avait été impossible de dormir; mais, à l'approche du jour, il avait dormi profondément, et pour cette raison il s'était levé tard. Sa toilette terminée, il déjeuna et se rendit de suite dans le jardin de Tchang-koueï-jou, où justement il le rencontra (avec son ami.) Quand ils se furent salués tous trois: « Monsieur Lién-

siên, lui dit Tchang-koueï-jou, comment arrivez-vous si tard?

— La nuit dernière, répondit Sou-yeou-pé, par suite des bontés dont vous m'avez tous deux comblé, j'ai bu quelques tasses de trop. Voilà pourquoi j'arrive si tard; je suis bien coupable.

— C'est sans doute, dit Wang-wen-khing en riant, que vous ne vous souciez pas de voir mademoiselle Pé.

— Messieurs, dit Sou-yeou-pé en riant, si vous ne tenez pas à la voir, je n'y tiens pas non plus.

— Si vous voulez y aller, reprit Tchang-koueï-jou, voici le bon moment. Il ne faut pas que des propos oiseux nous fassent manquer notre affaire.

— Comme je n'ai pas encore achevé ma pièce de vers, dit Wang-wen-khing, je n'ai rien à espérer. Vous n'avez, messieurs, qu'à écrire promptement vos vers pour que j'aille avec vous. Si cet individu[1] revient avec de bonnes nouvelles, je préparerai un repas pour vous féliciter. »

A ces mots, ils se rendirent ensemble dans un pavillon. Tchang-koueï-jou et Sou-yeou-pé écrivirent, chacun de leur côté, les vers de la nuit précédente, et les serrèrent dans leur manche. Tchang-koueï-jou, ayant mis un vêtement de couleur, à la nouvelle mode, ordonna à un petit domestique de seller trois chevaux. Ils sortirent alors tous trois par la porte du jardin, et se

1. C'est-à-dire : Si le vieux Tong à qui les vers ont été remis, apprend que le seigneur Pé et sa fille en ont été satisfaits, et vient nous annoncer cette heureuse nouvelle.

dirigèrent vers le village de Kin-chi. On peut dire à ce sujet :

Si des abeilles voyageuses enveloppent un arbre, ce n'est pas sans intention.
Si les fourmis traînent des fleurs, elles ont aussi leur motif.
Elles cherchent avec ardeur les beautés du printemps ;
Mais on ne sait à qui il sera permis de posséder[1] les beautés du printemps.

Or, le village de Pé-chi n'était éloigné que de trois ou quatre li de celui de Kin-chi, de sorte qu'ils y furent bientôt arrivés. Quand ils se virent tout près de l'hôtel de Pé, le Chi-lang[2], ils descendirent tous trois de cheval et marchèrent à pied. Dans ce moment, le vieux Tong, pour de bonnes raisons, était justement assis en les attendant au bas du pavillon de la porte. Quand il les vit tous trois devant lui, il se leva et les interrogeant comme s'il ne se doutait de rien[3] : « Messieurs, dit-il, quelle affaire vous amène ? »

Wang-wen-khing s'avança en face de lui, et montrant Tchang et Sou : « L'un de ces deux messieurs, dit-il, s'appelle Tchang de son nom de famille, et l'autre Sou. Ils viennent exprès pour obtenir l'honneur de voir le seigneur votre maître.

— Si ces deux messieurs, dit le vieux Tong, étaient

1. Ce vers semble faire allusion aux trois jeunes gens qui sont épris de mademoiselle Pé.

2. Vice-président d'un ministère.

3. Mot à mot : Faisant semblant de les interroger.

venus un instant plus tôt[1], ils l'auraient trouvé ; mais il vient de sortir pour aller dîner en ville. Si vous avez quelque chose à lui dire, vous pouvez me donner vos instructions.

— Nous n'avons rien à lui dire, répondit Tchang-koueï-jou. Ayant appris que votre maître demandait qu'on fît des vers sur les saules printaniers, nous avons composé chacun une pièce, d'après les rimes proposées, et nous venions exprès pour profiter de ses avis[2].

— Messieurs, dit le vieux concierge, puisque vous venez présenter des vers, vous n'avez qu'à me les laisser. Quand mon maître sera de retour et les aura lus, il vous invitera à venir lui faire visite. »

Tchang-koueï-jou se retourna pour consulter Sou-yeou-pé. « Laisserons-nous les vers, dit-il, ou attendrons-nous pour le voir en personne ?

— Il serait bon de le voir en personne, dit Sou-yeou-pé, mais j'ignore s'il pourra revenir tout de suite.

— Aujourd'hui, repartit le vieux Tong, il est allé dîner en ville ; je crains qu'il ne revienne tard et que vous ne puissiez le voir.

— En ce cas, dit Wang-wen-khing, laissons nos

1. Mot à mot : Un *khe* plus tôt. Le *khe* est une division de l'heure. Il y en a cent dans les douze heures du jour et de la nuit. Chaque heure chinoise répond à deux des nôtres.

Dans le cas présent, ce mot répond à *moment, instant* « a little while. » (Wells Williams.)

2. En chinois : Pour le prier de nous instruire.

vers, ce sera la même chose. Qu'avons-nous besoin de le voir en personne? »

Chacun d'eux prit aussitôt sa pièce de vers et la remit au vieux Tong. « Dès que votre maître sera revenu, ajoutèrent-ils, vous aurez la bonté de lui dire un mot pour nous.

— Cela va sans dire, répliqua le vieux Tong, vous n'avez pas besoin de me le recommander; seulement, je désirerais connaître clairement votre demeure, car je pense qu'après avoir vu vos vers, mon maître voudra aller vous inviter.

— Ce monsieur Tchang, dit Wang-wen-khing, est de la ville de Tan-yang; le jardin fleuriste où il se retire pour étudier, est situé dans le village de Pé-chi, que vous voyez devant vous. Ce monsieur Sou habite le couvent de Kouan-in, dans le même village.

— Puisque vous demeurez dans le village de Pé-chi, dit le vieux Tong, ce n'est pas loin d'ici; je m'en souviendrai parfaitement. Je vous engage, messieurs, à vous en retourner. »

Les trois amis lui firent encore une fois des recommandations. S'éloignant alors de l'hôtel de Pé-kong, ils remontèrent à cheval et s'en retournèrent au village de Pé-chi. On peut dire à ce sujet :

Des hommes d'un caractère abject emploient la ruse pour tromper un ami.
Par cupidité, un indigne valet trompe son maître.
Si l'auguste ciel n'avait pas d'avance arrêté ses plans,
On les verrait enlever à autrui un heureux mariage.

Le vieux Tong, les voyant tous trois partis, courut aussitôt à sa loge et cacha, dans un vieux registre de visites, les vers qu'ils venaient d'apporter; puis, prenant en main les deux pièces de vers que Wang-wen-khing lui avait remises auparavant [1], il les porta dans l'intérieur et les fit voir au seigneur Pé.

Or, depuis que le seigneur Pé s'en était retourné pour cause de santé, il n'avait trouvé nulle part, dans son village, un gendre distingué. Sa fille, Hong-yu, ayant composé par hasard une pièce de vers sur les saules printaniers, il avait ouvert aussitôt une sorte de concours pour composer des vers sur les mêmes rimes, espérant que ce serait le moyen de choisir un gendre.

Un parent éloigné lui avait envoyé un jeune garçon pour qu'il l'adoptât. Ce jeune garçon avait quinze ans; il s'appelait Khi-tsou, et son petit nom était Ing-lang. Il était d'une stupidité extraordinaire, et n'aimait qu'à courir et à jouer. Si on lui parlait de lire, il avait aussitôt mal à la tête et restait malade toute la journée. Le seigneur Pé, ne pouvant manquer d'égards pour son parent, se vit obligé de le garder, mais, au fond, il le comptait pour rien et ne s'y intéressait pas le moins du monde. On peut dire à ce sujet :

L'un a donné le jour à un fils qui ne recherche que les prunes et les châtaignes.

1. C'était une excellente pièce de Sou-yeou-pé, que Tchang-koueï-jou avait signée de son propre nom, et une détestable pièce de celui-ci portant le nom de Sou-yeou-pé. Cet indigne tour de passe-passe explique l'erreur où va tomber Pé-kong.

L'autre a élevé une fille[1] qui est capable de lire les mêmes livres que son père.

Ne riez pas en voyant les qualités du In et du Yang[2] placées en sens inverse ;

Souvent il plaît au Ciel d'ajouter aux uns ce qu'il retranche aux autres[3].

Ce jour-là, le seigneur Pé, tranquillement assis dans un pavillon appelé Mong-thsao-hien[4], s'occupait à regarder les fleurs, lorsque soudain il vit arriver le vieux Tong, qui venait lui présenter les deux pièces de vers,

1. Ces deux vers font allusion à mademoiselle Hong-yu et à Ing-lang.

2. Les Chinois admettent deux principes : le principe mâle (*Yang*), et le principe femelle (*In*), qui, par leur union, produisent tous les êtres. Le principe Yang se rapporte aux hommes, et le principe In aux femmes.

L'auteur veut dire que Hong-yu, qui aime l'étude et sait composer des vers, possède des qualités qui sont ordinairement le partage des hommes, tandis que Ing-lang a le caractère de l'autre sexe.

3. Comme si l'on disait que le ciel avait ôté à Ing-lang les qualités d'un homme (l'amour de l'étude, le talent poétique), pour les donner à Hong-yu.

4. Littéralement : Le pavillon de la plante des songes. On lit dans l'ouvrage appelé *Thong-ming-ki :* Il y a une plante du nom de *mong-thsao* qui ressemble au roseau *p'ou*. Elle est de couleur rouge. Le jour, elle se replie, entre en terre et reparaît la nuit (*sic*). On l'appelle aussi *Hoaï-mong*. Si quelqu'un en met dans son sein (hoaï) des feuilles, il apprend si ses rêves auront un résultat heureux ou malheureux, et en voit sur-le-champ la preuve. Un empereur ayant pensé à la beauté d'une dame Li, mit dans son sein une branche de cette plante, et la nuit suivante il la vit en effet en songe. Par suite de cette circonstance, le nom de mong-thsao (plante des songes), fut changé en *Hoaï-mong-thsao* (plante qui provoque des songes lorsqu'on l'a mise dans son sein). (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XLIX, fol. 190.)

composées sur les mêmes rimes que celles de sa fille, en l'honneur des saules printaniers. De suite, il en déploya une et, après l'avoir lue en entier, il se mit à éclater de rire. « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'il y ait au monde un homme assez fou pour me donner à lire une composition aussi extravagante[1] ? »

Il la regarda encore, et voyant qu'elle portait le nom de Sou-liên-siên[2], il la jeta de côté. Ensuite, il déploya l'autre pièce, et à peine en eut-il lu les quatre premières lignes, qu'il fut rempli de surprise et d'admiration. « Ces vers, dit-il, sont pleins de pureté et de fraîcheur; c'est quelque chose de charmant[3]. » Il lut ensuite les quatre derniers vers, et frappant sur la table : « Voilà, s'écria-t-il, un admirable talent. Il y a bien longtemps que je n'ai rien vu de si beau. D'où peut-il venir? » Il se hâta de regarder le nom de l'auteur, et lut : Composé par Tchang-ou-tch'e[4] de Tan-yang. »

1. C'était la pièce de Tchang-kouei-jou, qui avait eu l'impudence de mettre au bas le nom de Sou-yeou-pé. (Voyez p. 241, lig. 14.)

2. Le même que Sou-yeou-pé.

3. C'était précisément l'élégante pièce de vers de Sou-yeou-pé, que Tchang-kouei-jou avait signée de son propre nom.

4. Son surnom Ou-tch'e (cinq chars) renferme une allusion qui veut dire : un homme d'une profonde érudition. Hoeï-chi, dit le philosophe Tchoang-tseu, voyageait partout avec sa bibliothèque, qui formait la charge de cinq chars. Le poëte Li-tchang dit : « J'ai tant lu que j'ai vidé cinq charretées de livres. » Ce nom contraste avec l'ignorance de Tchang-kouei-jou (le même que Tchang-ou-tch'e).

Il existe un dictionnaire tonique excessivement rare, appelé *Ou-tch'e-yun-fou*, le magasin des rimes de cinq chars, c'est-à-dire dic-

Pé-kong sentit redoubler son admiration : « Tan-yang, dit-il, est un district voisin; comment un talent si extraordinaire y est-il encore enterré? »

Soudain, il ordonna aux servantes d'aller appeler mademoiselle. Celle-ci, docile aux ordres de son père, se rendit à la hâte dans le pavillon. Dès que Pé-kong eut aperçu sa fille : « Chère enfant, lui dit-il en riant, je viens de te choisir aujourd'hui un époux distingué.

— Quel est-il, demanda Hong-yu et où l'avez-vous trouvé [1] ?

— Tout à l'heure, dit-il, deux bacheliers m'ont envoyé deux pièces de vers qu'ils ont composées sur les rimes des tiens, en l'honneur des saules printaniers. L'un écrit comme un fou, mais l'autre est un homme du plus beau talent. »

Il remit aussitôt à sa fille la pièce de Tchang-ou-tch'e et la lui fit voir. Hong-yu la prit dans sa main et l'ayant lue deux fois : « Cette pièce, dit-elle, est d'une facture divine; elle a une grâce charmante et annonce certainement un talent hors de ligne, mais j'ignore si vous en avez vu l'auteur.

— Quoique je ne l'aie pas encore vu, répondit Pé-

tionnaire rangé par ordre de tons, compilé à l'aide d'une multitude d'ouvrages. C'est d'après cet ouvrage que Morrison dit avoir composé son dictionnaire alphabétique ; mais il est d'une médiocre utilité, car il ne renferme presque aucune des expressions composées qui donnent un si grand prix à la seconde partie de Morrison.

1. Littéralement : De quel endroit l'avez-vous obtenu ?

kong, à en juger par ses vers, évidemment ce n'est pas un homme vulgaire. »

Mademoiselle Pé lut encore une fois les vers. « Après avoir examiné soigneusement ces vers, dit-elle, je trouve que l'auteur doit être du même ordre que Li-thaï-pé [1]. Seulement l'écriture est sale et ignoble ; on dirait que cette pièce vient de deux mains différentes ; je crains qu'il n'y ait là un odieux plagiat. Vous ferez bien, mon père, d'apporter sur ce point la plus sérieuse attention.

— Chère enfant, dit Pé-kong, ton observation est juste ; je n'ai qu'à l'inviter à venir me voir demain. Je le mettrai à l'épreuve en lui faisant composer une pièce de vers sous mes yeux. Nous pourrons alors distinguer le vrai du faux.

— Ce moyen est excellent, repartit Hong-yu. »

Sur-le-champ, Pé-kong appela Tong-yong et lui donna les ordres suivants : « Demain, de bonne heure, prenez un de mes billets de visite, portant les mots Chi-seng [2], et allez inviter ce monsieur Tchang qui a apporté aujourd'hui des vers ; vous lui direz que je désire le voir un instant.

— Et ce monsieur Sou, demanda Tong-yong, faudra-t-il aussi l'inviter ? »

Pé-kong éclata de rire : « Quoi ! dit-il, ce jeune homme qui a écrit si sottement ; vous voudriez que je

1. Le plus célèbre poëte de la Chine.

2. Ces mots rappellent le titre de Chi-lang (vice-président d'un ministère), qu'on donnait à Pé-kong.

l'invitasse aussi? Ce que vous dites là est déplacé. »

Tong-yong étant parti à la hâte, Pé-kong prit une seconde fois la pièce de Sou-liên-siên [1] et la présenta à sa fille. « Mon enfant, dit-il, vois si ces vers ne sont pas parfaitement ridicules. »

Hong-yu, les ayant regardés, partit aussi d'un éclat de rire. Nous laisserons le père et la fille examiner ces vers et s'amuser à s'en moquer.

Or, depuis que Sou-yeou-pé était revenu après avoir porté ses vers, Tchang-koueï-jou l'avait retenu à boire dans son jardin pendant une demi-journée, de sorte qu'il ne revint que sur le soir dans le couvent.

« Monsieur Sou, lui dit Tsing-sin, où avez-vous dîné pour revenir (à cette heure)?

— Ce matin, dit-il, je voulais revenir promptement, mais hier soir, au moment où je contemplais la lune, j'ai rencontré, dans le jardin qui est devant nous, deux messieurs appelés Tchang et Wang, qui m'ont retenu pour faire des vers avec eux sur les mêmes rimes que ceux de mademoiselle Pé, en l'honneur des saules printaniers. Aujourd'hui, nous sommes allés les porter ensemble pour les lui faire voir, et, sans m'en apercevoir, j'ai tardé tout un jour.

— Monsieur Sou, dit Tsing-sin, comme vous avez tous les agréments de la jeunesse, et en outre un talent des plus remarquables, si mademoiselle Pé avait le

1. C'est-à-dire : La mauvaise composition au bas de laquelle Tchang-kouei-jou avait frauduleusement écrit le nom de Sou-liên-siên (le même que Sou-yeou-pé).

bonheur de s'unir avec vous, les prétentions du seigneur Pé dans le choix d'un gendre ne seraient point trompées.

— J'ignore comment tournera cette affaire, répondit Sou-yeou-pé, seulement, vénérable maître, je suis désolé de tant vous importuner en demeurant chez vous.

— Que dites-vous là? répartit Tsing-sin; quand vous resteriez un an entier, cela ne ferait rien. Seulement nous sommes pauvres, et j'ai à me reprocher de vous avoir traité d'une manière mesquine[1] et peu respectueuse.

— Vénérable maître, dit Sou-yeou-pé, j'ai reçu de vous les plus grandes marques de bonté, et j'en conserverai une reconnaissance infinie. Si, dans la suite, j'obtiens un pouce d'avancement, je me ferai un devoir de vous en récompenser.

— Monsieur Sou, reprit Tsing-sin, lorsque, au premier jour, vous aurez formé une alliance de mariage avec le seigneur Pé, vous serez alors de la même famille; pourquoi parler comme si vous étiez ici un étranger[2]? Allez maintenant prendre le riz du soir.

— Pour du riz, dit Sou-yeou-pé, je n'en mangerai pas; je vous demanderai seulement une tasse de thé, puis j'irai dormir. »

Tsing-sin ordonna à un frère de faire bouillir du

1. C'est-à-dire : De vous avoir fait faire maigre chère.

2. Il ne faut pas oublier que le couvent de Kouan-in avait été bâti aux frais de Pé-kong. Tsing-sin semble dire que, dans ce couvent, Sou-yeou-pé est comme chez lui.

thé et de le servir à Sou-yeou-pé, qui, après l'avoir pris, le quitta et alla se coucher. Le lendemain Sou-yeou-pé, s'étant levé, s'abandonnait tout entier à l'idée d'obtenir des nouvelles de ses vers sur les saules printaniers. Dès que sa toilette fut achevée, il voulut justement aller dans le jardin de Tchang-koueï-jou pour s'en informer, lorsque soudain il vit Tsing-sin qui, amenant avec lui Tchang-koueï-jou et Wang-wen-khing, arriva en disant : « Monsieur Sou est dans cette chambre. »

En entendant ces mots, Sou-yeou-pé sortit avec empressement pour aller les recevoir. « Monsieur, lui dit aussitôt Tchang-koueï-jou en riant, aujourd'hui vous êtes tout rayonnant; c'est sans doute que vos vers sur les saules printaniers ont eu le don de plaire.

— Comment aurais-je eu un pareil bonheur? dit Sou-yeou-pé; naturellement, ce doit être M. Tchang.

— Messieurs, dit Wang-wen-khing, vous vous exprimez de bouche avec une modestie excessive, mais j'ignore quelles espérances vous avez au fond du cœur. »

Ils se mirent tous deux à rire aux éclats. Pendant qu'ils étaient en train de badiner en causant, ils virent accourir un domestique de la maison de Tchang. « Il y a dans le jardin, dit-il, un messager du seigneur Pé, du village de Kin-chi, qui vient vous inviter à venir causer avec lui. »

En entendant ces paroles, Tchang-koueï-jou fut ravi au fond du cœur, comme si une dépêche du Palais d'or

(du palais impérial) lui apportait le titre de Tchoang-youen[1]. « Ne serait-ce pas monsieur Sou qu'il a invité? demanda-t-il. Sot animal! tu as mal entendu.

— Cet homme, répondit le domestique, a clairement dit que l'invitation était pour M. Tchang.

— J'imagine, ajouta Tchang-koueï-jou, qu'il nous invite à venir tous deux.

— Il ne m'a pas dit d'inviter M. Sou, repartit le domestique. »

A ces mots, Sou-yeou-pé sentit redoubler son étonnement et resta un instant interdit. « Comment peut-on l'inviter de préférence? se dit-il en lui-même. A-t-on jamais vu rien de si étrange? » Comme il ne se souciait pas de s'expliquer, il se contenta de dire, en faisant un effort sur lui-même : « Naturellement, c'est bien M. Tchang qu'on invite; si c'eût été moi, on n'aurait pas manqué de venir dans le couvent.

— Messieurs, dit Wang-wen-khing, il ne faut pas que vous ayez des doutes; nous n'avons qu'à aller ensemble dans le jardin. Dès le premier coup d'œil, vous saurez ce qu'il en est. »

Sur-le-champ, ils se rendirent tous trois dans le jardin, et trouvèrent le vieux Tong qui était déjà assis dans un pavillon. Ils y entrèrent ensemble, et après qu'on se fut mutuellement salué, le vieux Tong s'adressa de suite à Tchang-koueï-jou : « Hier, dit-il, j'avais reçu une commission de votre part. Dès que le

1. C'est-à-dire : Lui annonçait que l'empereur lui avait accordé le premier rang parmi les Hân-lin (académiciens).

seigneur Pé fut revenu de dîner en ville, je lui ai présenté vos vers. Il les prit et, étant entré dans le pavillon appelé Mong-thsao-hien, il les examina à plusieurs reprises avec mademoiselle, et s'écria d'un ton flatteur : « M. Tchang a un de ces talents du premier ordre qu'on rencontre rarement dans le monde. Je veux l'inviter aujourd'hui et avoir une entrevue avec lui. » Sur-le-champ, il tira de sa manche un billet de visite et le remit à Tchang-koueï-jou. Celui-ci ayant reçu ce billet, y lut les huit mots suivants, en gros caractères : *Kiouen-chi-seng-pé-hiouen-tun-cheou-paï* (Pé-hiouen, le Chi-lang[1], votre affectionné, vous salue jusqu'à terre). »

A cette vue, Tchang-koueï-jou, reconnaissant qu'on lui avait dit vrai, prit un air rayonnant[2], et ordonna aussitôt à un domestique d'apprêter du riz. Wang-wen-khing, sous un faux semblant[3], interrogea Tong-yong : « J'ignore, dit-il, si le seigneur Pé a vu les vers que monsieur Sou a apportés hier.

— Je les lui ai présentés, répondit-il, et il les a lus les premiers ; comment ne les aurait-il pas vus?

— Quand votre maître les eut vus, qu'en a-t-il dit? demanda Wang-wen-khing.

— Après les avoir vus, répondit-il, j'imagine qu'il en a

1. Vice-président d'un ministère.

2. Mot à mot : Eut la joie dans les sourcils et le rire dans les yeux.

3. Littéralement : Avec une intention fausse, feinte. Wang-wen-khing n'ignorait pas la substitution frauduleuse qu'on avait faite pour qu'on attribuât à Sou-yeou-pé les mauvais vers de Tchang, et à celui-ci l'excellente composition de Sou-yeou-pé.

été enchanté, car tout à coup il s'est mis à rire aux éclats.

— S'il en a été si enchanté, dit Wang-wen-khing, pourquoi n'a-t-il pas invité M. Sou à venir le voir?

— Votre serviteur, repartit Tong, lui a bien demandé s'il fallait inviter aussi M. Sou, mais Sa Seigneurie m'a dit quelques gros mots Je n'en puis deviner la cause. Qui sait s'il n'a pas l'intention de l'inviter un autre jour. »

Comme Tchang-koueï-jou ne cessait de presser le vieux Tong de prendre du riz, « Je n'oserais accepter, répondit-il; mon maître est d'un caractère très-vif, et je crains de le faire attendre trop longtemps. Ce qu'il y a de mieux, monsieur Tchang, c'est de venir promptement avec moi.

— Vous avez beau dire, reprit Tchang-koueï-jou, comme c'est la première fois, mon vieil ami, que vous venez ici, il ne convient pas que vous partiez à vide.

— Monsieur Tchang, dit le vieux Tong, recevez mes félicitations. Plus tard, votre serviteur ne peut manquer de venir continuellement vous importuner; ce jour-ci ne sera pas le dernier [1].

— Mon vieil ami a raison, dit Wang-wen-king. Monsieur Tchang, donnez-lui quelque chose de solide à la place du riz [2]. »

1. Mot à mot : Est-ce que c'est dans le jour unique de maintenant?

2. C'est-à-dire : Pour lui tenir lieu du repas de riz qu'il n'a pas voulu accepter.

Wang-wen-khing, par forme de plaisanterie, met en opposition l'argent qui est solide et dur avec le riz cuit qui est mou.

Tchang-koueï-jou courut promptement dans l'intérieur, enveloppa une once d'argent et l'offrit au vieux Tong. « Comme je n'ai pas le temps de vous traiter, lui dit-il, je suis obligé de me conformer aux circonstances. »

Tong fit semblant de refuser et finit par accepter. Sou-yeou-pé voulait se lever et partir, mais Tchang-koueï-jou le retint. « Monsieur Sou, dit-il, ne vous en allez pas. Dès que je l'aurai vu un moment, je reviendrai de suite; je compte bien ne pas m'arrêter longtemps. Peut-être que le seigneur Pé voudra me charger de faire pour vous les premières ouvertures de mariage; cela pourrait bien être. Ne soyez pas si pressé.

— Cette observation est juste, dit Wang-wen-khing; je vais tenir compagnie à M. Sou; nous nous amuserons ici ensemble. Partez vite et revenez tout de suite.

— En conséquence, Sou-yeou-pé se décida à rester. Tchang-koueï-jou mit un vêtement neuf d'une couleur superbe, et prépara une multitude de ces présents qu'on offre en faisant une première visite. Ensuite, il fit seller deux chevaux, en monta un et dit au vieux Tong de monter l'autre. Après avoir pris congé des deux jeunes gens, fier de son succès, il se rendit directement au village de Kin-chi. Tchang-koueï-jou, en allant cette fois au village de Kin-chi, était bien plus heureux et plus exalté que la veille. On peut dire à ce sujet :

Dans le monde, combien ne voit-on pas de singes coiffés d'un bonnet [1] ?

1. Nous dirions en français : Des singes qui portent chapeau, c'est-à-dire des hommes rusés et perfides comme des singes.

Pendant longtemps, ils se livrent à une fausse joie, et leur visage ne sait point rougir.

Mais dès qu'ils sont en scène, s'il se rencontre des yeux clairvoyants,

Un beau matin, ils sont percés à jour et se voient couverts de honte.

Si le lecteur ignore le résultat de la visite que Tchang-koueï-jou fit au vice-président Pé, il est prié de lire le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII

UNE SERVANTE OBSERVE FURTIVEMENT UN PRÉTENDANT, ET RECONNAIT L'ÉTOFFE

Tchang-koueï-jou et Tong-yong se rendirent tout droit à l'hôtel du seigneur Pé et arrivèrent en peu de temps devant sa porte. Quand ils eurent mis pied à terre, Tong-yong conduisit Tchang-koueï-jou dans la salle de réception et le fit asseoir; puis il entra à la hâte pour l'annoncer. A cette nouvelle, Pé-kong sortit précipitamment de la salle et alla le recevoir. Étant resté debout dans la salle de réception, il examina minutieusement Tchang-koueï-jou de la tête aux pieds. Voici comment il était de sa personne:

Sa figure était ignoble et son extérieur des plus communs. Il avait beau se dissimuler, il ne pouvait cacher son caractère faux et rusé. Tout en prenant de grands airs, il ne pouvait se donner la tournure d'un lettré. Son corps se faisait remarquer par de hautes épaules et un ventre à plusieurs étages. Il n'avait point une mine franche et honnête; ses yeux mobiles, ses sourcils contractés faisaient lire, sur toute sa figure, l'intention de tromper.

Dès que Pé-kong l'eut regardé, il conçut secrètement des doutes. « Cet individu, se dit-il, ne m'a point l'air d'un homme de talent. » Mais comme il l'avait invité à venir, il fut obligé d'aller le recevoir. Tchang-koueï-jou voyant venir Pé-kong, se hâta de lui faire un salut. Les révérences étant finies de part et d'autre, Tchang-koueï-jou lui offrit les présents qu'il avait apportés pour sa première visite. Pé-kong le fit asseoir après avoir ordonné devant lui à un domestique d'en prendre de deux sortes. Pendant un moment, Tchang-koueï-jou affecta de lui céder humblement le pas, puis l'hôte et le maître s'assirent suivant les règles de l'étiquette[1]. « Hier, lui dit Pé-kong j'ai reçu les vers élégants que vous avez bien voulu me faire remettre; chaque expression est véritablement de l'or et du jade[2]. J'en ai été si charmé que je ne pouvais m'en détacher.

— Votre serviteur, dit Tchang-koueï-jou n'a qu'une instruction superficielle et un chétif talent. En voulant par hasard imiter un parfait modèle[3], j'ai osé[4] vous

1. Littéralement : S'assirent séparément, s'assirent à des places distinctes.

2. C'est-à-dire : Comparable pour la beauté à l'or et au jade.

3. En chinois : *so-tiao*, j'ai continué la zibeline. Expression proverbiale incomplète, qu'on fait précéder ordinairement de *k'eou-weï* (queue de chien) : « J'ai ajouté une queue de chien à une peau de zibeline, » pour dire j'ai fait de méchants vers à la suite d'une pièce charmante, ou pour imiter une pièce de poésie d'une beauté parfaite.

4. Mot à mot : Avec un boisseau de fiel, j'ai offert ma honte (hien-tch'eou). Suivant les Chinois, la vésicule du fiel est le siége du cou-

offrir des vers détestables; j'en éprouve une crainte inexprimable.

— Hier, dit Pé-kong, quand j'ai vu le nom de Tan-yang au bas de votre noble composition, comme ce district est tout près d'ici et que vous possédez un talent si éminent, comment se fait-il que j'aie été si longtemps sans entendre parler de votre brillante réputation?

— Quoique mon humble maison soit située en ville, répondit Tchang-koueï-jou, j'ai un petit jardin dans le village de Pé-chi, qui est devant nous, et c'est là que je me retire, loin du monde, pour étudier. J'habite rarement la ville, et, de mon naturel, je n'aime pas à me lier follement avec tout le monde. Voilà pourquoi mon nom obscur n'a pu parvenir jusqu'à vous.

— A ce que je vois, dit Pé-kong, vous êtes un de ces sages qui cherchent la retraite pour travailler à leur perfection; vos pareils sont bien rares. »

Il n'avait pas encore fini de parler lorsque les domestiques servirent le thé. Après qu'ils eurent pris le thé: « Mon sage ami, lui dit Pé-kong, si je vous ai invité

rage, de sorte que pour dire : avec courage, avec hardiesse, audace, ils disent *teou-tan :* avec un boisseau de fiel.

Offrir sa honte, c'est offrir, présenter une chose dont on doit être honteux; expression d'une modestie ridicule qu'emploient généralement les lettrés lorsqu'ils présentent à quelqu'un une pièce de vers de leur composition.

Ces vers sont précisément la charmante pièce que Tchang-koueï-jou a dérobée à Sou-yeou-pé, et au bas de laquelle il a osé mettre son propre nom.

aujourd'hui, en voici simplement la raison[1]. Comme j'ai été charmé de la pureté et de la fraîcheur de vos vers, tout mon regret était de n'en pas avoir un grand nombre. Je désirerais que vous en fissiez une ou deux pièces devant moi[2]. J'espère que vous ne serez pas avare de perles et de jade[3] pour consoler l'âme du vieillard qui vous parle. »

Sur-le-champ, il ordonna aux domestiques d'apporter du papier et un pinceau. Dans ce moment, Tchang-koueï-jou, donnant carrière à sa langue, parlait avec emphase et raisonnait à perte de vue; sa jactance était sans bornes. Mais quand il eut entendu Pé-kong le prier de composer devant lui[4] pour son instruction, ce fut comme un coup de foudre éclatant par un temps serein. Il fut si effrayé qu'il tomba en syncope[5] et resta quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche. Au moment où il voulait s'excuser, les domestiques avaient déjà placé devant lui une table à écrire, avec du papier, de l'encre, des pinceaux et une pierre à broyer, régulièrement disposés. Tchang-koueï-jou demeura un

1. Littéralement : Ce n'est pas pour une autre affaire.

2. Littéralement : Je désire — devant moi — vous prier de m'enseigner — un — deux — c'est-à-dire : de composer devant moi une ou deux pièces pour mon instruction, ou bien qui me serviront de modèles.

3. C'est-à-dire : De vos vers aussi beaux que les perles et le jade.

4. En chinois : Quand il eut entendu Pé-kong prononcer les six mots : *Hoan — yao — tang — mien — ts'ing — kiao* (encore — vouloir — devant — visage — prier — instruire).

5. Littéralement : Que son âme n'était plus dans son corps.

instant stupéfait. Ensuite, il fit tous ses efforts pour s'excuser. « Je ne suis, dit-il, qu'un jeune étudiant; en présence de Votre Excellence, comment oserais-je m'émanciper? Ajoutez à cela que, n'ayant pas le talent d'improviser au bout de sept pas[1], je ne manquerais pas d'exciter sur-le-champ les railleries d'un homme (doué comme vous) d'une haute intelligence[2].

— Manier le pinceau en présence d'un hôte, repartit Pé-kong, c'est la plus agréable occupation d'un lettré. Si je puis, de mes propres yeux, vous voir composer, j'éprouverai encore une joie extrême[3]. Gardez-vous, mon sage ami, de cet excès de modestie. »

Tchang-koueï-jou voyant qu'il ne pouvait plus refuser, éprouva une telle émotion que toute sa figure devint rouge comme le feu, et que son cœur fut agité

1. Mot à mot : Mon talent n'a pas sept pas, je n'ai pas un talent de sept pas. Il y a ici une allusion au talent poétique de Tseu-kien ou Tsao-tseu-kien, qui vivait sous l'empereur Wen-ti, de la dynastie des Weï (entre les années 222-227 de notre ère). A l'âge de dix ans, il savait déjà composer en prose. On l'avait surnommé, le tigre (le roi, le coryphée) du style élégant. Il écrivit un jour : « Tous les lettrés de l'empire ont ensemble un boisseau de talent ; Tseu-kien seul en possède les huit dixièmes. » L'empereur, jaloux de son talent, voulut le faire périr. Il lui ordonna de composer une pièce de vers après avoir fait sept pas. Tsao-tseu-kien fit sept pas devant l'empereur, et improvisa sur-le-champ un poëme sur la conquête du royaume de Cho. (*Chi-tso-ts'ien*, liv. X, fol. 4.)

2. C'est le sens que le dictionnaire *Thsing-han-wen-haï* (liv. XII, fol. 16) donne à l'expression difficile *ta-fang* (1797-3826) : Choungge-khafoukha saisa.

3. Littéralement : Ma joie — une seconde fois — (ne sera) pas superficielle.

de continuelles palpitations. Se voyant à bout, il le salua à plusieurs reprises, et, après avoir balbutié quelques mots confus : « Je suis, dit-il, bien téméraire. Je prie Votre Excellence de me donner un sujet. Si vous me permettez de l'emporter chez moi, quand j'aurai fini ma composition, je viendrai la soumettre à votre jugement.

— Il n'est pas besoin, dit Pé-kong, après un moment de réflexion, de chercher un sujet différent. Vos vers d'hier sur les saules printaniers étaient pleins de pureté et de noblesse. Mon sage ami, puisque vous ne repoussez pas ma demande, c'est encore sur les rimes des saules printaniers que je vous prierai de composer une seconde pièce pour mon instruction. »

Dès que Tchang-koueï-jou eut entendu qu'on lui demandait encore des vers sur les mêmes rimes que celles des saules printaniers, comme il avait retenu dans sa mémoire la seconde pièce de Sou-yeou-pé, sa joie fut si forte qu'il sentit au fond du cœur une vive démangeaison. Quand ses esprits furent calmés, il prit les grands airs d'un habile lettré; ensuite, faisant mine de refuser : « Je ne suis, dit-il, qu'un ouvrier vulgaire; comment oserais-je manier la hache à la porte de Pan[1] ?

1. On dit ordinairement *Lou-pan*, Pan, du royaume de Lou. C'était un charpentier fort habile. Quelques auteurs ont dit qu'il était fils de Tchao-kong, roi de Lou. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XV, fol. 35.)

Tchang-koueï-jou veut dire, avec une modestie affectée, qu'il n'oserait faire des vers sous les yeux d'un juge aussi éclairé que Pé-kong.

Je n'oserais désobéir aux ordres pressants de Votre Excellence, mais je ne sais comment faire.

— Quand un lettré se sent en verve, repartit Pé-kong, comment a-t-il le loisir de faire tant de cérémonies?

— De cette manière, dit Tchang-koueï-jou en le saluant aussitôt, je vais être bien téméraire. » Sur-le-champ, il imbiba son pinceau d'encre, déploya une feuille de papier, fronça les sourcils et fit semblant de réfléchir. Puis, ayant remué deux fois la tête d'un air mystérieux, il écrivit aussitôt tout d'un trait. Dès qu'il eut fini d'écrire, il se leva, et tenant la feuille à deux mains, il la présenta à Pé-kong en faisant un salut. Pé-kong la prit, et l'ayant examinée avec soin, il trouva que cette pièce était pleine de charme, et qu'elle était encore plus belle que la précédente. De plus, il l'avait vu improviser ces vers sans avoir réfléchi un seul instant. Il est vrai que, la première fois, il avait eu quelques doutes en voyant la tournure commune et ignoble de Tchang-koueï-jou; mais, quand il l'eut vu de ses propres yeux composer de la sorte, tous ses soupçons s'étaient évanouis. Aussi le combla-t-il tout à coup de pompeux éloges. « Quel merveilleux talent! s'écria-t-il. Non-seulement vos idées sont d'une grande noblesse, mais vous avez encore une prodigieuse facilité. J'ai cherché un gendre dans tout l'empire lorsqu'il était à quelques pas de moi. Oui, mon ami, j'ai failli vous manquer. »

Il lut encore une fois les vers, puis il ordonna secrètement à un domestique de les porter dans l'intérieur

et de les faire voir à sa fille. Ensuite, il fit servir le dîner dans le jardin de derrière, afin de retenir Tchang et de lui faire boire quelques tasses de vin. Après avoir donné ses ordres, il se leva et pria Tchang-koueï-jou d'entrer; mais celui-ci s'y refusa en le remerciant. « Votre Excellence, dit-il, m'a déjà comblé de bontés, et en m'accordant l'honneur de la voir[1], elle a dépassé toutes mes espérances. Comment pourrais-je encore accepter une si flatteuse réception ?

— Le vin est tout prêt, dit Pé-kong; je veux profiter de cette occasion pour vous exprimer toute mon amitié. Ne faites pas tant de cérémonies. » Soudain, il prit Tchang-koueï-jou par la main, et se dirigea avec lui vers le jardin de derrière. On peut dire à ce sujet :

Avec une intention sincère, il cherche un véritable talent,
Mais, de tous côtés, il ne rencontre que des plagiaires[2].
Ce fait extraordinaire ne provient pas des hommes;
Il tient naturellement aux vues mystérieuses du ciel.

Tchang-koueï-jou, en se dirigeant à la suite de Pé-kong vers le jardin de derrière, était partagé entre la joie et la crainte. Il avait quelque espoir de voir réussir son mariage, et c'était là le sujet de sa joie; mais il craignait qu'une fois dans le jardin, Pé-kong, frappé

1. Mot à mot : Vous m'avez accordé (le moyen de) monter au rang des dragons (teng-long), ou de franchir la porte des dragons. Il y a ici une allusion historique qui a déjà été expliquée (ch. II, p. 49, note 1).
2. Mot à mot : (Des vers) frauduleusement copiés.

de la beauté du lieu, n'y trouvât un sujet de poésie, et ne voulût lui faire composer une pièce de vers. Ne perdrait-il pas tout le mérite qu'il venait d'acquérir? Il était horriblement tourmenté[1]. En peu d'instants, ils arrivèrent dans le jardin de derrière. En l'examinant avec attention, ils admirèrent la multitude et la variété des fleurs[2]. C'était un séjour charmant. Voici ce qu'ils remarquèrent :

Les pêchers étalaient leur soie rouge, les saules laissaient traîner leur or;

Un tapis de jade blanc s'étendait à l'ombre des pruniers[3].

Il y avait encore des pivoines, dont on ne pouvait compter toutes les nuances.

Des perles, des rubis étaient semés à profusion dans le calice des fleurs.

Les loriots faisaient entendre leurs douces modulations, les hirondelles voletaient avec une vivacité joyeuse.

Une multitude d'abeilles et de papillons montaient et descendaient dans une folle ivresse.

On était entre la deuxième et la troisième lune du printemps,

Et le zéphir, pénétrant au sein des fleurs, en faisait sortir des parfums délicieux.

Quand ils furent arrivés tous deux dans le jardin, Pé-kong promena Tchang-koueï-jou de tous côtés et

1. Littéralement : Plein son ventre, il avait une portée de démons.

2. Mot à mot : Réellement — mille (fleurs) rouges et dix mille violettes.

3. L'auteur semble dire que la terre était couverte, tapissée de fleurs des pruniers, blanches comme le jade.

lui en fit admirer tous les agréments. Il lui témoigna autant d'amitié et d'estime que s'il eût été déjà le mari de sa fille. Après qu'ils eurent causé un instant d'affaires et d'autres, les domestiques leur servirent du vin. Nous les laisserons boire gaiement ensemble à l'ombre des fleurs pour revenir à mademoiselle Hong-yu. Or, ce jour-là, elle avait appris que son père avait mis Tchang-koueï-jou à l'épreuve sous ses propres yeux. Elle ordonna à une servante qu'elle aimait beaucoup d'aller en secret derrière le salon, et de se mettre furtivement en observation. Cette jeune fille, nommée Yen-sou, servait mademoiselle Pé depuis son enfance. Elle était douée d'une intelligence et d'une finesse extraordinaires; elle avait alors quinze ans. Dès qu'elle eut reçu les ordres de sa maîtresse, elle se rendit à la hâte derrière le salon et épia attentivement Tchang-koueï-jou. Elle attendit que Tchang-koueï-jou, après avoir fini ses vers, se fût rendu dans le jardin avec Pé-kong pour boire du vin. Elle prit les vers et s'en revint. « Mademoiselle, dit-elle, cet homme est commun et fort laid; comment pourrait-il aller de pair avec vous ? Prenez garde de manquer votre but.

— Mon père lui a-t-il fait composer des vers? demanda Hong-yu.

— Il les a achevés tout d'un trait, dit Yen-sou et je vous les apporte. De suite, elle les tira de sa manche et les remit à sa maîtresse. Celle-ci les prit, et les ayant lus avec attention : « Ces vers, dit-elle, sont aussi remarquables par le style que par les idées; si ce n'était pas

un homme d'un talent merveilleux[1], il lui aurait été impossible de les composer. D'après ce que tu dis, comment se fait-il que l'air et la tournure de cet homme ne répondent point à son talent ?

— Suivant mon opinion, dit Yen-sou, je crains bien qu'il n'y ait encore là dedans quelque plagiat.

— Comme il a composé ces vers sous les yeux de mon père, dit Hong-yu, et que c'est le même homme qu'hier[2], comment aurait-il pu faire un plagiat ?

— Il n'est pas possible, dit Yen-sou, de découvrir avec certitude ce qu'une autre personne a au fond de l'âme[3] ; seulement, il a une de ces figures qu'on ne saurait changer[4]. S'il était question d'un pareil homme de talent, non-seulement mademoiselle, mais Yen-sou elle-même ne voudrait pas l'épouser quand on l'en prierait.

— As-tu entendu ce qu'a dit mon père après avoir vu ses vers ? demanda Hong-yu.

— Mademoiselle, répondit Yen-sou, comme monsieur votre père avait vu les vers sans avoir vu l'homme, à peine les eut-il lus qu'il en fit le plus grand éloge.

1. En chinois : *Fong-ya-wen-jin*, expression qui demande une longue explication. Elle signifie littéralement : Un lettré versé dans les poésies du Chi-king, appelées *Koue-fong* (mœurs des royaumes), et *Ta-ya* (ce qui est excellent en premier ordre), *Siao-ya* (ce qui est excellent en second ordre).

2. Littéralement : Le son de sa voix est le même que celui d'hier.

3. Littéralement : Dans la peau du ventre.

4. Comme si elle disait : Il peut bien avoir changé ses mauvais vers en prenant ceux d'un autre, mais il ne peut changer sa figure et se donner un air spirituel et distingué.

Ce mariage est une grande affaire qui intéresse votre vie entière, et il faut que vous décidiez vous-même de votre choix. »

Mademoiselle Pé, ayant remarqué que son écriture était mauvaise et vulgaire, éprouvait déjà un certain déplaisir. Mais lorsque Yen-sou lui eut encore défilé tous ces propos, qui étaient bien propres à la glacer, elle poussa soudain un long soupir : « Ma destinée est bien malheureuse, dit-elle à Yen-sou. Depuis mon enfance, mon père me cherche un époux, mais jusqu'ici il n'a pas trouvé un seul homme de talent qui fût à son gré. Hier, après avoir vu ces vers, il était au comble de ses vœux ; qui aurait pensé que ce n'était pas un gendre distingué ?

— Mademoiselle, reprit Yen-sou en riant, à quoi bon vous affliger ? Les anciens disaient : « Une fille « qui se marie tard est heureuse jusqu'à la fin de sa « vie. » Puisque le ciel vous a douée de tant de talent et de beauté, naturellement il fera paraître un homme qui puisse aller de pair avec vous pour le talent et la figure. Croyez-vous, comme cela, que c'est une affaire finie ? De plus, mademoiselle, vous n'êtes pas vieille. Pourquoi vous presser de la sorte ? »

Elle avait à peine fini de parler, que Pé-kong, qui venait de reconduire Tchang-koueï-jou, arriva à la hâte pour consulter avec sa fille. Celle-ci l'ayant aperçu, accourut précipitamment pour aller le recevoir. « Je pense, dit-il, que tu as vu les vers que vient de composer M. Tchang.

— Je les ai vus, répondit-elle.

— Hier, dit Pé-kong, je soupçonnais encore qu'il avait fait quelque plagiat, mais aujourd'hui je l'ai mis à l'épreuve devant moi, et, sans réfléchir un instant, il a achevé ces vers tout d'un trait; c'est vraiment un homme de talent.

— Si l'on considère le talent de cet homme, naturellement il n'y a rien à en dire; seulement je ne sais si sa personne répond ou non à son talent.

— C'est vraiment surprenant, dit Pé-kong; le fait est que sa personne ne vaut pas son talent. »

A ces mots, Hong-yu baissa la tête sans dire un mot. Pé-kong voyant son silence : « Ma fille, dit-il, s'il n'est pas de ton goût, je ne te contraindrai pas; mais si nous manquons un homme d'un tel talent, je crains que nous ne puissions en trouver un autre. »

Comme Hong-yu continuait à garder le silence, « Ma fille, dit Pé-kong, après un moment de réflexion, puisque tu persistes dans tes doutes, je viens d'imaginer un projet. Ce qu'il y a de mieux, c'est de l'appeler pour en faire momentanément un précepteur particulier[1]. Je lui dirai seulement que je désire le charger de l'éducation de Ing-lang. Je le sonderai tout doucement et nous saurons tout de suite ce qu'il en est.

— Ce plan est excellent, lui dit Hong-yu. »

Pé-kong, voyant la colère de sa fille se changer en

1. Mot à mot : Un hôte occidental, un hôte logé dans la partie occidentale de la maison. Ce sens, qui a échappé au premier traducteur, se trouvait dans le Dictionnaire de Basile, nº 10,468.

joie, fit venir Tong-yong et lui donna ses instructions. « Demain, dit-il, tu prieras mon secrétaire d'écrire un contrat d'engagement[1], et après avoir préparé des présents de cérémonie, tu iras inviter ce M. Tchang que tu as vu tout à l'heure ici. Tu lui diras seulement que je veux le prier de venir donner des leçons à mon fils. »

Nous laisserons maintenant Tong-yong, qui, docile aux ordres de son maître, sort pour apprêter le contrat d'engagement et les présents de cérémonie.

Or, Tchang-koueï-jou, voyant que Pé-kong l'avait retenu à dîner, et lui avait montré les plus grands égards, se sentit transporté de joie. Quand il rentra chez lui, on était déjà sur la brune. Il trouva Sou-yeou-pé et Wang-wen-khing, qui étaient encore dans le pavillon, et causaient d'affaires et d'autres, en attendant des nouvelles. Il entra d'un air triomphant, et les ayant salués des deux mains : « Messieurs, dit-il, je vous ai quittés[2] aujourd'hui; je suis bien coupable.

— C'était bien juste, répondirent ensemble Sou-yeou-pé et Wang-wen-khing. » Puis, lui adressant la parole : « Monsieur, lui dirent-ils, comme Pé-thaï-hiouen vous a envoyé chercher aujourd'hui, il est sans doute convenu avec vous de votre mariage ? »

Tchang-koueï-jou, d'un air joyeux et le sourire sur

1. En chinois : Kouan-chou (11,727 — 4,019), Proposals to engage a teacher or secretary (Wells Williams).

2. C'est-à-dire : Je ne vous ai pas tenu compagnie.

les lèvres, leur raconta de quelle manière Pé-kong l'avait accueilli et retenu à dîner, mais il se garda bien de dire qu'on lui avait fait faire des vers. Après avoir rapporté minutieusement toutes les autres circonstances, il ajouta : « Quant au mariage, quoiqu'il ne m'ait pas encore fait de promesse claire et précise, il m'a semblé qu'il me donnait, par erreur, quelques marques d'affection.

— D'après votre récit, dit Whang-wen-khing en riant, ce mariage est plus qu'assuré[1]. » Mais il y avait là Sou-yeou-pé, qui, au fond du cœur, n'en pouvait rien croire. « Si une pareille pièce de vers a plu à cette demoiselle, se dit-il en lui-même, il est impossible de la regarder comme une personne de talent. Mais comment a-t-elle pu composer de si beaux vers, et pourquoi a-t-il fallu attendre jusqu'ici pour lui trouver un époux ? »

Sou-yeou-pé, voyant que Tchang-koueï-jou était ravi de son succès et ne lui montrait aucun intérêt, se sentit vivement mortifié; il prit congé de son hôte et se disposa à sortir. Tchang-koueï-jou, sans le retenir, le reconduisit tout droit jusqu'en dehors de la porte; puis, étant rentré : « Aujourd'hui, dit-il en riant à Wang-wen-khing, j'ai failli me trahir[2]. » Il raconta alors en grand détail de quelle manière Pé-kong avait

1. En chinois : Est assuré de douze dixièmes.

2. Littéralement : J'ai failli être décousu, c'est-à-dire être découvert. Comme s'il disait : j'ai failli montrer le bout de l'oreille, le défaut de la cuirasse.

voulu le mettre à l'épreuve sous ses yeux, et avec quel bonheur sa mémoire l'avait servi. »

« Monsieur, lui dit Wang-wen-khing en le saluant, vous êtes vraiment un heureux homme. En voyant votre bonne fortune, on peut dire que ce mariage était dans votre destinée; voilà pourquoi vous avez si bien réussi. J'avais bien fait de réserver pour moi une pièce de vers[1].

— Aujourd'hui, reprit Tchang-koueï-jou, on peut dire que j'ai eu un bonheur grand comme le ciel. Mais une chose me chagrine; je crains que ce vieux barbon n'ait pas renoncé à ses idées et qu'il ne veuille encore me mettre à l'épreuve; ce serait ma mort.

— Puisqu'il vous a examiné aujourd'hui sous ses yeux, dit Wang-wen-khing, vous aurez désormais une excellente raison pour vous excuser.

— J'ai bien pu m'excuser une fois, repartit Tchang-koueï-jou, mais avec quoi pourrais-je encore répondre à ses demandes[2].

— Ce n'est pas difficile, répondit Wang-wen-khing. Vous n'avez qu'à montrer quelque amitié au petit Sou-yeou-pé et le retenir chez vous. Si, par hasard, il se rencontre un sujet douteux ou difficile, vous le prierez alors de le traiter à votre place; n'est-ce pas là un merveilleux expédient? »

1. C'est-à-dire : Une des deux pièces de vers composées par Sou-yeou-pé. (Voyez ch. VII, p. 241, ligne 12.)

2. C'est-à-dire : Je n'ai plus dans ma mémoire d'autres pièces de poésie qui puissent répondre à ses demandes.

A ces mots, Tchang-koueï-jou se sentit transporté de joie. « Monsieur, lui dit-il, ce plan est parfaitement combiné. Dès demain, j'irai le prendre pour qu'il vienne s'établir dans mon jardin. »

Le lendemain, il se leva de bonne heure, de peur que Sou-yeou-pé, voyant son mariage manqué, ne partît sans rien dire. Il fit à la hâte sa toilette, et se rendit lui-même au couvent pour l'inviter. Dans ce moment, Sou-yeou-pé n'avait pas encore quitté le lit. Quand il vit arriver Tchang-koueï-jou, il se leva sur son séant. « Monsieur Tchang, lui dit-il, comment êtes-vous si matinal?

— Hier, dit-il, je suis revenu chez moi. Comme j'avais bu quelques tasses de vin, me sentant un peu fatigué, je ne vous ai pas retenu à dîner. Je vous ai grandement manqué d'égards. J'ai craint, monsieur, que vous ne fussiez fâché et que vous ne disiez que, pour avoir réussi dans mes projets de mariage, j'ai oublié mes camarades et mes amis; aussi suis-je venu exprès pour vous présenter mes excuses.

— Monsieur, dit Sou-yeou-pé, ayant eu par hasard l'honneur de faire votre connaissance, j'ai reçu de vous de grandes marques d'amitié, et j'en conserverai une reconnaissance infinie. Comment pouvez-vous me croire fâché?

— Eh bien! dit Tchang-koueï-jou, si vous n'êtes pas fâché contre moi, et que vous puissiez vous transporter dans mon jardin et y passer encore quelques jours, vous ne regretterez pas d'être venu demeurer chez un ami,

et vous m'aurez donné une grande marque d'affection. »

Sou-yeou-pé, trouvant cette affaire un peu louche et ne pouvant se l'expliquer clairement, ne se souciait pas de partir tout de suite. Quand il eut entendu Tchang-koueï-jou parler ainsi, il employa ruse contre ruse. « Monsieur, dit-il, les bontés dont vous m'avez comblé sont plus douces à mon cœur que si j'avais bu un vin généreux, de sorte qu'il m'en coûterait de vous quitter brusquement. Mais je craindrais de vous importuner en restant dans votre jardin; cela ne serait pas convenable.

— Puisque vous vous souvenez de ces faibles marques d'amitié, dit Tchang-koueï-jou, vous ne devez pas prononcer ces aigres paroles. » Sur-le-champ, il appela Siao-hi : « Mon petit ami, dit-il, va bien vite préparer les bagages et pars devant.

— Étant venu ici par hasard, dit Sou-yeou-pé, je n'ai qu'un cheval qui est derrière la maison; je n'ai pas apporté de bagages.

— En ce cas, dit Tchang-koueï-jou, c'est encore plus commode. » Il attendit debout que Sou-yeou-pé eût achevé sa toilette pour partir avec lui. Sou-yeou-pé prit congé de Tsing-sin et lui fit ses remercîments. Puis, ayant ordonné à Siao-hi d'amener son cheval, il se rendit avec lui dans le jardin de Tchang-koueï-jou et s'y établit. Tchang-koueï-jou lui offrit du thé et du riz, et lui montra encore plus d'attentions et d'égards qu'auparavant.

On peut dire à ce sujet :

Un homme qui a ses vues en rencontre un autre qui a aussi les siennes.
C'est en vain que l'un et l'autre laissent voir sur toute leur figure l'influence du printemps[1].
Qui pourrait prévoir que tout occupés qu'ils sont d'idées de volupté,
Chacun d'eux dépensera, en pure perte, la vigueur de son esprit?

Comme ils causaient tous trois d'affaires indifférentes, tout à coup un domestique leur annonça que le vieux concierge du seigneur Pé, qu'on avait vu la veille, venait encore d'arriver. A cette nouvelle, Tchang-koueï-jou se sentit transporté de joie et sortit seul du pavillon pour aller à sa rencontre. Le vieux Tong-yong entra, et après avoir salué Tchang-koueï-jou : « Mon maître, dit-il, vous présente ses respects; hier, il vous a gravement manqué d'égards.

— Hier, repartit Tchang-koueï-jou, j'ai reçu de lui l'accueil le plus affectueux, et aujourd'hui je voulais justement aller lui rendre mes devoirs et le remercier. J'ignore, mon vieil ami, ce qui me procure encore l'avantage de votre visite.

— Mon maître, répondit Tong-yong, a chez lui un jeune garçon d'une noble famille, qui est maintenant âgé de quinze ans. Comme il professe une haute estime pour votre talent distingué et votre profonde instruc-

1. Ici l'auteur rattache l'idée de l'amour à celle du printemps, dont la douce influence est censée l'inspirer. (Voyez p. 167, note 1.)

tion, il désire que vous daigniez lui donner des leçons pendant un an. J'ai apporté le contrat qu'il a fait pour vous engager et les présents qu'il vous offre à cette occasion. Je vous prie, en grâce, de ne point refuser. »

Quand Tchang-koueï-jou eut reçu cette invitation, comme il n'en comprenait pas le motif, il voyait autant d'inconvénient à refuser qu'à consentir. Il prit le contrat d'engagement et les présents, et rentra dans l'intérieur pour consulter avec Wang-wen-khing et Sou-yeou-pé. « D'où a pu lui venir cette idée? leur dit-il.

— Voici l'explication, dit Sou-yeou-pé : c'est simplement, qu'épris de votre talent supérieur, le seigneur Pé a le désir de se rapprocher de vous.

— Un précepteur particulier et un gendre ne se ressemblent guère, dit Tchang-koueï-jou. Peut-être que ce bonhomme a une vieille dame qui l'aura fait changer d'idée[1].

« Monsieur, dit Wang-wen-khing en riant, votre esprit va trop loin. Cela vient de ce qu'aimant tendrement sa fille, et craignant de ne pouvoir faire tout de suite un bon choix, il veut encore observer les gens avec la plus grande attention. Voilà pourquoi il vous a

1. Littéralement : Ne serait-ce point que ce vieillard a une vieille dame qui aura changé le sens des *koua* (figures symboliques dont on se sert pour tirer les sorts) ? — Comme s'il disait : « Une vieille dame qui, par ses conseils, aura exercé assez d'influence sur son esprit pour qu'il ait renoncé à me prendre pour gendre. »

prié de venir à titre de précepteur particulier[1]. Il veut voir si vous avez ou non un esprit rassis, et si vous êtes ou non passionné pour l'étude. Voilà une admirable occasion pour arriver peu à peu au bonheur. Pourquoi, monsieur, hésitez-vous encore ?

Tchang-koueï-jou fut ravi de ce qu'il venait d'entendre. En conséquence, il sortit dehors pour parler à Tong-yong. « Jusqu'ici, lui dit-il, je ne me souciais pas d'entrer chez les autres en qualité de précepteur ; mais comme monsieur votre maître me donne une si grande marque d'amitié, il m'est impossible de refuser. Il y a seulement une chose que je vous prie, monsieur Siao-thsiouen[2], de dire à votre maître. Je tiens à avoir un cabinet d'étude tranquille et retiré. Je ne veux pas que les gens oisifs viennent m'importuner. C'est alors que je pourrai véritablement étudier ; ce sera charmant.

— Rien de plus facile, repartit Tong-yong. »

Tong-yong se leva aussitôt, et, après avoir pris congé de lui, il alla rendre compte à Pé-kong de sa commission. Pé-kong fut charmé d'apprendre le consentement de Tchang-koueï-jou. Quand il sut qu'il demandait un cabinet tranquille et retiré pour se livrer à l'étude, il sentit redoubler sa joie. Il ordonna aussitôt à un domestique d'arranger proprement la bibliothèque du jardin de derrière. Puis, après avoir choisi un jour

1. En chinois : *Si-p'in*. Mot à mot : A titre d'hôte occidental, c'est-à-dire qui habite la partie occidentale de la maison.
2. Surnom de Tong-yong.

heureux, il invita Tchang-koueï-jou à venir exercer son nouvel emploi[1]. Tchang-koueï-jou, une fois arrivé dans la bibliothèque, affectait les airs d'un homme mûri par l'âge et passionné pour l'étude. Assis ou debout, il avait toujours un livre à la main; seulement, lorsqu'il voyait venir quelqu'un, il se mettait à lire en marmottant entre ses dents. Pé-kong était charmé de voir que le disciple et le précepteur s'entendaient parfaitement ensemble et étaient fort contents l'un de l'autre. Il est vrai que, parmi les gens de la maison, il y en avait plusieurs qui avaient découvert ce manége; mais Tchang-koueï-jou était un précepteur qui n'avait pas son pareil. Au fond, il n'avait aucun goût pour l'étude; en outre, il savait dépenser de l'argent pour boucher les yeux des autres. Enfin, il flattait tout le monde avec une complaisance extrême; de sorte que petits et grands s'entendaient parfaitement avec lui, et, s'ils le voyaient faire quelque imprudence[2], par intérêt pour lui, ils s'étudiaient tous à la cacher. On peut dire à ce sujet:

Tout son travail se bornait à une lecture superficielle;
Mais il montrait une science profonde dans ce qui touchait ses intérêts privés.

1. En chinois: *Fou-kouan*. Ce n'est pas venir demeurer chez lui, mais venir dans la classe, c'est-à-dire dans l'endroit où il devait enseigner. — *Kouan* (8,723) signifie *a school-room*.

2. Littéralement: S'il laissait voir un peu les pieds du cheval, c'est-à-dire ce qu'il aurait voulu cacher, s'il laissait voir son ignorance. (Dict. de Basile, nº 12,002.)

Comme il savait s'abaisser lui-même et ne craignait pas de dépenser de l'argent,

Pouvait-il craindre que les esclaves et les domestiques ne fussent point d'accord avec lui?

Un jour, dans le pavillon appelé Mong-thsao-hien, Pé-kong, ayant vu un poirier dont les fleurs rouges venaient de s'épanouir, il en parla aussitôt à sa fille. « Demain, dit-il, nous préparerons des provisions [1], et j'inviterai Tchang-koueï-jou à venir admirer le poirier à fleurs rouges; puis, je le prierai de composer une chanson dans le goût moderne et je la ferai chanter par quelqu'un. Nous pourrons juger de son talent, et de plus dissiper nos ennuis et nous amuser.

A peine Pé-kong eut-il fini de parler, qu'une personne alla porter cette nouvelle à Tchang-koueï-jou, qui n'en fut pas peu effrayé. Il se vit obligé d'écrire un billet d'invitation, et dit au messager de courir avec toute la célérité possible [2] pour engager Sou-yeou-pé à venir le voir un moment dans sa salle d'étude. Dans ce moment, Sou-yeou-pé se trouvait seul et sans appui. Il voulait aller demander des nouvelles de ses vers, mais il ne savait quel chemin prendre. Justement, Tchang-koueï-jou venait l'inviter un billet à la main; c'était tout ce qu'il désirait. Il aurait voulu y aller ce jour même, mais on était déjà sur le soir. Il ne put se dis-

1. Littéralement: Une boîte. Il s'agit d'un petit coffre à compartiments où l'on met tout ce qui est nécessaire pour une collation.

2. En chinois: *Feï-sing-tcho-jin*, il envoya un homme (comme une étoile qui vole, qui file.

penser d'écrire un billet de visite et de répondre à Tchang-koueï-jou qu'il viendrait le lendemain de bonne heure. Tchang-koueï-jou, craignant que le moindre retard ne compromît son affaire, éprouva une si vive inquiétude que, pendant toute la nuit, il ne put fermer l'œil. Dès qu'il fit jour, il envoya encore quelqu'un pour le presser de venir. Il se plaça lui-même en observation à la porte du jardin de derrière. Heureusement que, de son côté, Sou-yeou-pé avait aussi le cœur préoccupé, et il était déjà parti sans attendre qu'on vînt le presser. Quand Tchang-koueï-jou le vit arriver, il lui sembla qu'il tombait du ciel. Il courut promptement à sa rencontre, lui fit un salut, et le prenant par la main, l'emmena de suite dans la bibliothèque et lui dit : « Depuis que je suis entré dans cette maison pour enseigner[1], je n'ai pas été un instant sans penser à vous.

— J'ai été moi-même comme vous, dit Sou-yeou-pé. J'ai eu plusieurs fois l'intention de vous rendre visite, mais j'ai craint qu'il n'y eût de l'inconvénient à aller et venir ici.

— C'est le seigneur Pé qui m'a appelé, dit Tchang-koueï-jou, et je suis tout à fait le maître ; quel inconvénient voyez-vous ? »

Il parlait encore, lorsque Ing-lang vint pour étudier. « En ce moment, dit Tchang-koueï-jou, il y a ici un étranger ; je vous donne congé pour toute la journée. »

1. En chinois : *Thsin-kouan*, entrer dans la classe (school-room).

Ing-lang, voyant qu'on lui donnait congé, se retira tout joyeux. « Il y a longtemps, dit Tchang-koueï-jou, que nous ne nous sommes vus. Depuis que vous demeurez dans mon humble jardin, vous avez dû composer une quantité de pièces de vers.

— Pendant votre absence, répondit Sou-yeou-pé, me trouvant seul ici, je ne me sentais nullement en verve; mais vous, monsieur, qui étiez à quatre pas de votre belle, vous avez dû faire des compositions charmantes.

— Chaque jour, dit Tchang-koueï-jou, pendant que je restais ici, j'étais constamment importuné par mon élève. Comment aurais-je eu l'idée de composer des vers? Hier, étant venu, par hasard, auprès du pavillon, j'aperçus dans l'intérieur un poirier dont les fleurs rouges étaient épanouies d'une manière admirable. Je voulais faire une pièce de vers pour les célébrer, mais j'ai eu peur de me fatiguer l'esprit. Je me contentai de préparer une petite chanson que je ne cesse de fredonner; et comme il y a longtemps que je n'ai manié le pinceau, je n'ai pas encore pu l'achever.

— Monsieur, lui dit Sou-yeou-pé, il ne faut pas regarder une romance ou une chanson comme une chose facile. Lorsqu'on fait des vers, on n'a besoin que du ton *égal* et du ton *oblique*, mais toutes les fois qu'on fait une romance ou une chanson, il faut employer de suite, d'une manière claire et nette, les quatre tons[1], savoir : le ton *égal*, le ton *montant*, le ton *partant* et le

1. En chinois : *P'ing-ching, chang-ching, khiu-ching, ji-ching.*

ton *rentrant*. De plus, il faut distinguer les sons *femelles* et les sons *mâles*, les sons *clairs* et les sons *obscurs*. Si l'on se trompe d'un mot ou d'une rime, les paroles ne s'accordent plus avec l'air et l'on s'attire les railleries des connaisseurs. Voilà pourquoi une chanson s'appelle une *pièce complète*[1]. Alors, il n'est pas permis de lâcher la bride à son esprit[2].

D'après cela, dit Tchang-koueï-jou, je vois que c'est fort difficile. Heureusement que je n'ai pas encore achevé mon informe composition qui aurait pu m'attirer les railleries des autres. Si vous n'êtes pas avare d'or et de jade[3], je vous prierai, monsieur, de composer une toute petite chanson. J'en suivrai pas à pas les rimes pour l'imiter; je serai sûr alors de ne point faire de fautes. J'ignore si vous voudrez bien me fournir un modèle[4].

— Composer des chansons et des poëmes, répondit Sou-yeou-pé, c'est l'occupation habituelle[5] d'un lettré; j'en fais quand je veux. Pourquoi me demander si j'y suis disposé ou non? Seulement, je ne sais où est ce poirier à fleurs rouges. Si vous pouviez me le faire voir un instant, je me sentirais tout de suite en verve.

1. C'est-à-dire une pièce composée suivant toutes les règles prescrites.

2. Littéralement : A son gré — galoper — on ne peut.

3. C'est-à-dire : De belles pensées, d'idées aussi précieuses que l'or et le jade.

4. Littéralement : Si vous voudrez bien m'instruire.

5. Mot à mot : C'est le thé et le riz ordinaires. Comme si l'on disait : c'est le pain quotidien d'un lettré.

— Ce poirier fleuri, répondit Tchang-koueï-jou, se trouve dans le cabinet d'étude qu'on appelle Mong-thsao-hien. Si vous voulez le voir, vous n'avez qu'à monter au haut du pavillon des fleurs, et du premier coup d'œil vous le verrez en face de vous. »

Ils se prirent par la main et traversèrent le jardin. Quand ils furent arrivés au haut du pavillon des fleurs, qui était séparé du cabinet par un mur, ils jetèrent les yeux dans l'intérieur et aperçurent un poirier à fleurs rouges, qui s'élevait au-dessus du mur, et dont les fleurs épanouies semblaient teintes de sang et offraient un spectacle charmant. Sou-yeou-pé l'ayant vu ne pouvait tarir d'éloges : « Ces fleurs, dit-il, sont en effet très-belles, elles méritent vraiment d'être célébrées en vers ; mais je regrette d'en être séparé par ce mur qui m'empêche de les bien voir et d'en jouir complétement. Pourrais-je aller dans l'intérieur pour les voir un instant? ce serait charmant.

— Il n'est pas possible d'y aller, répondit Tchang-koueï-jou. C'est là que le seigneur Pé a établi son cabinet d'étude, qui communique directement avec la chambre de sa fille. Pourrait-il permettre aux gens oisifs d'y pénétrer?

— En effet, dit Sou-yeou-pé, si ce cabinet communique avec la chambre de mademoiselle Pé, il est naturel qu'on ne puisse pas y pénétrer. »

Les deux amis, ayant regardé quelque temps du haut du pavillon des fleurs, revinrent dans la salle d'étude et s'y assirent. Tchang-koueï-jou n'avait d'autre désir

que de voir Sou-yeou-pé composer la chanson; de plus, il craignait que Sou-yeou-pé ne pût l'achever à l'instant, et n'y apportât du retard. Il craignait encore, si la pièce venait à être finie, d'éprouver un trouble subit, et de ne pouvoir l'apprendre par cœur en un moment. C'est pourquoi il ne faisait que presser Sou-yeou-pé. De son côté, Sou-yeou-pé avait aussi l'âme tout occupée de mademoiselle Pé; et comme il n'avait pas encore trouvé l'occasion d'exprimer ses tendres pensées, il saisit soudain son pinceau et le laissa courir au gré de sa passion.

Par suite de cette chanson, j'aurai beaucoup de détails à raconter. Une belle personne ouvre furtivement sa chambre parfumée, et un prétendant, laid de figure, ne peut réussir à occuper le lit oriental [1]. On peut dire à cette occasion :

De tout temps, le passereau jaune et l'insecte Tang-lang [2]
Ont caché avec ardeur les desseins d'où dépend le succès ou la défaite.
Ne vous réjouissez pas d'avoir dérobé des poésies pleines d'amour [3],
Car déjà Song-yu [4] est arrivé au mur oriental.

1. C'est-à-dire : A devenir un gendre.

2. *Mantis precatoria.*

3. En chinois : *Yun-yu-fou*, des poésies (qui roulent sur) les *nuages* et la *pluie*. Les mots yun-yu (les nuages et la pluie) sont une expression métaphorique qui répond aux mots latins *res venerea.*

4. Song-yu est le nom d'un poëte qui vivait sous le règne de Siang-wang, roi de Thsou.

Le nom de Song-yu désigne ici le poëte Sou-yeou-pé, et comme

Le lecteur ignore sans doute si Sou-yeou-pé a composé ou non la chanson. Qu'il veuille bien me prêter l'oreille, je lui conterai cela en détail dans le chapitre suivant.

l'expression *lit oriental* (tong-tch'oang) signifie poétiquement un gendre, les mots *est arrivé au mur oriental* (tao-tong-ts'iang) indiquent que Sou-yeou-pé a été déjà accepté pour être l'époux de mademoiselle Pé.

CHAPITRE IX

DANS LE PAVILLON DES FLEURS, ON LAISSE LA PRUNE ET L'ON CHERCHE LA PÊCHE

Sou-yeou-pé avait été vivement pressé par Tchang-koueï-jou, qui voulait le voir composer une chanson. Comme mademoiselle Pé était l'objet de toutes ses pensées, il l'avait prise pour sujet et s'était abandonné à sa verve. Laissant courir son pinceau, il avait achevé, suivant toutes les règles, la pièce demandée[1]. On vit son pinceau s'imbiber d'encre et la répandre comme une pluie continuelle sur le papier. En moins d'une demi-heure[2], il acheva une chanson dans le goût moderne et la présenta de suite à Tchang-koueï-jou. « Monsieur, lui dit-il, j'ai répondu à vos ordres dans un style né-

1. Littéralement : Il avait rempli la chanson. On a vu, dans le chapitre précédent, toutes les conditions requises pour bien composer une chanson, et qui lui ont fait donner le nom de *Thien-thse*, composition remplie.

2. Littéralement : Il n'eut pas besoin d'un travail de plusieurs *khe*. Il y a cent khe dans les douze heures chinoises, qui équivalent à vingt-quatre des nôtres. Par conséquent, le *khe* répond à peu près à quinze minutes.

gligé; veuillez ne pas vous moquer de moi. Tchang-koueï-jou prit la feuille de papier et l'examina avec une grande attention. Voici ce qu'il y lut[1] :

ÉLOGE DU POIRIER A FLEURS ROUGES[1].

PREMIER COUPLET

(Air : *Pou-pou-kiao.*)

En tout temps, l'ombre blanche[2] convient à une nuit pure.
La lune, qui brille d'un doux éclat, est l'amie de mon cœur.
Qui est-ce qui connaît les largesses du printemps?
C'est lui qui a teint en pourpre toutes les fleurs de l'arbre, qui étaient blanches comme le jade.
Gardez-vous de supposer que c'est un abricotier ou un pêcher.
Sur chaque pétale, on croit voir le sang de l'amour.

DEUXIÈME COUPLET

(Air : *Tch'in-tsoui-tong-fong.*)

Quand la gelée s'est attachée aux arbres, le bel éclat du rouge se distingue de lui-même.
Je suis honteux de voir la moitié d'une feuille rouge qui coule sur le canal impérial[3].

1. Cette chanson se compose de huit couplets qui se chantent chacun sur un air différent.

2. En chinois : *Sou-ing* (7786-2669), expression poétique pour dire *la lune*. *Fen-louï-tseu-kin*, liv. I, fol. 23.

3. Sou-yeou-pé, qui désire épouser Hong-yu, fait allusion à un fait historique par suite duquel les mots *feuille rouge qui coule sur le canal impérial*, sont pris, en poésie et dans les romans, pour une déclaration ou une demande de mariage. Sous le règne de Hi-tsong

On dirait qu'une neige rouge fait fléchir les branches,

Ou que, du haut d'un belvédère, une belle personne a découpé des milliers de morceaux de soie (rouge).

Ses fleurs sont plus pâles que les nuages rouges et plus foncées que le fard.

On croit voir la langue de l'oiseau Thou-kiouen[1] qui crie au haut des branches.

TROISIÈME COUPLET

(Air : *Hao-tsie-tsie.*)

Son âme légère, comme un nuage[2], s'est échappée depuis longtemps.

Pourquoi la sueur perce-t-elle ses joues parfumées?

(874-879 de notre ère), une des femmes du palais qui se désolait de n'être pas mariée, écrivit sur une feuille d'arbre qui était rouge : « Eau qui coules, pourquoi es-tu si rapide? Dans les profondeurs du palais, je passe mes jours dans une triste oisiveté (c'est-à-dire sans époux, dit le P. Gonçalvez). Je te serai reconnaissante, feuille rouge, si tu vas porter cela parmi les hommes. » Puis elle jeta la feuille dans le canal.

Yu-yeou, qui se promenait au bord de l'eau, aperçut la feuille qui flottait et la recueillit. Dans la suite, l'empereur ayant renvoyé trois mille femmes de son harem, une d'elles, nommée Han-soui-pin épousa Yu-yeou. Un jour, en fouillant dans une caisse de livres de son mari, elle y trouva la feuille qu'elle avait jetée autrefois dans le canal impérial et s'écria : C'est moi qui ai écrit cela. Une feuille rouge (hong-ye) a été l'excellente entremetteuse de mon mariage.

1. Dans ce passage, l'auteur fait allusion à la teinte rouge des fleurs. Il y a ici une allusion à un fait fabuleux. Certains auteurs racontent que le roi de Cho, Thou-yu, surnommé Wang-ti, avait pris Pie-ling pour ministre. Dans la suite, il lui céda son trône, et s'étant enfui, il se changea en oiseau Tseu-kouei, le même que Thou-kiouen (sorte de coucou). Ils ajoutent qu'en chantant cet oiseau se tourne vers le nord, et que, par suite de ses cris douloureux qui durent toute la nuit, son bec se remplit de sang.

2. Dans ces deux vers, le poëte personnifie le poirier à fleurs rouges.

Je pense que le printemps qui l'aime, a répandu sur lui une pluie rouge et une neige odorante.

Il ne permettra jamais à l'abeille ni au papillon de flétrir follement son teint vermeil et de dérober ses parfums.

QUATRIÈME COUPLET

(Air : *Youeï-chang-haï-thang.*)

Ses fleurs nuancées pendent comme des nœuds de soie.

C'est le printemps qui les a découpées avec art.

Leur cœur affectueux (leur charmant calice) est complétement ouvert.

Le long de la rivière, au bas des arbres, des femmes richement vêtues passent sur des chars parfumés.

Elle[1] a abaissé sa jalousie rouge, et a légèrement incliné sa figure animée par l'ivresse.

Elle a allumé sa lampe d'argent, et a mis une nouvelle parure dont l'éclat pénètre et dissout mon âme.

Elle aime sans doute l'homme de talent et le remercie avec effusion.

CINQUIÈME COUPLET

(Air : *Ou-kong-yang.*)

Le frère rouge et la sœur vêtue de pourpre[2] marient leurs vives couleurs.

La noblesse de leur port, la richesse de leur vêtement leur donnent un aspect particulier.

Après la pluie, quand le ciel est pur, on admire leur embonpoint ou leur taille délicate.

Parés de blanc ou de rouge[3], ils se suivent comme le maître et l'hôte.

1. La jeune beauté.

2. Ces deux expressions me paraissent désigner deux espèces de pruniers à fleurs rouges.

3. Ces mots désignent les poiriers à fleurs blanches ou rouges.

On s'irrite de leur beauté, on murmure contre leurs charmes.

Ils semblent ne pas craindre que le vent d'orient ne leur retire ses faveurs.

Après la brune, lorsque les hommes sont dans le silence, et que la lune lance obliquement ses rayons,

On croit voir une charmante personne qui se cache furtivement derrière un rideau de gaze rouge.

SIXIÈME COUPLET

(Air : *Yu-pao-tou.*)

Son cœur parfumé ne peut mourir[1].

Quoiqu'il ait accumulé toutes ses beautés, sa pâleur et sa pureté subsistent encore.

Il regrette que la pureté de son cœur ait été altérée par le vermillon,

Et une profonde émotion lui fait verser des larmes rouges.

Seulement, je sais que les nuances pâles ne se marient pas avec les teintes foncées.

Je ne crois pas que le roi de l'orient[2] l'ait beaucoup visité[3].

1. C'est-à-dire : Il ne peut perdre son parfum.

2. En chinois *Tong-hoang*, expression qui a reçu diverses acceptions : *Printemps* (Dictionn. *P'ing-tseu-louï-pien*), *vent de printemps* (Gonçalvez), ce qu'on traduit en mandchou par *dergi edoun*, vent d'orient, et *soleil*. (Choun, Dictionn. *Thsing-han-wen-haï.*)

3. L'expression chinoise *tch'ouen-tche* (en mandchou *forgochombi*, aller et venir, changer de place), me paraît signifier que le printemps ne s'est pas beaucoup renouvelé depuis que ce poirier existe, qu'il n'a pas vu beaucoup de printemps, et par conséquent qu'il a tout l'éclat d'un jeune arbre. Il ne faut pas oublier que Sou-yeou-pé a personnifié plusieurs fois le poirier à fleurs rouges.

SEPTIÈME COUPLET

(Air : *Chout-hong-hoa.*)

Ses sourcils rouges sont comme une neige qui écrase ses yeux.

Au printemps, quand je me livre à l'étude, le génie des fleurs folâtre autour de moi.

De tout temps, la beauté du visage s'est unie avec un air froid.

Quand l'amour est épuisé, la beauté s'évanouit.

Autrefois, elle [1] se maintenait chaste et pure;

Pourquoi, aujourd'hui, a-t-elle mis une brillante ceinture?

Si elle a relevé sa robe brodée, c'est peut-être qu'elle pense au mariage.

HUITIÈME COUPLET

(Air : *Choang-ching-tseu.*)

J'ai changé de toilette et j'ai été contente de moi;

Mais quand j'ai vu ma figure, tout à coup j'ai poussé de longs soupirs,

Et je me suis profondément cachée [2].

Quel est celui qui a envoyé un fil rouge [3] et une écharpe vermeille pour venir m'enlever?

1. La jeune beauté.

2. Mot à mot : Douze — portes — profondément — j'ai placé.

3. Il y a ici une allusion historique. Sous la dynastie des Thang, Kouo-youen-tchin, homme d'une beauté remarquable, était gouverneur de Youen-tcheou. Le ministre Tchang-kia-tching voulut lui faire épouser une de ses filles. Il lui dit un jour: « J'ai cinq filles qui sont placées derrière une tapisserie et tiennent chacune un des cinq fils de soie qui la traversent. Celle dont vous aurez tiré le fil de soie sera votre épouse. » Youen-tchin obtint la cinquième qui était extrêmement belle.

FINALE

En appuyant ma coupe sur mes lèvres, j'ai examiné avec soin les branches fleuries.

Puis, en qualité de poëte, j'ai composé une pièce de huit couplets.

En vérité, je suis un ami du poirier à fleurs rouges, et je ne me suis pas montré ingrat envers lui.

Dès que Tchang-koueï-jou eut fini de lire ces vers, il fut ravi jusqu'au fond du cœur et ne put se lasser d'en faire l'éloge. « Monsieur, dit-il, vous avez vraiment un talent divin; je reconnais avec respect votre supériorité.

— Monsieur, dit Sou-yeou-pé, une chanson, composée subitement dans un moment de verve, ne mérite pas tant de louanges[1]. »

Tchang-koueï-jou, tenant en main la pièce de vers, ne cessait de la regarder et de la lire.

Sou-yeou-pé pensa en lui-même qu'il l'examinait avec attention pour en goûter la beauté; il ne savait pas qu'il la lisait pour l'apprendre par cœur. « Cette pièce, dit-il, a été composée en jouant; pourquoi la regardez-vous avec tant d'attention? Vous m'aviez promis, monsieur, de composer des vers sur mes rimes; pourquoi ne pas me donner des leçons?

— Toutes les fois que je compose en vers ou en prose élégante, dit Tchang-koueï-jou, je n'y puis réussir

1. Littéralement: En quoi mérite-t-elle d'être suspendue aux dents

qu'à force de travail et de réflexion. Je n'ai pas votre rare facilité. Si vous me le permettez, cette nuit, quand je ne dormirai pas, je composerai une pièce sur vos rimes et je viendrai la soumettre à votre jugement[1]. » A ces mots, il lut encore une fois la chanson, plia la feuille en deux et la serra dans la manche; puis il se mit à causer d'affaires et d'autres avec Sou-yeou-pé. Peu de temps après, arriva un domestique de Pé-kong. « Messieurs, dit-il, mon maître prie M. Tchang de venir causer avec lui dans son cabinet d'étude appelé Mong-thsao-hien.

— J'ai dans ce moment une visite, répondit Tchang-koueï-jou; comment pourrai-je y aller?

— Comme c'est le seigneur Pé[2] qui vous invite, dit Sou-yeou-pé, je vais me retirer. » A ces mots, il voulut prendre congé et sortir. Tchang-koueï-jou aurait voulu laisser aller Sou-yeou-pé; mais il craignait de se voir proposer, au premier instant, un sujet difficile et de ne pas avoir de troupes auxiliaires[3]. Il se vit donc obligé de le retenir. « Monsieur, lui dit-il, quand vous partiriez, cela ne servirait de rien. Pourquoi ne pas rester ici tout à votre aise? Je vais voir un moment mon hôte; je viendrai tout de suite vous tenir compagnie. D'ail-

1. Littéralement : Après l'avoir fait accorder, je vous prierai de m'instruire, c'est-à-dire de m'en dire votre avis, qui me servira de leçon.

2. En chinois : *tong-ong*, le vieillard de l'orient, c'est-à-dire le maître de la maison.

3. C'est-à-dire : Et de ne pas avoir sous la main Sou-yeou-pé dont le talent pourrait le tirer d'embarras.

leurs, ce lieu est fort tranquille, et aucun étranger n'y met les pieds. Vous pouvez, monsieur, vous y promener et l'examiner à loisir. »

Au fond, Sou-yeou-pé voulait aller demander des nouvelles (de ses vers), mais, se voyant retenu par Tchang-koueï-jou, il prit le parti de rester : « D'après ce que vous venez de dire, reprit Sou-yeou-pé, je vous prie, monsieur, de faire comme bon vous semble ; pour moi, je m'amuserai ici en vous attendant. »

Tchang-koueï-jou lui dit quelques mots d'excuse, puis il se rendit avec le domestique dans le cabinet d'étude appelé Mong-thsao-hien. Quand il y fut arrivé, Pé-kong alla le recevoir : « Savant maître, lui dit-il, il y a déjà quelques jours que je ne vous ai vu ; j'ai senti tout à coup renaître mes défauts[1]. Ayant vu aujourd'hui que le poirier à fleurs rouges était épanoui dans toute sa beauté, j'ai osé vous prier de venir l'admirer un moment.

1. Comme s'il disait : Je regrette d'avoir été longtemps privé de vos conseils ; mes défauts (littéralement : ma basse avarice, *fousi-khôn khatchouka*, suivant le dictionn. *Thsing-han-wen-haï*, que vous auriez corrigée) ont tout à coup reparu.

Les quatre mots : *Pi-lin-feou-seng* se disent par excès de courtoisie et d'humilité, à un homme dont on a été longtemps éloigné, et que l'on considère comme un maître qui, s'il eût été près de nous, aurait pu nous donner des leçons de morale.

Il y a ici une allusion historique à Tch'in-fou et à Tcheou-kin parlant de Hoang-cho-tou dont ils admiraient la vertu et le noble caractère. Ce dernier vivait sous le règne de l'empereur Tchang-ti, de la dynastie des Han orientaux, entre les années 73 et 83 de notre ère.

Rémusat traduit : Je suis charmé de me trouver avec vous.

— Chaque jour, dit Tchang-koueï-jou, je suis occupé à lire avec votre noble fils; j'ignorais que les beautés du printemps fussent si éclatantes. Grâce à l'amitié que daigne me montrer Votre Seigneurie, j'ai obtenu l'avantage de contempler ce charmant spectacle; c'est pour moi un bonheur infini.

— Les hommes d'étude, dit Tchang-koueï-jou, ne doivent pas s'appliquer avec trop d'ardeur de peur d'user leurs esprits. Lorsque le matin on rencontre des fleurs, ou le soir une belle lune, c'est une chose délicieuse que de se promener tranquillement. » Sur-le-champ, il ordonna aux domestiques de placer et d'ouvrir, au-dessous du poirier à fleurs rouges, une boîte à compartiments[1] pour boire avec Tchang-koueï-jou en regardant les fleurs.

Après qu'ils eurent bu quelques tasses de vin : « Savant maître, dit Pé-kong, dans la classe, lorsque l'étude vous laissait du loisir, vous devez avoir fait beaucoup de pièces élégantes. Je serais heureux d'en obtenir une ou deux pour mon instruction.

— Depuis que je suis arrivé dans votre hôtel, lui dit Tchang-koueï-jou, comme j'étais charmé de la fraîcheur et du calme de votre jardin fleuriste, j'aimais à lire quelques morceaux des écrivains des siècles passés[2]; mais, en général je n'ai composé, jusqu'à présent ni vers ni chansons.

1. Boîte renfermant, dans des casses distinctes, tous les objets nécessaires pour faire une collation.

2. Littéralement : Des livres morts.

— Aujourd'hui que nous sommes à l'ombre des fleurs, dit Pé-kong, il ne faut pas perdre le temps. »

Tchang-koueï-jou, voyant que les paroles de Pé-kong s'accordaient avec le récit du messager, soupçonna avec raison que ce serait là un sujet de poésie, et comme il avait certaine chose [1] dans sa manche, il prit aussitôt une grande assurance : « Monsieur, dit-il, si vous ne dédaignez pas un style commun et vulgaire, je vais vous offrir l'occasion de vous moquer de moi [2].

— Maître, lui dit Pé-kong, comme vous êtes fort habile en poësie, je suis sûr que cette chanson sera admirable. Avant-hier, un ami du pays de Ou [3] m'a offert deux jeunes chanteurs dont la voix est claire et pure, mais ils ne savent que quelques vieilles chansons ; à force de les entendre, j'ai fini par m'en dégoûter. Puisque vous vous sentez en verve, veuillez prendre pour sujet ce poirier à fleurs rouges, et me composer une chanson dans le genre moderne. Je la ferai chanter à ces jeunes garçons, et je pourrai entendre constamment des accords mélodieux [4] ; ce sera charmant. J'ignore, monsieur, ce que vous en pensez. »

1. C'est-à-dire : La chanson de Sou-yeou-pé sur le poirier à fleurs rouges.

2. C'est-à-dire : De méchants vers dont vous vous moquerez.

3. Aujourd'hui, c'est le nom d'un arrondissement et d'une ville du troisième ordre du département de Sou-tcheou-fou (province du Kiang-nan).

4. Mot à mot : Entendre des perles et du jade.

En entendant cette demande, dont chaque mot répondait aux vœux secrets de son cœur[1], Tchang-koueï-jou fut transporté de joie. « Je n'oserais, répondit-il, désobéir aux ordres de Votre Excellence, mais je crains que des vers d'un homme aussi obscur que moi, ne soient indignes d'arriver à vos nobles oreilles[2]. »

Pé-kong, au comble de la joie, ordonna aussitôt aux domestiques d'apporter du papier et des pinceaux et de les placer sur la table. Ensuite, il leur dit d'offrir à M. Tchang une tasse de vin. Tchang-koueï-jou, ayant vidé la tasse de vin, saisit un pinceau en redressant fièrement la tête, et se mit de suite à écrire. Mais, contre son attente, après avoir copié trois ou quatre des premiers couplets, il avait complétement oublié les derniers. Il réfléchit un instant, et ne pouvant se les rappeler, il se leva sous prétexte d'aller laver ses mains[3], et courut dans un lieu tranquille et retiré, derrière un berceau de fleurs. Puis, il tira secrètement de sa manche la pièce originale et la lut à plusieurs reprises.

1. Littéralement : Frappait les recoins de son cœur, entrait dans les recoins de son cœur.

2. Littéralement : Je crains qu'un (habitant) d'un village infime, un homme de Pa, ne puisse entrer dans les oreilles de Tchong-khi.

Tchong-tseu-khi était un homme du royaume de Thsou, dont l'oreille exercée excellait à juger les sons du kin (sorte de guitare).

Dans l'antiquité, des habitants du pays de Pa étaient considérés comme des barbares. Ce pays fait aujourd'hui partie de la province de Sse-tchou'en. — Au lieu de *pa-jin-hia-li*, il faut lire *hia-li-pa-jin*. (*P'eï-wen-yun-fou*, liv. XXXIV B, fol. 94.)

3. En chinois : *Tsing-cheou*, expression détournée pour dire « faire de l'eau » (mingere).

Quand il l'eut bien gravée dans sa mémoire, il revint tout à coup s'asseoir à table, et, après avoir fini de l'écrire, il la présenta à Pé-kong.

Celui-ci, l'ayant lue avec attention, en fit le plus grand éloge. « Maître, lui dit-il, les idées de cette chanson sont profondes et gracieuses; toutes les expressions sont nobles et comme parfumées. Vous avez, en vérité, un talent de Han-lin[1]; dans la suite, vous êtes sûr de vous élever, par la fortune et les honneurs, au-dessus du vieillard qui vous parle.

— Monsieur, dit Tchang-koueï-jou, un lettré aussi infime que les herbes et les roseaux, oserait-il se comparer à un homme qui s'élève jusqu'aux nues[2]? Ce que vous venez de dire m'a rempli de crainte et de confusion. »

Nous les laisserons s'interroger et se répondre, tour à tour, en buvant à longs traits à l'ombre des fleurs.

Or, depuis que mademoiselle Hong-yu avait reçu les deux pièces de vers, composées d'après ses propres rimes, sur les saules printaniers, comme elle n'en pouvait souffrir l'écriture ignoble et vulgaire, elle prit un papier à fleurs et les recopia elle-même de la manière la plus élégante. Ensuite, elle récrivit sur la même feuille sa pièce originale, et les ayant déposées ensemble dans un sac de soie brodée qu'elle avait fait exprès, elle les récitait en chantant du matin au soir,

2. Le talent d'un académicien ou un talent qui vous ouvrira 'académie.

3. Mot à mot : Se comparer aux nuages et au ciel?

sans pouvoir s'en détacher. Elle se disait que si elle pouvait épouser un homme d'un si beau talent, elle serait au comble de ses vœux. Mais, ayant entendu dire que ce jeune homme n'avait que du talent sans la moindre beauté, elle ne pouvait s'empêcher de trouver son bonheur incomplet. De sorte qu'au fond du cœur elle éprouvait un chagrin continuel, et était chaque jour triste et abattue. Elle ne faisait que s'affliger et ne disait mot.

Ce jour-là, après avoir achevé sa toilette de midi, elle se mit tout à coup à réfléchir. « Avant-hier, dit-elle, Yen-sou m'avait assuré que ce jeune homme était très-laid et très-commun. J'imagine que, puisqu'il possède un pareil talent, quoiqu'il soit laid et commun, il doit avoir quelque chose de remarquable. Heureusement qu'aujourd'hui Yen-sou n'est pas à mes côtés. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'aller toute seule épier furtivement ce jeune homme pour savoir exactement comment il est. Si en effet ce n'est pas le bel époux que je cherche, naturellement je le bannirai de ma pensée, et je m'épargnerai bien des inquiétudes et des tourments. »

Son projet étant arrêté, soudain elle ouvrit tout doucement une porte située à l'angle occidental de la maison, et, après avoir fait un détour, elle arriva au milieu du jardin de derrière. Tout à coup, elle entendit un homme qui toussait dans le pavillon des fleurs. Elle s'esquiva et alla se cacher derrière un berceau de fleurs, qui formait une sorte de paravent. Ayant regardé fur-

tivement d'un œil attentif, elle aperçut un jeune étudiant d'une figure noble et distinguée, qui se promenait dans le pavillon.

Voici ce qu'elle observa :

Il avait l'air d'un jeune étudiant,
Et l'âge où l'on prend le bonnet viril [1].
Ses yeux étaient purs comme les eaux d'automne.
Son vêtement était léger comme les vapeurs du printemps.
Son teint avait l'éclat du corail.
Son corps, aussi beau que le jade, avait des mouvements pleins de grâce.
Le sentiment de l'amour [2] animait tout son visage.
Ses épaules pliaient sous ses idées poétiques.
Son naturel l'entraînait vers le démon de la volupté.
Toute sa personne respirait la passion de la littérature.
Si vous me demandez à qui il ressemblait :
On l'eût pris pour le *Nénuphar bleu*, le *dieu déchu* [3].

Hong-yu, l'ayant regardé, le prit pour Tchang-koueï-jou, et resta partagée entre l'étonnement et la joie. « Voilà, se dit-elle, un jeune homme charmant. Comment Yen-sou a-t-elle pu dire qu'il était laid et commun? » Elle ne pouvait savoir que c'était Sou-yeou-pé qui, après être resté tristement dans la bibliothèque, était venu se promener dans le pavillon.

Hong-yu, l'ayant regardé quelque temps à la dérobée,

1. L'âge de vingt ans.
2. Mot à mot : Des sentiments de printemps.
3. C'est-à-dire : On l'eût pris pour Li-thaï-pé (le plus célèbre des poëtes de la Chine), qu'on avait surnommé *Tsing-lien*, le nénuphar bleu, et *Tse-sien*, le dieu déchu.

craignit d'être aperçue, et s'en retourna en marchant tout doucement comme la première fois. En ce moment, elle vit venir au-devant d'elle Yen-sou, qui lui dit : « Mademoiselle, le dîner est prêt; où étiez-vous allée toute seule? Je vous ai cherchée de tous côtés sans pouvoir vous découvrir. »

Hong-yu fut piquée au vif et ne répondit point. « Pourquoi vous fâcher? » demanda encore Yen-sou.

Hong-yu l'apostropha durement, l'injure à la bouche : « Méprisable servante, lui dit-elle, combien de bontés n'ai-je pas eues pour toi! Et cependant tu m'as trompée par tes mensonges, et tu as failli compromettre le bonheur de toute ma vie.

— Mademoiselle, répliqua Yen-sou, ce que vous dites là est on ne peut plus ridicule. Moi, Yen-sou, je vous sers depuis mon enfance, et jamais je n'ai su mentir. Quand vous ai-je trompée?

— Si tu ne m'as point trompée, reprit Hong-yu, comment as-tu pu dire que M. Tchang était laid et commun?

— Ainsi donc, répondit Yen-sou en riant, c'est pour cela que vous me dites des injures. Vous auriez beau, mademoiselle, non-seulement me dire des injures, mais même me rouer de coups, que je ne serais jamais assez sotte pour dire qu'il est beau. »

Hong-yu injuria encore Yen-sou. « Méprisable servante, lui dit-elle, tu veux encore raisonner; je l'ai vu de mes propres yeux.

— Si vous l'avez vu, dit Yen-sou, comment est-il?

— Ce jeune étudiant, répartit Hong-yu, m'a paru aussi beau que distingué. Parmi les lettrés de l'empire, il n'y en a pas deux comme lui. Pourquoi l'as-tu si fort calomnié ?

— Mademoiselle, dit Yen-sou, voilà encore quelque chose de bien étrange. Ordinairement, vous avez la vue perçante ; comment se fait-il qu'elle soit si faible aujourd'hui ? N'allez pas prendre par erreur Lieou pour Youen[1].

— Dans le pavillon des fleurs, du jardin de derrière, dit Hong-yu, qui est-ce qui aurait pu venir excepté lui ?

— Décidément, répondit Yen-sou, je ne puis croire à votre jeune homme d'une figure si belle et si distinguée. Attendez que j'aille jeter un coup d'œil. »

1. C'est-à-dire : Lieou-chin pour Youen-tchao. Leur histoire fabuleuse est longuement racontée dans le dictionnaire *Yun-fou-kiun-yu*, liv. IV, fol. 33. Ils vivaient sous le règne de Ming-ti, de la dynastie des Han (58-75 de Jésus-Christ). Ils étaient allés sur une montagne pour cueillir des simples. Quand ils eurent épuisé les vivres qu'ils avaient apportés, ils aperçurent un pêcher chargé de fruits. Après qu'ils eurent mangé de ces fruits, leur corps devint extrêmement léger. Ils virent ensuite deux jeunes femmes qui s'écrièrent en riant : « Nos prétendants Lieou et Youen sont arrivés. » Elles envoyèrent des jeunes filles à leur rencontre et les retinrent pendant longtemps. Ces femmes étaient des déesses d'une beauté extraordinaire. Les deux jeunes gens les ayant épousées, demandèrent longtemps après à s'en retourner. Ils furent reconduits en dehors de la grotte, aux sons des instruments de musique. Quand ils furent revenus dans leur pays, ils reconnurent que sept générations s'étaient écoulées depuis leur départ. Ils voulurent retourner vers leurs épouses, mais il leur fut impossible de retrouver le chemin de la montagne qu'elles habitaient.

A ces mots, elle se rendit à la hâte dans le jardin fleuriste. En ce moment, Sou-yeou-pé était déjà descendu du pavillon, et se promenait de tous côtés en regardant les fleurs. Yen-sou étant entrée dans le pavillon, ne vit personne en haut, et se mit à regarder à droite et à gauche. Sou-yeou-pé, ayant vu arriver une servante, alla se cacher dans une touffe de plantes en fleurs et la regarda à la dérobée. Voici ce qu'il remarqua en elle :

Ses épaules avaient la beauté du poirier et sa ceinture la souplesse du saule.
Sa jupe de crêpe vert était garnie de soie rouge.
Quoiqu'elle n'eût point l'air noble d'une femme distinguée,
Sa taille svelte et délicate lui donnait une grâce particulière.

Sou-yeou-pé, l'ayant observée pendant quelque temps, craignit de l'effrayer en sortant et de la voir rentrer dans l'intérieur. Il la laissa descendre du pavillon, et, faisant tout doucement un détour, il passa derrière elle et lui dit à voix basse : « Jeune demoiselle, que cherchez-vous pour être ainsi en observation ? »

Yen-sou se retourna vivement, et voyant, au premier coup d'œil, que c'était un jeune étudiant, elle en fut secrètement surprise et charmée. « Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle ; pourquoi vous cachez-vous ici ?

— Je suis, dit-il, Sou-yeou-pé, un licencié [1] qui vient

1. On sait que Pé-kong avait établi une sorte de concours poétique dont le vainqueur devait obtenir sa fille en mariage. En conséquence, Sou-yeou-pé, qui s'afflige de ce que ses vers n'ont pas été favora-

d'échouer au concours, après avoir composé des vers, sur des rimes convenues, en l'honneur des saules printaniers, et maintenant j'erre tristement en ces lieux. Veuillez, jeune demoiselle, prendre pitié de moi.

— Monsieur, lui dit Yen-sou, je vous trouve une tournure distinguée ; vous n'avez point l'air d'un homme sans talent ; pourquoi vous aurait-on repoussé?

— Naturellement, dit Sou-yeou-pé, mon style rude et inculte ne pouvait provoquer les éloges de mademoiselle Pé. Mais cette jeune fille, qui est douée d'un talent si élevé et d'un esprit si pénétrant, a accueilli avec faveur un homme des plus ridicules.

— Monsieur, repartit Yen-sou, gardez-vous de traiter avec mépris ce monsieur Tchang. Quoiqu'il n'ait pas la millième partie de votre extérieur distingué, ses idées poétiques sont pleines de pureté et de fraîcheur ; sa chanson est vraiment charmante. Ma maîtresse ne regarde que les vers et ne regarde pas la personne. Voilà pourquoi elle l'a accepté. »

Sou-yeou-pé se mit à rire. « Si votre maîtresse, dit-il, l'avait accepté pour sa figure, cela pourrait encore passer ; mais si vous dites que c'est pour ses vers, voilà qui est encore plus extraordinaire.

— J'ai entendu dire, repartit Yen-sou, que ses vers annonçaient un talent particulier ; peut-être que les goûts de chaque personne ne sont pas les mêmes. »

blement accueillis (par suite d'une substitution frauduleuse qu'il ignore), se compare à un licencié qui a concouru sans succès pour le grade de docteur.

Sou-yeou-pé poussa un soupir. « Hélas ! dit-il, pour avoir follement aimé pendant toute ma vie le talent et la beauté, combien d'orages et de tempêtes n'ai-je pas essuyés[1] ? Aujourd'hui que j'ai rencontré une jeune personne douée de talent et de beauté, je me disais que si elle avait attendu si longtemps le titre d'épouse, c'était une preuve de l'immense affection[2] qu'elle porte au talent. Mais, par une fatale partialité, elle m'a délaissé, moi Sou-yeou-pé, dont l'âme est pleine d'amour et de chagrin. Au reste, dit-il en soupirant encore, comme je suis un pauvre lettré, dépourvu de bonheur, tout ce que je puis dire est inutile. »

En entendant toutes ces plaintes de Sou-yeou-pé, qui, dans l'excès de sa douleur, était près de verser des larmes, Yen-sou se sentit vivement émue et chercha à le consoler. « Monsieur, lui dit-elle, d'après vos paroles pleines de colère et de chagrin, il me semble que vous accusez ma maîtresse de s'être trompée sur le mérite de vos vers. Cependant elle peut montrer devant les démons et les esprits l'affection qu'elle a pour le talent. Elle a une paire d'yeux qui lui font découvrir le talent comme si elle était éclairée par le rhinocéros[3]

1. Mot à mot : Je ne sais combien j'ai traversé de vents glacés et de pluies amères.

2. Mot à mot : Combien n'aime-t-elle pas le talent ?

3. Mot à mot : Avec une paire d'yeux excellents, elle reconnaît le talent comme le feu du rhinocéros. J'ai été obligé de développer la seconde pensée pour offrir un sens intelligible. Il y a ici une allusion à un fait fabuleux. On lit dans l'ouvrage intitulé : *I-youen* : « Quand Wen-kiao fut arrivé au rocher de Nieou-tchou, il entendit une musique

divin. Puisque vous refusez de vous soumettre, que n'écrivez-vous vos premiers vers? J'irai les porter à ma maîtresse pour qu'elle les lise de nouveau. Qui sait si elle ne reprendra pas la perle[1] qu'elle avait laissée? »

En entendant ces paroles, Sou-yeou-pé se hâta de lui faire un profond salut. « Mademoiselle, dit-il, si vous me donnez une aussi grande marque d'intérêt, je vous jure que je ne l'oublierai ni dans ce monde ni dans l'autre[2].

harmonieuse qui partait du sein des eaux, mais elles étaient tellement profondes qu'il n'en pouvait voir le fond. Ayant appris qu'elles renfermaient des êtres extraordinaires, il alluma (*sic*) la corne d'un rhinocéros divin, et grâce à la lumière qu'elle projeta, il découvrit au même instant les formes étranges des monstres aquatiques.

L'ouvrage intitulé *Thou-yang-pien* rapporte un fait aussi singulier : « Dans la première année de la période de Pao-youen (1038 de Jésus-Christ), le prince du royaume de Nan-tchang offrit à l'empereur un rhinocéros de l'espèce appelée Ye-ming (qui est lumineux pendant la nuit). Il ressemblait par sa forme à celui qu'on appelle Thong-thien (qui pénètre le ciel — autre rhinocéros fabuleux), La nuit, sa corne répandait une lumière qui pouvait éclairer un espace de cent pas. On avait beau la couvrir de centaines de pièces de soie, il était impossible de cacher l'éclat de sa lumière. L'empereur ordonna de détacher sa corne pour la porter à sa ceinture. Lorsqu'il chassait pendant la nuit, il n'avait plus besoin de se faire éclairer par des torches de cire, et voyait aussi clair qu'en plein jour (*sic*). »

Quelque ridicules que soient les deux faits précités, il était nécessaire de les connaître pour savoir ce que les Chinois entendent par *le feu* ou la *lumière du rhinocéros*.

1. C'est-à-dire : Vos excellents vers qu'elle avait d'abord dédaignés.

2. Sou-yeou-pé fait allusion aux existences successives qu'admettent les bouddhistes. Mot à mot : En vérité — mourir — vivre — ne pas — oublier.

— Monsieur, reprit Yen-sou, ne tardez pas ; écrivez au plus vite ; il faut que je rentre à l'instant. »

Sou-yeou-pé courut dans la bibliothèque, chercha une feuille de papier à fleurs, et y écrivit ses deux pièces de vers. Il les plia[1] en carré, et sortant à la hâte, il les remit à Yen-sou. « Mademoiselle, dit-il, prenez la peine de porter ceci à votre jeune maîtresse. Je la supplie instamment de lire mes vers avec la plus grande attention; je suis sûr qu'elle comprendra l'amertume de mon cœur.

— Pour moi, dit Yen-sou, je vous jure que je ne tromperai pas votre confiance. »

Sou-yeou-pé voulait encore la retenir pour lui parler, lorsque soudain elle entendit Tchang-koueï-jou, qui, ayant fini de boire, arrivait en criant tout le long du chemin : « Ami Liên-siên[2], où êtes-vous ? »

A ces mots, Yen-sou s'enfuit à la hâte derrière le pa-

1. Il y a ici une expression qui n'a pas de synonyme en français. Mot à mot : Il les mit l'une sur l'autre et en fit un petit *ching* carré (fang-ching-eul), les disposa en forme d'un petit *ching* carré (ornement de tête à l'usage des femmes). — Dictionnaire de Basile : *Mulierum capitis ornamentum.*

Le ching, qu'on appelait aussi *hoa-ching* (ching de fleurs) figurait les fleurs d'une plante ou d'un arbre. On le posait sur le front en avant des cheveux. (Dictionn. *King-tsie-tsouan-kou*, liv. LXXXIV, fol. 4.) Nous voyons dans le dictionn. *P'eï-wen-yun-fou*, liv. LXXXIV, qu'il y avait des *ching* en jade (yu-ching), en argent (yen-ching), en soie (lo-ching), en or (leou-ching), qui se composaient de fleurs d'or ciselées), etc.

2. *Liên-siên* (l'immortel du nénuphar), nom honorifique de Sou-yeou-pé.

villon et rentra dans l'intérieur. Sou-yeou-pé se retourna et alla au-devant de lui. « Votre frère cadet, dit-il, était ici à se promener.

— J'ai manqué de vous tenir compagnie, lui dit Tchang-koueï-jou; je suis bien coupable.

— C'était tout naturel, repartit Sou-yeou-pé.

— Le seigneur Pé, dit Tchang-koueï-jou, voulait encore me retenir pour causer. Quand je lui eus dit que vous étiez ici, il voulut tout de suite vous inviter à venir vous mettre à table avec nous; mais voyant qu'il n'y avait plus que des restes, il a craint de vous manquer de respect. Il m'a permis alors de sortir, et de plus il m'a offert, comme vous voyez, un petit coffre[1] (rempli de provisions). Allons un peu nous asseoir. »

Il prit aussitôt Sou-yeou-pé par la main, et le conduisit dans la bibliothèque pour y boire ensemble. Ils causèrent gaiement tous deux, et burent jusqu'au coucher du soleil[2]. Il ordonna alors à un domestique de reconduire Sou-yeou-pé jusque dans le jardin fleuriste. Nous l'y laisserons pour revenir à Yen-sou, qui, ayant serré dans sa manche la copie des vers, était revenue à la hâte auprès de sa maîtresse. « Mademoiselle, lui dit-elle en riant, j'avais bien raison de soutenir que vous vous étiez trompée sur le mérite de ses vers.

— Comment me serais-je trompée? repartit Hong-yu.

1. C'était un petit coffre contenant tout ce qui est nécessaire pour faire une collation.

2. Mot à mot : Jusqu'au moment où le disque du soleil mangea la montagne.

— Si M. Tchang, dit-elle, ressemblait à celui que j'ai vu, il serait fort bien.

— Si ce n'est pas M. Tchang, dit Hong-yu, qui est-ce donc?

— C'est un ami de M. Tchang, répondit-elle; son nom de famille est Sou.

— Pourquoi était-il là? demanda Hong-yu.

— Il m'a dit, répondit Yen-sou, qu'il était venu pour les vers qu'il a composés, sur vos rimes, en l'honneur des saules printaniers, et c'est parce qu'ils n'ont pas eu le don de vous plaire, qu'il erre tristement en ces lieux. »

Dès que Hong-yu eut entendu ces paroles, ses sourcils en feuilles de saule s'abaissèrent et se contractèrent, et ses joues couleur d'abricot pâlirent de tristesse. « Hélas! s'écria-t-elle soudain en poussant un long soupir, d'après ce que je vois, M. Tchang a du talent, mais il est sans beauté; d'un autre côté, ce jeune homme est beau, mais sans talent. Pourquoi faut-il que le ciel soit si avare envers moi et que ma destinée soit si malheureuse?

— Si l'on considère l'air distingué de ce jeune homme, dit Yen-sou, quand même il ne saurait pas faire quelques vers, il serait bien digne de vous épouser.

— Ce n'est pas, dit Hong-yu, que je n'aime la beauté de ce jeune homme; mais hélas! avec tant d'avantages extérieurs, pourquoi n'étudie-t-il pas?

— C'est bien ce que je lui ai dit, répondit Yen-sou, mais il ne reconnaît pas que ses vers soient mauvais;

il est, au contraire, irrité contre vous et prétend que vous les avez mal jugés.

— Moi et mon père, dit Hong-yu, nous aimons le talent autant que notre vie. Quand même nous ne trouvions qu'une belle expression, nous ne manquons pas de l'extraire et de la goûter. Comment aurais-je mal jugé ses vers?

— Dans le premier moment, dit Yen-sou, je ne voulais pas le croire, mais quand j'eus remarqué son extérieur distingué, la grâce de ses manières, et son langage, dont chaque mot vous va au cœur, il me sembla que c'était un homme plein de talent et d'affection. C'est pourquoi je l'ai engagé à écrire ses premiers vers pour que vous pussiez les voir une seconde fois. Il ne faut pas, mademoiselle, enterrer les gens. » A ces mots, elle tira le papier de sa manche et le présenta à sa maîtresse.

Celle-ci le déploya, et, au premier coup d'œil, elle s'écria tout étonnée : « Comment se fait-il que ces vers ne diffèrent pas d'un seul mot de ceux de M. Tchang?

— Mademoiselle, dit Yen-sou aussi surprise qu'elle, à ce que je vois, il est certain que M. Tchang n'a pas pu les faire et qu'il les lui a volés. »

Hong-yu réfléchit un instant; puis, ayant encore lu la chanson d'un bout à l'autre : « En effet, dit-elle, ce sont des vers que M. Tchang a volés à ce jeune homme.

— Comment avez-vous pu découvrir cela? demanda Yen-sou.

— Au moyen de ces deux pièces de vers, dit Hong-

yu, il est entré chez nous en qualité de précepteur; qui est-ce qui ne le sait pas? Ce jeune homme étant lié avec M. Tchang, doit connaître toutes ses affaires. Comment aurait-il pu consentir à se couvrir de honte en copiant ses vers? De plus, l'écriture de M. Tchang est commune et détestable, tandis que celle de ce jeune homme, bien que tracée à la hâte, sans soin ni préparation[1], a la légèreté et la grâce des dragons et des serpents[2]. N'est-il pas évident que c'est M. Tchang qui l'a volé?

— Mademoiselle, dit Yen-sou, cette idée est parfaitement juste. Que n'allez-vous dévoiler cette affaire à monsieur votre père, pour qu'il fasse une rude semonce à M. Tchang et le chasse, et que vous épousiez bien vite ce jeune homme? Vous formeriez un charmant couple, doué de talent et de beauté.

— J'avais bien cette même idée, reprit Hong-yu, mais comment pourrais-je raconter cela à mon père?

— Quelle difficulté y voyez-vous? repartit Yen-sou.

— Ces deux pièces, dit-elle, m'ont été communiquées aujourd'hui par une voie secrète. Si j'en parle à mon père, et qu'il me demande par quel moyen je les ai obtenues, comment pourrai-je lui répondre? D'ail-

1. Mot à mot : Sans (qu'il ait mis) de chemise ni de souliers.

2. C'est ainsi que les Chinois caractérisent d'ordinaire l'écriture cursive appelée Thsao-tseu; mais ici le texte est trop concis, car nous n'y voyons que les quatre mots : *pi-pi-long-che*, pinceau — pinceau — dragons — serpents, c'est-à-dire chaque mot (ressemble) aux dragons et aux serpents.

leurs, je ne sais pas encore si le talent de ce jeune homme est vrai ou faux. Si je le présente comme un homme de talent, mon père voudra absolument le mettre à l'épreuve sous ses yeux; et si, dans ce moment, il ne vient pas à bout de faire des vers, quoiqu'il soit évident que nous n'avons eu aucune relation secrète avec lui, n'aurons-nous pas l'air d'en avoir eu? Ne serait-il pas à craindre que mon père n'eût des soupçons? »

Elle n'avait pas fini de parler, lorsque soudain une servante arriva avec une feuille écrite à la main, et la remit à mademoiselle Pé. « Suivant ce qu'assure monsieur votre père, dit-elle, voici des vers que M. Tchang vient de composer tout à l'heure sous ses yeux, dans le pavillon appelé Mong-thsao-hien. Il m'a chargée de vous les donner à lire. »

Hong-yu prit le papier dans sa main et renvoya la servante. Puis, l'ayant déployé, elle vit, au premier coup d'œil, que c'était une chanson en l'honneur d'un poirier à fleurs rouges. Après l'avoir lue avec attention, elle ne put se lasser de la louer avec enthousiasme : « Il y a déjà longtemps, se dit-elle, que mes vers sur les saules printaniers circulent au dehors; on pourrait encore dire qu'on les a volés. Mais cette chanson a été improvisée sur place, à la vue du sujet, dira-t-on qu'elle a été volée? »

Hong-yu se plongea alors dans ses réflexions. Yen-sou la voyant si préoccupée : « Mademoiselle, lui dit-elle, n'allez pas renoncer à votre projet, et vous montrer insensible au talent et à la beauté de ce jeune homme.

— Est-ce que tu ne connais pas, dit Hong-yu, les secrètes pensées de mon cœur? Si le talent de ce jeune homme n'allait pas de pair avec sa beauté et que je le prisse pour époux, non seulement je rendrais inutiles les efforts que fait, depuis plusieurs années, mon père pour choisir un gendre, mais je ne trouverais plus l'occasion de déployer le talent dont mon âme est remplie. Est-ce que je pourrais consentir à la légère?

— D'après ce que m'a dit ce jeune homme, répondit Yen-sou, il possède au plus haut degré du talent et de l'instruction, et il se moque impitoyablement de M. Tchang. S'il n'avait pas lui-même un talent supérieur, est-ce qu'il oserait le déprécier de la sorte?

— Je le sais parfaitement, dit Hong-yu, et je suis sûre qu'il n'en est rien; mais cette affaire intéresse ma vie entière et je ne puis la traiter légèrement. Je ne serai tranquille qu'après l'avoir vu composer une pièce de vers sous mes yeux.

— Rien de plus aisé, lui dit Yen-sou. Je trouve que ce jeune homme a un cœur plein d'affection. Comme il pense tendrement à vous, il ne peut manquer de venir encore demander des nouvelles (de ses vers). Quand il sera venu, vous n'aurez qu'à proposer un sujet très-difficile; j'irai le lui porter et le prierai de composer immédiatement une pièce de vers. On verra tout de suite s'il a du talent ou s'il n'en a pas.

— Cette idée est excellente, dit Hong-yu, mais il faut agir dans le plus grand secret et prendre garde qu'on ne te voie; ce sera charmant.

— Cela va sans dire, repartit Yen-sou. » Après avoir concerté toutes deux ce projet, elles s'abandonnèrent à des transports de joie. On peut dire à cette occasion :

L'intérêt seul que l'on porte au talent
Inspire cent projets et mille stratagèmes.
Il est aisé de voir qu'au moment où vous cherchez un sage dans le pavillon d'orient [1],
Déjà, il attend le lever de la lune dans le pavillon d'occident [2].

Par suite du plan qu'elles avaient imaginé toutes deux, Hong-yu, le matin ou le soir, ordonnait constamment à Yen-sou d'aller se mettre en observation dans le jardin de derrière. Mais comme c'était la maison d'un vice-président de ministère, Sou-yeou-pé n'osait pas y venir tous les jours. Il y était bien venu deux fois, mais Tchang-koueï-jou lui tenait compagnie, ou bien il se trouvait avec Ing-lang. Yen-sou se contentait de lancer un coup d'œil et se dérobait à l'instant. Comment aurait-elle osé montrer sa figure et lui parler? De sorte que, chaque jour, il lui était impossible de le rencontrer seul.

Un jour que Pé-kong était chez lui, un domestique

1. Le pavillon d'orient est celui qui est réservé à un gendre.

2. Allusion à une aventure citée dans le Si-siang-ki (l'*Histoire du pavillon d'occident*), célèbre comédie-opéra en seize actes, dont le principal personnage Tchang-seng, qui habitait le pavillon oriental du couvent Pou-khieou-sse (le couvent de l'assistance universelle), franchit un mur, à l'instigation de la soubrette *Hong-niang*, et va attendre la jeune *Ing-ing*, habitante du pavillon d'occident, qui doit venir au lever de la lune pour offrir des parfums aux dieux.

lui annonça soudain que Yang, le moniteur impérial, venait d'être élevé, du rang de *Kouang-lou-k'ing* (intendant de la bouche), à la dignité de gouverneur de la province de Tche-kiang; qu'il se rendait maintenant à son poste, et que, passant par la ville de King-ling (Nanking), il avait fait exprès un détour pour saluer le seigneur Pé; qu'il avait envoyé d'avance un courrier pour l'annoncer, et que Son Excellence Yang le suivait de près et allait arriver dans un instant.

« Pour venir de la ville ici, dit Pé-kong en riant, il y a soixante à soixante-dix li (six ou sept lieues). Si ce bon homme vient exprès pour me voir, on peut dire qu'il veut réparer ses torts et devenir mon ami. Si j'allais le congédier avec un air de dédain, ce serait montrer un esprit étroit. »

En conséquence, il ordonna à ses domestiques de ranger la bibliothèque pour y retenir Yang, puis de préparer un repas pour le traiter honorablement. De plus, en l'attendant, il fit venir une troupe de comédiens. Ne voyant personne pour lui tenir compagnie, il eut l'intention d'aller inviter dans le village un ou deux magistrats retirés. Mais comme ils n'étaient point d'un rang élevé, et que d'ailleurs il n'était pas lié avec eux, il craignit que ce ne fût manquer aux convenances. Il trouva que le mieux était de prier Tchang-koueï-jou de venir lui tenir compagnie; comme il était bachelier, il n'y avait là nul inconvénient.

Quand on eut fait tous les préparatifs nécessaires, dans l'après-midi, le gouverneur Yang arriva. Pé-kong

alla le saluer, et, après les compliments d'usage[1], il ordonna aussitôt de dresser la table dans la grande salle et d'y jouer la comédie, et le retint à dîner. Puis il ordonna à Tchang-koueï-jou de lui tenir compagnie.

Nous les laisserons pour revenir à Sou-yeou-pé, qui, ayant été informé d'une occasion aussi favorable, se glissa secrètement dans le jardin de derrière. Le portier du jardin, qui le voyait tous les jours aller et venir, ne songea pas à l'interroger. D'ailleurs, dans ce moment, la salle de devant était remplie d'une foule confuse, et il n'y avait personne dans le jardin de derrière. C'est pourquoi Sou-yeou-pé, se sentant l'esprit tranquille, s'enhardit jusqu'à monter au haut du pavillon et à promener ses regards de tous côtés.

Justement, Yen-sou, qui avait aussi ses vues, était là en observation et le rencontra fort à propos. Sou-yeou-pé ne se possédait pas de joie; il courut au-devant d'elle et lui fit un profond salut. « Mademoiselle, dit-il, depuis que vous m'avez donné avant-hier une trop grande marque d'amitié[2], du matin au soir j'étais ici en observation, mais je n'avais pu trouver l'occasion de voir votre figure. J'avais perdu l'appétit et le sommeil, et j'éprouvais un chagrin inexprimable. Heureusement qu'aujourd'hui il y avait des hôtes dans le salon de devant, de sorte que j'ai pu venir vous attendre ici

1. Mot à mot : Après avoir parlé du froid et du chaud, — locution qui, suivant Morrison (part. II, n° 3192), s'applique à divers sujets, aux nouvelles, compliments, etc.

1. Littéralement : Depuis que vous m'avez aimé par erreur.

tout seul. Je vous remercie, mademoiselle, de l'intérêt que vous me montrez. Vous êtes venue ici comme si vous aviez un rendez-vous. C'est pour moi un immense bonheur; seulement, j'ignore si mademoiselle Pé a bien voulu jeter encore un coup d'œil sur mes mauvais vers d'avant-hier.

— Elle a bien vu vos vers, répondit Yen-sou; mais comme vos deux pièces ne diffèrent pas d'un seul mot de celles de M. Tchang, il est impossible qu'il n'y ait pas là un plagiat. Après avoir fait cette observation, ma maîtresse a été on ne peut plus étonnée, et elle voulait justement vous demander une explication. »

Sou-yeou-pé resta confondu. « C'est bien cela, s'écria-t-il. En effet, me disais-je, comment les vers de Tchang-koueï-jou ont-ils pu plaire à mademoiselle Pé? Ayez la bonté de lui faire savoir que ces deux pièces sont vraiment de moi, et que Tchang-koueï-jou me les a dérobées à mon insu. Ce n'est pas moi qui aurais commis une telle bassesse.

— Quelles sont les vraies pièces et quelles sont les fausses[1]? demanda Yen-sou. Comment faire cette distinction?

— C'est extrêmement facile, répondit Sou-yeou-pé. Si ces deux pièces avaient été réellement composées par Tchang-koueï-jou, et si, après qu'elles ont reçu les éloges du seigneur Pé et de sa fille, je les avais dérobées pour les leur offrir, qui pourrais-je tromper?

1. C'est-à-dire : Quelles sont les pièces originales et celles qui n'en sont que la copie frauduleuse?

— Avant-hier, repartit Yen-sou, ma maîtresse avait eu aussi cette idée; mais, d'un autre côté, comme le seigneur Pé, pour éprouver Tchang sous ses yeux, lui a demandé une chanson sur un poirier à fleurs rouges, et qu'il a traité sur-le-champ ce nouveau sujet d'une manière tout à fait neuve, de sorte que cette pièce semble provenir du même auteur que les deux précédentes, direz-vous que c'est encore une composition de vous qu'il a dérobée?

— Pour la chanson sur le poirier à fleurs rouges, dit Sou-yeou-pé en riant, je puis affirmer avec plus de force encore que c'est aussi une pièce de moi qu'il a volée.

— Comment est-ce possible? dit Yen-sou remplie d'étonnement. Cette chanson sur le poirier à fleurs rouges, ce fut le seigneur Pé qui en fournit le sujet. Ayant vu, dans le pavillon Mong-thsao-hien, un poirier tout couvert de fleurs rouges, il éprouva soudain une sorte d'inspiration, et voulut que M. Tchang la composât devant lui. Cette espèce de poirier à fleurs rouges est extrêmement rare ailleurs. Comment auriez-vous pu le savoir, et composer d'avance cette chanson pour que M. Tchang vous la dérobât?

— Cette chanson, repartit Sou-yeou-pé, je ne l'ai point composée d'avance. Le jour où je vous ai rencontrée, Tchang-koueï-jou m'envoya chercher de grand matin. Il me conduisit au haut de ce pavillon, et, ayant vu dans l'intérieur un poirier à fleurs rouges, il me força par ses instances de la composer. Comme j'étais

épris de votre maîtresse, je me sentis inspiré par ce sujet, et j'achevai cette pièce tout d'un trait. Qui aurait pensé que je préparais l'habit de noces de M. Tchang? Sa conduite est ce qu'il y a de plus ridicule et de plus odieux. Si vous ne me croyez pas, mademoiselle, comme Tchang-koueï-jou n'est pas mort et que je suis encore du monde, je veux demain être confronté avec lui en votre présence; alors le vrai et le faux paraîtront au grand jour.

— Je vois, dit Yen-sou en riant, que cette affaire était fort compliquée; comment le seigneur Pé et sa fille auraient-ils pu connaître la vérité? Sans l'explication que vous venez de me donner, ils couraient risque de tomber dans le piége d'un fripon. Je vous prie, monsieur, de ne point vous tourmenter; attendez que j'aille instruire ma maîtresse de tout ceci. Soyez sûr qu'elle n'abandonnera pas un homme véritablement doué comme vous de talent et de beauté. »

Sou-yeou-pé lui fit encore un profond salut. « Mademoiselle, dit-il, je compte absolument sur votre appui; je ne manquerai point de vous montrer ma reconnaissance. »

Quelques instants après avoir quitté Sou-yeou-pé, Yen-sou revint en toute hâte. « Mademoiselle, dit-elle, trouve que la conduite de M. Tchang est bien propre à inspirer des soupçons; d'un autre côté, elle ne peut entièrement ajouter foi à vos paroles; mais laissons cela. Puisque vous possédez un véritable talent, je vous apporte un sujet; je voudrais vous prier de faire là-dessus

une composition élégante. J'ignore, monsieur, si vous aurez le courage de subir cette épreuve devant moi. »

En entendant ces paroles, il prit un visage riant et s'abandonna à une joie extraordinaire. « Moi, Sou-yeou-pé, dit-il, si votre maîtresse daigne me montrer de l'intérêt au point de me mettre à l'épreuve sous vos yeux, j'aurai là du bonheur pour trois existences [1]. Je vous en prie, mademoiselle, tenez votre parole; donnez-moi tout de suite le sujet.

— Ne vous réjouissez pas tant, dit Yen-sou en riant; le sujet de ma maîtresse n'est pas facile. » En disant ces mots, elle tira d'abord de sa manche une feuille de papier à fleurs, et un pinceau à hampe mouchetée, et les remit à Sou-yeou-pé. Ensuite, elle tira encore un encrier antique, un petit vase rempli d'eau et un bâton d'encre, et les posa sur un bloc de pierre. « Mademoiselle dit, ajouta-t-elle, que jadis un homme de talent improvisa des vers après avoir fait sept pas [2]. Puisque vous vous flattez d'avoir du talent, ne soyez pas avare de vos vers. »

Sou-yeou-pé prit la feuille de papier à fleurs, la déploya, et après y avoir jeté les yeux, sans se troubler ni se presser, il se disposa à écrire.

1. Allusion aux existences successives qu'admettent les bouddhistes.

2. Allusion à Tseu-kien ou Tsao-tseu-kien, qui vivait sous le règne de Wen-ti, de la dynastie des Weï, entre les années 220-227 de Jésus-Christ. Un jour l'empereur, qui était jaloux de son talent et voulait le faire périr, lui ordonna de composer une pièce de vers après avoir fait sept pas. Tseu-kien obéit, et improvisa aussitôt un poëme sur la conquête du royaume de Cho.

Cette pièce de vers nous fournira de longs détails. Une belle personne se rend à l'évidence, et un homme de talent reprend courage [1].

On peut dire à sujet :

L'homme rusé triomphe de l'homme simple,
Mais sa victoire ne dure qu'un temps.
A la fin, l'homme rusé est vaincu,
Et devient pour l'homme simple un objet de risée.

Le lecteur ignore si Sou-yeou-pé a pu composer ou non les vers demandés; s'il veut bien m'écouter un instant, il l'apprendra en détail dans le chapitre suivant.

1. Mot à mot : Le cœur d'une belle personne s'ouvre, les sourcils d'un homme de talent se haussent.

CHAPITRE X

APPUYÉ SUR UN BLOC DE PIERRE, (UN POÈTE) RECONDUIT L'OIE SAUVAGE ET VA AU-DEVANT DE L'HIRONDELLE [1]

Dès que Sou-yeou-pé eut entre les mains la feuille de papier à fleurs, il la déploya et, au premier coup d'œil, il vit qu'elle était toute blanche, et qu'elle ne portait aucun sujet (de poésie). Il en demanda la cause à Yen-sou. « Puisque votre maîtresse, dit-il, veut me mettre à l'épreuve devant vous, pourquoi n'a-t-elle pas écrit le sujet sur cette feuille de papier?

— Mademoiselle m'a dit, répondit Yen-sou, que l'écriture d'une jeune fille ne doit pas être communiquée à la légère, et elle m'a chargée de vous donner le sujet de vive voix.

— A ce que je vois, dit Sou-yeou-pé, elle est pleine de circonspection. Je désirerais connaître le sujet.

1. C'est-à-dire : Il compose deux pièces de vers dont l'une est intitulée : *Song-'o* (je reconduis l'oie sauvage), et l'autre *Ing-yen* (je vais au-devant de l'hirondelle).

— Il y en a deux, dit Yen-sou, l'un est *Song-hong* (je reconduis l'oie sauvage), et l'autre *Ing-yen* (je vais au-devant de l'hirondelle).

— La première pièce doit rimer avec *feï* (pas); la seconde avec *tsi* (percher). Ma maîtresse demande que chaque pièce soit composée de huit vers [1] de sept syllabes.

— Quoique les sujets ne soient pas difficiles, dit Sou-yeou-pé, je vois que mademoiselle Pé a des sentiments profonds et un esprit pénétrant.

— Comment avez-vous vu cela? demanda Yen-sou.

— Maintenant, dit Sou-yeou-pé, le printemps touche à l'été; c'est justement l'époque où l'hirondelle vient et où l'oie sauvage s'en va. Or, par les mots *song-hong* (je reconduis l'oie sauvage), elle donne à entendre qu'elle veut renvoyer M. Tchang; et par les mots *ing-yen* (je vais au-devant de l'hirondelle), qu'elle veut aller au-devant de moi. Comme la pièce intitulée *Song-hong* (je reconduis l'oie sauvage) doit rimer avec *feï* (pas), c'est qu'à son sentiment M. Tchang n'est *pas* un homme [2]. Comme la pièce intitulée *Ing-yen* (je vais au-devant de l'hirondelle) doit rimer avec *tsi* (percher), c'est qu'elle désire que je devienne son époux [3]. Si elle n'avait pas une affection profonde et un esprit pénétrant, com-

1. Il y a en chinois *liu-chi*, pièce de vers de huit lignes, suivant Wells Williams.

2. C'est-à-dire : Ne mérite pas le nom d'homme.

3. Littéralement : Que je *perche* avec elle, c'est-à-dire que je partage son lit.

ment aurait-elle pu faire cette distinction? Pour moi, sans craindre de paraître téméraire, je veux approcher de votre jeune maîtresse. D'après les sujets que j'ai obtenus d'elle aujourd'hui, je vois luire un bonheur immense. Moi, Sou-yeou-pé, je ne mènerai plus une vie inutile. »

Soudain, il broya de l'encre, en imbiba son pinceau, et, après avoir posé obliquement la feuille de papier à fleurs sur un bloc de pierre jaspée [1], il se disposa à écrire.

« Doucement, monsieur, lui dit Yen-sou, ne vous réjouissez pas si tôt. Il y a encore par-dessous quelque chose de difficile.

— Que voulez-vous dire? demanda Sou-yeou-pé.

— Il faut encore, répondit-elle, placer en tête de chaque vers un de ces huit mots : *métal*, *pierre*, *soie*, *bambou*, *courge*, *terre*, *cuir*, *bois*. Suivant mademoiselle, dans la grande affaire du mariage, tous les actes doivent être d'accord avec les rites et la musique [2]. Aujourd'hui, quoiqu'elle agisse à la hâte et qu'elle ne puisse faire tous les préparatifs nécessaires, elle compte que ceci en tiendra lieu.

— C'est juste, c'est juste, dit Sou-yeou-pé en faisant

1. Il y a en chinois : *'O-yun-chi*, une pierre sur laquelle dorment les nuages. D'après un passage de l'encyclopédie *Thsien-khio-louï-chou*, liv. XXVII, fol. 36, je crois que c'était une pierre de différentes nuances, une sorte de marbre jaspé.

2. Il faut remarquer que les huit objets ci-dessus, servent à fabriquer huit sortes d'instruments de musique.

des signes de tête; une conduite aussi droite et aussi vertueuse ne peut qu'inspirer pour elle une admiration sans bornes. »

Quand sa bouche eut prononcé ces mots, sa verve s'enflamma subitement, et ses pensées poétiques jaillirent comme une source. Dans le désir d'étaler son talent et son instruction, il saisit son pinceau; on eût dit le dragon qui vole, le serpent qui s'élance [1], le vent et la pluie qui arrivent avec impétuosité. En un moment, une foule de perles tombèrent pêle-mêle sur toute la surface du papier.

A force de lire, il a usé dix mille volumes;
Quand il écrit, son style a quelque chose de divin.
Ne dites pas que l'humilité est une vertu;
L'homme d'un grand talent ne cède le pas à personne.

En un moment, Sou-yeou-pé traita les deux sujets de poésie, et couvrit toute la feuille de papier d'écriture, moitié cursive, moitié régulière; puis, il la prit à deux mains et la remit à Yen-sou. « Ayez la bonté, lui dit-il, de porter ceci à votre maîtresse. Je m'estimerais heureux de n'avoir point manqué [2] à ses ordres. »

Yen-sou, qui avait vu Sou-yeou-pé écrire sans s'arrêter un instant, et achever ces deux pièces en un clin d'œil, éprouva au fond du cœur un sentiment de sur-

1. Littéralement : Le serpent qui danse. Les Chinois emploient toujours ces deux comparaisons pour exprimer les mouvements rapides du pinceau. Le mot *perles* se dit ici des vers élégants.

2. Littéralement : De ne pas avoir déshonoré ses ordres, fait déshonneur à ses ordres.

prise et d'affection. « Votre servante, dit-elle, ne peut comprendre les idées profondes de ces vers; mais, en composant avec une telle facilité, vous êtes capable de faire baisser la valeur de Li-thaï-pé [1]. Vous êtes vraiment digne de respect. Depuis quelques années, ma jeune maîtresse voulait choisir un homme de talent; aujourd'hui, on peut dire qu'elle l'a trouvé.

— Avec un style commun et négligé, dit Sou-ycou-pé, j'ai rempli ma tâche en un moment, et je crains que ces vers ne soient pas dignes de plaire au goût épuré de votre jeune maîtresse. J'espère, mademoiselle, que vous voudrez bien prendre un peu mes intérêts; c'est un service que je n'oublierai de ma vie.

— Je vais emporter votre élégante composition, dit Yen-sou; mais, dans ce moment, le soleil est près du couchant, et je crains de n'avoir pas le temps de venir vous rendre compte de ma commission. Pour le moment, monsieur, veuillez vous en retourner. Demain matin, si les hôtes qui sont dans le salon de devant ne sont pas encore partis, naturellement M. Tchang ne sera pas libre. Je désire vous revoir encore ici; je suis sûre de vous apporter de bonnes nouvelles.

— Comme le jour baisse, reprit Sou-yeou-pé, il est convenable que je prenne congé de vous; seulement, je ne sais si, à la faveur de cette nuit solitaire, je pourrais apercevoir au moins le profil de mademoiselle Pé.

1. Littéralement : La valeur du nénuphar bleu (surnom du poëte Li-thaï-pé).

— Monsieur, dit Yen-sou, vous vous trompez en parlant ainsi. Ma jeune maîtresse appartient à une noble famille, et c'est d'après les rites qu'elle règle sa conduite. Sa démarche d'aujourd'hui tendait à choisir un homme de talent pour le bonheur de sa vie entière. On ne saurait la comparer à ces femmes irritées (de leur solitude), qui soupirent après un mari. En laissant échapper ces paroles, vous montrez que si vous avez du talent, vous manquez de vertu. Vous vous feriez mépriser de mademoiselle Pé, et votre succès n'aurait rien d'assuré. »

Sou-yeou-pé éprouva une vive émotion et s'excusa à plusieurs reprises. « Votre serviteur, dit-il, a eu la langue trop légère. Vos sages observations sont aussi précieuses que l'or et le jade; comment oserais-je ne pas m'y conformer avec respect? Pour le moment, je me retire; mais je vous supplie de ne pas manquer le rendez-vous de demain.

— Je vous jure, dit Yen-sou, que je ne le manquerai pas. »

Sou-yeou-pé fit encore un profond salut à Yen-sou, et après avoir pris congé d'elle, il s'esquiva par le jardin de derrière et s'éloigna sans bruit.

Or, Yen-sou, ayant serré les vers dans sa manche, ramassa le pinceau et l'encrier, puis, d'un air riant et joyeux, elle vint trouver sa maîtresse. « Ce M. Sou, dit-elle, a vraiment une rare sagacité.

— Où as-tu vu cela? demanda Hong-yu.

— Dès que je lui eus dit le sujet, répondit-elle, au

premier coup d'œil, il a saisi votre idée secrète et l'a expliquée de point en point. Il ne pouvait se lasser de louer votre pénétration. S'il n'avait pas une sagacité extraordinaire, comment aurait-il pu comprendre cela?

— On voit quelquefois, dit Hong-yu, des personnes qui ont une certaine dose de sagacité, mais j'ignore en quoi consiste son vrai talent. Comme, pour ces deux pièces, les initiales et les finales étaient déterminées, je crains bien qu'il n'ait pu en venir à bout tout de suite. Pourquoi es-tu revenue si tôt? Vu l'approche de la nuit, peut-être qu'il n'a pu achever sa composition, et l'a emportée pour la faire chez lui.

— S'il n'avait pu l'achever, dit Yen-sou, et qu'il l'eût emportée chez lui, non-seulement vous, mademoiselle, mais Yen-sou elle-même lui retirerait son estime.

— S'il ne l'a pas emportée, demanda Hong-yu, comment ne l'a-t-il pas faite?

— Comment peut-on dire qu'il ne l'a pas faite? repartit Yen-sou. Il déploya la feuille de papier à fleurs, leva son pinceau, et, sans réfléchir un instant, il se mit à écrire devant moi, en laissant courir sa main. Moi, Yen-sou, debout à ses côtés, je l'ai vu faire, et, avant que j'eusse le temps de tourner les yeux, il avait déjà achevé les deux pièces de vers. En vérité, il y a de quoi raffoler de lui. Ce serait certainement un époux charmant et d'un mérite accompli. Je vous en supplie, mademoiselle, n'allez pas le manquer.

— Eh bien! dit Hong-yu, où sont donc ses vers? »

Yen-sou tira la feuille de sa manche et la présenta à sa maîtresse. « Les voici, dit-elle. Est-ce que j'oserais me moquer de vous et vous tromper? »

Hong-yu prit la feuille de papier, et, au premier coup d'œil, elle remarqua l'élégance du pinceau et la beauté de l'encre; elle en éprouva d'avance une vive émotion. Elle lut les vers avec la plus grande attention, et vit ce qui suit :

SONG-YÈN (on reconduit l'hirondelle.)

(La finale des vers rime avec *fei*, non.)

A l'époque de l'automne *doré*[1], les plantes de l'an passé ne sont plus (*fei*.)

Au printemps, la fougère[2] des rochers et le roseau des sables ne sont pas gras.

Lorsque le saule soyeux[3] grandit peu à peu, tu fais entendre ton cri d'adieu.

Avant que le vent qui souffle à travers les bambous[4] ne soit devenu tiède, je rêve que tu t'en retournes la première.

Quoique la *courge*[5] ne soit pas encore pendante, tu t'élèves au haut des airs.

Bien qu'il te soit difficile d'oublier les grains que donne la terre[6], tu t'envoles vers le nord.

1. Le premier mot est *kin*, or. Il s'agit ici de plantes annuelles.

2. Le premier mot est *chi* (pierre); *chi-kioue*, la fougère des pierres.

3. Le premier mot est *sse*, soie; *sse-lieou*, saule de soie, c'est-à-dire aux branches soyeuses.

4. Le premier mot est *tchou*, bambou; *tchou-fong*, littéralement : Le vent des bambous.

5. Le premier mot est *pao*, courge.

6. Le premier mot est *thou*, terre.

Le mongol, au teint basané[1], s'exerce encore à te percer de ses flèches.

Défie-toi des piéges des vieux gardiens des arbres moulan[2].

ING-YEN (on va au-devant de l'hirondelle.)

(La finale des vers rime avec *tsi*, percher.)

Au relai de Wen-bing, une couche dorée[3] attend le couple qui doit y reposer.

Le chemin pierreux[4] est tellement sombre que le guide s'est égaré.

L'épaisseur de la soie[5] a augmenté peu à peu l'ombre des jalousies et des rideaux.

Le vent[6] qui souffle à travers les bambous, a entraîné dans la boue les fleurs qui viennent de tomber.

La courge[7], suspendue en haut, ne calme point les chagrins de l'oiseau vêtu de noir (l'hirondelle.)

Si tu regrettes les habitudes de ton pays[8], ne verse pas des larmes de sang.

1. Le premier mot est *ke*, cuir; *ke-mien*, visage couleur de cuir, visage basané.

2. Le premier est *mou* (arbre). L'arbre *mou-lan* est, suivant M. Hoffmann, le *Burgeria obovata*. Le mot *chou* (*vulgo* soldat qui garde la frontière) se trouve aussi précédé d'un nom de fleur dans le *P'eï-wen-yun-fou*, liv. LXVI, *B*, fol. 1 : J'ai appris que les gardiens de l'arbre à fleurs jaunes (*Hoang-hoa-chou*) restent constamment sous les armes.

3. Le premier mot est *kin*, or. *Kin-pou*, couche dorée.

4. Le premier mot est *chi*, pierre. *Chi-king*, chemin pierreux.

5. Le premier mot est *sse*, soie.

6. Le premier mot est *chou*, bambou.

7. Le premier mot est *pao*, courge.

8. Le premier mot est *thou*, terre, pays.

Si tu quittes[1] ton ancienne demeure, songe à construire un nouveau nid.

A côté du pavillon du Bois[2] odorant, tu trouveras un asile profond et silencieux.

Hong-yu ayant lu ces vers, les relut encore, et ne pouvant contenir son admiration : « Quel beau talent! quel beau talent! s'écria-t-elle. Non-seulement les initiales et les rimes obligées de chaque vers ne lui ont coûté aucune peine, mais les sentiments et les idées sont modulés avec grâce, et chaque expression est pleine de pureté et de fraîcheur. Les agréments de sa figure et ses manières distinguées semblent peints sur ce papier. Soit que je veille, soit que je dorme, il me sera impossible de l'oublier. Mais cet animal de Tchang a compromis ici mes intérêts; comment faire?

— Je ne vois là nulle difficulté, répondit Yen-sou. Si vous alliez, mademoiselle, en parler vous-même à votre père, je craindrais qu'il ne nous soupçonnât toutes deux de quelque intrigue. Pourquoi ne pas engager M. Sou à aller trouver lui-même votre père, et lui faire connaître la vérité. S'il était mis à l'épreuve, sous ses yeux, avec cet ignoble Tchang, on distinguerait tout de suite le vrai du faux.

— Ce que tu dis là est assez juste, repartit Hong-yu; mais, à mon avis, toute affaire doit être conduite doucement; il ne faut pas se faire des ennemis. Ne te sou-

1. Le premier mot est *ke*, cuir; il signifie aussi *changer*.
2. Le premier mot est *mou*, bois, arbre.

viens-tu pas de ce qui s'est passé lorsque mon père était à la capitale? Pour avoir refusé avec mépris l'alliance que lui offrait Yang, le moniteur impérial, il s'attira je ne sais combien de malheurs. Je trouve que cet animal de Tchang, qui a ourdi cet odieux stratagème, est décidément un homme sans principes. Si on le réduisait à montrer publiquement son ignorance, comme M. Sou est orphelin et sans famille, il ne manquerait pas, je le crois, de lui susciter quelque mauvaise affaire. Il n'y aurait pas de quoi se réjouir.

— Vos inquiétudes sont certainement fondées, dit Yen-sou; mais si vous vous préoccupez ainsi de toutes sortes de choses [1], comment pourrez-vous faire réussir cette affaire?

— Suivant moi, dit Hong-yu, le mieux serait d'engager M. Sou à retourner pour le moment à la capitale; il n'a pas besoin de rester ici. Quand cet animal de Tchang n'aura plus personne pour composer à sa place, je prierai mon père de le mettre une bonne fois à l'épreuve; il se trahira lui-même et partira de suite. J'engagerai alors M. Sou à prier seulement mon oncle d'écrire une lettre pour faire les premières ouvertures de mariage; alors l'affaire ne peut manquer de réussir. »

En entendant ces paroles, Yen-sou fut transportée de joie. « Mademoiselle, dit-elle, vous avez là une excellente idée. M. Sou avait bien raison de vanter la pro-

1. Mot à mot : Si vous craignez comme cela la tête et la queue.

fondeur de vos sentiments et la sagacité de votre esprit. Au premier jour, on pourra dire avec vérité que c'est le ciel qui a fait naître une belle personne et un homme de talent, pour les unir ensemble. Yen-sou elle-même en sera ravie de joie. »

Leur plan étant bien concerté, Hong-yu mettait tout son plaisir à lire en cadence les deux pièces de vers. Yen-sou partit, et alla s'informer si, dans le salon de devant, on retiendrait encore jusqu'au lendemain le gouverneur Yang. Le second jour, Pé-kong garda, en effet, le gouverneur Yang, et ne voulut point le laisser partir; de sorte que Tchang-koueï-jou, obligé de lui tenir compagnie à tout instant, ne put trouver un moment de loisir pour aller dans le jardin de derrière.

Sou-yeou-pé, en ayant été informé, attendit que midi fût passé; puis, comme auparavant, il ne fit qu'un saut dans le jardin de derrière. Il entra tout droit dans le pavillon et se cacha en attendant. Au bout de quelques instants, il aperçut Yen-sou qui accourait en fredonnant et le sourire sur les lèvres. « Monsieur, lui dit-elle, vous êtes un homme de parole. »

Sou-yeou-pé l'accueillit avec un sourire, et s'empressa de la saluer. « Comme je suis épris de votre maîtresse, lui dit-il, après avoir répondu à ses ordres, je m'estime heureux de me promener ici. Il n'y a pas de quoi m'appeler un homme de parole. Je vous remercie, mademoiselle, de m'avoir montré une amitié sincère, et de n'avoir pas manqué d'un quart d'heure le

rendez-vous. Je ne sais vraiment comment vous en exprimer ma reconnaissance.

— Monsieur, repartit Yen-sou, lorsqu'un sage recherche une fille vertueuse, qui vous dit que la fille vertueuse ne pense pas elle-même au sage? Comme ce sentiment est inné dans tous les cœurs, qui pourrait ne pas y répondre avec sincérité?

— Mademoiselle, dit Sou-yeou-pé, vos raisonnements fermes et décisifs n'ont fait que fortifier mes sentiments d'estime et d'admiration.

— Laissons les discours oiseux, dit Yen-sou; ma maîtresse a lu et relu votre élégante composition d'hier; elle ne pouvait s'en détacher. Elle estime que vous êtes le seul poëte qui ait paru depuis Li-thaï-pé [1].

— Je suis heureux, dit Sou-yeou-pé, du bon accueil [2]

1. Littéralement : Depuis le dieu déchu (*tse-sien*), surnom donné au célèbre poëte Li-thaï-pé par Ho-tchi-tchang, au commencement de la période Thien-p'ao (742-745 après Jésus-Christ). *Tse-sien* se dit en mandchou : *Wasiboukha endourin* (dictionn. *Thsing-han-wen-haï*, liv. XXXVIII, fol. 14).

2. Littéralement : Qu'elle ait abaissé le noir, c'est-à-dire ses prunelles noires. Il y a ici une allusion historique. Le contraire est, regarder avec un œil blanc, montrer le blanc des yeux, locution qui signifie regarder quelqu'un de travers, avec des yeux irrités. Youen-tsi, qui était un grand buveur, avait cette double manière de regarder les personnes qui lui plaisaient ou qu'il détestait. Sa mère étant morte, Kao-hi vint lui offrir des consolations, mais il lui montra le *blanc de ses yeux* (il lui fit mauvaise mine). Khang, frère cadet de Kao-hi, vint à son tour le voir avec sa guitare et une cruche de vin. Youen-tsi en fut enchanté et lui montra *ses prunelles noires* (le regarda avec une extrême bienveillance).

que votre maîtresse a fait à mes mauvais vers. Mais comme l'affaire d'aujourd'hui a prêté à de graves méprises, j'ignore quelles instructions elle daignera me donner.

— Hier, répondit Yen-sou, ma maîtresse a plusieurs fois consulté avec moi; elle voulait tout révéler à son père; mais, craignant que cette affaire n'eût l'air d'une intrigue, elle n'a pas osé lui en ouvrir la bouche. Elle aurait voulu aussi que vous prissiez la peine d'expliquer la chose devant lui; mais elle a craint que vous ne fussiez exposé à l'inimitié de M. Tchang, et qu'il n'en résultât une foule de propos. En présence de cette double difficulté, elle s'est livrée aujourd'hui à une multitude de calculs. Voici ce qu'il y a de mieux à faire [1] : elle vous recommande de ne pas rester ici, de peur d'appeler sur vous l'attention [2] du monde. Elle vous engage à vous en retourner au plus vite, et à prier seulement son oncle d'aller négocier ce mariage, qui ne peut manquer de réussir. Quant à Tchang, cet être digne du dernier mépris, après votre départ, ma maîtresse priera elle-même son père de le chasser. Il y aura là un double avantage.

— Votre jeune maîtresse, dit Sou-yeou-pé, a fait une admirable combinaison; on peut dire qu'il n'y manque rien. Mais une chose m'inquiète, c'est que si je pars d'ici pour aller solliciter son oncle, il n'est pas

1. Mot à mot : Il y a seulement une bonne voie.
2. Littéralement : D'exciter les oreilles et les yeux des hommes.

sûr qu'il vienne du matin au soir. Si, dans l'intervalle, il se présente encore un homme doué d'un rare talent et d'une grande facilité, et qu'il l'obtienne le premier, où voulez-vous que j'aille raconter mes peines?

— Monsieur, répondit Yen-sou, gardez-vous de montrer peu d'estime à ma maîtresse. Mademoiselle a un cœur droit et une volonté ferme; elle ne le cède pas aux belles femmes[1] de l'antiquité. Maintenant que sa parole est donnée, elle ne changera pas plus que l'or et le jade. Je vous engage, monsieur, à laisser toute inquiétude et à vous mettre en route. Je vous réponds qu'elle gardera pour vous le lit oriental[2], et attendra que vous veniez l'occuper.

1. J'aurais préféré le mot *héroïnes* du premier traducteur, mais le caractère *youen* ne signifie que belle femme.

2. *Le lit oriental* signifie ici le lit nuptial. Mot à mot : Je vous réponds qu'elle gardera ce lit oriental et attendra que le prince (vous) y étale son ventre, c'est-à-dire elle attendra que vous veniez l'épouser.

J'emprunte ce sens au dictionn. chinois-mandchou *Thsing-han-wen-haï*, liv. xx, fol. 9. Il y a ici une allusion historique. Kaï-kien, qui vivait sous les Tsin, avait chargé un de ses disciples de lui chercher un gendre dans la famille de Wang-tao. Celui-ci l'engagea à aller dans le pavillon oriental et d'examiner tous ses fils l'un après l'autre. A son retour, il dit : Les fils de Wang sont tous beaux ; mais après avoir entendu ma proposition, chacun d'eux se décerna les plus grands éloges, à l'exception d'un seul qui, couché négligemment (littéralement : le ventre étalé) sur le *lit oriental*, mangeait un gâteau d'un air indifférent, comme s'il n'avait rien entendu. Kaï-kien s'écria : Ce doit être un excellent gendre. Après avoir pris des informations, il apprit que ce jeune homme s'appelait I-tchi, et il lui donna sa fille en mariage.

Voilà l'origine des expressions *tong-tch'oang* (lit oriental), et *hien-t'an* (sage étalé), *t'an-fo* (ventre étalé), pour dire un gendre.

— Mademoiselle, dit Sou-yeou-pé, d'après vos conseils, je vais m'en retourner aujourd'hui pour aller solliciter l'oncle de votre maîtresse ; seulement, j'ignore qui il est.

— L'oncle de ma maîtresse, dit Yen-sou, est le seigneur Ou, membre de l'académie et l'un des lecteurs de Sa Majesté. Dès que vous l'aurez demandé une seule fois, vous verrez que tout le monde le connaît. »

Elle parlait encore lorsqu'elle entendit un homme qui venait de derrière le salon et qui entrait dans le jardin, en criant tout le long du chemin : « Jardinier, balayez promptement les allées ; le seigneur Yang va arriver ici dans un instant pour faire une collation. »

En entendant ces paroles, Yen-sou se hâta de dire à Sou-yeou-pé : « Voilà maintenant notre conversation finie. Veuillez, monsieur, sortir au plus vite ; vous n'avez plus besoin de revenir ici ; quand même vous reviendriez une autre fois, il vous serait impossible de me voir. » A ces mots, elle entra dans une touffe de saules en fleur et disparut.

Sou-yeou-pé n'osa rester plus longtemps ; il se retira à la hâte et sortit. Le long de la route, il songeait en lui-même. « Tout à l'heure, dit-il, elle m'a appris que l'oncle de sa maîtresse était le seigneur Ou, membre de l'académie et lecteur de Sa Majesté. Je pense que dans la ville de Kin-ling (Nan-king), en fait d'académicien du nom de Ou, il n'y a que Ou-choui-'an. Si c'est en effet lui, c'est absolument comme si j'avais rencontré un ennemi dans un chemin étroit. Dernière-

ment, il avait voulu me donner sa fille en mariage, et comme j'avais refusé à plusieurs reprises, il m'ôta sur-le-champ mon titre de bachelier. Si j'allais aujourd'hui le prier de faire pour moi les premières ouvertures, non-seulement il n'y consentirait pas, mais quand même il serait disposé à consentir, je n'aurais pas le courage d'aller lui demander ce service. »

Comme il s'abandonnait tout le long du chemin à ses réflexions, il arriva sans s'en apercevoir au jardin de Tchang-koueï-jou. Dans ce moment, Wang-wen-khing, ayant été retenu en ville par ses affaires, avait été plusieurs jours sans y venir. Le jardinier alla au-devant de Sou-yeou-pé avec Siao-hi, le fit souper et l'engagea ensuite à aller se reposer.

Le lendemain, il se leva de bonne heure, et écrivit une lettre qu'il laissa pour prendre congé de Tchang-koueï-jou et de Wang-wen-khing. Charmé de n'avoir pas apporté de bagages, il se contenta de dire à Siao-hi d'amener son cheval, et, comme auparavant, il se dirigea vers le couvent de Kouan-in. Il voulait d'abord prendre congé de Tsing-sin, et ensuite lui demander si Ou, l'académicien, était le même que Ou-koueï.

Justement, Tsing-sin se tenait devant la porte du couvent, et regardait un novice qui balayait la terre. Dès qu'il vit arriver Sou-yeou-pé, il courut au-devant de lui et le salua. « Monsieur, lui dit-il, il y a plusieurs jours que je ne vous ai vu; pourquoi vous êtes-vous levé aujourd'hui de si bonne heure?

— Comme je veux m'en retourner aujourd'hui à la

ville, répondit Sou-yeou-pé, je suis venu exprès pour prendre congé de mon vénérable maître (de vous).

— En ce cas, dit Tsing-sin, veuillez entrer dans mon humble cellule pour prendre du riz avant de partir.

— J'en ai deja pris, repartit Sou-yeou-pé ; pour le moment, ce n'est pas nécessaire. J'ai seulement une petite question[1] à vous faire : Ce M. Ou, beau-frère du seigneur Pé, vice-président d'un ministère, est-ce le même que M. Ou-choui-'an, l'académicien ?

— C'est lui-même, dit Tsing-sin. Dernièrement, il avait demandé un congé et était retourné chez lui. Suivant ce que j'ai appris, il s'est rendu à la capitale en vertu d'un décret impérial. Quand il demeurait dans sa maison, il venait constamment ici. »

En entendant ces paroles, Sou-yeou-pé éprouva au fond du cœur une vive contrariété. Il prit aussitôt congé de Tsing-sin, monta à cheval, et, après avoir fait un détour, il sortit du village. Il aurait voulu s'en retourner à la capitale, mais il voyait clairement qu'il ne pouvait solliciter Ou, l'académicien ; il aurait voulu retourner dans le jardin de Tchang-koueï-jou pour chercher Yen-sou et lui expliquer l'état des choses ; mais elle lui avait dit qu'il ne pourrait plus la voir. En proie à une tristesse continuelle, il cheminait au gré de son cheval, qui tantôt galopait, tantôt allait d'un pas paresseux. On peut dire à ce sujet :

1. Littéralement : Un son, un mot.

Le saint homme [1], après avoir échoué dans ses projets [2], était (triste) comme un chien qui a perdu son maître.

Un héros qui a sauvé sa vie, ressemble au poisson qui s'est échappé du filet.

Le sage qui ne peut obtenir l'épouse accomplie qu'il recherche,

Soit qu'il avance ou recule sur sa route, est en proie à de cruelles incertitudes.

Sou-yeou-pé, monté sur son cheval, était toujours inquiet, irrésolu. Après avoir été longtemps accablé de tristesse, il se mit tout à coup à réfléchir : « Ces jours derniers, dit-il, si je suis venu ici, c'était, au fond, pour aller dans le village de Kiu-yong et y voir le devin appelé Saï-chin-sien [3]. Mais, par suite de l'affaire de mademoiselle Pé, je suis resté ici fort longtemps et j'ai oublié mon projet [4]. Puisqu'il a dit que j'étais sorti de chez moi pour un mariage, maintenant que ce mariage est convenu, comme je ne sais quel parti prendre [5], que ne vais-je le chercher et le consulter? » Aussitôt, il tint son cheval en bride, et se dirigea au sud-ouest vers le village de Kiu-yong.

Il n'avait pas encore fait un ou deux li qu'il lui vint une réflexion : « Dernièrement, se dit-il, si je voulais

1. C'est-à-dire : Confucius. Allusion à un passage de ses entretiens domestiques. (*Kong-tseu-kia-yu.*)

2. C'est-à-dire : N'ayant point trouvé un prince qui voulût lui donner une charge, une magistrature.

3. Mot à mot : L'hermite qui surpasse les esprits.

4. Le projet de consulter le devin précité.

5. Littéralement : Dans ce moment où je n'ai point de porte pour avancer ou reculer.

voir le divin Saï-chin-sien, c'était uniquement parce que mon mariage ne s'arrangeait pas à mon gré; mais aujourd'hui ce mariage ne laisse plus de doutes, et il m'est démontré que mademoiselle Pé existe. Si je ne puis l'épouser, quand je devrais rester garçon toute ma vie, je n'en chercherai pas d'autre. Yen-sou m'a clairement engagé à prier Ou, l'académicien, de faire pour moi les premières ouvertures du mariage. Dans ce moment, je n'ai qu'à prendre conseil de moi-même; à quoi bon aller encore consulter le devin Saï-chin-sien? Si j'allais l'interroger, et qu'il me répondît que l'affaire pourra réussir, il me faudrait toujours aller faire moi-même ma demande. Est-ce qu'il irait la faire pour moi? S'il disait que l'affaire ne réussira point, pourrais-je m'en rapporter tout de suite à lui et y renoncer? Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'armer de courage[1], et, suivant le conseil de Yen-sou, d'aller solliciter Ou-choui-'an. Peut-être que, par égard pour son parent[2], il consentira à ma demande[3].

Sou-yeou-pé, changeant de résolution, tint encore son cheval en bride, et s'en retourna par son premier chemin. Il ne fit pas plus de dix li (une lieue). Pendant qu'il allait et venait au milieu de ses irrésolutions, le disque du soleil était déjà arrivé au midi. Il

1. Mot à mot : Après avoir vieilli (endurci) la peau de mon visage.

2. C'est-à-dire : Pé-kong, son beau-frère.

3. Pour rendre compte des deux derniers mots *pou-khi*, il faut dire : Peut-être que, par égard pour son parent, il voudra bien consentir; c'est ce qu'on ne peut déterminer d'avance.

commença alors à avoir faim. Il arrêta aussitôt son cheval, et, ayant jeté les yeux de toutes parts, à côté de la grande route qui se dirigeait au sud-est, il aperçut un village. Il voulut acheter un peu de riz cuit pour manger; mais il ignorait s'il y avait là quelque boutique. Comme il était dans cette incertitude, tout à coup, il vit venir un homme à cheval, qui était suivi de trois ou quatre domestiques. Dès qu'il fut arrivé en face de lui et qu'ils se furent regardés l'un l'autre, ils éprouvèrent un sentiment de surprise et de joie. La raison est qu'ils s'étaient reconnus. Cet homme ouvrit le premier la bouche : « Monsieur Liên-siên[1], dit-il, comment vous trouvez-vous ici?

— Je me demandais qui vous étiez, répondit vivement Sou-yeou-pé, et je vois en vous mon ami Yen-t'song. J'en aurais long à vous conter[2].

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu, répondit cet homme, et à toute heure je pensais vivement à vous. Mais cet endroit où je viens de vous rencontrer n'est pas commode pour la conversation. Heureusement que mon humble demeure n'est pas loin d'ici; veuillez y venir pour causer un moment.

— Où est votre noble maison? demanda Sou-yeou-pé?

1. *Liên-siên*, surnom de Sou-yeou-pé. Ce mot est composé d'une partie des deux noms du poëte Li-thaï-pé. *Thsing-liên* (le nénuphar bleu), et *Tse-siên* (le dieu déchu).

2. Mot à mot : En un mot, il serait difficile d'épuiser (de tout dire), c'est-à-dire de vous raconter tout ce qui m'est arrivé.

— C'est celle-là, dit cet homme, en montrant du doigt le milieu du village qui était à côté de la route.

— Je ne vous cacherai pas, dit Sou-yeou-pé, que, dans ce moment, moi, mon domestique et mon cheval, nous sommes pressés par la faim. Justement, j'étais ici à délibérer lorsque je vous ai rencontré. Comme votre noble demeure n'est pas loin d'ici, je ne pourrai m'empêcher de vous importuner. » Cet homme fut transporté de joie, et leurs chevaux marchant de front, ils entrèrent tout droit dans le village. On peut dire à cette occasion :

Tching-tchoang [1] avait entrepris seul un voyage de mille li (cent lieues.)

Sse-ma [2] l'ayant prié de venir, toutes les personnes présentes s'inclinèrent devant lui [3].

Si le talent et la réputation ne remuaient pas le monde,

Comment rencontreraient-ils, en tous lieux, un accueil aussi empressé?

Cet homme s'appelait Sou, de son nom de famille;

1. Tching-tchoang vivait sous l'empereur Hiao-wen-ti, de la dynastie des Han (150-149 avant Jésus-Christ). Sa biographie se trouve dans les mémoires de Sse-ma-thsien, liv. cxx. Il avait rempli de hautes charges, et, entre autres, celle de grand historien. On raconte qu'il avait fait une absence de cinq jours, pour aller examiner un endroit où le fleuve jaune avait rompu ses digues.

2. L'auteur parle de *Sse-ma-'an*, c'est-à-dire 'An, intendant de la cavalerie.

3. Les trois derniers mots *i-tso-khing*, sont rendus un peu autrement dans le dictionnaire *Thsing-han-wen-haï*, liv. xiii, fol. 6 : Les personnes qui étaient assises, furent remplies d'admiration : *Tekou de bisire niyalma be sesoulaboukha.*

son surnom était Yeou-té et son nom honorifique Yen-ts'ong [1]. Il portait le même nom que Sou-yeou-pé, sans être de la même famille ; c'était un de ses camarades de collége. Il n'était pas très-versé dans les lettres, mais il avait beaucoup de fortune. Il avait vingt-cinq ans, et ne se sentait du goût que pour le vin et les femmes. Il n'avait qu'un avantage sur les autres, c'est qu'il semait l'argent pour se faire des amis. Comme il avait perdu sa femme [2], il était allé à la ville et l'avait parcourue en tous sens pour chercher à se marier. Au moment où il en revenait, il avait justement rencontré Sou-yeou-pé et l'avait invité à venir chez lui.

Quand ils furent arrivés devant sa porte et eurent mis le pied à terre, il le pria d'entrer dans la salle intérieure. Après les compliments ordinaires, Sou-yeou-té dit aux domestiques : « Servez d'abord le riz qui se trouvera prêt. M. Sou meurt de faim ; quand il aura mangé, il boira tout à son aise. »

Les domestiques obéirent, et, en peu d'instants, le vin et le riz furent servis en même temps. « Monsieur, dit l'hôte à Sou-yeou-pé, il y a plusieurs mois que je ne vous ai vu. Je ne savais où vous chercher ; j'ignore pourquoi vous êtes venu ici.

— Depuis qu'on m'a ôté mon grade de bachelier,

1. *Yeou-te*, celui qui a de la vertu ; *Yen-ts'ong*, celui dont les paroles sont suivies, écoutées.

2. Littéralement : Comme les cordes (de la guitare) s'étaient brisées. Les Chinois comparent l'heureuse union des époux à une guitare bien accordée.

répondit Sou-yeou-pé, il arriva justement que mon oncle revenait du pays de Thsou[1], où il avait remplacé le juge criminel de la province. Il avait arrêté son bateau au bord du fleuve, et désirait que je le suivisse à la capitale, où il allait rendre compte de sa mission. Comme je ne me souciais pas de rester dans ce pays, j'ai répondu de suite à son invitation. Mais quand je fus arrivé au milieu de ma route, j'ai rencontré des obstacles imprévus qui m'ont empêché de me trouver au rendez-vous[2], de sorte que mon oncle, ne pouvant m'attendre plus longtemps, se décida à partir. Je m'arrêtai dans la maison d'un de mes amis, et j'y fis un long séjour. Comme j'avais aujourd'hui une petite affaire, je voulus retourner à la ville, lorsque tout à coup j'ai eu le plaisir de vous rencontrer ici. J'ignore à quelle époque vous êtes allé à la ville, et quelle importante affaire vous y a retenu pour en revenir aujourd'hui?

— Après le premier concours[3], répondit Sou-yeou-té, j'avais été admis dans la troisième classe. Je ne vous cacherai pas, monsieur, que pour l'examen provincial[4] qui aura lieu cet automne, j'éprouve un grand embarras; je serai obligé de chercher un moyen pour paraître au concours[5]. Quoique j'aie peu d'espoir de réussir, je

1. Cet ancien nom de pays répond à la province actuelle du Houkouang.

2. C'est-à-dire: D'aller trouver mon oncle qui m'attendait dans son bateau et m'y avait donné un rendez-vous.

3. C'est le concours pour obtenir le grade de bachelier.

4. L'examen qu'on subit pour obtenir le titre de Kiu-jin (licencié).

5. Avant de concourir pour la licence, il faut avoir subi un examen

serai bien aise de jeter de la poudre aux yeux du monde[1]. Voilà pourquoi j'étais allé à la ville. Quoique j'y sois resté sept à huit jours, je ne suis pas encore sûr de réussir. Que n'ai-je votre talent supérieur! Après avoir obtenu la première place parmi les bacheliers, vous êtes aujourd'hui au comble de la joie; vous n'attendez que le moment de conquérir le premier rang (sur la liste des licenciés) et de prendre part au banquet de Lou-ming[2]. Vous ne pouvez vous faire une idée de mes tourments.

— Cher monsieur, reprit Sou-yeou-pé, vous voulez sans doute vous moquer de moi. Je n'ai plus le collet vert[3]; comment obtiendrais-je le premier rang[4]?

— Monsieur, lui dit Sou-yeou-té, comme vous avez depuis longtemps quitté la ville, il y a une chose que vous ne savez pas. Suivant un avis officiel que l'examinateur en chef a envoyé hier dans le collége, votre grade de bachelier vous a été rendu.

préalable et avoir été jugé admissible. Les jeunes gens riches n'ont pas de peine à obtenir une dispense, et c'est sans doute ce qu'espère Sou-yeou-té.

1. Mot à mot : De boucher les oreilles et les yeux des hommes.

2. Littéralement : Le banquet de l'ode *Lou-ming* (le cerf brame). On l'offre en l'honneur des licenciés nouvellement reçus, et l'on y chante l'ode du livre des vers intitulée *Lou-ming* (*Chi-king*, liv. II, ch. I, od. 1).

3. C'est la marque du grade de bachelier. On sait que Ou, l'académicien, lui avait fait retirer son grade de bachelier pour avoir refusé d'épouser sa nièce, la belle Hong-yu, au lieu de laquelle il avait aperçu, par erreur, la fille même de Ou, qui était fort laide.

4. Sous-entendu : Au concours pour la licence.

— Comment a-t-on pu faire cela? demanda Sou-yeou-pé.

— Je l'ai vu de mes propres yeux, répondit Sou-yeou-té. Est-ce que j'oserais vous tromper?

— Comme l'examinateur en chef (m'a ôté mon grade) pour faire la cour à un grand personnage, pourquoi m'aurait-il montré tant de bienveillance?

— La bienveillance de l'examinateur en chef n'y est pour rien, repartit Sou-yeou-té. J'ai entendu dire que c'est le seigneur Ou, l'académicien, qui en a eu la première idée. Dans le commencement, quand il vit que vous ne vous prêtiez pas à ses ouvertures de mariage, il s'était tout de suite irrité contre vous, et c'est la cause du mal qu'il vous a fait; mais, à la longue, cédant à sa bonté naturelle[1], il s'était dit : « Est-ce un grand crime « que de refuser un mariage? » De plus, il avait remarqué que vous vous étiez retiré en silence, sans laisser échapper contre lui une seule parole blessante; n'a pas pu se pardonner sa conduite[2]. C'est pourquoi il a parlé de nouveau à l'examinateur en chef, qui vous a rendu immédiatement votre grade de bachelier. »

A ces mots, Sou-yeou-pé fut rempli d'étonnement et de joie. « Monsieur Yen-t'song, s'écria-t-il, tout cela est-il bien vrai?

— C'est ce que m'ont assuré, dit Sou-yeou-té, le secrétaire de l'examinateur en chef et les employés du collége; il n'y a pas que moi qui le dise. »

1. Littéralement : Sa bonté naturelle avait éclaté.
2. Littéralement : Dans son esprit, cela n'a pas pu passer.

Sou-yeou-pé, apprenant que le fait était parfaitement vrai, devint tout à coup rayonnant de joie. Dans ce moment, il avait fini de manger. Il prit une grande tasse de vin et la vida d'un trait. Ce que voyant Sou-yeou-té : « Monsieur, lui dit-il, vous n'avez encore qu'un petit sujet de joie; mais, à l'automne, quand vous aurez paru avec éclat [1], ce sera là une grande joie.

— Croyez-vous, répondit Sou-yeou-pé, que je fasse consister dans le grade de bachelier mon bonheur ou mon malheur? J'ai un autre sujet de joie.

— En dehors de cela, reprit Sou-yeou-té, quelle joie pouvez-vous avoir? Je n'en crois rien.

— Je ne vous cacherai pas, dit Sou-yeou-pé, que, si je me réjouis, ce n'est pas d'avoir recouvré mon grade de bachelier, mais de ce que l'idée de me le rendre soit venue de Ou-choui-'an.

— Comment cela? dit Sou-yeou-té.

— Comme j'avais une demande à faire au seigneur Ou, dit Sou-yeou-pé, je me disais avec chagrin que, si son ancienne colère n'était pas encore calmée, il me serait difficile de me présenter devant lui. Mais comme je vois qu'il a encore de l'amitié pour moi, j'irai demain lui rendre visite, et je n'aurai pas de peine à ouvrir la bouche. Voilà l'unique cause de ma joie.

— Monsieur, dit Sou-yeou-té en riant, seriez-vous

1. C'est-à-dire : Quand vous aurez obtenu le grade de licencié.

revenu sur votre première idée, et voudriez-vous lui demander sa fille? Seulement, sa fille a déjà trouvé un autre parti.

— Vous n'y êtes pas, dit Sou-yeou-pé.

— Si ce n'est pas cela, reprit Sou-yeou-té, c'est que, sachant qu'il préside le concours, vous voulez devenir son disciple pour qu'il vous favorise.

— C'est encore moins pour cela, dit Sou-yeou-pé.

— Mais, au vrai, dites-moi pourquoi. »

Sou-yeou-pé se mit à rire, sans répondre.

« Je vous apportais, dit Sou-yeou-té, une joyeuse nouvelle. Quel est donc votre sujet de joie, et pourquoi ne pas me l'apprendre? Croyez-vous qu'un ami intime comme moi soit capable de gâter vos affaires? Si vous vouliez me parler franchement, qui sait si je ne pourrais pas vous donner un coup d'épaule? »

Dans ce moment, Sou-yeou-pé était transporté de joie, et, en buvant de suite deux ou trois tasses de vin, il s'était un peu échauffé la tête; de sorte que, sans s'en apercevoir, il laissa voir le fond de sa pensée. « Justement, dit-il, je voulais vous demander votre avis sur cette affaire; comment oserais-je vous la cacher? J'ai en vue un mariage pour lequel je voudrais prier le seigneur Ou de faire les premières ouvertures. »

Sou-yeou-té réfléchit un instant. « Monsieur, lui demanda-t-il avec un air étonné, ne serait-ce pas la fille de Pé-thaï-hiouen que vous voudriez le prier de demander pour vous? »

Sou-yeou-pé, voyant qu'il avait deviné juste, ne put

s'empêcher de rire aux éclats. « Monsieur, lui dit-il, vous avez autant de pénétration qu'un Génie. »

Or, Sou-yeou-té demeurait tout près du village de Pé-kong, et, depuis longtemps, le talent et la beauté de mademoiselle Pé, ainsi que la sévérité de son père dans le choix du gendre, lui étaient parfaitement connus. Son unique regret était de n'avoir aucun moyen pour arriver jusqu'à eux. Voyant maintenant que Sou-yeou-pé venait du même village, et qu'il voulait prier Ou, l'académicien, de faire l'office d'entremetteur, dès les premiers mots, il avait tout deviné.

« Mademoiselle Pé, dit-il avec une attention marquée, est parfaitement belle, cela va sans dire; mais le vieux seigneur Pé est d'un caractère difficile et entier. Je ne sais à combien de prétendants il a refusé sa fille; de sorte que, quand même Ou-choui-'an ferait les premières ouvertures de mariage, cela ne servirait de rien. D'un autre côté, j'ai entendu dire qu'il a choisi un certain Tchang, à titre de précepteur particulier. Pour le succès de votre affaire, il vous faudrait avoir des nouvelles puisées dans l'intérieur de sa maison. »

Sou-yeou-pé, voyant qu'il parlait dans son sens, lui raconta, de point en point, comment il avait rencontré Tchang-koueï-jou, et avait composé des vers sur les saules printaniers; comment Tchang-koueï-jou l'avait supplanté [1], et enfin comment, plus tard, il avait rencontré Yen-sou.

1. Littéralement : Les avait échangés. On a vu qu'il avait signé de son nom les vers de Sou-yeou-pé et lui avait attribué les siens.

Sou-yeou-té fut frappé de ce récit. « Cela étant, dit-il, allez demander l'appui du seigneur Ou; dès les premiers mots, il consentira. Seulement, il est fâcheux qu'il soit déjà parti pour la capitale, où l'a appelé un décret impérial.

— Monsieur, repartit Sou-yeou-pé, non-seulement j'irai à la capitale, mais, quand il faudrait monter au ciel, j'irais hardiment le chercher.

— Eh bien! dit Sou-yeou-té, puisque vous voulez aller le chercher à la capitale, pourquoi ne pas partir tout de suite? Le fleuve que vous avez à passer est tout près d'ici. Qu'avez-vous besoin d'aller à la ville? Partez vite et revenez de même. Vous serez encore à temps pour l'examen provincial.

— Je ferais bien, sans doute, de partir de suite, dit Sou-yeou-pé, mais la capitale est fort loin d'ici. Comme, avant-hier, je suis sorti précipitamment de chez moi, je n'ai emporté ni argent ni bagages. Il faut maintenant que j'aille à la ville pour faire les préparatifs nécessaires. C'est alors seulement que je pourrai partir.

— Vous avez là une belle affaire, dit Sou-yeou-té, et je m'en réjouis au delà de toute expression. Quant à l'argent et aux bagages, c'est une bagatelle; je puis parfaitement vous en procurer. Qu'avez-vous besoin d'aller encore à la ville pour perdre votre temps? »

Sou-yeou-pé se sentit transporté de joie. « Monsieur, dit-il, si j'ai le bonheur d'obtenir de vous un tel secours, je partirai de suite pour la capitale. Qu'aurais-je besoin, en effet, de retourner encore à la ville? Seule-

ment, je ne sais comment reconnaître un service si éminent.

— Entre amis, dit Sou-yeou-té, les richesses sont communes. Dans l'antiquité, c'est ainsi qu'agissaient tous ceux qui avaient quelque noblesse dans le caractère. Pourquoi, Monsieur, auriez-vous peu d'estime pour moi[1]? Aujourd'hui, je veux boire à longs traits avec vous et causer gaiement toute la soirée; demain, j'irai vous faire la conduite.

— Quand un excellent ami me parle avec tant d'affection, dit Sou-yeou-pé, je n'ai pas la force de le quitter brusquement. Mais je serai obligé de vous demander un lit[2]. »

Ils burent joyeusement tous deux en continuant leur conversation. Sou-yeou-pé, ayant écrit les vers sur les saules printaniers et sa chanson sur le poirier à fleurs rouges, les montra à Sou-yeou-té, qui les loua avec enthousiasme. Ils se quittèrent après avoir bu jusqu'à l'ivresse. Sou-yeou-té fit rester son ami, qui alla coucher dans la bibliothèque.

1. C'est-à-dire : Pourquoi me croiriez-vous incapable de faire comme eux?

2. Littéralement : D'emprunter un lit à Tch'in-fan. Il y a ici une allusion historique. Siu-tchi, surnommé Jou-tseu, vivait sous la dynastie des Han. C'était un lettré éminent de Nan-tchang-fou, dont e gouverneur était Tch'in-fan, surnommé Tchong-kiu. Il avait un caractère hautain et ne recevait qu'un petit nombre de personnes. Il avait préparé un lit à l'intention de Jou-tseu. A son arrivée, il le descendait; quand son ami était parti, il le suspendait.

De là est venue la locution : *Hia-tha*, descendre un lit, pour dire inviter quelqu'un à coucher.

Par suite de cette dernière circonstance, j'aurai beaucoup de détails à raconter. La poire remplace la pêche avec avantage, le geai lutte contre la colombe et est vaincu. On peut dire avec vérité :

Le renard va seul, cherchant une compagne[1] ;
Les oiseaux Tsiu-kieou font entendre de tendres accents[2].
Après avoir bu ensemble une tasse de vin,
Chacun d'eux est au comble de la joie.

Si le lecteur ignore de quelle manière se séparèrent les deux amis, qu'il veuille bien prêter un moment l'oreille; on le lui apprendra, avec de grands détails, dans le chapitre suivant.

1. Ce passage est tiré du livre des vers, liv. I, ch. VIII, od. 6 (*Nan-chan*). J'ai suivi l'explication du dictionnaire *P'in-tseu-t'sien.*
2. Ces quatre mots sont empruntés à la première ode du Chi-king, où il s'agit d'une espèce de canards (emblème des époux) qui s'appellent par le cri *kouan-kouan.*

FIN DU PREMIER VOLUME

59

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

